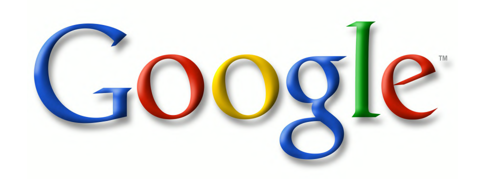
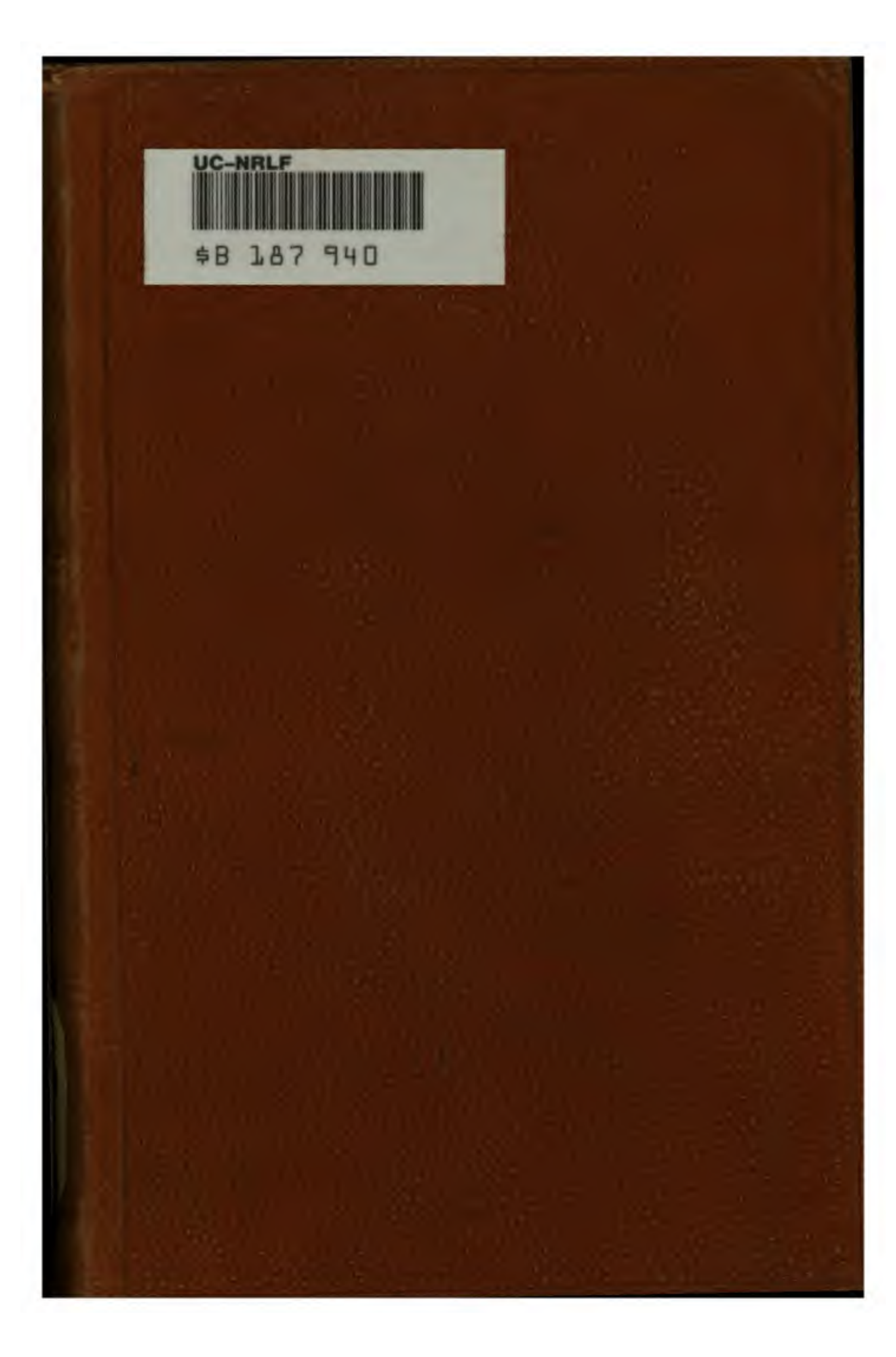



UC-NRLF
$B 187 940



HISTORIENS

POËTES ET ROMANCIERS

HISTORIENS

POËTES ET ROMANCIERS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

CUVILLIER-FLEURY

Format grand in-18

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	2 vol.
NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	1 —
DERNIÈRES ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	2 —
PORTRAITS POLITIQUES ET RÉVOLUTIONNAIRES. — 2e *édition*.	2 —
VOYAGES ET VOYAGEURS.	1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTORIENS

POËTES ET ROMANCIERS

PAR

CUVILLIER-FLEURY

TOME SECOND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

HISTORIENS

POËTES ET ROMANCIERS

TROISIÈME PARTIE

LE ROMAN FRANÇAIS

I

De quelques femmes du roman français.

— 14 novembre 1858. —

La littérature illustrée a publié autrefois les *Femmes de la Bible*, puis les *Femmes de Shakspeare*. S'il lui prenait fantaisie de publier aussi les *Femmes du roman français au dix-neuvième siècle*, la collection serait curieuse. Je ne conseillerais pas de mettre un pareil *album* entre les mains des jeunes filles. Le livre ne manquerait pourtant ni de variété ni de relief. Les femmes du roman français! Se figure-t-on ce qui entrerait sous ce titre, depuis Atala jusqu'à madame Bovary, en passant par les duchesses de Balzac, les

héroïnes de M. Dumas, les femmes incomprises de madame Sand, les matrones avisées de Charles de Bernard, les *ravageuses* d'Eugène Sue, les délicieuses figures d'Alfred de Musset, les nobles types de M. Sandeau?

Quel Dieu rassemblera cette famille immense?

Ne prenons, dans ce nombre infini des créations modernes du roman français, qu'une seule classe, les femmes mariées. Quelle diversité, quelle invention, depuis la femme qui n'aime pas son mari jusqu'à celle qui déteste le mariage systématiquement et qui fait étalage de sa théorie! Celles-ci même ont fait leur temps. La courtisane à principes nous donnait du moins des raisons. Lélia était éloquente. On l'écoutait en la méprisant. Nous avons changé tout cela, non pour faire mieux, ce qui n'était pas difficile, mais pour substituer la réalité crue au dithyrambe de la corruption. Fanny, la dernière venue, mène de front le mari et l'amant, l'état de mère de famille et le rôle de maîtresse. Dans le roman moderne, la femme adultère est volontiers rebelle et sophiste. Celle-ci est un modèle de vertu domestique, très-attachée à son mari, dévote au sacrement. Fi de la théorie du vice quand sa pratique est si commode! Roger, l'amant ombrageux, se chargera de la rhétorique. La femme a mieux à faire. Mettons celle-là dans notre *album*, à sa date de 1858, et laissons quelques feuillets pour celles qui suivront sa trace.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter!

On a dit que la mesure du respect dont les femmes sont l'objet est celle de la civilisation même. Cela est vrai de la littérature comme de la société. Quand le cynisme s'étale dans les livres, c'est que le goût s'altère, que les traditions du beau s'effacent, que les dieux de l'art s'en vont. La diffamation publique de la femme est particulièrement un

symptôme de décadence. A Rome, la décadence vous donnera le *Satyricon* et la sixième satire de Juvénal; en France, les *Liaisons dangereuses* et la *Mère coupable*. C'est justice, direz-vous; drame ou satire, ce sont autant d'échos, châtiment des mauvaises mœurs. Soit! que les peuples aient la littérature qu'ils méritent! Mais sommes-nous les Romains de l'Empire ou les Français de l'ancien régime? C'est toute la question. Je sais qu'on lit beaucoup de mauvais livres, et maintes gens se demandent si une société ne se reconnaît pas plus ou moins dans des œuvres auxquelles son engouement assure un si prodigieux débit. C'est pourtant le contraire qui est la vérité. On aime à voir le « demimonde » parce qu'on n'en est pas. On court aux aventures de madame Bovary comme le peuple se presse à l'exhibition de quelque difformité exceptionnelle dont l'heureux possesseur sait tirer parti. Au demeurant, la vogue fâcheuse de quelques romans est moins inquiétante pour la morale que pour le goût. Notre société moderne repose, quoi qu'on en dise, sur un fond solide. Elle a moins de hautes vertus qu'autrefois et plus d'honnêteté générale, moins de sagesse exquise sur quelques points, et plus de bonne éducation un peu partout. Il est donc injuste de peindre une pareille société comme l'héritière d'un régime dont elle a repoussé la succession. Il est absurde de la traiter en régence incorrigible, quand elle est une société positive, sérieuse, affairée, trop peut-être, et pour cette raison même trop indifférente à l'emploi de ses loisirs, trop peu délicate sur le choix de ses lectures.

Je ne réclame pour les femmes aucun privilége. Le roman et le drame ont leurs franchises. Au temps de Plaute et de Térence, dans cette première et vigoureuse jeunesse des lettres latines, ce sont presque toujours des esclaves ou des captives qui jouent les rôles équivoques de la comédie. Chose étrange! les Romains aiment mieux compromettre

sur le théâtre leurs dieux que leurs femmes, témoin *Amphitryon*[1]. Pruderie funeste à l'art et qui ne profitait pas à la morale, car les courtisanes régnaient sur la scène et ne s'y épargnaient pas. Nos femmes sont sujettes de l'opinion et justiciables de la littérature; elles appartiennent de droit au roman et au drame : elles y apportent le charme en même temps que la leçon. Il faut donc qu'elles se résignent à cette juridiction un peu discrétionnaire que le talent s'arroge sur la société pour la juger et la peindre. Leurs passions, leurs mœurs, leurs ridicules, leurs travers, disons même leurs aventures, adroitement *imitées*, suivant le précepte de Boileau, seront éternellement du ressort de la comédie. Mais à quelles conditions? Au temps de la plus grande puissance du beau sexe chez nos aïeux, temps qui semble si bien le siècle des femmes qu'il est de mode aujourd'hui d'écrire son histoire en traçant le portrait de celles qui l'ont illustré ou charmé, — au dix-septième siècle, sans descendre jusqu'à Tallemant des Réaux, chroniqueur cynique et solitaire, ou même jusqu'à Bussy-Rabutin, le pamphlétaire vindicatif, quel tribut les femmes n'ont-elles pas payé à la justice ou à la malignité de leurs contemporains? Qui les a mieux connues et plus sévèrement jugées que la Bruyère? Qui leur a donné de plus vertes leçons que l'auteur du *Misanthrope*? Qui les a plus lestement traitées que Regnard? Qui les a moins ménagées que Dancourt[2]? Qui leur a dit de plus dures vérités que Boi-

[1] M. Villemain faisait remarquer avec raison, dans une des dernières séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et à propos d'une savante communication de M. Artaud, « que, parmi les arguments qu'on rencontre à chaque pas chez les apologistes chrétiens, on est frappé du reproche constant d'impiété adressé aux Romains pour avoir parodié leurs propres divinités. » M. Villemain ajoutait « que cet exemple d'incrédulité populaire et moqueuse a eu un développement très-précoce dans l'ancienne Rome. » (*Revue de l'instruction publique*, numéro du 4 novembre 1858, page 507.)

[2] Le *Chevalier à la mode*.

leau, dans cette satire dont Racine disait : « Vous avez attaqué tout un corps *qui n'est composé que de langues*, sans compter celles des galants qui prennent parti dans la querelle. Attendez que le beau sexe ait dormi sur sa colère. Vous verrez qu'il se rendra à la raison... » Racine en parlait bien à son aise ! Il était en règle avec le beau sexe. Il avait prêté aux passions des femmes, et aux plus criminelles parmi ces passions, le plus beau langage qu'elles eussent parlé depuis Virgile. C'est une remarque à faire, en effet, et qui complète nos réflexions sur ce point, que les deux monuments les plus achevés du style dans les deux plus belles langues et dans les deux plus grands siècles littéraires du monde, l'*Énéide* de Virgile et les *tragédies* de Racine, sont en même temps les modèles les plus parfaits de cet art difficile dont les portraits de Didon et de Camille, de Phèdre et d'Hermione, révèlent l'exquise délicatesse et la chaste vigueur.

Ce que je reproche à l'art contemporain, même quand il a des prétentions de moralité et qu'il vise au châtiment, c'est de sacrifier la décence publique sous prétexte de rendre la leçon plus terrible. Le bourreau lui-même ne dépouille pas de ses voiles l'empoisonneuse adultère qu'il traine à l'échafaud. L'art moderne aime à déshabiller ses victimes. Bizarre contradiction ! Dans cette école du réalisme à outrance qui compte déjà deux chefs-d'œuvre [1], nous dit-on, le style est plein de manière s'il ne faut que prêter à la passion le simple et naturel accent du cœur ; il est d'une simplicité scandaleuse dans tout ce qui ne peut être montré sans voile ou raconté sans périphrases. Il y a des nudités chastes, nous dit-on : cela est vrai. Essayez (je ne sais qui a fait cette remarque) d'attacher des sandales à un des pieds divins de la Vénus de Médicis : la déesse de

[1] La *Bovary* de M. Flaubert et la *Fanny* de M. Feydeau.

Paphos n'est plus qu'une courtisane. Soit! Les romanciers à la mode excellent à ces métamorphoses. Il y a toujours quelque bottine négligemment jetée dans un coin de leurs tableaux, *une robe très-lâche en cachemire bleu ouverte au corsage*[1], qui trahit la préoccupation de l'auteur et le besoin qu'il éprouve de pousser la leçon qu'il croit donner jusqu'à la rougeur sur les fronts les plus endurcis. Je n'accuse pas les intentions, on le voit. Je signale un procédé aussi contraire à la sérieuse moralité qu'à l'art véritable.

L'intérêt que je prends aux portraits de femmes, dans les œuvres d'imagination, m'a porté à les étudier de préférence dans une série de romans du jour, que le courant de la critique m'a mis sous la main, et que les loisirs de la campagne m'ont permis de lire avec attention. Je m'empresse de le dire : aucune des réflexions qui précèdent, si fondées qu'elles me semblent en thèse générale, ne s'adressent strictement à ces livres. Le roman français a eu des phases très-diverses depuis cinquante ans. Il est entré récemment, par l'inexplicable succès de deux écrivains, dans une des plus périlleuses qu'il ait traversées. Quant à ceux dont je vais parler, ils appartiennent plutôt à la nuance tempérée du roman de mœurs. Sans grandes visées théoriques, sans fracas d'aventures, le ton décent, l'haleine un peu courte, il convient de les placer entre les longues odyssées romanesques des premiers temps et les débauches *réalistes* de ces derniers jours.

M. Edmond About a de droit une des principales places dans cette classe d'écrivains. J'ai relevé naguère, dans une étude spéciale, un défaut de sa manière qui, déjà remarqué dans ses premières œuvres, est devenu très-sensible dans

[1] *Fanny*, chap. LXVII.

Maître Pierre, la dernière de toutes. Ce défaut, c'est l'abus de l'esprit. L'abus de l'esprit a cela de bon qu'il en suppose l'usage. Ce n'est pas le défaut de tout le monde. Les pauvres ne sont guère prodigues. M. Edmond About est un riche qui dépense sans compter et qui donne à tout venant.

Maître Pierre est une thèse d'économie agricole encadrée dans un roman. L'invention n'est pas neuve. Combien n'en avons-nous pas lu de ces romans qui n'étaient que des thèses habillées de fictions! A un peu de science agronomique (où l'agronomie va-t-elle se nicher?) il a joint beaucoup d'esprit, beaucoup trop. Tous ses personnages parlent la même langue, la langue de M. About, raffinée, leste, agréablement monotone, correctement tranchante. Maître Pierre lui-même, l'homme aux défrichements, le héros du livre, rappelle, sauf la différence du style, le *Tailleur de pierres* de M. de Lamartine, espèce de philosophe de la montagne, comme Pierre l'est de la lande bordelaise, sentencieux et prolixe, vantard avec un air de simplicité, professeur croisé de vagabond. Le maire de Buloz serait une figure assez comique s'il parlait la langue de son ridicule; il parle celle de son historien. Il a l'air de se moquer de lui-même, ce qui n'est permis qu'aux gens d'esprit. Combien j'aimerais mieux le maire de Buloz, s'il n'était qu'un lourdaud! En résumé, cette thèse d'agronomie transcendante dans un cadre romanesque est bien légère, si c'est un traité, — bien technique, si c'est un roman. Mais Marinette pouvait tout sauver.

Marinette est à peu près le seul portrait de femme que M. About ait jugé utile de détacher sur le fond attristé de ses horizons bordelais. C'est une gentille figure, agréable et bizarre, étrange et attrayante, et qui serait tout à fait originale si elle n'avait tant d'esprit. J'ajoute qu'elle est, à de certains moments, un peu primitive jusqu'à l'indécence, mais en lorette plus qu'en sauvage. Maître Pierre est le roi

des landes. Recueillie, élevée par lui, Marinette est tout près d'en être la reine légitime : il n'y manque que le sacrement. Mais n'est-ce pas exagérer la naïveté qui s'allie à la vie agricole, à la contemplation des dunes et à « l'aspect des nuages blancs et gris qu'on voit, nous dit maître Pierre, *se mirer dans les champs comme les demoiselles dans leur miroir;* » n'est-ce pas aller un peu loin en fait de simplicité virginale, que de dire à M. About, comme Marinette le lui dit un jour : « Ah ! monsieur, expliquez-moi cet homme-là (maître Pierre)! Vous avez plus d'esprit que nous autres, puisque vous demeurez à Paris. Que veut-il? à quoi songe-t-il? Est-ce qu'il m'aime? Pourquoi ne me le dit-il pas?... Dans les premiers temps, j'ai été si confuse de ses bourrades, que j'ai craint d'avoir quelque défaut caché; mais je sais que suis aussi bien que pas une. Quand je m'habille avec d'autres filles et qu'elles me montrent comme elles sont, je n'ai pas besoin de lunettes pour voir que je suis plus belle. Mon haleine sent les fraises : jugez plutôt!... » Telle est Marinette, une franche bavarde très-peu paysanne, une très-honnête fille au demeurant, quoique un peu pressée; mais il faut bien être de son temps.

J'aime beaucoup, dans le joli roman de madame Léonie d'Aunet, *Un mariage en province*, le caractère de Rose Lescalle. Rose Lescalle, avec sa figure éveillée, ses belles couleurs, ses longs cheveux blonds et sa couronne de fleurs des champs, Rose est un printemps, et madame d'Aunet a, pour la peindre, le pinceau de Greuze. Puis, quelle histoire originale, celle de ces deux époux, jeunes tous les deux, mais mariés à contre-cœur, et pour lesquels la « lune de miel » s'écoule sans qu'ils se soient compris ni l'un ni l'autre, quoique la Providence les destine, après cette épreuve, au plus cordial rapprochement et au plus durable amour! Madame d'Aunet raconte toute cette aventure avec une rare finesse, et la dénoue avec la dextérité d'une femme. Elle a

bien de l'esprit, souvent bien du style. On dirait même, si léger que soit son pinceau dans sa main délicate, qu'elle ne manque pas d'une certaine expérience de la vie humaine. Quel dommage que ses héroïnes, Rose dans *Un mariage en province*, Laura Rudolphi dans *Une vengeance*, soient si tendres à la tentation! Rose Lescalle lutte une journée entière, et comme si elle voulait être vaincue, contre un séducteur qu'elle peut arrêter d'un mot. Elle lutte, non sans salir un peu sa blanche hermine... Si elle ne succombe pas, c'est que le dénoûment du livre a besoin de sa vertu. Laura Rudolphi est une patricienne orgueilleuse que madame d'Aunet met sous ses pieds et qu'elle livre à une séduction étrange et impossible. Mais ce portrait de femme restera.

Que dire des héroïnes de M. Champfleury? Ce sont presque toutes des femmes d'un âge mûr, cachées dans l'obscurité discrète de la vie de province, et que madame Léonie d'Aunet elle-même ne surprendrait pas en flagrant délit d'élégance ou de sensibilité. La famille le Camus [1], composée de collatéraux impatients et avides, ne laisse pas de se prêter à quelques scènes d'une originalité amusante. M. et madame May, les délicats de la famille, sont bien peints. Le vieux le Camus ressemble à tous les avares du monde; sa femme, qui lui survit et qui joue le rôle d'un esprit ferme, dans l'intention de l'auteur, ne nous laisse que l'impression d'un caractère sans relief et sans décision. Comment permet-elle à cette vieille fille, l'ennuyeuse Bec, de fourrager dans ses revenus de son vivant? Et par quel étrange retour la flétrit-elle, par testament, d'une aumône de cinq cents francs, après cette subordination viagère et cette tolérance imbécile? Tout cela ne veut pas dire que M. Champfleury a fait là un livre sans observation et sans talent. Je le crois en progrès dans une voie qui n'est peut-être pas la meilleure, mais où il ne

[1] La *Succession le Camus*. 1858.

laisse jamais de traces salissantes. Et puis cette voie est la sienne.

Maurice de Treuil est aussi un des bons romans de M. Amédée Achard. C'est un livre de longue haleine, bien conçu, bien noué, plein d'entrain, vivement écrit, avec un dénoûment qui serait pathétique si le chagrin de Maurice était plus sérieux. Mais je veux dire tout de suite ce que je reproche à la conception de M. Achard. Puisque Maurice de Treuil aimait la fortune, et qu'il aimait sa femme, la fille de Sorbier le Loup, il n'avait qu'à rester avec elle au prix de quelques désagréments supportables. On ne saurait s'apitoyer sur un martyre si volontaire, martyre sans la foi, puisqu'il regrette sa femme, sa richesse, et qu'il meurt moins d'amour encore que du sentiment de sa faute. Maurice, je lui en demande pardon, est un maladroit; et madame de Vitteaux n'a pas tort quand elle lui dit : « *Vous n'avez pas su vous y prendre !* » Une seule chose pouvait sauver Maurice de ce ridicule : il fallait en faire un homme de génie. Cette critique admise, que de vérité, d'observation, de finesse dans la peinture des femmes qui s'agitent dans ce roman ! Madame Sorbier est un portrait de maître. Sophie de Treuil, c'est la nature prise sur le fait, médiocre nature avec bien des côtés agréables, sans élévation morale, mais non pas sans attrait, une de ces physionomies indécises et charmantes que les bons peintres ont seuls le don de saisir et de fixer dans la mémoire de tous.

Sophie de Treuil mérite une belle place dans notre *album ;* mais il faut qu'elle consente à y figurer non loin de *Camille*, ouvrière en nouveautés, dont M. Henri Murger nous a raconté les *vacances*[1] dans un de ses meilleurs récits. Camille n'est pas une plus grande sainte que Sophie Sorbier; elle a de moins que Sophie le frein de la famille

[1] Les *Vacances de Camille*. 1858.

et du mariage. Elle aurait été une meilleure épouse. Elle n'est pas du monde, ni d'aucun monde. Elle vaut mieux qu'une courtisane, moins qu'une femme honnête. Malgré tout, elle est vraie. C'est un de ces caractères dont Horace a dit : *Sibi constet*. Dans l'ordre des existences irrégulières (pardon de cette alliance de mots), c'est une des nuances les plus présentables, ni trop haut, ni trop bas, ni sophiste de perversité, ni comédienne de beaux sentiments, ni ingrate, ni méchante, ni vénale. Son amant n'est pas moins vrai. Il a l'égoïsme d'un beau fils, sans cœur et sans caractère. Théodore, l'artiste, est le type convenu du philosophe d'atelier. Francis, le faiseur de portraits, un industriel quelconque. Le père de l'amant ne rappelle que trop tous ces pères de famille qui, depuis la *Dame aux Camellias*, se suivent et se ressemblent. Les situations ne se ressemblent pas moins par instants; mais les détails sont finement étudiés. L'ensemble est fort amusant. Camille, avec tous ses défauts, n'en laisse pas moins, comme Manon Lescaut elle-même et plus qu'elle, le souvenir de ces bonnes et franches natures auxquelles seulement, au sortir de l'enfance, la bonne direction et le sourire vivifiant de la fortune ont manqué, — sorte de Madeleines mélancoliques et charmantes dont je ne vous conseille pas toutefois d'escompter la pénitence.

Je ne sais si je dois donner place, dans une galerie des femmes du roman français, à cette douce figure de jeune fille norwégienne, aux yeux bleus, aux cheveux noirs, figure un peu froide et pourtant touchante, que M. Marmier a eu l'idée d'encadrer dans les glaces éternelles du Spitzberg[1]. Voulant faire un roman, M. Marmier en a demandé le sujet, les personnages et les incidents aux souvenirs de ses premiers voyages; et à une fable d'une simplicité attrayante

[1] Les *Fiancés du Spitzberg*. 1858

il a très-habilement mêlé l'érudition sans pédantisme, mais aussi sans réplique, d'un voyageur qui a doublé le cap Nord, affronté la banquise, pêché dans la baie Magdeleine et cueilli des renoncules sous le pôle (p. 281). Carine, l'héroïne du roman, est la fille d'un pilote de Hammerfest (70°39' lat. N.) qui a l'originalité de ne vouloir accompagner un bâtiment français, frêté de Dunkerque pour le Spitzberg, qu'à la condition d'y mener son enfant. L'enfant a dix-sept ans; elle part volontiers, puis elle tombe malade de consomption, sans pouvoir être sauvée par l'amour et par les soins d'un jeune officier de marine, embarqué sur le même navire, la *Rosa-Marie*. Elle meurt avant de revoir la terre natale. Telle est l'histoire. On la commence, on ne la quitte plus. La scène est triste : la mer est menaçante, le ciel est gris, les glaçons gigantesques s'entre-choquent au loin avec un bruit sinistre, l'équipage est morne; n'importe : la *Rosa-Marie* vous entraîne en compagnie de Carine. L'auteur ne vous montre sa pâle figure que de loin en loin, avec la discrétion d'un amant ou d'un médecin; le charme vous retient. On me dit que cet essai de M. Marmier dans le genre romanesque a un plein succès. Je le crois sans peine. Comme étude du Spitzberg, pour ceux qui ne seraient pas tentés de faire le voyage, je ne sais rien de plus instructif, même après le spirituel et émouvant volume publié par madame d'Aunet. Comme roman, l'héroïne d'Hammerfest a le mérite de nous reposer un peu de celles de Paris.

Il me reste bien peu de place pour parler de deux ouvrages tout nouveaux, sur lesquels toutefois je ne veux pas manquer aujourd'hui d'appeler l'attention de nos lecteurs, car ils la méritent. L'un, la *Double vie*, a pour auteur un jeune érudit déjà fort connu, M. Asselineau; l'autre, les *Païens innocents*, est de M. Hippolyte Babou. Le livre de M. Asselineau est une collection de nouvelles dont quelques-unes

sont de simples ébauches d'une touche assez fine, mais trop peu accusée pour que le critique, s'il n'a de très-bons yeux, ait rien à y voir. Les autres sont des récits plus ou moins empruntés au monde fantastique, habilement composés et d'une originalité véritable. Dans ce nombre est le conte qui a donné son titre au recueil lui-même, et qui est aussi étrange qu'amusant. L'*Enfer du Musicien* a le même mérite et le même défaut. Que si je cherche des portraits de femme dans le livre de M. Asselineau, je n'y vois guère que cette bonne comtesse de Boisguyon qui nous raconte (dans le *Roman d'une dévote*) une assez piquante histoire de sa première jeunesse. « J'avais dix-sept ans, dit-elle. Dix-sept ans !... Environ le cinquième de l'âge que j'ai aujourd'hui. » Calculez. Madame de Boisguyon ne peut figurer dans notre galerie que comme portrait de famille.

M. Hippolyte Babou a, dans son recueil de nouvelles, moins de femmes que de curés; mais ses curés sont les plus aimables gens du monde, et il n'est guère de femmes qui aient plus de malice innocente, plus d'active bonté, plus de grâce efficace. Le curé de Minerve (Hérault), celui de Rabastens (Hautes-Pyrénées), le révérend dom Bazin, chanoine établi à Castans (dans le Minervois), tous bons prêtres, bons compagnons, gens d'esprit, chrétiens tolérants, très-peu abonnés à l'*Univers*, dit M. Babou. L'un prêche la paix à ses ouailles et donne à manger à ses poules entre deux lectures du bréviaire; l'autre ne se refuse pas, après vêpres, une partie de chasse au furet ou à la pipée ; le troisième fait sa prière, et du fond du cœur, dans la chambre dite *des belles Saintes*, devant les trois Grâces du Corrége, métamorphosées en Vertus théologales Ne vous scandalisez pas; lisez plutôt le livre de M. Babou. Ses prêtres populaires sont des chrétiens orthodoxes; ses *païens innocents* sont enfants de l'Église et arrière-petits-fils de la légende; et s'ils mêlent un peu trop la fable et l'histoire, la mytho-

logie et le dogme, le sacré et le profane, les gardes champêtres et les *Flagellants*, la vierge du Parthénon et celle de Lorette, les belles saintes après canonisation et les Madeleines avant le repentir; s'ils ont cette douce faiblesse d'aimer la vie comme de simples mortels, et de ne pas trop résister aux inspirations de leur beau sol couvert de débris poétiques et de leur beau ciel tout peuplé de miracles, laissez-les faire. M. Babou marie très-agréablement le présent et le passé, la vérité et l'invraisemblance, la sagesse et la bonne humeur. Je ne voudrais retrancher de son recueil que *Jean de l'Ours*, qui ressemble à un vilain rêve, et cette madame de Rouziac dont il pense trop de bien. Madame de Rouziac n'est qu'une fausse dévote et une femme sans cœur. M. Hippolyte Babou n'excelle pas à peindre les femmes. Ceci nous ramène à notre sujet.

On voit assez par ce qui précède, et quoique je sois loin d'avoir épuisé la matière, quel est en général le rôle des femmes dans le roman français. Reines ou paysannes, M. Edmond About ne les prend guère au sérieux. Madame Léonie d'Aunet les compromet volontiers. M. Marmier les mène un peu loin. M. Champfleury aime à les surprendre dans le secret et dans le négligé de la vie domestique, avec leur cornette de nuit et leur camisole du matin. M. Henri Murger leur fait monter lestement l'escalier qui conduit à la mansarde ou à l'atelier. M. A Achard leur accorde beaucoup. M. Hippolyte Babou ne leur donne presque rien. M. Flaubert leur permet tout. M. Ernest Feydeau est l'exagération de M. Flaubert. J'ai protesté plus d'une fois, au nom du bon goût, contre la vogue de ces deux derniers adeptes du réalisme. Je me féliciterais d'avoir indiqué à leur talent, non contestable, une route plus sûre et un succès plus sérieux.

II

Le Roman funèbre.

— 29 ET 30 OCTOBRE 1859. —

I

..... Il y a quelques jours, me trouvant un soir à Paris, j'eus l'idée d'entrer au Vaudeville. Sur la scène, au moment où j'arrivais, un procureur du roi, un juge d'instruction, un pharmacien, un médecin, un ouvrier prévenu d'empoisonnement, ajoutez-y une femme adultère, rivale de sa belle-fille, et un vieux général de l'Empire, grondeur et menaçant, se partageaient l'attention du spectateur. La chose se passait sous le dernier règne. Ce « drame intime » nous menait ainsi, en huit tableaux, jusqu'à un dénoûment où paraissaient de nouveau tout habillés de noir les personnages peu divertissants du premier acte. Dans la coulisse, une jeune fille se mourait empoisonnée. Toutes les apparences accusaient sa belle-mère. Tout à coup, on voyait se traîner sur la scène le spectre agonisant de la victime. Elle venait justifier la marâtre. Puis elle mourait, et son fiancé mourait à côté d'elle. La marâtre disait, montrant son mari : « Je me condamne à vivre pour ce pauvre vieillard ! » Pauvre vieillard en effet qui perdait sa fille et gardait sa femme. Ainsi finissait ce drame, décoré d'un grand nom et remis en scène après quinze ans sur le théâtre classique de la gaieté française. Ajoutons que ce théâtre

est dirigé par un lettré fort spirituel, connu par plus d'un succès d'invention et de style. — « Singulier divertissement, » disais-je à un jeune amateur, mon voisin, pendant que la toile tombait sur ce monceau de cadavres. — « Vous avez tort, me répondait-il; si c'est ainsi qu'on s'amuse au Vaudeville (la salle était comble), c'est qu'il est impossible de s'y ennuyer. . » Je partis médiocrement convaincu.

Une pensée surtout me préoccupait. Puisqu'il fallait absolument au Vaudeville, pour réjouir son cinquième acte, un suicide de première classe, que ne prenait-il Gertrude, la femme adultère, au lieu de Pauline, l'aimable fille, qui ne demandait qu'à vivre, à épouser Ferdinand et à être heureuse? Pourquoi tuer cette innocente, quand le procureur du roi est là, qui a commencé à instruire contre l'épouse criminelle, et quand celle-ci a son châtiment tout prêt dans ce flacon empoisonné qu'elle jette à la cantonade? Pourquoi?... Ce sont là les secrets du Vaudeville.

On pourrait en dire autant du roman.

J'ai lu ces derniers jours, pendant les loisirs de la campagne et pour me remettre en goût de critique, un certain nombre de romans français, parmi les meilleurs, les mieux *réussis* et les plus nouveaux, et j'ai été frappé de cette disposition presque générale de nos conteurs d'aujourd'hui à sacrifier des victimes humaines. C'est l'épidémie du moment; c'est le ton du jour. L'ancien mélodrame était humain et compatissant, comparé au roman moderne. Il tuait quelquefois le tyran. Le roman s'acharne aux jeunes filles et aux jeunes femmes. C'est pitié de voir ce qu'il en fait. J'en ai là sous les yeux une troupe lamentable, enveloppées de leur drap mortuaire, ayant toutes en pleine poitrine le coup de couteau, la consomption ou la pleurésie que le roman leur a donnés. Si nos conteurs disent vrai, s'ils n'ont fait que copier la réalité, comme c'est volontiers

leur prétention, il faut que les faiseurs de statistiques se mettent à remanier leurs calculs et à baisser la moyenne aujourd'hui connue de la vie humaine. Ceux-ci sont gens à nous dire que les romanciers se trompent et qu'on ne meurt pas dans le monde aussi facilement que dans le roman. Au fait, la statistique n'a pas toujours tort. Chagrins d'amour, mécomptes d'ambition, blessures d'orgueil, espérances trompées, fortune détruite, illusions envolées, qui n'a eu à soigner pour son compte quelques-unes de ces maladies de l'âme, qui ne sont pas moins le fond de la vie que le sujet du roman, et qui en est mort? Pour des incurables, il en est beaucoup; ils vivent avec leur mal. Pourquoi donc le roman, qui a pour mission de nous amuser malgré tout, même en faisant couler de nos yeux de douces larmes, bouleverse-t-il ainsi arbitrairement toutes les données de la science moderne? Si on meurt si souvent du fait de la passion, comme le dit le roman, en meurt-on moins de maladie? Que deviennent les proportions marquées par les savants? Quoi! ces livres destinés à notre plaisir ne se dénouent plus qu'en présence du médecin et du prêtre! Quel est ce cercueil qui se dresse à l'horizon de toutes ces histoires, et ce fossoyeur qui nous attend, avec sa pelletée de terre, à la dernière page?

On m'accuse d'exagération peut-être. On me reproche de vouloir fermer, pour le roman moderne, cette source de sensibilité où tant de ses devanciers ont puisé sans la tarir jamais. Non, je ne ferme pas au roman le chemin de l'émotion; je lui livre le cœur humain tout entier; je voudrais rendre moins facile et moins banale l'entrée du cimetière. Qu'importe qu'on meure, direz-vous, si on m'a touché? — Mais si on ne m'a pas touché du tout, quelle utilité de mourir? Est-ce donc pour forcer mon émotion que vous m'introduisez sans cesse dans la chambre de vos malades, que vous me faites manier à tout propos l'instru-

ment de leurs suicides, que vous étalez sous mes yeux toutes sortes de scènes funèbres? Cela m'émeut tout juste comme le convoi de ce mort inconnu que je salue au passage en allant à mes affaires. La mort n'est rien; ce n'est qu'un dénoûment plus ou moins commode (dans le roman s'entend); la vie est tout. Vivez, je le veux bien; et même mariez-vous, si vous ne pouvez pas faire autrement. Vivez cent ans, pourvu que dans le cercle restreint où doit se renfermer l'action romanesque vous m'ayez intéressé à vos aventures, ému de vos passions, suspendu aux vicissitudes de votre existence. Quelle mort que celle de Manon Lescaut, la fille de joie; cette mort au désert, dans cette solitude, sur cette terre brûlante et nue! Mais ôtez la mort, si vous l'aimez mieux; j'ai assez de cette charrette d'ignominie dans laquelle l'auteur nous représente son héroïne dès le début de son livre, comme pour racheter du premier coup aux yeux des lecteurs, par une expiation marquée d'avance, les hontes d'une pareille vie. Oui, cette charrette me suffit; et quand vient l'instant de la mort, après cette longue agonie, qui ne serait tenté de demander pardon pour la victime, si justifié que soit son trépas? C'est ainsi qu'il est beau de mourir dans le roman, quand la mort ne ressemble pas à un expédient pour tirer d'embarras un auteur à bout d'invention, et qu'elle est au contraire le dernier terme d'une série d'émotions si habilement graduées et si saisissantes, qu'une de plus n'y ajoute rien. Tous les beaux dénoûments ont ce caractère. Ils sont simples parce qu'ils sont naturellement amenés. Il ne leur nuit pas d'être prévus. Presque tous les personnages qui meurent dans les romans célèbres, hommes ou femmes, pourraient finir, comme la duchesse de Longueville, dans la retraite, la pénitence et l'insignifiance, après avoir vécu dans l'agitation et la passion; ils n'en seraient pas moins des personnages romanesques. Dans la plupart des romans

modernes, ôtez ces tristesses funèbres des dernières pages et ce tapage des morts dramatiques, dès que la lueur des cierges n'éblouit plus les yeux et que le bruit des funérailles n'étourdit plus les oreilles, le cœur reste froid. Combien de vos drames qui ne commencent en effet qu'au cimetière, où tout finit!

Le roman moderne, sacrificateur impitoyable, a encore un autre défaut : il est mauvais justicier. Il condamne volontiers les innocents. *Il assassine*, comme le héros de M. Dumas, *celles qui résistent*. La scène du vaudeville que je citais tout à l'heure, et qui n'est qu'un incident de cette immense hécatombe de femmes où se plaisait le génie de Balzac, — cette scène se reproduit à chaque instant dans le roman moderne : une pauvre fille, belle comme le jour et pure comme la lumière, meurt ou se tue; une mégère « se condamne à vivre. » Il y a là un défaut de justice distributive qu'il n'est pas possible de bannir absolument du drame ou du roman, parce que ni le roman ni le drame ne sont chargés de représenter la Providence sur la terre et d'anticiper sur le jugement dernier; ce défaut n'en est pas moins choquant, lorsqu'il est érigé en système et qu'il tourne en manie. Le vice puni! la vertu récompensée! vieille antithèse qui édifiait nos pères et qui nous laisse froids aujourd'hui. Les contes moraux ne sont plus de saison, la morale en action a fait son temps. Soit! Je n'ai jamais demandé, pour ma part, aux auteurs de comédies ou de romans de nous faire un cours de catéchisme. Qu'ils contribuent d'une manière honnête au divertissement des esprits, qu'ils servent, dans la mesure de leur talent, à l'expérience de la vie humaine : c'est là leur double mission et leur utilité véritable. Mais l'expérience de la vie nous montre-t-elle donc, à chaque tournant de rue, un convoi de jeune fille, morte d'amour, tuée par l'abandon, victime innocente ou suicide infortunée?

> Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée,

disait le grand poëte des *Feuilles d'automne*. Celles qui meurent après le bal, d'une transpiration rentrée, appartiennent, hélas! à la statistique : elles ne sont pas justiciables du roman. Celles qui sont malades d'amour, l'amour souvent les fait vivre, au lieu de les tuer; et il est d'une observation médiocre, comme d'une justice douteuse, de les punir aussi cruellement d'une faute aussi rachetable. Et puis il est en cela, comme en toute chose, une question de mesure. Qu'un romancier dresse en son dénoûment un lit de douleur; qu'il y étende sa victime, pâle et couronnée de fleurs, entre le prêtre et l'amant, nous avons tous ce tableau dans la mémoire, depuis le martyre amoureux d'Atala; il n'est pas défendu à un romancier de le reproduire à sa manière. Mais deux romanciers? trois romanciers? quatre romanciers?... Savez-vous qu'il n'est presque pas un seul des douze volumes que j'ai là sous les yeux qui n'ait son héroïne ainsi couchée sur un lit funèbre? Il n'y manque que le crucifix, le style de Chateaubriand et la forêt vierge.

La critique, qui a le droit de se préoccuper des défauts d'un livre quand ils se présentent avec le caractère d'une exception, n'est pas moins autorisée à relever ces défauts lorsqu'ils affectent la généralité et qu'ils tournent en épidémie. Il est d'une bonne police, quand le roman fait si bon marché de la vie humaine, de s'enquérir des causes qui ont fait périr tant de victimes, disparaître tant d'innocents et accru dans une proportion si alarmante le niveau de la mortalité romanesque. C'est un devoir que nous allons remplir, si pénible qu'il soit.

> Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Placée en face de ces couches funèbres où dorment tant

de trépassés, la critique, elle aussi, est condamnée à interroger des ombres et à juger des mânes plaintifs. Courage donc! et puissent nos lecteurs nous accompagner, sans trop de terreur, de dégoût ou d'ennui, dans ce champ des morts où nous entrons.

II

Daniel[1] a le droit d'être appelé le premier devant ce tribunal qui ne juge que des morts. Il est presque la plus nouvelle création du roman moderne, et le plus jeune parmi les suicides de l'année. Mais comme il est passé maître du premier coup! Quelle vigueur de décision! quelle sûreté de main! quel raffinement furieux! comme ce jeune désespéré laisse loin derrière lui les défaillances efféminées et les timides agonies qui suffisent à tant de conteurs! Lisez plutôt : « .... Daniel tira à lui la dalle de marbre; il la fit retomber sur sa tête et s'enterra vivant. Lambert (le valet de chambre) éperdu, appelant son maître avec des trépignements et des larmes, entendit sous le sol un soupir d'une profondeur extraordinaire. Alors il ébranla la porte de ses deux mains, appelant encore son maître... Quand on entra dans le tombeau, on trouva le cercueil de Louise grand ouvert, et le blanc suaire de Louise était inondé de sang. Le cadavre de Daniel gisait auprès d'elle, un bras mollement passé autour de son cou. Leurs deux têtes reposaient sur le même oreiller. Daniel, en écartant son habit, s'était enfoncé dans le cœur un long couteau jusqu'au manche, et ses lèvres effleuraient la joue de la jeune fille. Ils étaient aussi pâles l'un que l'autre. On eût dit qu'ils étaient morts du même coup, en même temps...»

[1] *Daniel*, par M. Ernest Feydeau, auteur de *Fanny*. 2 volumes; seconde édition. 1859.

Quelle est cette jeune morte qui inspire un désespoir si funeste? Il nous faut ici reprendre les choses de plus haut.

Daniel est le fils d'un officier français tué à Waterloo et d'une mère qui n'a pu survivre à son malheur. Un oncle l'adopte, l'élève et le marie, fort jeune encore, un peu malgré lui, à une sylphide vaporeuse, « la rêveuse et séraphique Isabelle de Torreins, » qui, deux ans après le mariage, nous dit l'auteur, « en est déjà à *son quatrième amant.* » Moyennant quoi, Daniel la reconduit chez sa mère, et donne un coup d'épée au dernier venu dans l'adultère. L'oncle meurt. Daniel va passer un été à Trouville. Là, il tombe amoureux de Louise de Grandmont, une noble et jolie fille dont il n'est séparé que par une cloison dans l'hôtel qu'ils habitent l'un et l'autre ; et encore cette cloison a une fente qui permet au jeune homme de tout voir dans la chambre virginale et de n'être pas vu. « ... Le lit, placé juste en face de moi, avec ses frais rideaux de percale, était défait, mais non encore foulé ; sur une chaise pendaient de souples vêtements de femme disposés négligemment, et le candélabre de bronze qui flambait sur une console éclairait d'une lueur vague ce coin de chambre charmant... Un grand peignoir de batiste blanche à longs plis dessinait sa taille souple, et les grosses touffes de ses cheveux blonds se dépliaient mollement sur le *sommet* de ses épaules découvertes, etc., etc... » J'abrége. On comprend du reste que tout le cœur de Daniel passe insensiblement par cette cloison avec ses yeux. Quelques jours s'écoulent ; il est amoureux fou. Mais à quoi bon? Louise est à Trouville avec sa mère, la baronne de Grandmont, avec le comte de Grandmont, son oncle, vieux prodigue, viveur obstiné et libertin émérite, faisant bonne garde toutefois auprès de sa nièce, dont n'approchent que deux prétendants ; l'un, Georget, est un imbécile sans fortune, mais non sans vanité ; l'autre, Ca-

bass, un jeune avare, aussi mal élevé que riche, et fort occupé à parader sur un étalon pur sang devant la fenêtre de la jeune patricienne.

Daniel et Louise ne se connaissent pas et ne se parlent pas. Mais un incendie éclate, une nuit, dans l'hôtel qui les abrite tous les deux. Daniel sauve la fille, puis la mère, et je crois même qu'il aurait sauvé l'oncle, tant il y met de bonne volonté. Le voilà introduit, puis familier dans la maison. Au lieu de quitter Trouville au moment où la saison finit, la famille de Grandmont y reste, on ne sait trop pourquoi, si ce n'est pour que le roman continue. Nous ne sommes en effet qu'à la fin du premier volume.

Au volume suivant, les deux amoureux se font une déclaration. C'était un jour de la fin de septembre, dans le petit salon d'été, tout près de la plage. Les stores de *toile peinte*, baissés derrière les jardinières de *laque*, tempéraient l'éclat de la lumière. Louise de Grandmont tenait à la main une rose du *Bengale*. Elle avait une robe de *taffetas*, et ses pieds étaient chaussés de *brodequins d'étoffe*... Daniel ne nous dit pas s'il avait un habit ou une redingote. Après un dialogue contraint et embarrassé : « Je me sentais mourir, écrit Daniel ; mes genoux ployèrent ; je tombai à ses pieds, je tendis les deux bras vers elle... — Qu'avez-vous ? disait-elle. Je suffoquais. Elle me prit les mains, les serra sur sa poitrine, les baisa. — Courage ! — Eh bien, je t'adore, *et je suis marié*. » Nous savions cela. Louise de Grandmont s'en doutait. Elle continue à aimer Daniel : c'est l'originalité de la situation. Dans la *Marâtre* de Balzac, quand Gertrude, pour éprouver sa belle-fille, lui dit que Ferdinand Mercandal est marié : « Tiens, il est marié ! pourquoi cache-t-il cela ? » répond Pauline pour dérouter sa belle-mère. Et tout bas, à part : « Marié ! ce serait infâme ! » Pauline a raison. Mademoiselle de Grandmont est plus accommodante. Cependant les parents ne soupçonnent ni l'amour

de leur fille ni celui de Daniel, et naturellement ils s'occupent de la marier. C'est alors que notre héros, désespéré, voulant empêcher le mariage réel de son amante, propose à l'ami Georget le petit arrangement que voici : Georget épousera Louise, sans se prévaloir de ses droits d'époux, et il aura toute la fortune de Daniel, laquelle est considérable. Georget accepte, mais Louise refuse. Nous sommes toujours à Trouville. L'oncle, qui est allé à Paris, revient, un peu impromptu, annoncer à Daniel qu'il a une querelle d'honneur à vider, et il repart tout aussitôt pour s'aller battre. Il est tué par Cabass. Madame de Grandmont va s'établir à la campagne avec sa fille, que l'émotion de cette mort a rendue malade. Puis une lettre leur apprend que madame de Torreins, la belle-mère de Daniel, a obtenu de son gendre le plus inexplicable rapprochement avec sa femme, la sylphide adultère du premier volume. Louise meurt du coup. Nous avons vu comment l'amant expie cette mort, qui est son crime, en se poignardant dans un tombeau.

Telle est l'histoire de Daniel. La leçon n'en serait pas très-claire, si M. Ernest Feydeau n'avait pris la peine de nous exposer sa morale. Il paraît que Chamfort a dit quelque part : « Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature*, qu'ils s'appartiennent *de droit divin*[1], malgré les lois et les conventions humaines... » Cette phrase de Chamfort est l'épigraphe de *Daniel*. C'est le résumé et l'explication du livre, qui n'aurait pas de raison d'être si Chamfort n'avait pas eu cette bonne idée-là. Eh bien, j'en demande pardon à M. Feydeau, dont je n'accuse ni les intentions ni le caractère, n'en voulant qu'à son paradoxe : cette morale, déjà si perverse quand on l'applique à l'a-

[1] Les mots sont soulignés par l'auteur.

mour, — car elle met le droit divin dans l'adultère, elle peut le mettre aussi légitimement dans l'inceste, — cette morale pourrait s'appliquer à toute chose et à toute relation sur la terre. Du moment que la femme ou la fille d'autrui m'attirent avec une force irrésistible et divine, par le seul fait de la réciprocité de la passion, pourquoi le bien d'autrui n'aurait-il pas le même privilége et ne jouirait-il pas des mêmes franchises? *Sua cuique Deus fit dira libido.* Tout malfaiteur peut s'excuser par le sophisme de Chamfort, comme tout adultère. Le voleur, on le sait, a presque toujours une tendresse violente pour le bien volé; il peut croire cette passion réciproque. Entre lui et l'objet du vol, la loi met un abîme; la convoitise l'a bientôt comblé; et si l'usurpation est de droit naturel parce qu'elle est le résultat d'un désir invincible, que devient la propriété? J'en dirais long sur ce sujet. Revenons à Daniel. Il a déloyalement abusé de sa triste indépendance en poursuivant, sur une jeune fille honnête, une séduction sans excuse et en lui inspirant un amour sans issue. Il a fait son métier de sophiste en se payant de raisons comme celles-ci : « ... Ce n'est pas à moi à rechercher si les motifs qui font obstacle à mon amour sont justes, raisonnables, et sauvegardent le contrat des sociétés. *Ce n'est pas de par l'honnêteté et la raison que j'aime*, c'est de par quelque chose de profond qui est la propre substance de mes entrailles, qui échappe à toutes les prévisions, à toutes les puissances, à toutes les volontés : *c'est de par Dieu!*... Croyez-le bien, l'homme qui aime, si raisonnable, si honnête qu'il soit, ne peut faire de concession ni aux usages, ni aux préjugés, ni à la raison, *ni même, hélas! à l'honneur!*... » Restons-en là. De pareilles maximes peuvent se trouver dans quelque coin d'un volume oublié de Chamfort : elles n'engagent pas la société. Chamfort est une triste autorité contre la conscience du genre humain.

Au demeurant, Daniel est un vrai frère de Roger, l'amant de Fanny. Il a comme lui l'égoïsme aveugle et jaloux d'un amour défendu; il est comme lui violent, tendu, tout d'une pièce dans un faux raisonnement, avec je ne sais quel jargon sentimental et déclamatoire. Roger, c'est le paradoxe accouplé au libertinage; Daniel, c'est le brillant sophisme s'attaquant à la jeunesse et à la vertu, comme ces insectes d'or qui rongent les roses. Louise de Grandmont en meurt. Pauvre Louise! Sa fin nous touche peu, et c'est bien ce que cette mort a de plus triste. Elle meurt sacrifiée à la mise en scène, au goût de l'émotion factice, à l'impuissance où était l'auteur de la tirer autrement d'une situation invraisemblable et impossible. Hélas! il était si facile de la sauver!... Il est si facile de ne pas faire un roman en deux volumes!

Je n'abuserai pourtant, contre le talent de M. Ernest Feydeau, ni de sa tendance manifeste pour ces dénoûments funèbres, ni de l'étrange moralité de ses personnages. Son talent est réel. Son nouvel ouvrage a moins de succès que le premier. *Fanny* avait plus d'unité, de vigueur et de vraisemblance : triste mérite dans une pareille œuvre! *Daniel*, livre mal conçu et mal conduit, est rempli de scènes d'une exécution remarquable et qui donnent l'idée d'une sorte d'habileté dramatique. Des situations incroyables sont exposées avec une décision, développées avec une dextérité, souvent avec une vigueur extraordinaire. Je recommande à ce titre quelques-unes des scènes de la cinquième et de la sixième partie. La violence des situations n'emporte pas l'écrivain au delà d'une certaine mesure dans le style. C'est bien plutôt quand il est calme qu'il s'abandonne aux excès et aux intempérances de la forme *réaliste*. Pas une description, à moins que ce ne soit un paysage, où il n'échoue par la crudité du trait ou par l'emphase de la métaphore : c'est l'un ou l'autre. Ces inflexibles desservants de la réa-

lité ne savent pas dire : Monsieur le maire ; ils disent : *Le représentant de la loi humaine.* Le prêtre est le *mandataire de Dieu.* Mais faut-il faire le portrait d'une jeune fille chaste et pure, et le composer pour le public? « Soulevée sur ses épaules, dira Daniel, sa mante laissait voir son buste de vierge, et sa robe, flottant légèrement derrière elle, moulait en avant ses formes charmantes et me les révélait toutes... » Qui écrit cela de la femme qu'il aime, dans une confession qui doit lui survivre? Le roman moderne est dur aux femmes et aux filles ; il se plaît à leur préparer des lits de mort et à leur creuser des tombeaux. Avant de les tuer, il les déshabille.

III

Je ne cherche pas seulement, en essayant cette rapide analyse de quelques romans nouveaux, le succès du titre que j'ai choisi. Je ne fais pas une guerre puérile à quelques dénoûments mal venus. En choisissant, dans l'immense fabrication romanesque qui a cours aujourd'hui, quelques-uns des livres que le public a le plus recherchés, je ne prétends pas faire à la mode un procès toujours perdu ni refuser tout encouragement aux efforts heureux de l'invention et du travail, même dans un genre que la prodigieuse consommation qui s'en fait de nos jours condamne à la facilité et à la redite. Ce que j'attaque dans ces œuvres éphémères, qui presque toutes ont un certain mérite d'observation ou de style, c'est un parti pris de violence hyperbolique dans les situations et les sentiments qui ne se traduit pas seulement par les solutions lamentables où aboutissent presque uniformément ces histoires. On a pu voir, par exemple, après l'analyse que j'ai faite du dernier roman de M. Feydeau, que l'exagération absurde de son

dénoûment n'était que le dernier terme d'une série d'invraisemblances dont se composait son récit presque tout entier. Quand on a promené ainsi son héros à travers toute sorte d'aventures inexplicables, de sentiments faux et de paradoxes à outrance, ne sachant plus qu'en faire, on le tue. C'est surtout le malheur des jeunes filles dans le roman moderne. Le roman les compromet sans merci, les dégrade sans scrupule, les met sans cesse, même quand il les respecte, sur ces pentes dangereuses où il faut tomber ou mourir. Ainsi présentées, ces filles-là, je le reconnais, sont difficiles à établir. Le roman, embarrassé tout à la fois de l'éducation qu'il leur a donnée et de la destinée qu'il leur a faite, trouve à la fin plus commode de faire avancer un corbillard... Cela explique bien des dénoûments. Il y a souvent bien de l'impuissance au fond de nos cruautés. Il est plus facile de tuer les filles du roman moderne que de les marier.

Étiennette[1] ne demandait qu'à vivre, madame Léonie d'Aunet y a mis bon ordre. Étiennette est une pauvre fille, enfant trouvé qui ne retrouvera pas sa mère, mais qu'un honnête ouvrier, peintre en bâtiments, Valentin Fargeau, recueille un jour qu'elle sortait de l'hospice d'Auxerre, et qu'il établit honorablement chez une vieille marchande de sa connaissance. Étiennette se prend d'amour, sans dire mot, pour son sauveur; elle croit un moment que son amour est partagé. Mais Valentin a des visées plus hautes. Il épouse une coquette, Euphrasie Crépond, la fille d'un marchand de couleurs dont il devient l'associé. Euphrasie a un amant, le capitaine Cavelle, libertin matamore qui dissimule peu sa conquête. Le mari, suivant l'usage, ne voit rien. Étiennette a tout vu. Elle garde le secret par attachement pour Valentin et par souci de son bonheur.

[1] *Étiennette*. — *Silvère*. — *Le Secret;* nouvelles. Un volume, 1859.

Cependant, averti par une lettre anonyme, Valentin court au logis de Cavelle; Étiennette l'a prévenu, elle va donner l'alarme aux deux amants. Euphrasie se cache dans une armoire. La pauvre fille prend héroïquement sa place dans la chambre du capitaine, et reçoit par derrière le coup de feu destiné à l'épouse adultère. Reconnue par Valentin, elle se dit la maîtresse de Cavelle. Elle meurt. L'assassin va se livrer à la justice. Quelques jours plus tard, quand il ap prend la vérité, il s'étrangle dans sa prison... Madame Léonie d'Aunet a prêté à cette funeste aventure le charme de son talent; elle lui a donné même un certain degré de vraisemblance. Malgré tout, il est triste que le dévouement de son héroïne n'ait profité qu'à une femme perdue. Avec un peu moins d'héroïsme, Étiennette eût sauvé Valentin Fargeau. Averti à temps, il eût peut-être prévenu la chute de sa femme et son propre malheur. Le pis-aller, c'était de chasser Euphrasie. Cela valait mieux que de tuer Étiennette et de mourir dans un cachot. Mais que deviendrait le roman si l'on mourait toujours dans son lit?

Mademoiselle Mariani[1] se tue d'un coup de stylet circassien « pour se venger, » nous dit son spirituel biographe, M. Arsène Houssaye, qui nous a donné un très-beau portrait de son héroïne, dessiné par lui. Celle-ci veut se venger de l'abandon de son amant, Horace de ***, qu'elle soupçonne de passer son temps dans un tripot fréquenté par des viveurs et tenu par des courtisanes. Pour donner de l'éclat à sa vengeance, Luciana Mariani, la fille d'un patriote vénitien, la vierge encore sans tache, va s'établir elle-même dans cette maison mal famée; elle s'y habille comme les prêtresses du lieu; elle y dîne « avec des boudins truffés jusqu'à la gueule et des cailles aux confitures

[1] *Mademoiselle Mariani*, histoire parisienne. Un volume. Paris, 1859; plusieurs éditions.

de Bar; » elle s'arme d'un bouquet de roses pompon, met son poignard dans sa poche, et elle attend... Horace arrive. Il trouve la jeune fille causant, dans un boudoir, avec un capitaine de zouaves. Surprise, fureur, provocation... Luciana arrangeait lentement sa coiffure devant un miroir. Elle souriait, elle montrait ses dents, elle tournait la tête avec la grâce tranquille du cygne sur le lac endormi. On eût dit Célimène jouant de l'éventail... Mais un capitaine de zouaves est bien fin. « Il venait de voir, à la physionomie de Luciana, qu'il y avait là un drame effrayant. »

Oui, certes, le drame est effrayant, et M. Arsène Houssaye, habile écrivain, n'y épargne ni les contrastes ni les épouvantes. Et puis après? Luciana Mariani se tue sous les yeux d'Horace, pour ne pas survivre à la honte d'être venue dans cette maison de malheur dont l'atmosphère l'a souillée. Et elle y était venue *pour se venger*. Singulière vengeance! Comprenne qui pourra ces subtilités perverses de la passion et ces raffinements du suicide! J'aime mieux m'en rapporter à l'auteur lui-même qui, dans un ingénieux épilogue, nous fait la morale de son livre: « Le mal du jour, nous dit-il, ce fléau qu'il faut combattre jusqu'au seuil de la famille, il s'appelle le *désœuvrement*. » Morale excellente, si vieille qu'elle soit, mais qui n'avait pas besoin d'être écrite avec du sang.

Je passe sans trop m'y arrêter sur le livre de madame Louise Vallory [1]. C'est l'éternelle et monotone histoire de la femme incomprise qui se complète par un amant et qui meurt de chagrin (dans les romans), quand Alfred, Arthur ou Adolphe va faire ménage ailleurs. Madame Vallory a mis un style médiocre et une curieuse expérience de la vie de province au service de sa thèse, dont la conclusion, suivant la poétique du jour, est un lit de mort.

[1] *Madame Hilaire*. Un volume. 1859.

« Deux larmes s'échappent des paupières d'Alfred et tombent brûlantes sur le front de la morte ; et les mains jointes, comme pour prier, il contemple cet immobile visage qui lui a *souri de si doux sourires ;* il suit avec angoisse les progrès de la décomposition, l'étirement des traits, le pincement du nez, l'amincissement des lèvres... Au matin, de grand matin, il fut réveillé par l'arrivée du menuisier qui apportait le cercueil, etc., etc. » Vous savez le reste ; le tout finit par un enterrement de sixième classe.

On meurt aussi dans le roman que nous a récemment donné M. Nadar[1] ; et de quelle mort ! Ce que l'aimable auteur de si jolis contes appelle cette fois le *Miroir aux Alouettes*, c'est sans doute cette séduction brillante où vient se prendre la jeune ouvrière de Limoges qui est le sujet de son livre. Annette Lassagne, une fois établie chez son riche protecteur, ne tarde pas à rencontrer entre elle et lui une famille noble et puissante dont cette liaison compromet la fortune. Son fragile bonheur s'écroule ; il entraîne dans sa chute l'amant lui-même, frappé d'interdiction judiciaire. Au dernier acte du drame, une mansarde, un pauvre enfant affamé, une jeune fille agonisant sur un grabat... Et puis c'est tout. L'intention du livre est visiblement dirigée contre la fausse dévotion, la finance frauduleuse et l'oisiveté aristocratique, avec un parti pris d'indulgence trop peu déguisée pour les faiblesses de cœur et les égarements sensuels de la démocratie indigente. Mais quel type que madame Durosnel, née de la Mothe-Houdan, la femme du manufacturier limousin, l'âpre dévote, l'héritière impatiente, la sœur sans pitié ! Quelles scènes que celles du tribunal devant lequel M. de la Mothe combat l'instance en interdiction ! Et quelle touchante figure que la vieille Parfait ! Comme elle est ardente à solliciter l'assistance des gens

[1] Le *Miroir aux Alouettes*. Un volume. 1859.

bien placés pour la pauvre Annette avant sa chute! « Attristée, mais non découragée à chaque échec, nous dit l'auteur, elle n'avait pas même pensé à se dire qu'il était bien malheureux que chacun eût ses pauvres, et que cependant les pauvres n'eussent personne... »

Nous continuons, avec les *Victimes d'amour*[1], de M. Hector Malot, l'étude de ce martyrologe romanesque qui est de mode aujourd'hui. Le récit est sombre, le dénoûment lugubre. On se marie pourtant à la fin du livre; mais l'auteur, atteint de la contagion du jour, n'a pas voulu nous laisser sur un souvenir tant soit peu consolant. A peine mariée, Armande de Kergomar, épouse de Maurice Berthaud, prend la fièvre; et comme le livre est fini, nous ne savons pas si elle guérira. Maurice n'a épousé Armande qu'après les épreuves les plus navrantes à la suite d'une riche veuve dont il est presque plus le protégé que l'amant. Musicien manqué, sans fortune et sans place, son emploi est de souffrir auprès de Marguerite Baudistel, qu'il a le malheur d'aimer; et rien, pas même la honte de vivre aux frais de sa maîtresse, n'a pu le guérir de son amour. Quand Marguerite prend un nouveau mari, Maurice devient fou. Un ami le sauve à force de dévouement, d'esprit et de décision. De retour au pays, dans un coin de la Bretagne, Maurice retrouve peu à peu sa raison. C'est alors qu'il épouse Armande. Il faut lire toute cette histoire, qui est triste et charmante, d'un intérêt pathétique et soutenu, habilement conduite, vivement intriguée, pauvrement dénouée, malgré le mariage. N'importe, ce début ressemble bien à un coup de maître. Si la forme est loin d'être parfaite, c'est que l'auteur paye encore trop souvent tribut à ce réalisme grossier du jour, inexplicable engouement des jeunes esprits. Maurice est un personnage qu'il est difficile d'accepter comme il est, en-

[1] Les *Victimes d'amour*. Un volume. 1859.

chaîné à sa maîtresse par des liens d'argent. Marguerite est vraie, mais de quelle vérité! C'est madame Bovary au faubourg Saint-Germain; la mère de Maurice, le curé et le médecin de Plaurach, M. de Tréfléan et son frère, le triste Andren, dont le suicide jette une ombre si lugubre sur les joies du dénoûment, tous ces personnages sont bien conçus et bien venus. L'ensemble de l'œuvre promet un écrivain qui ne peut tarder à prendre place au premier rang de nos conteurs modernes, ceux que nous lisons et que nous aimons.

J'arrive ainsi, sans forcer la transition, à notre cher et aimable confrère, M. Amédée Achard. Avez-vous lu l'*Ombre de Ludovic*[1]? Demandez vite le volume, si vous ne l'avez pas lu, et lisez-le, si vous voulez pleurer, pleurer longtemps, pleurer toujours. C'est un plaisir tout comme un autre. Si j'excepte, dans le roman de M. Achard, un vieux valet de chambre qui est obligé de rendre un legs dont il a déjà touché deux semestres, et qui montre un désespoir comique, tous les personnages du livre sont d'une tristesse à vous noyer, oui, je dis bien, à vous noyer dans leurs larmes. Ces tristesses de la lecture ont bien leur charme, et elles ne manquent guère leur effet quand l'écrivain est un homme de cœur. M. Achard a mis tout le sien dans son œuvre, avec beaucoup de finesse et de naturel. Mais, mon Dieu! que tous ces gens-là sont à plaindre! L'histoire n'est pas très-facile à raconter, tant elle se complique; mais on l'a lue ou on la lira. En voici le résumé en trois lignes: Ludovic de Courseulles est allé au Chili. Avant de partir, il a fait un testament qui partage sa fortune, laquelle est considérable, entre son frère et ses deux sœurs. Ludovic fait naufrage. On le croit mort. Une année s'écoule. Partage des biens,

[1] *L'Ombre de Ludovic*. Un volume. 1859.

délivrance des legs. Tout à coup le naufragé reparaît. Surprise, émotion, larmes dans sa famille, qui justement venait d'assister, en longs habits de deuil, à une messe de bout de l'an, décrite par M. Achard avec autant d'exactitude que de sensibilité. Viennent les affaires. Il faut « rapporter, » comme on dit en termes de droit. Des mariages qui allaient se faire sont brisés; des associations d'intérêt qui venaient de se lier sont rompues. C'est la ruine pour les uns, le plus cruel mécompte pour les autres, la gêne et le trouble pour tous. Le pauvre Ludovic fait une piteuse mine au milieu de ces tristesses. Notez que tous les personnages de ce drame domestique sont d'honnêtes gens, qu'ils ne sont pas plus intéressés qu'il n'appartient à l'humaine nature, qu'ils ne sont ni raffinés ni surfaits. Les choses vont à ce point que le frère de Ludovic, avec le consentement de ses sœurs, les mêmes qui portaient au début du livre un deuil si mélancolique, a un moment l'idée de faire un procès en supposition de personne à ce revenant incommode. Pour conclure, après avoir été successivement aux prises avec les mécomptes de ses parents, de ses amis, de ses voisins, de ses domestiques, de sa fiancée elle-même, qui, de guerre lasse, avait pris, l'année de rigueur écoulée, un autre engagement, — Ludovic, n'ayant trouvé fidèle à sa mémoire et joyeux de son retour que Phanor, son chien caniche, finit par se lasser d'une telle lutte et cède à la fortune. Il fait à ses parents une donation entre vifs, et meurt, quelques jours après, d'une congestion cérébrale. Ce dénoûment n'était pas absolument prévu; mais il fallait en finir. Un enterrement de plus ne gâte rien d'ailleurs aux choses du monde ni à celles du roman, au contraire. « Ce pauvre Ludovic, disait un des assistants, il était bien pâle depuis quelque temps. — Je crois qu'il n'a jamais joui d'une bonne santé, disait un héritier. — Tout petit, il se plaignait souvent, ajoutait un autre. — Cette mort lui épargne bien

des souffrances... — On voyait bien qu'il n'était pas heureux... — Et puis, ce ne sont pas ceux qui s'en vont qui sont à plaindre : *la douleur est pour ceux qui restent,* » disait une des sœurs, la mieux partagée. « On continua ainsi l'oraison funèbre du mort, ajoute l'auteur. *Il fut démontré qu'il avait bien fait de mourir.* » M. Amédée Achard a donné un bon titre à son roman. Je lui propose d'y ajouter celui-ci : *Le Cœur et l'Argent.*

IV

Pauline Foucault[1], l'héroïne-suicide de M. Louis Ulbach, mérite de figurer dans cette revue, non pour son innocence, bien qu'elle ait de la vertu à sa manière, mais pour la tragique horreur de sa fin. Pauline, fille orpheline d'un officier français, a été élevée à Saint-Denis et livrée sans fortune, dès l'âge de dix-huit ans, à toutes les suggestions d'une nature ardente, d'un esprit sophistique et d'une ambition sans frein. Sa pauvreté l'a contrainte à accepter chez une riche veuve anglaise, la ridicule et sentimentale lady Fitz-Peters, l'emploi de demoiselle de compagnie, dont elle s'acquitte avec une exactitude sans reproche. Elle a son plan. Lady Fitz-Peters habite le premier étage d'un hôtel occupé, rue de Courcelles, par la vieille baronne de Villemoran, qui achève, entre son curé et le dernier de ses « adorateurs, » une vie solitaire dont tous les souvenirs se rattachent au dix-huitième siècle. Madame de Villemoran a tout l'égoïsme de son temps et celui du nôtre. Elle a élevé pour elle seule son fils Hector, jeune homme instruit, très-occupé d'entomologie, mais qui, à trente ans, ne connaît ni le monde, ni les femmes, et semble doué d'une ingénuité

[1] *Pauline Foucault* Un volume. 1859.

un peu extraordinaire. Pauline Foucault a ourdi une intrigue qui fait tomber le jeune poursuivant de lépidoptères dans ses filets. Un matin, elle l'épouse, au grand émoi de sa mère et des familiers de la maison. Mais avant de se marier, elle avait renoué connaissance avec une ancienne camarade de pension, madame de Sainte-Ovide, courtisane de haut parage. Chez elle, Pauline avait rencontré Philippe Loignon, journaliste à tout faire, drôle spirituel, qui avait pris feu pour la future baronne et lui avait inspiré je ne sais quelle passion étrange. Hector, averti, était venu redemander sa fiancée à ce triste entourage et l'arracher à ce commencement de séduction...

On s'épouse donc, — mais quel mariage ! C'est ici que l'excellente et morale intention du livre de M. Louis Ulbach triomphe ; car je suppose, quoiqu'il ne l'ait pas dit expressément, qu'il a voulu prouver par une œuvre si étudiée le danger et le malheur des unions mal assorties ; dirai-je le mot? M. Louis Ulbach, en dépit de l'école avancée à laquelle il appartient, proteste par tout son livre contre le péril des mésalliances, cette vieille querelle des tribuns du peuple et du patriciat. Pauline, avant de s'être alliée à l'aristocratique maison des Villemoran, avait dissimulé les défauts de son éducation et de sa nature. Ils éclatent tous, l'un après l'autre, quelques mois plus tard. Encore quelques années, ils deviendront intolérables Pauline s'ennuie ; elle a tout obtenu. Elle n'aime plus. Elle se plaint de n'être plus aimée. Hector est le modèle des maris, sinon des amants. Il s'est lassé, lui aussi, et avec bien plus de raison que sa femme. Il ne s'ennuie pas, grâce aux papillons. Pauline cherche à tuer le temps pour ranimer l'amour. Ils vont à Bade où se retrouvent madame de Sainte-Ovide et Philippe Loignon, son digne chevalier. La baronne se reprend à aimer le journaliste. Une correspondance s'établit entre eux. Hector l'interrompt par une étrange visite à son

rival ; malgré tout, la scène est belle. Loignon, vaincu par cette courtoisie menaçante, rend les lettres et promet d'avertir le mari si la femme recommence. A bout d'ennuis et de mécomptes, la triste épouse projette une évasion ; puis, effrayée d'une lettre qu'elle a écrite pour engager la complicité de Loignon dans son aventure, trouvant un fusil chargé sous sa main, elle se frappe en pleine poitrine. Ainsi finit Pauline Foucault, baronne de Villemoran,

Triste objet où des dieux triomphe la colère,

ambitieuse infortunée, que « la fatuité d'une science incomplète avait tenue toujours à distance de la résignation chrétienne et de la sérénité philosophique. » C'est M. Louis Ulbach lui-même qui nous dit cela.

N'oublions pas, avant de finir, cette Marie de Soulaignes, la nièce de la vieille douairière, et que celle-ci destinait à son fils Hector. Marie traverse toute cette histoire comme un ange de bonté, de conciliation et de compatissance. Si elle est un ange, tout se comprend dans le rôle que M. Louis Ulbach lui a donné ; si elle est une femme, elle est bien vite l'amie de Pauline, sa rivale ; elle pardonne bien facilement à Hector son incroyable préférence : car Pauline n'est pas jolie, et Marie est charmante. Mariée plus tard à un bourgeois grossier et infidèle, le fabricant Desprets, Marie continue d'être la Providence visible du ménage Villemoran, et c'est entre ses bras qu'expire Pauline Foucault. Il y a des exagérations de vertu qu'on aime : celle-là est du nombre ; mais on n'y croit pas.

Je me suis étendu sur le roman de M. Louis Ulbach. Il est parmi les meilleurs qui aient été publiés cette année. L'intention morale en est évidente ; l'idée en est non pas très-neuve, mais franchement abordée et développée avec suite, vigueur et talent. Tout le monde a connu plus ou moins

une Pauline Foucault. L'avoir faite baronne sans la corriger et sans la contenter est la nouveauté du livre de M. Ulbach. Combien de scènes originales et d'une vivacité entraînante ! Combien de réflexions ingénieuses et subtiles, trop peut-être ! Combien de types excellents et qui vous restent dans le souvenir, la vieille baronne, par exemple, puis la veuve de l'amiral anglais, « cette femme qui agite avec fureur (dans un moment de jalousie) un gigantesque éventail, capable de faire chavirer un vaisseau à trois ponts, » et l'abbé Legros, le vieux galant Saint-Paares, la triomphante Sainte-Ovide, et surtout ce journaliste d'opposition, dont M. Louis Ulbach a fait un intrigant cynique et un amoureux ridicule... On n'est jamais trahi que par les siens.

Le livre de M. Ulbach a un autre mérite à mes yeux : il est le seul, dans le nombre de ceux que je viens d'étudier, dont le dénoûment tragique me paraisse justifié. Parmi toutes ces héroïnes que nous venons de suivre mélancoliquement jusqu'au cimetière, Pauline Foucault est la seule que j'eusse condamnée à mort (en effigie, s'entend). Le drame de Montlignon, qui termine si fatalement son absurde existence, ne m'a ni surpris, ni choqué, ni affligé.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie...

mais je suis de ceux qui ne pleurent pas beaucoup pour des malheurs imaginaires, même s'ils aboutissent à des catastrophes. Pauline est la femme ambitieuse, intrigante et sophiste, une de celles qui croient « que les révolutions démocratiques ne sont faites que pour émanciper les sous-maîtresses de pension et les demoiselles de compagnie. » Elle rêve une révolution sociale, cette baronne parvenue. Quand l'insurrection de Février éclate, elle crève un cheval pour arriver à temps et pour voir les insurgés de plus près.

Elle dit à son mari : « Si tu savais comme c'est beau, une ville soulevée! tout un peuple qui s'indigne! Je respirais dans Paris l'héroïsme à pleins poumons; je me sentais heureuse de vivre. Ne pensons plus à nos misères et aimons-nous dans l'effusion universelle... »

Je le répète, cette fille de génie, cette femme absurde qui a épousé un honnête homme, jeune, intelligent, loyal, un beau nom, une grande fortune, et qui, en possession de tous ces biens et de l'amour de son mari par-dessus le marché, rêve autre chose, aspire à l'impossible, soupire après l'inconnu; — une femme qui n'a pas su être mère, qui semble rougir du nom d'épouse, dont le cœur n'habite pas la maison et qui ne se sent vivre que lorsqu'il y a du fracas dans l'air et que l'écho des bois tranquilles lui apporte le bruit des barricades, — une pareille femme, je ne dis pas qu'elle a mérité la mort, et ce n'est pas moi certes qui la prononcerai contre elle ni contre personne; mais si elle se tue un jour que le remords de quelque sottise capitale la saisit, « ce remords des âmes qui ne savent point se courber, » comme dit excellemment son historien, si elle se tue, ma foi! tant pis pour elle. Je trouve que le roman, cette fois, lui fait justice. Et voyez comme il s'y prend avec une habileté supérieure, pour lui laisser jusque dans la mort son vrai caractère :

« Les enfants jouaient à quelques pas de là (les enfants de Marie Duchesne); Pauline s'avança vers eux, et, comme elle allait s'appuyer sur le piédestal d'un vase placé à l'entrée de la pelouse, elle heurta quelque chose du pied. C'était un fusil.

« Pauline recula comme si elle eût mis le pied sur une vipère. Un frisson fit claquer ses dents.

« — Qui donc a mis là ce fusil? demanda-t-elle.

« Elle oubliait le garde qui était en conférence avec

M. de Villemoran. Un vertige la saisit; sa main s'approcha de l'arme.

« — Non, non, dit-elle; et elle voulut fuir.

. . . .

« Puis elle vit la bonne qui faisait signe aux enfants de rentrer, de s'éloigner en silence (elle s'était accoudée sur le piédestal) pour ne pas troubler ni déranger leur marraine; on l'appelait ainsi.

« Pauline eut un effroyable sourire.

« — Tout s'arrange pour me tenter! Si Dieu veut que je vive, pensa-t-elle, ce fusil ne sera pas chargé!

« Elle appuya l'extrémité du canon contre sa poitrine, chercha, avec son pied, à agiter la batterie. Quand elle sentit que quelque chose se soulevait sous sa pression :

« — Ce n'est pas moi qui me tue! dit-elle.

« Son pied glissa dans un éclair, le coup partit. Pauline tomba foudroyée... »

Pauline meurt comme elle a vécu, le sophisme au cœur, le blasphème à la bouche.

III

Les romans qui finissent bien.

— 1er novembre 1859. —

...Quittons un moment le deuil. Laissons reposer dans la main de nos conteurs l'instrument de tant de suicides. Fermons le rideau sur ces couches funèbres. Fuyons ces tristesses contagieuses. Entrons, ne fût-ce que pour changer d'air, dans la région plus saine des « romans qui finissent bien. »

Je ne suis pas dupe des heureux dénoûments. Il en est de très-fades et qui ne concluent pas plus, parce qu'ils sont heureux, que d'autres parce qu'ils sont tristes. Tout n'est pas dit pour le succès d'un roman parce qu'il nous a servi un repas de noces à la dernière page. La chambre nuptiale n'est pas une meilleure conclusion que le cimetière, quand on nous y mène brusquement, comme ces parents trop pressés de marier leur fille. Mais je dis qu'un roman finit bien, n'importe comment, s'il nous place dans un certain milieu accessible, entre la réalité et la fiction, s'il nous laisse dans cette disposition *moyenne* où notre expérience des choses de la vie n'est pas trop choquée par les fantaisies de l'inventeur, où notre goût d'invention et d'idéal n'est pas trop froissé par les brutalités du récit. Je sais que parler de « milieu » dans ce siècle d'extrémités en toute chose, c'est ne rien dire. Qui se soucie de la mesure? qui accepte un frein littéraire? qui veut cou-

per les ailes à son caprice? Je reconnais que de tous les genres qui peuvent exercer le génie humain, le roman est celui qui a le plus d'espace devant lui, non pas peut-être en hauteur, mais en étendue; car tout est de son ressort, la poésie et l'histoire, l'idéal et la vie réelle, la vérité et la fiction, Atala et Louis XI, la princesse de Clèves et David Copperfield, Corinne et les *Bourgeois de Molinchart*. Tout lui appartient. Né d'hier, en quelque sorte, il n'est pas gêné par une antique tradition. Ses plus célèbres monuments n'ont pas deux siècles. C'est à lui de faire sa règle qu'il n'a reçue de personne.

Si le roman, dans son acception la plus générale, n'est pas la peinture de la vie réelle, s'il ne s'ajuste pas aux intérêts, aux passions et aux mobiles de la destinée humaine, s'il ne s'adresse pas au public comme une leçon de l'expérience à travers un divertissement honnête, le roman n'est plus un genre distinct, illustré par de grands esprits, à la fois immense et limité. Ce n'est plus que le bavardage fastidieux et scandaleux d'une littérature en décadence. Limité comme il est, — et même si vous mêlez à ses récits, comme l'a fait Walter Scott, les personnages et les événements de l'histoire, ou comme l'a fait madame de Staël, les inspirations du génie philosophique et les chants de la muse, — limité comme il est, disons-nous, quelle est sa mission? Mettre le cœur humain en scène, lui tracer un rôle, en faire le premier personnage du drame, avec ses vices, ses vertus, ses ruses, ses déguisements, sous tous les costumes, dans tous les climats. Mêlez à l'action romanesque des rois et des reines, peu m'importe, pourvu qu'ils n'y figurent qu'au titre de leurs passions, non de leur rang. Dans l'histoire, les grands personnages ont le premier rang; dans le roman, il faut qu'ils se contentent souvent du second ou du troisième. Telle humble fille d'un laird écossais y tiendra plus de place et y laissera un souvenir plus durable que

l'altière Élisabeth. Un certain niveau moyen et tempéré, assez élevé pour attirer les plus nobles esprits, assez près de terre pour s'y retremper sans cesse dans l'observation de la réalité, tel est, suivant nous, le véritable domaine du roman, qu'on l'appelle roman de mœurs ou roman d'aventures. Nos pères n'en connaissaient pas d'autres. Presque toutes les divisions modernes sont des prétentions. J'approuve l'auteur du *Monastère*, quand il entre dans les palais, de n'y chercher que des scènes domestiques. J'aime, dans l'auteur de la *Petite Fadette*, ce je ne sais quoi de relevé et pourtant de naturel qu'elle mêle à ses récits villageois. Ni trop haut ni trop bas. Trop haut, le roman touche au lyrisme; trop bas, à la grossièreté. Entre les deux, que de grands noms : Lesage, Fielding, l'abbé Prévost, Walter Scott, et, de nos jours, Balzac, pour un tiers au moins de son œuvre!

Il est une condition indispensable au succès du roman, j'entends le succès durable et de bon aloi : c'est que le cœur humain s'y reconnaisse et y fasse écho. Où le cœur humain ne retrouve pas son image et n'entend pas sa voix, le roman languit. Pourquoi suivons-nous d'un œil sec et d'un esprit distrait vos longues funérailles? C'est que vos personnages ont vécu en dehors de nous. Mademoiselle Mariani, l'honnête fille qui va se tuer dans un mauvais lieu, Daniel, l'homme marié qui se poignarde dans un tombeau, Étiennette, la pauvre ouvrière, héroïque et malencontreuse, autant de physionomies artificielles nées du caprice, — véritables figures de cire qu'une main très-habile a façonnées pour la galerie, mais auxquelles il manque une chose pour me toucher, — « avoir vécu. »

Les lecteurs de romans sont bien moins féroces qu'on ne le croit d'ordinaire; ils veulent s'amuser; — ils n'ont pas soif de sang. Les dénoûments funestes ne leur déplaisent pas, je le sais, mais à une condition, c'est de ne pas res-

sembler à une violence faite sans cause à leur sensibilité.

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez...

Cette réciprocité d'émotion, qui de l'écrivain se communique au lecteur, c'est la loi du drame et du roman. Il y faut la gradation, la mesure, le nœud de l'action habilement mêlé, délicatement dénoué. Un dénoûment ne doit pas ressembler à ces convois qui tout à coup vous font mettre la main au chapeau au tournant d'une rue. Le lecteur serait bien fâché que Clarisse Harlowe ne mourût pas, que Clémentine (dans *Grandisson*) ne devînt pas folle, que Mathilde (de madame Cottin) ne s'ensevelît pas dans un monastère, que Pauline Foucault n'eût pas trouvé sous sa main un fusil chargé. J'accorde tout cela. Bonheur ou malheur, le public aime les romans qui finissent bien, c'est-à-dire avec à-propos, opportunité, conséquence, comme dans la vie réelle où il n'y a guère d'effets sans cause. Clarisse Harlowe meurt; pouvait-elle vivre? Mademoiselle Mariani se tue; devait-elle mourir? Défiez-vous de ce point d'interrogation que le lecteur met ainsi à la dernière page de chaque roman. Au fait, le sens commun s'accommode plus facilement des dénoûments heureux que des dénoûments funestes. « ... Pour en finir, disait un vieux conteur, non-seulement on ne trouverait pas de meilleures gens que cet amoureux couple, mais on n'en saurait imaginer de plus heureux. Ils conservent l'un pour l'autre l'affection la plus tendre et la plus pure, une affection qu'augmente et que confirment chaque jour une sympathie et une estime mutuelles. Leur conduite envers leurs parents et leurs amis n'est pas moins aimable ; et telle est leur condescendance, leur indulgence et leur bonté envers leurs inférieurs, qu'il n'est pas un voisin, un fermier ou un domestique qui ne bénisse le jour où M. Jones épousa sa Sophie[1]... » L'admi-

[1] *Tom Jones*, traduction par M. Léon de Wailly. Paris, 1841.

rable conteur qui finit si naïvement sa longue histoire a-t-il suivi la route la plus courte pour arriver au temple avec ses fiancés? Non certes; son livre est plein d'aventures. Il y arrive pourtant, et nous l'y suivons tous avec joie, parce que, s'il est vrai que la vie pourrait nous sembler trop monotone au prix d'un repos sans fin et d'un bonheur sans mélange, la pensée d'une certaine rémunération, même terrestre, après beaucoup d'épreuves, ne déplaît pas à notre résignation bornée. Il n'y a guère que les saints qui aiment l'épreuve pour elle-même, et parce qu'elle leur est comptée dans le ciel. Mais ils sont des saints. Les simples mortels visent à l'expérience plus qu'à la perfection. Ils sont plus avides de bonheur que de béatitude. Il ne faut pas trop décourager la faiblesse humaine, même quand on écrit son histoire. Un roman n'est pas un sermon *sur le petit nombre des élus*. Quoi que vous fassiez, votre roman c'est moi. Mon égoïsme y cherche son image. Mon ambition voudrait y lire sa destinée. Ne vous en plaignez pas : c'est pour cela qu'on vous lit; c'est aussi pour cela que la critique s'occupe de vous et que « les roquets littéraires, » comme vous appelez vos juges[1], vous avertissent doucement de vos défauts. Les rois et les peuples ont leur histoire; nous avons la nôtre. Ceux qui tiennent registre de nos mœurs, de nos vices, de nos travers, qui pénètrent dans notre vie domestique et qui la racontent, ce sont les romanciers. Ouvrons-leur la porte, pourvu qu'ils ne disent au public que ce qu'ils ont vu; c'est bien assez; — pourvu qu'ils n'enterrent que ceux qui sont bien morts, et c'est encore trop Pourquoi la tragédie nous procure-t-elle cette sorte d'émotion agréable où se mêle toujours un peu de jalousie satisfaite? C'est que la tragédie ne fait mourir que de grands personnages, fort au-dessus de notre condition,

[1] *Daniel*, par M. Ernest Feydeau, tome I, p. 144.

et dont l'infortune nous paraît une rançon légitime de leur grandeur.

Quosdam præcipitat subjecta potentia magnæ
Invidiæ...

Oui, le poëte l'a dit, toute grande puissance est sujette à beaucoup d'envie; l'abîme attire ces favoris du sort, tout couverts d'honneurs terrestres; les statues descendent de leur piédestal, *restemque sequuntur*... Il y a une tragédie au fond de toute grandeur; le peuple s'y plaît comme à une revanche. Les malheurs de la vie privée nous vont au cœur par une route plus directe. Tout roman est jusqu'à un certain point une personnalité. L'histoire pouvant être la nôtre, nous avons tous intérêt à ce qu'elle finisse bien, c'est-à-dire conformément à la destinée humaine. Autrement, elle n'apprend rien à personne.

J'aime beaucoup, par exemple, dans l'histoire de la duchesse Perdita de Rosen[1], la manière dont l'auteur se tire de difficultés qui semblent, au premier abord, inextricables. Il y a là un de ces bons arrangements de la vie humaine auquel nous applaudissons tous : une vertueuse et noble femme, la comtesse de Nangis, cruellement mésalliée par le cœur dans un premier mariage d'orgueil et d'argent, reçoit le prix de son martyre en épousant plus tard l'amant discret qui a condamné sa vie à attendre la récompense de son amour. Mêlée au même monde, tout près d'elle et sa rivale, une autre grande dame, l'artificieuse et sensuelle Perdita, longtemps fourvoyée dans une vie de désordre et de corruption, trouve enfin la route qui sauvera son âme en ce monde, peut-être dans l'autre. Cette route est un sentier des Alpes aboutissant à une humble

[1] *Perdita*, par ***. Un volume in-8°. 1859.

chapelle, dans un couvent solitaire, tout près du ciel qui purifie et qui pardonne. Je ne dis rien des personnages accessoires, ni du poëte Fernand, l'amant congédié de la duchesse, ni d'Élise, la triste épouse du philosophe Rollon, ni du vicomte d'Hastel, sorte de dieu sortant de son nuage, sous une robe de dominicain. Je renonce à cette analyse. Ne voyons dans ce roman tout spiritualiste que la saine pensée qui l'a inspiré. N'y cherchons pas ce qu'une plume passionnée a pu y laisser de défauts brillants, de contradictions manifestes, de matérialisme dans le style, d'abondance sans mesure et de vivacité sans frein. L'auteur de *Perdita* est une femme, nous dit-on. Une femme seule pouvait écrire le *Journal de la comtesse de Nangis*, brûlante confession d'un amour impatient de sa pureté et ferme dans sa vertu. Une femme du grand monde pouvait seule, je ne dis pas le peindre si bien, mais si bien le connaître ; et tant pis pour le monde si le peintre de *Perdita* lui donne par instants de si dures leçons ! Je n'ajoute rien : il est impossible qu'une femme qui se décide à écrire ne laisse pas tomber dans son livre quelque débris de son cœur et quelque vestige de sa destinée. C'est peut-être, à le bien prendre, et avec beaucoup d'autres mérites, le principal intérêt de l'écrit anonyme que nous étudions : il y a là une physionomie à recomposer, une énigme piquante à deviner. Je n'y veux relever aujourd'hui que le succès d'un dénoûment à la fois très-naturel et très-pathétique, qui met d'accord tous les personnages du drame et qui laisse le lecteur satisfait. Puissance d'une belle fin ! Combien de drames qui se sauvent par le cinquième acte ! Combien de livres à qui il ne manque qu'un dernier chapitre, pour être excellents !

Nadèje Borghiloff, comtesse de Simiane[1], est la digne sœur de la duchesse de Rosen. Elle appartient à cette race,

[1] *Nadèje*, par M. Louis Énault. 1859.

inventée ou du moins perfectionnée par M. de Balzac, des grandes dames qui aiment les jolis garçons. Le roman moderne abuse surtout de deux classes de personnes : les grandes dames et les courtisanes. Aux unes il donne des passions sans pudeur, aux autres des repentirs sans vraisemblance. Comptons seulement, sans sortir des livres que nous étudions : Marguerite Baudistel, dans *les Victimes d'amour*, de M. Malot ; la comtesse, dans *Madame Hilaire ;* la femme de Daniel, dans le livre de M. Feydeau ; la duchesse de Rosen, dans *Perdita*, toutes ces fleurs de la noblesse française sont rongées au cœur. Toutes ces femmes ont un amant qu'elles quittent, qu'elles reprennent, qu'elles changent, qu'elles martyrisent par l'amour, par le caprice, par l'ambition, par le mépris. « ..... Décidément, cette nuit, vous êtes aussi fou qu'insolent, dit la duchesse de Rosen au poëte son amant, après un très-doux tête-à-tête; la raison vous reviendra demain, je l'espère. En attendant, je veux être seule. Voici la clef de la grille... Cachez-la dans le chèvrefeuille qui tapisse le mur... » L'héroïne de M. Louis Énault est moins violente et plus habile. Veuve du comte de Simiane, Nadèje Borghiloff songe à un second mariage. En attendant, elle prend un troisième amant. Maxime, jeune homme de vingt-cinq ans, fils du comte d'Héricy, aperçoit un jour la belle veuve sortant de l'église. Il s'enflamme, il est bien reçu ; il aide la comtesse à passer le temps. Une première année de veuvage est si longue ! Mais la médiocre fortune et l'humble ambition de Maxime ne s'accordent guère avec les vues de sa maîtresse, qui vise au grand, à l'éclat et aux millions en toute chose, même dans l'amour. Le prince Dimitri est bien mieux son affaire. Il est fort riche, et en passe de devenir général dans l'armée russe, quand éclate la guerre de Crimée. Nadèje y court. Maxime reçoit d'elle, sur la frontière de Prusse, un rendez-vous où elle ne vient pas. Mystification, fureur ;

l'amant rebuté reprend la route de Paris où l'attend l'amour d'une jeune cousine, élevée chez son père, la douce et honnête Laurence. Nous connaissons cette cousine-là. Nous l'avons vue bien des fois. C'est l'inévitable contraste de la patricienne intrigante qui empêche tant de filles de se marier. Laurence ne réussit guère à effacer dans le cœur de Maxime l'image de la comtesse infidèle. Notre amoureux prend un grand parti : il s'engage comme soldat et s'enfuit en Crimée, emportant l'espoir incertain d'y retrouver Nadèje. Cependant celle-ci a suivi, jusque dans Sébastopol, un de ses oncles qui commande la place; elle y trouve son prince russe, dont le régiment y tient garnison. Pendant que les Français bombardent la ville, le prince Dimitri épouse la comtesse de Simiane dans la chapelle du palais militaire. Maxime (ô roman! ce sont là de tes coups!), Maxime, prisonnier de guerre, assiste au mariage... comme balayeur du château. Il a donné la main, en cette qualité, aux préparatifs de la cérémonie; et quand elle commence, il est caché derrière des arbustes disposés pour la fête de chaque côté de l'autel. Puis, tout à coup, au moment de dire *oui*, Nadèje aperçoit son jeune amant, le reconnaît. Surprise, effroi, stupeur, télégraphie des yeux disant à Maxime : *Je suis perdue!* générosité de Maxime qui rentre dans sa cachette. Vous savez le reste, car vous avez lu ce livre amusant et spirituel. Le prisonnier est reconduit aux avant-postes. Il se fait blesser dans un assaut. Ramené à Malte en congé de convalescence, il y trouve son père et sa cousine qui sont venus le chercher. — On s'explique, on se met d'accord, on va à l'église, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Direz-vous que voilà un dénoûment par trop imprévu, et que l'auteur est allé le chercher bien loin? M. Louis Énault a beaucoup voyagé. Les lecteurs de ses romans en profitent. Ses souvenirs de voyage se mêlent à ses récits. Au fait,

Maxime d'Héricy n'est pas le seul élégant que la guerre de Crimée ait recruté sur le boulevard Italien. Il n'est pas non plus le seul amoureux qui ait suivi une coquette au bout du monde. Tout cela est dans le train de la vie humaine. Revenir au bon sens, à la raison, au mariage, même de si loin, pourquoi pas? La vie est un tissu de contradictions ; il n'y a pas de meilleure morale qu'un bon repentir. Maxime sera un bon mari. Il a donc bien fait d'aller à Sébastopol. *Non licet omnibus*... Charmant dénoûment que celui-là, une belle blessure, une belle cousine, un beau mariage ! M. Énault n'a rien oublié.

Dans un monde tout différent, au milieu des gras pâturages, parmi les moissons jaunissantes, au fond d'une ferme de l'Ile-de-France, de bons villageois de la Brie donnent l'essor à leurs mauvais instincts ; de braves paysans se jalousent, se disputent, se tendent des piéges, se donnent des coups de bâton et se tirent au besoin des coups de fusil. *Vivent, vivent les mœurs des champs !* M. Paul Perret[1] a écrit d'agréables variations sur cet air bien connu. Il a raconté d'un ton sérieux, sans afféterie ni caricature, une histoire de village, d'un vrai village, avec toute sorte d'incidents vraisemblables, de personnages pris sur le fait, de préjugés, de passions, de convoitises et de sottises campagnardes. Avec tout cela, grâce surtout au délicieux personnage de Marcelle, la fermière de la Grange-Dame-Rose, tout s'arrange dans le livre de M. Perret comme en définitive tout s'arrange en ce triste monde, même au village. La gentille Marcelle épouse son farouche cousin, Jacques Bongenoux, après l'avoir apprivoisé. Ce n'est pas sans peine. L'aventure, qui est quelquefois sombre comme un drame du boulevard et qui a ses morts à enterrer tout comme une autre, vous laisse en finissant comme le souvenir et la saveur d'une églogue.

[1] Les *Bourgeois de campagne*. Paris, 1859.

Madeleine[1] nous vient aussi de son village. C'est la mère d'un paysan devenu docteur. Elle meurt après toute sorte d'épreuves douloureuses qu'elle a courageusement subies pour assurer le sort de son fils. Elle y réussit, mais aux dépens de sa vie. La tristesse de sa mort disparaît dans le triomphe de son dévouement. La mère a sauvé son enfant du découragement et du désespoir; elle a assuré sa fortune et son mariage. Elle meurt, bénie de tous, en le bénissant. Il est impossible de mieux marquer cette nuance délicate entre le sourire et les larmes que ne l'a fait madame Louis Figuier, de mieux raconter et de mieux finir.

Dans un sujet qui prêtait à l'exagération et à la rhétorique romanesque, madame Louis Figuier est restée dans la mesure. C'est la raison de son succès. Il ne faut pas décourager par l'étalage de malheurs invraisemblables les légitimes espérances de la vie humaine. Il n'est pas moins dangereux de les exalter, par la perspective de ces hasards fabuleux qui font tout à coup monter de l'abîme sur le pinacle la destinée d'un simple mortel. Cette dernière histoire est celle de Christian[2]. Imaginez un jeune fou qui, après une éducation manquée, des études incomplètes et quelques années passées à Paris dans le désœuvrement et le désordre, s'en vient un matin à Grindenwald avec l'idée de se jeter, la tête la première, du haut des rochers du Faulhorn, — quatre mille pieds à pic et le lac de Brienz au fond...

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Christian trouve, au sommet de la montagne, un autre fou, plus fou que lui, un brocanteur enrichi, millionnaire et ce

[1] *Mos de Lavène*, scènes et souvenirs du bas Languedoc par madame Louis Figuier. 1859.

[2] *Christian*, par M. Francis Wey. Paris, 1859.

libataire, qui veut en finir aussi avec la vie; mais il ne s'agit que de s'entendre. Chambornay, le brocanteur, adoptera sans le connaître Christian, l'enfant perdu de la corruption parisienne, et il l'aidera à épouser une fille de bonne maison... L'espace me manque pour analyser autrement cette histoire à laquelle le talent de M. Francis Wey a bien pu prêter l'intérêt, mais non la vraisemblance. Combien je préfère un ancien conte du même auteur, *le Bouquet de cerises*, un petit récit excellent dans sa simplicité élégante et fraîche, dont j'ai dit autrefois tout le bien que j'en pense encore. Le sujet en était pris « de moins haut. » Il suivait, tout au bas de la montagne, un sentier discret et fleuri. Il arrivait plus sûrement; il finissait mieux. Il est impossible, sans doute, si nous ne regardons qu'à la dernière page, de ne pas classer le nouveau récit du spirituel conteur parmi les romans qui finissent bien. Mais défiez-vous, jeunes gens, qui, à vingt-cinq ans, n'avez encore su que faire des dettes, souper au Château-Rouge et poursuivre des chimères, même celle du suicide; défiez-vous du dénoûment de cette aventure! Il n'est pas si facile que M. Francis Wey vous le dit d'épouser Eliane de Talavère, et il est moins facile encore d'hériter des millions de Chambornay.

Terminons ici cette étude, peut-être bien longue. Quelqu'un m'écrit : « Vous êtes bien bon de vous escrimer contre les fantômes du roman funèbre. Laissez-les mourir. C'est autant de gagné. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas... » Étrange erreur! Tout arrive en France, disait-on autrefois. Tout arrive et tout revient sous la plume de nos conteurs. Leur fantaisie n'est pas plus inventive que leur génie n'est imitateur. Les romans modernes sont pleins de *revenants*. Si je voulais dresser l'état civil de tous ces personnages qui viennent de se présenter à nous avec des prétentions à la jeunesse et à la nouveauté, marquer leur origine, rechercher leur parenté et les suivre à la trace dans

le passé d'où ils sortent, la tâche serait facile, mais pour quelques-uns le mécompte serait grand ; et jamais la métempsycose n'aurait mieux mérité son nom. Mais à quoi bon cette recherche? Laissons dans leur obscurité ou dans leur éclat les ancêtres, quelquefois glorieux, de tant d'inventions modernes.

Multa renascentur quæ jam cecidere...

C'est la loi du monde intellectuel. Rien de nouveau, même le bien. Le mal n'est souvent qu'une imitation dépravée. Oui, laissons faire nos conteurs. Ceux qui ont tué en 1859 les héros de leurs histoires, les marieront peut-être en 1860. Les noms seuls seront changés. Méfiez-vous aussi, par la même raison, quand viendra leur jour de mauvaise humeur, des romanciers « qui finissent bien! »

IV

La vertu dans le roman.

— 22 AOUT 1860. —

Je viens de lire un assez bon nombre de romans. J'en fais l'aveu sans rougir. C'est notre métier de lire tout. Cicéron dit que les politiques doivent compte au public non-seulement de leur activité, mais de leur loisir. On en peut dire autant des critiques. Le critique voyage : on lui demande ses « impressions. » Il va aux eaux; et pour ne pas mourir d'ennui entre les bras d'une naïade, il se met à lire des romans. Vite un article sur les romans! J'ai reçu, à Plombières, d'aimables sommations d'avoir à désigner les livres qu'il fallait lire à la campagne; j'y ai répondu en donnant le titre de ceux que je lisais, bons ou mauvais. Jusqu'au jour où il est un juge, le critique ne peut être qu'un pourvoyeur complaisant : il a le mérite d'un prospectus et la valeur d'un catalogue. Ceci est à l'adresse de quelques personnes dont la gracieuse indiscrétion m'a consulté et auxquelles ma politesse a répondu. Il ne faut ni refuser ni tromper. Un juge disait : « La Cour rend des arrêts, non des services. » Si la critique n'a pas le droit de parler aussi fièrement, elle ne répond pourtant que des livres qu'elle loue, non de ceux qu'elle désigne. Pourquoi les lecteurs ne seraient-ils pas un peu juges à leur tour? Croient-ils, surtout quand il s'agit des romans, que nous puissions suffire à la prodigieuse production qui s'en fait de nos jours? Que nos lecteurs nous

aident, nous les aiderons. Qu'on nous permette d'être responsables de nos jugements, non de notre obligeance.

Quand nous venons de lire des romans, nous sommes très-pressés d'en parler; voici pourquoi. Si nous n'en parlons pas, nous les oublions. Un livre vraiment sérieux laisse sa trace dans votre esprit. Le reprenez-vous après l'avoir momentanément quitté, il vous rend toutes les impressions du premier jour, celles qu'un souvenir fidèle a conservées, que le moindre effort de réflexion ranime. Les romans ne jouissent pas en général de ce privilége; avec eux il faut se hâter et servir chaud. Voilà pourquoi je reprends, par les plus frivoles de mes clients, cette liquidation littéraire où j'ai tant de comptes sérieux à rendre et quelques illustres créanciers qui attendent[1], Nous ressemblons parfois, nous autres journalistes, à ces maris peu sévères qui ont épousé d'honnêtes femmes et qui voyagent avec des coquettes. Le mal, après tout, n'est pas grand quand la maison est bien gardée, que le voyage n'est pas long et que le public est de la partie.

Parmi les romans que je viens de lire, j'en veux tout d'abord distinguer un, celui de M. Louis Ulbach. Il a pour titre : *Monsieur et Madame Fernel*. C'est un livre dont la réputation est faite, quoiqu'il soit tout nouveau. Les romans sont comme les morts de la ballade, ils vont vite! Un tour de roue les met au pinacle, un autre les fait tomber dans un insondable oubli. M. Louis Ulbach ne s'est pas tant pressé. Il est arrivé par une gradation insensible à la tête du roman moderne, j'entends celui des dix dernières années. Les anciennes célébrités résistent et gardent leur rang. M. Ulbach vient tout après elles. Il n'a pas réussi du premier coup. Tant mieux pour lui! Combien nous en avons vu sombrer au moindre souffle du vent contraire, de ces réputations

[1] Ceci était écrit après une interruption de quelques mois dans mon travail de critique au *Journal des Débats*. Je n'y change rien.

nées d'une faveur soudaine du public! Combien de succès éphémères, escomptés par une présomption imprudente! Combien de chutes après un audacieux élan! Il n'est pas bon, et pour beaucoup de causes, qu'un écrivain soit célèbre dès son premier essai. M. Louis Ulbach a fait son chemin patiemment, sans se rebuter, se perfectionnant sans cesse, docile à la critique, sévère à lui-même, visant au succès, mais aimant mieux reculer le but que le dépasser. Entre ses premiers ouvrages et son dernier roman, le temps qui s'est écoulé n'est rien; le progrès est considérable. Une originalité de M. Ulbach, c'est de donner à la vertu une préférence manifeste sur le vice. Presque toutes ses héroïnes, *Suzanne Duchemin*, *Pauline Foucault*, *Madame Fernel*, sont d'honnêtes femmes ou qui croient l'être. La dernière est un type achevé d'honnêteté sérieuse et convaincue, alliée à une gracieuse jeunesse, à une sensibilité vive, à une raison supérieure. Madame Fernel est passionnée jusqu'au péril de sa vertu, vertueuse jusqu'au dévouement et au martyre; — non pas le martyre devant le proconsul, bravant les lions déchaînés dans l'arène ou les brandons petillant sous le bûcher, en vue de la couronne céleste que Dieu lui montre. Madame Fernel ne subit pas de telles épreuves; mais le combat de sa vertu contre sa passion sur l'humble théâtre où elle triomphe n'en est pas moins attachant et pathétique. Le drame ici n'est pas dans l'éclat et la diversité des aventures : il est tout entier dans une âme humaine qui se sent fléchir et qui, par sa propre force, lentement, pied à pied, parmi toutes sortes de traverses douloureuses et d'amertumes domestiques, se raffermit et se relève. M. Louis Ulbach a rendu au cœur humain son vrai rôle dans le roman, à la vertu son émotion charmante et sa vivacité dramatique. O filles de marbre, que nous sommes loin de vous! Orgies du siècle, désordres pompeux, jeunesses flétries, adultères glorifiés, vénalités

du vice, presque moins honteuses que les calculs de l'écrivain spéculateur de scandale, comme on vous oublie dans cette région saine, dans cette atmosphère tempérée de la vie intime et des mœurs honnêtes où le livre de M. Louis Ulbach nous conduit!

Personne ne supposera, je l'espère, que je prétende faire de la vertu l'unique ressort du drame ou du roman. J'ai dit, à cette place même, bien des fois le contraire; les excès du roman moderne ne m'ont pas fait changer d'avis. Si la religion et la morale parvenaient à bannir le vice de cette terre où il est parfois si habilement cultivé et si insolemment adoré, la vie humaine serait plus correcte. Le roman serait-il plus amusant? Nous aurions la peinture d'émotions éteintes, de mœurs disparues, de vices cachés dans la nuit des temps, l'histoire ancienne de la passion au lieu de son tableau vivant. Mieux vaut pour le roman qu'il prenne ses originaux sous nos yeux, dans les ridicules et les travers contemporains, avec l'attention malicieuse que le présent provoque, avec le succès qui récompense invariablement toute médisance dont notre prochain est l'objet. La comédie a besoin de nos vices. Le roman encore plus. Cela est trop vrai pour mériter un développement sérieux. Ce que nous avons reproché tant de fois aux romanciers de notre époque, ce n'est pas d'avoir reproduit, avec plus ou moins d'art, sous des formes plus ou moins neuves, les types de perversité que les grands créateurs du genre, au dix-huitième siècle, avaient puisés dans une profonde étude du cœur humain. C'est d'avoir mis une certaine complaisance dépravée à les peindre, d'avoir donné aux vicieux le ton haut, l'accent vainqueur, la théorie provocante, le paradoxe effronté, de s'être montrés, en un mot, leurs complices ou leurs patrons, comme ces parents aveuglés par une tendresse imprudente qui donnent la préférence aux mauvais sujets de leur famille s'ils ont de l'esprit et de l'audace, et

jeune et vif écrivain, l'honneur du chef-lieu, le soutien du parti gouvernemental, très-recherché par le beau sexe de la localité, aimé tout bas par madame Fernel, qui ose à peine s'avouer à elle-même cette trahison toute platonique au sensuel époux qui la néglige. Tout le roman roule sur cette rencontre entre les deux femmes, Adèle de Soligny et Laure Fernel, anciennes camarades de pension, toutes deux jeunes et belles, mais bien peu semblables, l'une qui se laisse courtiser et amuser par l'entreprenant journaliste, l'autre qui, jalouse d'abord des soins rendus à l'étrangère, s'applique à se châtier ensuite dans le penchant même qui l'attire, en aidant aux prétentions du jeune homme vis-à-vis de sa rivale.

« ..... Quand elle eut fait plusieurs fois le tour de son jardin, Laure (Fernel) s'arrêta, écrit M. Ulbach, s'assit sur un banc et se dit :

« — Je ne me relèverai d'ici qu'après avoir pris une résolution décisive. Il ne faut pas que je m'expose une seconde fois à pâlir et à rougir comme aujourd'hui. Mais comment agir? Si j'éloigne ce jeune homme, j'avoue qu'il est dangereux pour mon repos; s'il continue à revenir, Adèle (de Soligny), avec son implacable coquetterie, s'imaginera que je l'attire, et elle voudra me le disputer... Me le disputer! répéta madame Fernel en levant ses beaux yeux au ciel, et avec un sourire de dédain. *Ce n'est pas elle qui me le dispute; ce sont mes enfants, mon mari, tout ce qui m'est sacré, tout ce que je ne dois pas trahir, même en rêve.* Pauvre jeune homme! j'aurais voulu être sa mère, sa sœur. Il y a en lui quelque chose de triste et de fier qui peut le pousser vers l'héroïsme, qui peut aussi n'en faire qu'un ambitieux médiocre... Que deviendra-t-il avec madame de Soligny? Elle n'y pensera plus dans huit jours; elle l'oubliera à Paris, quand elle sera mariée. Oh! les Parisiennes!... »

Telle est donc l'étrange situation de Laure Fernel. Elle en veut sortir, elle en sortira par un moyen héroïque. Elle conçoit l'idée de faire épouser par le journaliste, en dépit de toute disproportion d'âge, de position et de fortune, l'éblouissante Parisienne. Ici le drame se complique. Laure est assistée dans le projet qu'elle poursuit par le docteur Bourgoing, espèce de bourru bienfaisant, démocrate et sentimental, qui croit avec raison qu'en favorisant le dessein de madame Fernel, il contribuera au repos de cette adorable femme; car il a remarqué que son mari s'est épris d'une passion très-tendre pour madame de Soligny. Il faut donc éloigner Adèle à tout prix. Ce projet de mariage, si utile qu'il soit à la tranquillité de madame Fernel, est le côté délicat, souvent défectueux de cette histoire. Nous ne comprenons pas trop en effet qu'une pareille tentative non-seulement réussisse, mais qu'elle ait paru possible. Si madame de Soligny montre du goût pour le jeune publiciste, même après l'arrivée de M. de Preize, le prétendant intéressé qu'elle a voulu fuir ou éprouver, on se presse bien vite d'en conclure l'obligation d'un engagement éternel de la part de cette femme très-intelligente, très-positive, gracieusement froide et maîtresse d'elle-même. Voyez plutôt. Quand le docteur Bourgoing, d'accord avec madame Fernel, et avec une rondeur maladroite, vient proposer ce mariage à madame de Soligny :

« — Madame, dit-il, je connais un jeune homme de talent, d'avenir, d'honneur, qui a le défaut de n'être pas aussi laid que son esprit l'autorisait à l'être, et dont je veux être le père. Vous plairait-il d'entrer dans la famille?

« — Comme sa sœur?

« — Non, comme sa femme.

« — Voilà la demande dont on m'avait prévenue, mon-

sieur, répondit madame de Soligny, qui prit son air le plus dédaigneux.

« — Alors elle ne vous étonne pas, et vous répondez?...

« — Je refuse.

« — Prenez garde; vous refusez trop tôt; c'est du dépit.

« — Du dépit! dit avec vivacité la Parisienne en se levant et en marchant dans la chambre; pourquoi donc? Eh bien! oui, c'est du dépit! Je me sens blessée, humiliée, d'avoir fui Paris et les convoitises d'argent qui prenaient de faux noms et de faux masques pour me plaire, et d'être venue ici m'exposer aux mêmes calculs, aux mêmes complots... Il paraît que, depuis mon arrivée, je suis la fable, la risée de cette ville; qu'on a pensé à faire de moi la femme de M. Regnault. Il est le chérubin de ces dames, M. Regnault!... Laure a fait dire des messes, et la maman de ce monsieur a fait brûler des cierges pour que l'*affaire* réussît. L'affaire ne réussira pas, monsieur; je refuse... M. Regnault restera l'ornement du salon de madame Fernel.

« — Pourtant tu l'aimes, interrompit Laure d'une voix douce et ferme.

« — Moi? dit madame de Soligny.

« — Tu l'aimes, répéta madame Fernel. Ne t'en défends pas.

« — Quand je l'aimerais, est-ce une raison pour autoriser une conspiration en règle contre ma liberté?

« Laure parut offensée de cette réponse, qui fit sourire le docteur.

« — Si vous n'en vouliez pas pour mari, reprit celui-ci, à quoi bon vous en faire aimer?

« — M'en suis-je fait aimer? Et l'aimai-je? repartit Adèle dont la colère augmentait avec l'embarras de sortir victorieusement de cette querelle. Il m'a plu; *mais si l'on épousait un homme parce qu'il ne vous ennuie pas!..*

« — Je sais bien, dit en riant le docteur, qu'il vaut

mieux épouser celui qui vous ennuie; on en est plus tôt débarrassée... »

Quoi qu'il en soit, et en dépit de toute sa prudence mondaine, madame de Soligny épousera le protégé du docteur Bourgoing et le chérubin de ces dames. Ce sont peut-être les sages qui, à un moment donné, font les plus grandes fautes. Ce mariage en est une aux yeux du monde. Peut-être madame de Soligny sera-t-elle heureuse; mais elle se déclasse; non parce qu'elle épouse un journaliste de province, à Dieu ne plaise! mais parce qu'elle l'épouse comme dans un vaudeville et comme on ne se marie pas dans un roman sérieux. Cette critique à part, et en supposant une gradation mieux observée dans les engagements de Jules Regnault et d'Adèle de Soligny, en sauvant sur quelques points les disproportions délicates, tout est vrai et bien étudié dans les analyses infinies qui aident à débrouiller, un peu subtilement par instants, cette situation difficile. Grâce au talent du conteur et du moraliste, tout s'explique à la fin dans son livre, même ce séjour prolongé d'Adèle chez sa compagne, car tout le monde a intérêt à ce qu'elle le prolonge; tout s'explique, même la toilette décolletée de madame Fernel à ce bal de la préfecture où elle reconquiert son mari après avoir triomphé de sa rivale sans l'écraser, et où elle reprend par une coquetterie si vertueuse le vrai maître de sa pensée et de son cœur. Oh! les touchantes scènes que celles qui préludent à ce triomphe de la fidélité conjugale, qui l'expliquent et le préparent, quand madame Fernel, douce et magnanime confidente des faiblesses de son mari, lui dit, avec l'accent d'une mère et la dignité d'une épouse, pendant que le mari sanglote au souvenir de ses injustices :

« — Tu souffrais donc bien, que tu étais si dur pour moi?...

« — Tu me demandes si je souffrais! reprit M. Fernel; oh! j'ai souffert ce soir des tortures inouïes..... si tu savais!.....

« — Je ne veux pas en savoir plus que je n'en sais, interrompit avec vivacité madame Fernel. Il y a des mots qu'il ne faut pas prononcer entre nous... Aie confiance en moi! Je te guérirai. »

Et elle le guérit... Malgré tout, ce Fernel est un personnage médiocrement intéressant. M. Louis Ulbach l'a sacrifié à sa femme; il a bien fait. Madame Fernel s'élève dans notre estime de tout ce qu'elle a de supériorité morale sur son mari. Plus je lis des romans de mœurs, et plus je suis frappé de la difficulté d'y faire jouer par les hommes des rôles supportables. Est-ce parce que la vie publique, l'exercice d'une profession, le soin de la fortune, le souci des devoirs positifs et de la considération officielle rendent les hommes plus étrangers à la vie de sentiment, plus incapables de passions affectueuses, plus affranchis de délicatesse et de scrupule dans leurs relations avec les femmes? Loin de moi la pensée de trancher une pareille question en donnant tort à mes estimables contemporains et raison au roman moderne! Je crois plutôt que les romanciers qui se sont décidés si lentement à croire à la vertu des femmes et à en faire un ressort de leurs inventions, ne sauraient que faire de celle des hommes. Les hommes sont laids, ils s'habillent mal, ils vont à la Bourse, ils plaident des causes, ils commandent des bataillons, ils gagnent de l'argent, ils font des articles de journaux; ils seraient de fastidieux personnages s'ils étaient vertueux avec tout cela. *Probitas laudatur et alget.*

Jules Regnault, le journaliste, ne vaut guère mieux que M. Fernel dans le roman de M. Ulbach. De tous ces acteurs du drame, il est le seul qui n'ait pas une attitude vraiment

nette, ni très-naturelle. Aime-t-il, n'aime-t-il pas madame Fernel? Est-il ou n'est-il pas ambitieux en prétendant à la main de madame de Soligny? Comment concilier son amour si pur pour la femme du notaire ou sa renommée d'homme délicat avec cette poursuite intéressée? Comment expliquer la scène du dernier lundi de la préfecture où il insulte M. de Preize parce que ce triste amoureux, voulant piquer au jeu la dédaigneuse Parisienne, fait la cour un peu vivement à la provinciale? Jules Regnault aurait besoin d'être remis au moule; il n'est pas complet, même dans son inconsistance. Au contraire, la mère de Regnault est un type supérieur. Brigitte, la cuisinière, a aussi bien du caractère. L'avocat Babel est parmi les meilleurs du second plan. Toute cette vie de province troublée par l'apparition de ce météore, fourmilière tranquille où est venu tomber le brillant insecte aux ailes diaprées et au sifflement aigu, tout cela est bien peint, très-finement intrigué, sans antithèses affectées, sans réflexions parasites, par le fait même du rapprochement habile et ingénieux. L'effet du livre est sain, moral et fortifiant. Il n'y a là, tout compte fait, que d'honnêtes gens, avec des passions qui pourraient les perdre, et auxquelles ils ne s'abandonnent que dans la mesure où leurs fautes sont rachetables. Les ridicules même ne dépassent pas une certaine limite où, de la comédie moyenne, celle de Ménandre et de Térence, ils tomberaient dans la caricature. Je me tromperais fort s'il n'y avait pas dans M. Louis Ulbach un peu de l'étoffe d'un auteur comique. Il est tel de ses dialogues qu'on pourrait transporter tout vivant sur la scène et qui ne serait nullement dépaysé au Théâtre-Français.

En résumé, madame Fernel, la vraie création du livre, n'est pas une héroïne de cloître, mais de ménage. Elle est une honnête femme plus qu'une sainte, d'une honnêteté qui se possède, qui se raisonne et qui a conscience d'elle-

même, une honnêteté forte et pratique, toute pleine de noblesse et de fierté, de charme et de douceur. Le dirai-je? il lui aurait manqué quelque chose à mes yeux, si l'auteur ne l'avait pas faite un peu dévote, en la faisant si raisonnable. Laure s'adresse à Dieu dans toutes les détresses de son cœur. Elle a un crucifix dans son alcôve, et elle le regarde pour se fortifier. Le jour où elle vient reprendre le cœur de son mari à sa rivale, en plein bal de la préfecture, « elle a sous sa robe de moire, écrit l'auteur, *un chapelet qu'elle touche de temps en temps pour se donner du courage et s'exhorter à être coquette!...* » C'est ainsi que M. Ulbach a mis la piété au cœur de son héroïne et la prière sur ses lèvres, non pour étaler sous son nom des tirades de sentimentalité religieuse, mais parce qu'il a compris qu'une pareille force était nécessaire à la fragilité d'un cœur de femme dans le combat des passions humaines, de même (sans comparaison) que les dieux interviennent parfois dans l'*Iliade*, pour sauver des coups de leurs ennemis les héros qu'ils protégent. Faire jouer un rôle dramatique à la vertu, mettre la piété parmi les ressorts d'une invention romanesque, je reconnais à ces caractères un véritable et sérieux amendement dans les conditions du roman contemporain, et j'en veux faire honneur tout à la fois à l'auteur éminemment distingué qui a donné un si bon exemple, et au public qui l'a fait réussir avec éclat.

Le talent oblige. M. Louis Ulbach est dans la bonne voie. Qu'il y reste et s'y affermisse. Il a obtenu un vrai succès. Qu'il ne s'y endorme pas, comme tant d'autres, au bruit des compliments et des flatteries. Le public désintéressé nous tient compte de nos qualités. Les flatteurs louent nos défauts et les tournent en vertus. On a peut-être déjà dit à M. Ulbach que son style est vif et spirituel; on a eu raison. Si on va plus loin, si on le loue pour ce qui reste encore en lui du vieil homme, on le trompera. M. Ulbach n'a jamais

été un grand romantique. Le style de l'école déteint parfois sur le sien. Il abuse du langage figuré. On n'aime pas, surtout à Troyes en Champagne, à voir se dresser une métaphore à tout bout de champ, et c'est surtout dans une action empruntée à la vie intime qu'une simplicité élégante est de rigueur. Pourquoi M. Ulbach laisse-t-il paraître, dans le tissu habilement châtié de sa prose, des lambeaux de clinquant tels que ceux-ci : « Une réflexion amère s'agita et se dressa, *comme une couleuvre, dans la vase de ses pensées*..... — Cette poitrine qu'une incomparable pudeur voilait encore, quand elle n'avait plus de voile, était un *tabernacle où palpitait une âme*... — Madame de Soligny, qui avait été toute la soirée d'une gaieté provocante, par un contraste rapide, fronçait ses jolis sourcils, et avait dans les yeux de *petits points brillants qui, n'étant pas des diamants, devaient être des larmes*... »

Où donc prend son esprit toutes ces gentillesses?

Je n'en sais trop rien. L'abus du style figuré, l'afféterie mignarde et le galimatias subtil ne semblent pas des défauts naturels chez M. Ulbach. Ce sont plutôt des emprunts que son originalité fait au faux goût d'une école, trop souvent fourvoyée dans le mauvais style par impuissance. M. Ulbach peut beaucoup ; qu'il garde la vertu des forts, la simplicité.

J'aurais bien envie de faire un nouveau reproche à l'auteur de *Madame Fernel*. En louant l'intention qui a inspiré son livre, je n'ai pas prétendu que M. Ulbach allait entrer au couvent, et l'éloge que j'ai fait de sa pieuse héroïne ne cache aucun complot contre l'indépendance de sa pensée. M. Louis Ulbach restera un esprit libre, même après avoir créé *Madame Fernel*. Fallait-il, pour le laisser croire, recommencer une campagne, après dix ans, contre le fantôme de la *Corruption gouvernementale* sous le dernier règne?

Jules Regnault, le journaliste conservateur, est un bon jeune homme, nous dit l'auteur, « malgré les méchancetés qu'il sert... » Ce donquichotisme d'opposition rétrospective est-il de bon goût? L'injustice est son moindre tort. Je me contente de le signaler à M. Louis Ulbach comme un défaut littéraire. Ah! nous avons tant de redoutables ennemis à combattre! Pourquoi nous escrimer contre des moulins à vent?

V

De l'esprit dans le roman.

— 2 SEPTEMBRE 1860. —

Nous avons récemment étudié le rôle de la vertu dans le roman. J'y voudrais chercher maintenant celui de l'esprit, avec cette différence que, dans la première de ces deux études, c'est de la vertu des personnages du roman que nous avons parlé, et que nous voulons parler aujourd'hui, si c'est possible, de l'esprit des romanciers.

Depuis que nous avons signalé, dans le livre de M. Louis Ulbach, le rôle qu'il a fait jouer à une honnête femme et le succès qui a récompensé son intention et son talent, il pleut chez nous des femmes vertueuses venant de toutes les librairies à la mode, sous tous les formats. Nous serions chargé de distribuer des prix de vertu, que nous n'aurions pas reçu plus d'apostilles intéressées. La vertu, de notre temps, n'aime guère le secret. Elle a peut-être raison. C'est le jour où madame Fernel s'est décidée à mettre une robe « *voyante* » et à se montrer les épaules nues au bal de la préfecture, qu'elle a sauvé et reconquis son volage époux. M. Fernel n'a qu'à se bien tenir, l'hiver prochain, à Paris. Les femmes mariées ont le mot d'ordre. M. Louis Ulbach fait école. L'amant adultère, qui semblait le véritable tyran du roman moderne, n'en sera bientôt plus que le martyr. Madame la comtesse Dash vient d'en exécuter trois pour son compte dans le livre qu'elle a intitulé : *les Lions de*

Paris [1]. L'un de ces lions, avant de se tuer, écrit à sa maîtresse, une femme du meilleur monde : « On ira chercher mon corps à la Morgue... Vous m'avez souvent reproché de me plaire dans de médiocres compagnies; c'est la dernière fois que je m'encanaille... » Le second des héros de madame Dash est tué comme un chien enragé par un mari jaloux, la nuit, dans un hallier; le troisième se fait sauter la cervelle avec le pistolet qu'a laissé sur sa table, dans cette homicide intention, un autre mari outragé... C'est un vrai massacre d'amoureux. Les femmes survivent. Comme ce sont de très-grandes dames, qu'elles ont des châteaux et qu'elles ont eu la précaution d'y faire venir leurs amants, la ville n'en saura rien; et ces femmes si fatales aux lions de Paris y seront peut-être à leur tour des lionnes de vertu et de charité, la saison prochaine. Une d'elles surtout affiche de grands sentiments, qui lui tiennent lieu de bonnes actions. Non que la marquise de Verne aspire à la blanche couronne qui décore le front de Laure Fernel. Elle est bien plutôt de la famille de madame de Marçay, cette femme étrange qui a fait tant parler d'elle l'hiver dernier. Tout le monde se rappelle cette histoire, si vivement racontée dans la *Revue des Deux Mondes* [2]. Avec une vertu microscopique et une coquetterie monstrueuse, madame de Marçay était parvenue à désespérer un honnête garçon, longtemps soutenu dans sa poursuite amoureuse par la complaisance de sa maîtresse: car elle l'était, autant que peut l'être une femme qui ne veut pas tout donner. Oui, il faut qu'elles le sachent, ces femmes honnêtes qui donnent beaucoup en réservant quelque chose. Si peu qu'elles s'estiment, ce qu'elles réservent n'est rien auprès de ce qu'elles donnent. Il n'est pas de plus ou de moins

[1] Un volume. Paris, 1860.
[2] Numéro du 1er février 1860.

dans la chasteté. C'est affaire de prudence à celles qui résistent sur ce terrain glissant, non de vertu. Madame de Marçay croit à sa vertu. Pourquoi pas? La marquise de Verne, l'héroïne de madame Dash, y croit aussi. Elle vient passer de longues heures en tête à tête chez Gaston Tessier. Elle le rend heureux, nous dit-on. « Madame de Verne se faisait des capitulations de conscience; elle s'exposait au péril afin d'en triompher; elle se prenait corps à corps avec lui (avec le péril); les combats lui plaisaient. Elle s'estimait très haut d'avoir assez de vertu pour se *contenter des péripéties apparentes de la faute sans la commettre...* » Moyennant quoi, la marquise de Verne est restée chaste. Il manque, on le voit, à toute cette histoire, une théorie un peu exacte de la chasteté. Où commence-t-elle? Où finit-elle?... Quand on nous montre, dans l'histoire de madame de Marçay, « M. de Ferni pressant de temps à autre avec passion la main qui lui était livrée, et madame de Marçay qui, machinalement sans doute, lui rend son étreinte; puis tous deux inclinés l'un vers l'autre, les yeux humides, parlant à demi-voix ou se taisant comme perdus dans leurs pensées », — est-ce là de la vertu? Quand plus loin la passion de ces étranges vertueux fait explosion dans un baiser, quand leurs lèvres se rencontrent et que « Ferni jure à son ami *qu'ils avaient mis tous deux la même ardeur* » dans cette triomphante caresse, est-ce là de la chasteté? Je le veux bien. On peut commettre un plus gros péché. Mais pourquoi faire mourir madame de Marçay, la faire mourir de tristesse et de langueur, en gravant sur sa tombe ces mots ridicules : « *Créature singulière et sublime?* » Voilà bien la folie du roman moderne! Madame de Marçay n'a rien de sublime; elle n'est pas même originale. La coquetterie froide et calculée pour attirer des hommages dont elle se pare ou dont elle s'amuse, cela est vieux comme le monde et vulgaire comme tous les manéges de la vanité. Croyez-m'en : ces

tant n'en donne jamais qu'une mesure raisonnable, parce que le vrai fond de son intelligence est le bon sens. L'esprit d'aujourd'hui tourne volontiers au burlesque; il fait bon marché du sens commun. Il a quelque chose de factice, de maniéré, de surfait, d'hyperbolique et presque de violent, qui caractérise la gaieté moderne, cette fille bâtarde du vieil esprit français. Non que je prétende appliquer ces critiques à tous les romans de M. Edmond About; mais dans *Germaine* et dans le *Roi des Montagnes*, par exemple, ce défaut est visible. Il saute aux yeux dans son école. Je crois que M. Alfred Assollant ne me saura pas mauvais gré de le placer parmi les plus brillants satellites de l'auteur de *Tolla*. Il n'a guère d'invention que celle qui est nécessaire au roman satirique. Il supplée par la verve et la fantaisie à la fidélité du pinceau. M. Assollant se soucie médiocrement de la réalité. S'il me permet de le lui dire, on n'est un vrai satirique qu'en l'étudiant un peu. On n'a de crédit dans la moquerie qu'avec un peu de sagesse. Tous les grands moqueurs de l'humanité étaient des philosophes. On n'a le droit d'employer ce redoutable auxiliaire du bon sens, le ridicule, qu'après avoir disséqué patiemment toutes les fibres du cœur humain et pénétré tous ses mystères. S'il ne s'agit que de la forme, il faut avoir dessiné l'académie, comme on dit en langage d'atelier, pour bien faire la caricature. Le style de M. Assollant ne manque ni de fond, ni même d'étude. L'auteur a trop souvent l'air de se moquer de lui-même en se moquant des autres : ce qui n'est pas toujours une preuve d'humilité.

Les *Deux Amis en* 1792, *Brancas*, les *Amours de Quaterquem*, sont, je crois, parmi les plus nouveaux romans de M. Alfred Assollant. Nous y retrouvons les qualités et les défauts qui lui assurent un rang si distingué à la suite de M. About. *Quaterquem* est une bouffonnerie désopilante, une véritable plaisanterie à tous crins, intrépidement em-

portée par la fantaisie du conteur dans toutes sortes d'extravagances inimaginables. L'idée de l'ouvrage a pourtant une certaine justesse : c'est le contraste d'un Français aimable et tenace dans son étourderie avec des Anglais pur-sang dont la glace finit par se fondre à ce contact. *Quaterquem* épouse la fille d'un de ces insulaires, contre toute vraisemblance, après avoir écarté le prétendant Harrison, associé et agréé du père, une espèce d'archéologue ridicule, dont notre héros a flatté fort spirituellement la manie et dont il satisfait la vanité par l'éclat d'une grande découverte aérostatique. Tout cela n'a pas toujours le sens commun ; mais il est si amusant de se moquer des Anglais ! M. Edmond About excelle dans cette moquerie. Personne n'a oublié le chapeau vert-pomme de mistriss Rebecca Simons.

Brancas est, comme roman, de la famille de *Quaterquem*, moitié bouffonnerie, moitié satire, véritable crânerie de style, sans profondeur, mais non sans monotonie. Tous les personnages du livre ont le même esprit et parlent la même langue. Les deux héroïnes surtout, la fille du parvenu Oliveira et celle du major Bonsergent, Rita et Claudie, sont de vrais bas-bleus du demi-monde par le style, en dépit de leur innocence problématique. Rita écrit comme un étudiant de troisième année en belle humeur. Elle appelle les hommes le *sexe malpropre*. Son prétendu est un partisan du philosophe Hégel ! « *Hégel ! qui est cette bête-là ?* » demande la jeune fille. « Comment se porte le seigneur Audinet, *ton futur propriétaire ?* » écrit-elle à son amie de province. N'insistons pas ; je signale un défaut qui est l'abus de l'esprit, et quel esprit ! je ne voudrais pas avoir l'air d'écraser sous le poids d'une censure malveillante une œuvre légère qui probablement se moque de la critique comme de tout le reste, et qui parfois vous désarme en vous amusant.

Un autre livre à tous égards plus sérieux est celui qui a pour titre, les *Deux Amis en* 1792. De ces deux amis l'un est un partisan, l'autre un adversaire de la Révolution française; l'un médecin, fils de ses œuvres, l'autre gentilhomme, riche en parchemins; celui-ci sérieux avec une pointe de sentimentalité, celui-là se moquant de tout, comme M. Assollant; l'un Henri Reynier, l'autre Roland, marquis de Dives. L'histoire commence en juin 1792, et l'auteur n'a pas l'air de se soucier beaucoup de la chronologie révolutionnaire. Il fait de Danton un ministre de Louis XVI, et il commence le règne de la Terreur avant le 10 août. Roland est fiancé, un peu malgré lui, à sa cousine Louise, la fille du marquis Adhémar, son oncle. Celle-ci aime Reynier, qui est venu remplir une mission à Dives, et s'est fait bien venir de l'héritière. Roland a émigré, et il mène à Coblentz la vie de gentilhomme ruiné. Je saute bien des pages. Roland, échappé aux soldats de Custine, repasse en France et se réfugie chez son oncle. Alerte. On le dénonce; il va être arrêté. L'oncle reçoit les assaillants à coups de fusil; il est tué pendant le sac du château. Sa fille est emmenée aux prisons de Dives, où Reynier, revenu du siége de Mayence, la retrouve, la délivre par la protection du conventionnel Couthon, et l'épouse. Tout cela, comme on voit, est d'une invention médiocre; j'ajoute que le ton de l'histoire est trop peu sérieux. Malheureusement, c'est 92, c'est la Terreur, c'est la Révolution française. On ne riait guère en ce temps-là. Où diable l'esprit va-t-il se nicher? L'auteur a-t-il voulu railler la Révolution, ou la célébrer? Ses démagogues sont presque tous des caricatures, dans le temps où les terroristes l'étaient le moins.

Vous, ridicules? Non, non, vous serez infâmes!

Il ne faut pas jouer avec la Terreur. « On a beaucoup ca-

lomnié ces pauvres gens, » dit M. Assollant en parlant des Jacobins de Paris. Pauvres Jacobins! sans parler de ces pauvres septembriseurs, au profit desquels l'auteur des *Deux Amis* rajeunit une vieille théorie historique sur les massacres de septembre, provoqués, dit-il, par les premiers succès de Brunswick; théorie dont nous avons fait plus d'une fois justice.

On voit par ce qui précède ce que l'esprit fait du roman, quand il est tout seul, et le rôle qu'y joue la vraisemblance subordonnée à la fantaisie en quête de singularités. Un roman où le brillant esprit de l'auteur remplace l'étude des mœurs et l'observation patiente de la réalité ressemble à ces tables modernes si somptueusement garnies de porcelaines, de cristaux et de fleurs, et où le rôti manque. Luxe et indigence! Je parle d'une manière générale; je n'en voudrais rien conclure de trop sévère contre le talent de M. Alfred Assollant, qui a bien de la jeunesse, de la vivacité et de l'entrain. S'il n'est pas encore parvenu à cette vigueur de conception qui donne la vie à un ensemble, qui en lie puissamment toutes les parties et qui conduit résolûment une action, par toutes sortes de routes entremêlées, à un but unique et marqué d'avance dans la secrète pensée de l'auteur, s'il flotte au hasard et vole à tout sujet, comme un vrai poëte qu'il est en attendant d'être un sérieux conteur, il se sauve du moins par l'imprévu et la verve du style, dont il semble avoir une provision inépuisable. L'esprit est un grand inventeur de piquants détails, d'agréables surprises, de rapprochements inattendus, de pensées délicates ou d'amusantes plaisanteries. Il vous paye en menue monnaie, mais il vous paye. Les lecteurs de M. Assollant pourront se plaindre parfois de n'être pas fortement émus; ils ne s'en iront jamais ni ennuyés ni mécontents.

J'en dirai autant du dernier roman de M. Louis Énault,

celui qu'il a intitulé *Alba*, et dont il a placé la scène à Venise. M. Louis Énault est connu par plus d'un succès de bon aloi dans ce genre d'ouvrages. Il sait faire un plan, suivre une action, y subordonner sa fantaisie, nuancer avec art la physionomie de ses personnages. Il sacrifie volontiers à l'esprit, mais avec une certaine mesure. *Alba* marque peut-être un premier défaut d'équilibre dans cette voie scabreuse où l'excès est si attrayant. Il est si naturel de montrer l'esprit qu'on a ! Il est si commode de placer, dans une action romanesque, les impressions qu'on a recueillies dans ses voyages ! *Alba* est l'histoire d'une noble fille de Venise. Une histoire vénitienne, c'est comme une fête vénitienne ; on sait ce qu'il y faut mettre : un beau décor, la place et le lion de Saint-Marc, les grands palais brunis par le hâle des mers et les feux du soleil, un ciel splendide, un flux et reflux de barques glissant le long des lagunes, sombres et discrètes comme si elles portaient quelque membre du Conseil des Dix. Le personnel n'est pas moins indiqué : de belles patriciennes dans de vastes galeries, au milieu des fleurs qui semblent croître au pied des portraits des ancêtres, des fils de famille dégénérés, mais élégants, indolents, beaux parleurs, amoureux en tous temps et presque toujours aimés. Il y a un amoureux, dans le livre de M. Énault, qui trouble trois cœurs à la fois, deux jeunes filles et leur gouvernante. Mêlez à tout cela quelques aventures du pays, une intrigue au bal masqué, un mari qui surprend sa femme en conversation équivoque au fond d'une loge, un duel au cimetière des juifs, un beau coup d'épée sur une belle poitrine blanche ; mettez-y même, si le cœur vous en dit et si le moment y prête, une révolution ; — ayez beaucoup d'esprit et servez chaud ; le tour est fait.

Quant à la révolution, il faut savoir la dose qu'on en veut mettre dans son récit : car une révolution ne peut être un accessoire. C'est le défaut du livre de M. Énault. Comme il

y raconte avec beaucoup de développement et d'émotion l'insurrection populaire qui enleva pour un an à l'Autriche ses domaines de la Vénétie, insensiblement son roman lui échappe pour se fondre dans l'histoire, et l'histoire, d'un autre côté, vient s'affaiblir trop souvent et se rapetisser dans le roman. C'est l'écueil du genre, et de tout genre où deux arts, deux inspirations, tendent à s'unir et à s'assimiler, non sans que l'un essaye à la fin de dominer l'autre. M. Énault termine son récit en plaçant convenablement tous ses personnages, en prenant soin de les marier et de les loger même le mieux du monde. J'aime les romans qui finissent bien; mais j'aurais mieux aimé voir Venise sauvée que le héros du roman, Marino Danzia, si bien établi dans une vallée du Tyrol, avec sa femme et ses enfants, après avoir échappé à la prise de Malghera.

Je voudrais citer en finissant deux autres recueils de nouvelles qui semblent bien étrangers l'un à l'autre, et qui se rapprochent pourtant dans le même défaut, l'esprit de l'auteur mis à la place de l'intérêt dramatique; je veux parler des *Existences déclassées*, par M. Frédéric Béchard, et des *Contes fantastiques*, par M. Erckmann-Chatrian. M. Erckmann est très-peu terrible et fort spirituel. Ses contes se laissent lire parce qu'ils sont écrits d'un style facile et agréable, semé de traits charmants et de vives peintures. On les lit sans ennui, sans surprise. Le fantastique y est supportable et même aimable, comme dans *Gretchen;* doucement satyrique, comme dans la *Fiancée de Grinderwald ;* philosophique, comme dans l'*Oreille de la Chouette;* effrayant jamais. M. Erckmann-Chatrian a-t-il voulu nous faire peur? Je le crois un trop bon compagnon pour cela. Non, ce ne sont pas les lauriers d'Edgar Poë qui l'ont jamais empêché de dormir. Edgar Poë est un maître en son genre. Son vrai mérite est peut-être de ne pouvoir être imité. M. Erckmann est plus près de la bergerie que du sabbat, et, si j'en excepte le conte

des *Trois Ames*, le véritable bijou de cet écrin romanesque, où le fantastique est habilement combiné avec le possible, c'est l'esprit, l'esprit tout seul, qui a fait les frais de son œuvre, non l'invention. *L'Illustre Docteur Mathéus*, qui est tout un livre, a le même défaut. Il y avait là les éléments d'une satyre supérieure. Frantz Mathéus, le médecin de Granfthal, pouvait être le don Quichotte de la *Palingénésie zoologique*, et Coucouster, son serviteur, en être l'écuyer et le Sancho. A travers beaucoup de détails agréables et de péripéties amusantes, l'histoire aboutit à une véritable déception pour le lecteur, qui y cherchait un sens philosophique et qui n'y a trouvé qu'une suite de hâbleries spirituelles. *Nascetur ridiculus mus...*

L'esprit, un esprit facile, aimable, satirique sans fiel, de bon ton avec un peu de recherche, de parti pris avec un peu d'injustice, mais l'esprit tout seul encore a inspiré à M Frédéric Béchard le recueil de nouvelles dont je viens de donner le titre. Il est bien permis, comme dans le *Club des habits râpés*, de se moquer de la Révolution de 1848, si digne qu'elle soit d'un jugement plus sévère. Il n'est pas défendu non plus de railler, comme l'a fait l'auteur dans le *Pays d'Anomalie*, les vices et les ridicules de notre civilisation industrielle, même avec cette vivacité mordante et souvent exagérée qui dénote l'homme de parti. Mais l'invention n'a rien à faire dans ce genre d'ouvrages. M. Béchard, même dans la plus étendue de ses nouvelles, la *Princesse Ruolz*, est resté fidèle à cette loi. La *Princesse Ruolz* est cette éternelle jeune fille bien élevée et sans fortune que l'orgueil et l'ambition jettent dans le vice vénal et dans le demi-monde corrupteur; rien n'y manque, ni la mère jouant un rôle d'entremise infâme, ni le vieillard riche et amoureux, ni l'amoureux pauvre délaissé, ni l'idylle pour faire opposition au boudoir. Pour broder un canevas si usé, M. Béchard a prodigué des invraisemblances

dont nous ne lui savons aucun gré. Il a dépensé aussi beaucoup d'esprit. Nous lui en tenons compte, si riche qu'il soit : une autre fois nous lui demanderons autre chose.

VI

M. Ernest Feydeau.

I

— 1er avril 1860. —

Nous n'aurions peut-être pas parlé du nouveau roman de M. Ernest Feydeau, *Catherine d'Overmeire*, s'il n'avait fait déjà beaucoup de bruit dans le monde; mais le bruit oblige. Catherine, hélas! n'a pas eu le bonheur de ces princesses qu'une fée bienfaisante dote, au moment de leur naissance, de toutes les vertus. Mais elle a eu un parrain illustre qui a mis bien des dragées dans son berceau. Ce patronage a donné la vogue à l'héroïne de M. Feydeau. Essayons à notre tour de juger ce livre, pour son vrai mérite, non pour son succès.

J'ai toujours soupçonné que M. Ernest Feydeau tomberait quelque jour du réalisme dans le mélodrame, et que le faux le conduirait à l'absurde. Aujourd'hui j'en suis convaincu.

Catherine d'Overmeire est un mélodrame tout fait. Que manque-t-il à ce roman pour être transporté de la boutique du libraire sur la scène de l'Ambigu? Absolument rien, ni la fille séduite, innocente et persécutée, ni le roué gentil-

homme, chargé de représenter devant la démocratie tous les vices de sa race, ni le niais indispensable, celui que l'auteur appelle un « grand bêta, » le baron Childebert-Théodule Cyrille de Bustenback. La belle trouvaille qu'un pareil nom! Et quelle joie pour un public de boulevard de l'entendre répéter, avec accent, une cinquantaine de fois dans une soirée! Mais cela n'est rien. Ce que le mélodrame aurait à prendre dans quelques-uns des types du roman de M. Feydeau n'est rien auprès des surprises que son invention nous fournit. La plus originale de toutes est une certaine mère de famille qui n'a pas aimé son mari, qui exècre son amant, qui déteste sa fille, née de l'adultère, et qui poursuit tout au travers du livre, depuis la première page jusqu'à la dernière, une vengeance jamais assouvie. Je ne sais plus qui a dit que « la vengeance est un morceau qu'il faut manger froid. » La mère de Catherine d'Overmeire chauffe la sienne à toute vapeur, sans détente ni soupape de sûreté.

L'homme à plaindre en toute cette aventure, ce n'est pas le mari. Le mari de madame d'Overmeire est un homme absolument borné par ses bonnes qualités. Le roman en fait justice par le mépris. C'est après l'amant qu'il s'acharne. Les amants, s'il faut le dire, commencent à être fort maltraités dans le roman moderne. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. Ils ont tant abusé de leurs avantages depuis dix ans; ils ont été si perfides, si violents, si effrontés, si fantasques; ils ont, surtout dans les livres de M. Feydeau, affiché un sensualisme si impudent et des raffinements de jalousie si ridicules, qu'il est de bon exemple qu'ils soient châtiés à leur tour et par la même main qui a glorifié leurs prouesses. Je ne sais pas, quant à moi, s'il ne vaudrait pas mieux être le mari de madame d'Overmeire, même au risque de voir son premier-né venir au monde à sept mois comme Catherine, que d'être son amant comme ce dominicain qui

s'est fait moine et qui est tout près de se faire martyr pour lui échapper. Madame d'Overmeire n'est pas seulement méchante; elle est ennuyeuse. Elle a une infirmité incurable dans les femmes qui en sont atteintes, la manie du monologue. Je comprends que son amant aille en Chine braver les mandarins de première classe pour mettre quelques milliers de lieues marines entre elle et lui. On revient toujours de Chine, plus ou moins. Le moine en revient, mais pour retrouver partout dans son pays des persécutions que lui avaient épargnées les Chinois; car il y retrouve partout madame d'Overmeire.

> Madame, c'est à vous de prendre une victime
> Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
> Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous!...

Je n'ai jamais aimé les mélodrames. M. Feydeau ne me changera pas. Je regrette pourtant de faire un pareil aveu dans un pays où le mélodrame est très-cultivé, très-florissant et très-productif. Le genre est devenu national; je le regarde comme médiocrement français. Il répond à ce besoin d'émotions hyperboliques et à cette curiosité superficielle qu'entretient le spectacle, si fréquent de nos jours, des grandes vicissitudes de la politique et de la guerre. Au fond, le mélodrame est tout moderne; il ne s'accommode à aucune des qualités traditionnelles de l'esprit français, sa finesse, sa vivacité, son enjouement, son bon sens railleur, ce dégoût natif de l'exagération sentimentale dont nos grands comiques croyaient avoir fait justice. Comment le mélodrame a-t-il prévalu sur la tradition du comique populaire? Comment l'Ambigu a-t-il succédé au théâtre de la Foire dans les prédilections du peuple, Pixérécourt à Lesage, le scélérat monotone à l'insaisissable Arlequin, la « Lorette » emphatique à la Colombine attrayante? Comment le peuple

le plus gai de la terre est-il devenu le plus sérieux, quand il va chercher son plaisir au théâtre? Ce sont là des questions sur lesquelles on écrirait un volume plutôt qu'un article; car elles se rattachent à l'histoire de notre littérature dramatique tout entière. Ce que j'en veux dire aujourd'hui, c'est que le mélodrame n'est pas seulement un genre tout à fait étranger à la tradition française, mais une mauvaise école de sentiments et d'idées, l'école de la déclamation, de l'enflure, de la fausse sensibilité, de la fausse grandeur, enseignée au peuple avec fracas; l'école de l'oripeau et de la parade, sous le nom de drame, la caricature haineuse et grossière de la société polie, livrée en proie à la curiosité ignorante. Le mélodrame grossit tout et ne grandit rien. Il vise à l'effet, non à la ressemblance. Il gonfle les cœurs sans les échauffer. Et qu'on y prenne garde : après avoir gâté le roman, le mélodrame est en train de corrompre la comédie elle-même. Des esprits délicats, voués par goût à la subtile étude du cœur humain, ne se doutent peut-être pas en ce moment qu'ils tournent le dos au vrai comique et qu'ils marchent droit au mélodrame. Je n'en voudrais d'autre preuve que de récents et estimables succès où d'excellents juges ont remarqué cette tendance, chaque jour croissante, qui consiste à substituer de purs effets de théâtre à la peinture des caractères et le tapage de la scène à la véritable émotion. J'ai reconnu ailleurs, dans les ouvrages de M. Feydeau, une certaine puissance de combinaison et d'enchevêtrement dramatique dont les derniers chapitres de *Daniel* pouvaient donner l'idée et l'espoir à ses lecteurs. Si j'en crois son nouveau volume, M. Feydeau est et sera, pour peu que sa destinée s'accomplisse, un « mélodramaturge » de première force.

On n'arrive pas au mélodrame du premier coup. Un seul jour ne fait pas d'un réaliste un déclamateur. Mais l'un

mène à l'autre par une pente insensible. Le faux n'est souvent que l'excès du vrai. M. Ernest Feydeau avait débuté par une étude sur le nu, j'entends cette nudité relative des sensations et des descriptions où l'art ne brille guère que par son absence volontaire et préméditée. *Fanny*, qui ne voulait être qu'une peinture de l'amour physique, avait cette sorte d'unité qui résulte d'un parti pris très-décidé chez un écrivain d'ailleurs habile et vigoureux. M. Feydeau a eu cette première fois le succès de sa décision autant que de son talent. *Daniel*, son second ouvrage, planait, sans y tomber encore, au-dessus des régions nuageuses du mélodrame. *Catherine d'Overmeire* s'y est abîmée par son propre poids. Non pourtant qu'elle n'ait gardé quelques traces des tentatives précédentes. Ainsi toute la première partie du nouveau roman, le récit de la séduction de Catherine et de son séjour au château du comte de Goyck, son ravisseur, ce volume entier semble un frère puîné de *Fanny*, quelque cadet plus mal élevé et plus libertin. Au second volume, le mélodrame déborde avec violence et inonde au loin la campagne. La mesure est comble en un moment : reconnaissances pathétiques, apparitions inattendues, surprises, coups de théâtre, péripéties foudroyantes, style haletant, saccadé, plein d'angoisses, criblé d'interjections, palpitant d'apostrophes, rien n'y manque de ce qui appartient au genre et fait partie de son bagage : « Tiens! regarde cet homme, regarde-le bien, dit madame d'Overmeire à sa fille, pendant que le dominicain est en chaire. Sais-tu ce qu'il est, ce prêtre si peu indulgent pour les autres, ce moine qui parle avec tant de fracas de l'enfer? Sais-tu ce qu'il est? Réponds. Tu ne le sais pas! Eh bien, écoute : ce moine est ton père! » Ainsi procède le mélodrame sous la plume de M. Feydeau, autrefois plus précise et plus ferme. Qui n'a cette phrase dans l'oreille ou cette situation dans le souvenir?... Cependant le ciel s'apaise, le

fleuve rentre dans son lit, les machines du drame dans le magasin, et le tout finit par une idylle; non pas l'idylle d'autrefois qui, modeste et charmante,

> De superbes rubis ne chargeait pas sa tête,

mais l'idylle à la mode d'aujourd'hui, tapageuse, sophiste et vantarde, vêtue de clinquant et coiffée d'oripeaux. Le principal personnage de cette églogue, ce n'est plus Catherine, échappée au comte de Goyck, ni sa vieille grand'mère qui l'a recueillie, ni même le meunier de l'endroit, « devenu énorme et qui ne marche plus qu'en se balançant sur ses reins comme un éléphant apoplectique. » Le héros de notre idylle est un peintre français, le jeune Marcel, établi à Bruges, « le nez railleur, un peu gros du bout, avec des ailes mobiles et relevées, » un délicat qui ne veut pas entendre parler des Belges, « parce que toutes leurs femmes portent des pantalons, » et qui dit à sa voisine, en parlant de ses modèles : « Je n'ai guère besoin que des têtes, des cols et des bras; et *toutes les filles de votre pays ont ces morceaux-là superbes.* » L'idylle finit comme finissent les plus honnêtes, par un mariage d'inclination réciproque. Catherine épouse le peintre Marcel, après lui avoir servi de modèle. « .... Parfois, écrit l'auteur, dressée sur les pieds et le bras en l'air, elle feignait de tirer à elle une branche de lilas qui criblait ses seins demi-nus de froides gouttelettes; et alors, découvrant ses dents, son frais sourire allait s'épanouir dans ses yeux bleus, pendant que, le buste arqué, elle cherchait à se grandir..... Bientôt dans tous les tableaux de Marcel, il y eut comme une vision de Catherine. Elle était sur le premier plan ou dans un coin, debout, assise, couchée, à genoux, vue de face, de dos ou de trois quarts. Ses mains, ses pieds, ses bras, sa taille un peu large, ses épaules, son cou si rond et si blanc, se reconnaissaient

partout. Elle peuplait l'atelier, et cela, quand elle y songeait, la faisait rougir... » Je le crois bien. Avouons pourtant, même quand elle rougit, que Catherine a bien peu la pudeur du véritable amour. Quant au peintre Marcel, s'il finit par épouser une jeune fille qui, ayant, pour parler son langage, « des morceaux si superbes, » les montre avec une si dangereuse complaisance, c'est qu'il a justement les principes qu'il faut avoir pour s'accommoder d'une fille séduite par un autre, pour adopter l'enfant né de l'adultère, et pour donner son nom à celle qui fut la maîtresse du comte de Goyck.

Je soupçonne M. Ernest Feydeau d'avoir mis beaucoup du sien dans le comte de Goyck et de n'avoir trouvé complet nulle part le type de ce gentilhomme pervers, hautain et grossier, hypocrite et violent, vulgaire et raffiné. On n'a pas tous les vices; on ne rassemble pas tous les contraires. C'est une étrange idée, en tout cas, d'avoir placé en plein Brabant, sur cette terre privilégiée de l'aristocratie catholique, un scélérat de cette espèce,— époux infidèle, père sans entrailles, séducteur effronté, ravisseur impudique, prêt au parjure comme au guet-apens, sans politesse comme sans honneur, prodigue de jurons, d'invectives et de coups de cravache, capable de mettre un mauvais livre entre les mains d'une jeune fille pour la corrompre et de lui reprocher de faire gras un vendredi après l'avoir subornée.

« ... — Cela sent le gibier ici? As-tu donc mangé du gibier?

« — Quelle question! dit Catherine. (Elle eût pu répondre que son médecin le lui avait ordonné, parce qu'elle était souvent prise de défaillances; mais elle aima mieux étouffer la dispute naissante dans un baiser.)

« — On doit faire maigre aujourd'hui, dit le comte en se reculant. Tu le sais bien.

« Catherine haussa les épaules.

« — On a de la religion ou on n'en a pas, ajouta le comte.

« Catherine indignée lui lança un regard de mépris. »

Tel est, en effet, ce personnage dont M. Ernest Feydeau a fait le véritable héros de son livre : trente-cinq ans, bien découplé, une vigueur d'Hercule, les yeux gris, le nez en bec d'aigle, « un air de renard raillant une poule avant de lui planter ses crocs dans le col ; » avec cela un nom illustre, une famille honorable, un hôtel à Bruxelles, un château dans le voisinage, de nombreux domestiques, de l'or à discrétion ; du reste, habile à tempérer l'éclat de ses désordres par la crainte que lui inspire l'opinion, pratiquant la séduction avec une sorte d'amour de l'art, par désœuvrement de gentilhomme, et afin de *pimenter* sa vie, nous dit l'auteur ; car ce seigneur brabançon s'ennuie dans son pays. Il a vécu dans toutes les capitales du monde civilisé, et il en a rapporté une corruption cosmopolite. Par malheur, il y a laissé l'élégance, la distinction, les bonnes manières et les séduisants dehors. Le comte de Goyck est un type de grossièreté invariable. Il a le caractère des races abâtardies, la platitude dans la dépravation, la vulgarité dans la violence, les gros mots et les jurons d'écurie dans des habitudes de millionnaire, le perpétuel et grossier sophisme du libertinage systématique dans une vie réglée, pour les regards du monde, avec une apparente correction. Un jour le médecin de la comtesse de Goyck la condamne à partir pour la Sicile avec ses deux filles atteintes de consomption. Joie du mari et du père, qui se voit ainsi, écrit l'auteur, complétement livré à lui-même. « ... Cet homme insatiable eut dans l'âme une explosion de bonheur. Lui qui, jusqu'à ce jour, lassé du commerce des *cabotines* et des femmes mariées trop sensibles... avait cru beaucoup

faire en achetant par-ci par-là quelques mineures... il rougit de sa vie passée. Le démon des aventures hasardées le piqua aux reins de sa fourche. — Je suis riche, osa-t-il se dire pour la première fois; j'aurai pour moi l'impunité! — Alors il rompit brusquement avec sa cousine et résolut de clore sa jeunesse par une entreprise transcendantale (l'enlèvement de Catherine par-dessus les murs d'un couvent). C'était, comme on le voit, ajoute notre auteur, un homme d'un autre siècle, et *qui, dans sa corruption, ne manquait pas de grandeur...* »

J'ai vainement cherché cette grandeur; je n'ai trouvé non plus dans ce gentilhomme ni distinction ni originalité d'aucun genre, si ce n'est peut-être celle qui consiste dans une dépravation sans mélange.

> .. .. *Monstrum nulla virtute redemptum*
> *A vitiis.........................*

Ces caractères-là, que rien ne rachète du vice, comme dit énergiquement Juvénal, ils appartiennent à la satire, non au roman. Si le comte de Goyck existe quelque part, je l'ignore; mais il est un de ces types que l'art ne doit pas reproduire sans les « imiter, » suivant l'expression célèbre de Boileau, c'est-à-dire sans leur donner cette beauté relative que l'art sait communiquer aux plus hideux produits de la création, à moins de n'en rien faire du tout. Si vous avez conçu et créé un monstre, tuez-le plutôt que de le produire. Les Spartiates noyaient leurs enfants contrefaits; c'était un outrage à la nature. En fait d'art, cette cruauté ne me déplaît pas. Il est de ces créations devant lesquelles le bon sens se révolte et que la main qui les a enfantées brise ensuite avec colère. Littérairement, le comte de Goyck n'est pas né viable.

Le comte de Goyck a pourtant trouvé un défenseur. Que

dis-je? C'est l'œuvre tout entière de M. Feydeau, depuis *Fanny* jusqu'à *Catherine*, qui a rencontré un avocat officieux dans les rangs les plus élevés de la critique littéraire, dans le journal de France le moins ouvert aux témérités de la controverse. M. Sainte-Beuve nous a parlé jadis, je ne sais plus à quelle occasion, de ce qu'il appelait une « littérarature d'État. » Sa critique semble avoir pris un moment le même caractère quand il a adressé récemment au directeur-gérant du *Moniteur universel*, après sommation amicale, toute une apologie de la littérature réaliste du jour, invoquant, pour le protéger dans cette aventure, ses cinquante ans révolus, son titre de professeur dans une école supérieure, et l'amitié d'un ministre de l'Empereur. L'inépuisable et spirituel auteur des *Causeries* ne met-il pas un peu de coquetterie à rappeler son âge? *Port-Royal* ne le protége-t-il pas plus sûrement, auprès du public, que le patronage d'un homme puissant? Je glisse sur ces questions. Quand M. Sainte-Beuve défend les œuvres de M. Feydeau, c'est le plaidoyer que nous avons à juger, non l'avocat. Qu'importe que l'éminent critique soit classique à l'école Normale et homme de goût partout ailleurs? Il l'assure, je ne le nie pas. Qu'importe que la tradition ait en lui, à huis clos, devant les cinquante élèves de sa classe, un défenseur aussi savant que délicat, si les plus audacieux parmi les novateurs du moment trouvent en lui, devant les innombrables lecteurs de ses articles, un champion à outrance?

J'appelle défendre le « réalisme » à outrance, le patroner sous la forme qu'il affecte dans le livre de M. Feydeau. A part quelques descriptions d'un pittoresque excellent et quand il ne tourne pas tout à fait au mélodrame, l'auteur de *Catherine* est plus résolûment réaliste qu'aucun autre écrivain de la même école. Prenons un moment, par exemple, ce comte de Goyck dont M. Sainte-Beuve nous dit qu'il est « fortement tracé et éclairé en plein tout d'abord ; »

prenons-le dans un de ces instants où il essaye sur la jeune fille qu'il a séduite, et pour chasser les remords qui la possèdent, une sorte d'exorcisme corrupteur et cynique :

« ... Va, lui dit-il, tu ne connais pas ton bonheur. Tu es adorée par un homme riche, *très-bon enfant*, et qui ne tient pas à l'argent. Tu es jeune, tu es belle, tu es libre. Tu peux, si tu le veux et quand tu le veux, *m'envoyer paître aux cinq cent mille diables*, et te consoler avec de jeunes idiots comme Busterback. Tu as le droit de voyager, d'aller, de venir et de faire *les farces les plus salées* sans que personne t'en demande compte. Tu peux encore porter des toilettes *excentriques*, donner des fêtes *transcendantales*, te mettre du rouge sur les joues avec des mouches ; que sais-je ? *montrer ta jambe quand tu passes les ruisseaux*, te faire suivre dans la rue par une meute de king'scharles. N'est-ce rien, tout cela ? Et si tu es seulement un peu *raisonnable*, si tu mets de côté, à trente ans *tu n'as plus besoin de personne ;* et alors, comme tu es toujours belle, ta maison devient le rendez-vous de la meilleure compagnie. *Les étrangers de distinction se font mener chez toi, heureux de mettre à tes pieds leurs hommages*. Ah ! être fille, et une belle fille ! et blonde ! et avoir dix-huit ans ! et rester libre ! Mais c'est le rêve de tous les *êtres intelligents !* Et tu es tout cela, et tu te plains !... »

Voyons, soyons juste. M. Sainte-Beuve, citant une théorie de Gœthe, insinue que l'idée de beauté n'est rien dans l'art, que l'exécution est tout. Ainsi le *Laocoon* est beau, indépendamment du sujet, qui est horrible. D'autres types, ignobles ou obscènes, sont relevés ou purifiés par la délicatesse de l'artiste. Soit ! Le langage du comte de Goyck est-il conforme à cette loi de la beauté ? L'art a-t-il quelque chose à voir à cette ignominie ? Vous avez voulu mettre sur la scène,

je le suppose, quelque descendant de Lauzun, de Lovelace ou de Richelieu. Vous y mettez un malotru hautain; vous lui faites parler le langage d'un palefrenier ivre, ou pis encore, si j'osais écrire le mot comme vous avez indiqué la chose. La beauté n'est rien dans l'art, nous dit-on. Il y faut la vie, la chaleur, le sang qui circule rapide et abondant par toutes les veines. C'est à ces qualités, dites-vous, que le public a reconnu un véritable écrivain dans M. Feydeau et que son suffrage a fait la fortune de *Fanny*. Qu'est-ce donc que la vie? La vie est partout, même dans une crapaudière. La chaleur peut se dire d'une dispute à coups de poing dans un cabaret. La beauté, c'est autre chose. Elle ne se donne pas; il faut la chercher. Elle est à la fois très-rare et très-indispensable dans les œuvres de l'esprit. Sans elle, sans la poésie de Virgile, par exemple, au lieu de Didon vous auriez Fanny. Supprimez le style de l'abbé Prévost, Desgrieux tombe au-dessous du comte de Goyck. Vous voyez que nous écartons l'idée de morale, cette idée qui fait, dit M. Sainte-Beuve, « l'office de pavé » sur la tête des critiques indépendants. *Manon Lescaut* est un roman peu moral. Essayez de raconter les mêmes aventures dans la langue du comte de Goyck; vous avez une œuvre sans nom, une « étude physiologique » comme celles de M. Feydeau, un des hommes qui ont obtenu le plus de succès dans ce genre, le genre impossible.

N'insistons pas. J'ai dit autrefois, quand j'examinais le trop fameux roman de M. Flaubert : « La vérité dans l'art, c'est l'imitation. Une copie qui n'est qu'exacte calomnie son modèle. » Peut-être M. Feydeau a-t-il connu des personnages semblables à ceux qu'il a mis sur la scène. Pourquoi pas? La nature humaine est inépuisable. La société des hommes est un abîme sans fond de passions, de vices et de difformités de toute sorte. Le talent consiste à choisir. L'art, c'est la création. Parcourir ce monde une plaque d'a-

cier à la main, copier au lieu d'imiter, calquer au lieu de peindre, c'est trop facile. Le « réalisme » est fils de l'improvisation. Il est le produit paresseux d'une industrie littéraire. Pour créer, il faut être deux. Le daguerréotype n'est qu'un instrument dans une main solitaire et impuissante. Il a la force de création d'une mécanique, non d'une intelligence. Dans un portrait, c'est moins l'original que je cherche que l'auteur. Il n'y a de ressemblance que celle qui a passé par l'esprit et par l'âme du peintre. Les vrais artistes ne copient pas la nature, ils l'inventent pour ainsi dire; ils la font à l'image de leur pensée. Il y a des paysagistes qui sont des hommes de génie, et d'autres qui sont des peintres d'enseignes. Pourquoi cette différence? Le procédé est le même. La beauté, disons-le, c'est l'idéal. Un éminent écrivain disait mieux encore, si j'ai bon souvenir, dans un éloge académique de M. Alfred de Musset : « L'idéal, c'est le réel. »

Si l'idéal n'est rien, installez le machiniste sur la scène, comme c'est la tendance du jour; qu'il y règne en maître. Faites-y, comme dans la Rome des empereurs, danser un ours ou boxer un esclave, *aut ursum aut pugilem*. Mettez-y la baigneuse de M. Courbet « vue de dos, » comme dans l'atelier de votre Marcel. Si la beauté n'est rien, essayez de changer un seul mot dans le récit du « songe d'Athalie, » et d'y substituer une seule des vulgarités que le réalisme a mises à la mode. Au lieu du frisson, vous aurez le dégoût. L'art peut affronter l'horrible, jamais l'ignoble. « Le comte de Goyck est d'une vérité à faire peur, » nous dit M. Sainte-Beuve. Il se trompe. Le comte de Goyck ne fait peur à personne, si ce n'est à son cocher, quand il lève sur lui sa cravache. Pour tous les honnêtes gens, il est le dernier des hommes. Il est hors de l'art, dirons-nous, comme hors de la loi morale. L'art peut frapper l'esprit jusqu'au tremblement, l'émouvoir jusqu'aux larmes, le conduire jusqu'aux

derniers confins du scabreux et du délicat. Cette limite franchie, il perd son nom, pour prendre tous ceux que la mode invente, et il tombe dans le gouffre sans fond du métier.

J'aime à citer ici, et par un sentiment de justice qui sera apprécié, je l'espère, ce que M. Théophile Gautier écrivait récemment, à propos d'une comédie écrite en vers, avec un parti pris bien manifeste contre les tentatives de l'école moderne : « Ce langage figuré, convenu, rhythmé de consonances, que ne parlent pas dans la vie réelle les personnages qui l'emploient sur la scène, c'est la perspective, disait-il, le recul, l'illusion, l'*idéal*. Comme le cordon de feu de la rampe, *il sépare le monde imaginaire du monde réel*... Le chœur, dans la comédie grecque, avait pour objet d'empêcher le théâtre de ressembler trop à la vie. Ces théories, nous le savons, ne sont pas celles du jour. *La mode est au réalisme et à la photographie en toutes choses, en peinture comme en littérature*; la prose semble, à tort, plus naturelle que le vers... Mais l'art n'est pas la nature[1]...... » Oui, cela est vrai ; ces idées, sur lesquelles l'opiniâtre réussite des mauvais livres nous force à revenir encore une fois, paraîtront vieilles à bien des gens, et surtout au peintre Marcel, le mari de Catherine d'Overmeire. N'importe ; nous mourrons dans cette impénitence. Le Français Marcel, établi à Bruges, jeune, riche, occupé, tranquillement amoureux, ayant toutes les conditions du bonheur, narguant les sots et les cafards, sans scrupule comme sans illusion, serait, à tout prendre, un type amusant, s'il n'avait l'idée de faire, lui aussi, de la *critique d'État*. « Les gouvernements, dit-il, nous doivent la protection, la liberté civile et la justice, pas davantage ; et c'est assez !... » Il est difficile de demander

[1] Feuilleton du *Moniteur* du 5 mars 1860. — Compte rendu du *Parvenu*, comédie de M. Rolland.

moins. M. Sainte-Beuve, de son côté, se réjouit beaucoup de voir les salons libéraux, « ces salons affamés de nouvelles, de sujets à l'ordre du jour, auxquels l'ancien régime parlementaire, avec ses joutes et tournois, fournissait, toutes les quinzaines à peu près, un aliment nouveau, —de les voir à jeun depuis bien des années, n'ayant pour ressource que de se jeter avec rage sur ces pauvres sujets littéraires, drames ou romans, qui n'en peuvent mais... » M. Sainte-Beuve et le peintre Marcel, serait-ce donc le même homme, politiquement parlant? Je n'en crois rien. En fait de liberté, Marcel ne demande que celle de l'art. Il envoie à l'Exposition un tableau représentant *un Homme qui se brûle la cervelle.* « Je trouvais, dit-il, dans cet acte un certain agencement de lignes fort régalant : la tête extravasée dans la fumée, les pieds rejetés en avant, le buste ployé sur les reins, la main tendue, toute frémissante, une pose originale enfin... » Vous voyez que le peintre Marcel abonde à son tour dans la théorie de Gœthe, que nous citions tout à l'heure; il lui faut le régal, non l'émotion véritable, la nature toute crue, hideuse ou basse, au lieu de cette divine « splendeur du vrai » qui est le nom que Platon donne à la beauté. Au fait, tout se tient : point de liberté politique et le droit de tout faire le pinceau et la plume à la main, pourvu qu'on ne fasse pas de politique; la licence des écrits entraînant la dépravation des âmes; les mauvais livres auxiliaires des courtisans avides; la corruption des mœurs aidant à la servitude publique, voilà, sans le dire aussi crûment que nous, ce que veut peut-être le peintre Marcel dans le livre de M. Feydeau. Si ce n'est qu'une plaisanterie d'atelier, soit, nous l'excusons, bien qu'elle ne nous fasse pas rire. Nous pensons bien, en tout cas, que ces théories de Marcel ne seraient pas le dernier mot de la critique d'État. Nous préférons les résipiscences de M. Gautier.

II

— 24 JUILLET 1861. —

« Ce qui me plaît de M. Fleurant, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. » C'est Argan qui dit cela, parlant des comptes de son apothicaire, quoi qu'il lui en coûte. J'en dirai autant des livres de M. Feydeau. Ses livres se présentent le plus poliment du monde : couverture blanche en vélin satiné, titre bleu d'azur. Les romans du jour vous scandalisent. M. Feydeau a supprimé le mot. Ses romans sont des *études*. Le petit-texte fatigue vos yeux. Les études sont imprimées avec un luxe qui les rend lisibles à tous les âges et qui défie la myopie la plus rebelle. Et puis après? vous savez où mène la civilité de M. Feydeau, et ce que ses livres cachent sous la blancheur immaculée qui les couvre.

J'ai jugé successivement tous les romans de M. Feydeau, hormis le premier, tombé un matin, pour son malheur, sous la main ferme et légère de notre regrettable ami M. Rigault. Mais j'ai eu pour justiciables, comme on a pu le voir dans les pages qui précèdent, *Daniel* et *Catherine*. *Sylvie*[1] me revenait de droit. Elle est bien de la famille,

> Race d'Agamemnon qui ne finit jamais !...

race de femmes perdues qui n'ont pas même le souci de changer de figure ou de costume. Exemple : « Son corsage de satin blanc *criait en se gonflant* sous la pression de sa

[1] *Sylvie*, étude par M. Ernest Feydeau. Paris, 1861.

poitrine... » Ceci est extrait de *Fanny*. Prenons presque au hasard dans *Daniel :* « Sa robe, flottant légèrement derrière elle, *moulait en avant* ses formes charmantes et me les révélait toutes... » Nous arrivons au portrait de *Sylvie :* « ... Le sommet de sa poitrine s'arrondissait magistralement, *poussant* la claire chemisette tendue en travers d'une épaule à l'autre... Sa jupe *collait* sur ses hanches, s'aplatissait sur ses genoux, » etc., etc. Vous voyez ; toujours des femmes moulées dans leur justaucorps pour le plaisir des yeux et l'édification du lecteur. Les héroïnes de M. Feydeau sont manifestement des esprits forts. Elles ont secoué le joug de la « crinoline... » et bien d'autres jougs.

Sylvie est de la même famille que Fanny. Elle ne sera désavouée non plus ni par Isabelle de Torreins, la femme de Daniel, ni par madame d'Overmeire, la mère de Catherine, l'amante adultère du dominicain. C'est toujours la même négation froide et insouciante du sens moral, la même désinvolture dans le vice, le même accommodement entre de certaines convenances secondaires qu'on ménage, comme si on ne devait rien autre chose à la vertu, et des passions effrénées auxquelles on se livre sous le couvert d'un nom respecté. Sylvie est veuve, cela est vrai, veuve d'un savant qui lui a laissé quarante mille francs de rente et un nom estimé. Elle tient aux rentes; elle tient aussi à l'honneur du nom; mais elle tient avant tout à connaître l'amour, son mari ayant passé sa vie, comme elle aime à le dire, à lui donner de tout autres leçons.

Or, voulant apprendre ce qu'elle ne sait pas, voici ce qu'imagine l'honnête Sylvie :

Un jour, un recueil de sonnets lui tombe entre les mains. « Tiens ! dit-elle après l'avoir lu, voilà un poëte qui doit avoir bon cœur. J'irai le voir; » et elle lui écrit : *Demain mardi, à midi, une femme que vous ne connaissez pas se présentera chez vous. Elle se fie à votre discrétion,* etc...

Le lendemain, en effet, la sensible veuve se présente chez Anselme Schanfara, l'auteur des sonnets.

Sonnet... c'est un sonnet. L'*espoir*... c'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme...

Schanfara est un menteur. Ce n'est pas sérieusement qu'il s'était exercé au plus classique des genres préconisés par Boileau. Les lauriers d'Oronte ne l'empêchent nullement de dormir. Il n'a fait des sonnets que pour se moquer du monde. La chose a bien tourné. Soit! Schanfara n'en est pas moins, pour me servir des expressions de M. Feydeau, un *romantique à tous crins*, mais un romantique comme vous n'en avez jamais vu; car il ne faut calomnier personne.

Schanfara a vingt-deux ans, vingt mille livres de rente (les romantiques n'ont pas tous cette originalité-là, les classiques non plus). Il habite, rue de l'Ouest, une espèce de maison chinoise qu'il a fait bâtir dans un immense atelier, soutenue par de grosses poutres peintes en vert, les murs couverts de tuiles dorées sur lesquelles se détachent de loin en loin des images de dragons en demi-relief... Il ne faut pas disputer des goûts. Au milieu, un bassin de pierre jaspée où *danse gaiement un jet d'eau;* au bout de la pièce principale, sur un trône à gradins, deux lions de porcelaine qui gardent, la gueule ouverte, un Bouddha colossal, les jambes croisées, les oreilles aplaties, le seul dieu du logis. Schanfara, en effet, « avait été d'abord hésitant entre le bouddhisme et le brahmanisme; puis, par caprice, il s'était fait ultramontain; plus tard, ayant vu l'ultramontanisme défendu par des philosophes soi-disant libéraux, il l'avait planté là tout net pour adopter la *doctrine de Jupiter*... » Ainsi parle l'historien de Schanfara; mais tout portait à croire que notre original, plantant là à son tour le vieux Jupiter, ne tarderait pas à revenir à « l'idole mystérieuse et souriante » qui décorait son salon.

Quoi qu'il en soit, tel est notre héros, bel homme au demeurant, les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe fine et molle comme celle des Orientaux, les dents blanches, « les pieds secs et les mains superbes. » Son appartement est chauffé, été comme hiver, à vingt degrés Réaumur. Dans son lit, six personnes pourraient dormir côte à côte. Son costume se compose d'une robe de satin jaune, de pantalons bouffants en taffetas rose et de souliers en drap. Des gâteaux de miel, des prunes noires de Syrie, des poulets au musc et des confitures de gingembre, arrosées de vin de Schiraz, composent son menu. Quant à sa société habituelle, le compte en est bientôt fait : un vieux domestique, baptisé Anatole et qui se laisse nommer Anaxagoras, en souvenir de Périclès, un chien caniche et un singe de la famille des *sapajous*, tels sont les intimes au milieu desquels s'écoule cette vie à la chinoise. « Semblable à ces gourmets blasés qui ne peuvent plus vivre que de truffes, de caviar et de poivre rouge, Anselme préférait la Chine à la France, la bohème à la société, les meurtriers aux filous, les bossus aux gens bien faits, le haschich à la limonade, le Sahara au bois de Boulogne, Torquemada à Fénelon, le soleil à la lune, le tétanos à la colique, la musique des Algonquins aux opéras de Rossini, et ces femmes qui trafiquent de leur beauté aux angéliques jeunes filles... Il accusait Louis XIV de parcimonie, Joseph de Maistre de tolérance, Robespierre de mansuétude. *L'excès en tout*, telle était sa devise... » Vous voilà fixé, je l'espère, sur les opinions, les idées, les sentiments et les croyances de ce « descendant en droite ligne des *jeune-france* de 1830... » Ainsi l'appelle M. Feydeau.

Maintenant ouvrons la porte à Sylvie.... J'aurais bien envie de m'arrêter là et de dire à nos lecteurs : Entrez. C'est à votre tour de voir ce que j'ai vu, d'entendre ce que j'ai entendu. Mais j'aurais l'air de les provoquer à une lec-

ture qui n'est pas absolument indispensable à leur instruction, et j'aime mieux ne leur laisser aucune mauvaise curiosité. Sylvie, une fois entrée dans la pagode de Schanfara, se donne à lui en deux séances, mais à une condition, c'est que le poëte ne cherchera jamais à savoir qui elle est. Moyennant quoi la jolie veuve se procure le plaisir d'intriguer pendant quelques mois son romantique amant. Pour lui plaire, elle se fait aussi absurde que lui. Elle joue de la *cithra;* elle chante les rudes romances des Tsiganes; elle donne des brioches au sapajou et des prâlines au caniche; elle se déguise et s'attife follement, s'épile, se teint les yeux et les sourcils. Mais rien n'y fait. Schanfara, qui a promis de ne pas chercher à la connaître, naturellement n'est occupé qu'à manquer à sa promesse. Il court la ville sur la trace de la belle inconnue. L'histoire de cette recherche remplit le livre presque entier. Elle est parfois très-amusante, pleine d'incidents, de surprises, de *quiproquos*, de « bêtises. » J'entends par ce dernier mot la part des bêtes dans l'aventure. Ce n'est pas la moins *étudiée.* Le singe rivalise de finesse avec le chien, d'intelligence avec son maître. Ce n'est pas trop dire; n'en demandez pas plus à un *sapajou-capucin.* Celui-ci a des cris, des poses, des gambades, des révoltes soudaines entremêlées de bassesses qui le font ressembler à un homme complet. On pourrait le croire, par instants, aussi amoureux que Schanfara lui-même, dont le « bonheur » trop peu déguisé ne le laisse jamais aussi résigné qu'il conviendrait à un fidèle serviteur. « .... Tandis qu'Anselme, silencieusement, promenait ses doigts tremblants (autour d'une tête charmante), le singe, roulant ses prunelles noires sur ses sclérotiques d'argent, claquant les dents, gambadant, tiraillait sa chaîne, et poussait des cris à fendre l'âme... »

Vous comprenez le parti qu'il était possible de tirer d'un quadrumane aussi passionné. C'est donc grâce à lui qu'An-

selme Schanfara parvient à découvrir le domicile de sa maîtresse, rue de Lille d'abord, puis rue de Grenelle, la dame aimant à changer de logis pour dépister son vainqueur. On la trouve à la fin. Elle met son état civil, ses inscriptions de rente, son certificat de bonne vie et mœurs sous les yeux d'Anselme. « ..... J'ai voulu te plaire en jouant au romantisme avec toi, lui dit-elle à peu près. Mais je suis née à Paris, rue du Pas-de-la-Mule. Mon père était juge de paix, mon aïeul maternel était quincaillier, mon mari médecin. Je suis une femme sérieuse, je mène bien ma maison, j'ai le goût du ménage, je touche du piano, je chante du Rossini, et j'excelle à faire des confitures d'abricot. » Ainsi édifié sur les vertus de l'aimable veuve, Schanfara se convertit. Elle s'était faite Chinoise pour lui plaire. Il redevient bourgeois de Paris pour l'épouser. Il appelle son chien *Azor* et son singe *Jocko*. Il mange des biftecks aux pommes de terre, et il met une cravate blanche, « allant en littérature, dit notre auteur, jusqu'à trouver J. B. Rousseau pittoresque, Racine amusant, Casimir Delavigne inventif, l'abbé Delille profond, Gustave Planche excellent critique, Béranger grand poëte, et Fénelon original... Tout ce qui était faux, commun, mesquin, vulgaire, il se mit subitement à le louer, au grand ébahissement de sa maîtresse... » Tant il fit, qu'on dressa le contrat. Un soir, dans la pagode un moment rendue à sa décoration primitive, et comme pour enterrer la synagogue avec honneur, le notaire arrive; Sylvie, qui avait pris le costume de Syrienne, « chanta, en s'accompagnant de la *cithra*, un air gouailleur qui fut *bissé*... » (Oh! le vilain mot, et aussi peu français que possible!) Puis on passa à la signature, Sylvie d'abord, ensuite Anselme, et enfin les témoins. « Quand tout fut fini, Polémon (le sapajou), qui avait regardé d'un air fort curieux tous ces gens griffonnant à tour de rôle au bas d'une page, sauta sur le dossier de la chaise du notaire, et, quand ce grave officier

public eut signé, le singe lui arracha la plume, et, la prenant à poigne-main, traça sur l'acte son parafe... » Ce parafe est le résumé du livre, qui n'est en réalité qu'une singerie : je veux dire une étude de singes. Je mets le pluriel. Sylvie, Schanfara, Polémon, autant de singes dont le moins original n'est pas celui qui ne dit mot. Les deux autres, dirais-je, sont de purs grotesques et de vrais crétins, si je ne soupçonnais M. Ernest Feydeau d'avoir voulu faire d'eux les mannequins et les plastrons d'une espèce de satire morale et littéraire.

Un mot cependant : quand on fait une satire, il faudrait savoir ce que l'on veut, se rendre compte de ce qu'on aime et de ce qu'on repousse, se décider entre les contraires et ne pas tout confondre sous prétexte de se moquer de tout. Anselme Schanfara est un *romantique à tous crins,* dites-vous. Soit! j'ai eu trop souvent maille à partir avec le romantisme dans ma longue carrière de critique, pour ne pas m'associer aux satires qu'on en fait; mais je les voudrais équitables et sensées, autant qu'une satire peut l'être. Schanfara n'est pas seulement une caricature. Comme romantique, il dépasse la mesure de l'absurdité humaine, mesure qui est pourtant bien large; et, quand il revient au bon sens, M. Feydeau ne sait que se moquer de sa conversion. Comme classique, Anselme est, au jugement de l'auteur, à quelques degrés au-dessous de son caniche, puisqu'il se met à aimer Racine, à lire Fénelon, qu'il trouve que Paul Delaroche était un peintre et M. de Montalembert un orateur. Expliquez-vous. Est-ce qu'il y a quelque chose entre aimer Racine et le traiter de « polisson, » comme au bon temps? Ce milieu, c'est peut-être de ne pas comprendre Racine du tout.

De quel style d'ailleurs M. Ernest Feydeau se moque-t-il des écrivains qu'il accuse justement de ne s'être pas beaucoup gênés avec la langue de Fénelon et de Voltaire? Nous

n'aurions, pour ranger l'auteur de *Sylvie* parmi les adeptes les plus « chevelus » du vieux romantisme, qu'à prendre au hasard quelques-unes de ses phrases, celle-ci par exemple: « Chaque chose a son côté faible. Esprit original, Anselme s'était laissé glisser peu à peu *sur la pente bien savonnée de la bizarrerie*, en s'abandonnant à l'exagération, qui jouait dans sa vie *le rôle du traîneau dans les montagnes russes*... » Celle-ci encore: « Les reflets des candélabres plantés à perte de vue sur les quais *enfonçaient* dans l'eau noire leurs spirales ardentes..., » etc., etc. Je conclus de ces citations que M. Ernest Feydeau ne sait pas trop ce qu'il veut, puisqu'il écrit en style prétentieux une satire contre la prétention, et que, voulant montrer son héros qui passe de l'absurdité à la bêtise, il lui donne les sentiments et les opinions d'un homme de bon sens. L'auteur de *Sylvie* a donc l'air de se moquer de nous encore plus que de son héros, et de lui-même plus que de nous. L'intention est originale, je le reconnais ; il n'en faut pas abuser.

M. Feydeau peut se permettre beaucoup; dans le genre qu'il a créé, il est célèbre. Grande amorce, la célébrité! Elle allèche le public. Elle attire, bon gré, mal gré, la critique. C'est la réflexion que faisait, il y a quelques jours, un écrivain d'un grand sens et d'un ferme esprit[1], à propos du livre même que nous étudions aujourd'hui. J'ai là sous les yeux, soit dit sans offenser M. Ernest Feydeau, dont je n'ai jamais contesté ni les bonnes intentions ni le talent, toute une variété de romans et de nouvelles qui n'ont rien à redouter de son voisinage. J'aurais pu donner à quelques-uns de ces livres la place que l'auteur de *Sylvie* nous a prise aujourd'hui; le lecteur n'y aurait rien perdu. Donnons-leur du moins une honorable mention en attendant mieux, ne

[1] M. Émile Montégut, dans la *Revue des Deux Mondes*.

fût-ce que pour répondre aux questions qui me sont adressées journellement sur les lectures qu'il faut faire et sur les livres qu'il faut emporter à la campagne. Il ne faut faire que de bonnes lectures ; voilà le principe. Il ne faut lire que des livres éprouvés par le temps ou recommandés par le suffrage du public sérieux. Le nombre en est plus grand qu'on ne croit. Que de nouveauté parmi les vieux livres ! Que d'amusement (puisqu'on parle de s'amuser) dans ces anciens récits, mémoires, correspondances, contes, romans et nouvelles du temps passé ! Ceux qui demandent du nouveau ont toujours l'air de se poser en bénédictins à qui rien n'a échappé dans l'immense répertoire ouvert par nos devanciers à la curiosité du présent. Méfiez-vous d'eux ! Ces affamés de lecture repoussent les gros morceaux ; ils vivent de friandises et d'entremets sucrés. Laissons le passé, puisque tout le monde est censé le connaître. Le présent seul est une mine inépuisable. Quel est l'homme un peu occupé d'autre chose qui ne regrette chaque jour de voir passer sous ses yeux tant de livres sérieusement conçus, habilement composés, écrits avec talent, et dont il ne connaît, hélas ! que les titres ? Quand l'homme est absorbé dans le souci de ses affaires ou dans les devoirs de sa profession, si la femme, au lieu de lire les *études* de M. Feydeau, ne s'attachait qu'aux produits supérieurs ou tout au moins distingués de la littérature contemporaine, elle finirait, je le sais bien, par acquérir cette supériorité relative que la Bruyère lui permet, que le bonhomme Chrysale lui refuse. Chrysale a raison. Arrière les femmes savantes ! Nous voulons des femmes éclairées, intelligentes, plutôt instruites qu'érudites, capables de s'associer à nos goûts littéraires et au besoin d'y suppléer... « A quelque cause, dit la Bruyère, que les hommes puissent devoir cette ignorance (volontaire) des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits,

n'aurions, pour ranger l'auteur de *Sylvie* parmi les adeptes les plus « chevelus » du vieux romantisme, qu'à prendre au hasard quelques-unes de ses phrases, celle-ci par exemple: « Chaque chose a son côté faible. Esprit original, Anselme s'était laissé glisser peu à peu *sur la pente bien savonnée de la bizarrerie*, en s'abandonnant à l'exagération, qui jouait dans sa vie *le rôle du traîneau dans les montagnes russes*... » Celle-ci encore: « Les reflets des candélabres plantés à perte de vue sur les quais *enfonçaient* dans l'eau noire leurs spirales ardentes..., » etc., etc. Je conclus de ces citations que M. Ernest Feydeau ne sait pas trop ce qu'il veut, puisqu'il écrit en style prétentieux une satire contre la prétention, et que, voulant montrer son héros qui passe de l'absurdité à la bêtise, il lui donne les sentiments et les opinions d'un homme de bon sens. L'auteur de *Sylvie* a donc l'air de se moquer de nous encore plus que de son héros, et de lui-même plus que de nous. L'intention est originale, je le reconnais; il n'en faut pas abuser.

M. Feydeau peut se permettre beaucoup; dans le genre qu'il a créé, il est célèbre. Grande amorce, la célébrité! Elle allèche le public. Elle attire, bon gré, mal gré, la critique. C'est la réflexion que faisait, il y a quelques jours, un écrivain d'un grand sens et d'un ferme esprit[1], à propos du livre même que nous étudions aujourd'hui. J'ai là sous les yeux, soit dit sans offenser M. Ernest Feydeau, dont je n'ai jamais contesté ni les bonnes intentions ni le talent, toute une variété de romans et de nouvelles qui n'ont rien à redouter de son voisinage. J'aurais pu donner à quelques-uns de ces livres la place que l'auteur de *Sylvie* nous a prise aujourd'hui; le lecteur n'y aurait rien perdu. Donnons-leur du moins une honorable mention en attendant mieux, ne

[1] M. Émile Montégut, dans la *Revue des Deux Mondes*.

fût-ce que pour répondre aux questions qui me sont adressées journellement sur les lectures qu'il faut faire et sur les livres qu'il faut emporter à la campagne. Il ne faut faire que de bonnes lectures; voilà le principe. Il ne faut lire que des livres éprouvés par le temps ou recommandés par le suffrage du public sérieux. Le nombre en est plus grand qu'on ne croit. Que de nouveauté parmi les vieux livres! Que d'amusement (puisqu'on parle de s'amuser) dans ces anciens récits, mémoires, correspondances, contes, romans et nouvelles du temps passé! Ceux qui demandent du nouveau ont toujours l'air de se poser en bénédictins à qui rien n'a échappé dans l'immense répertoire ouvert par nos devanciers à la curiosité du présent. Méfiez-vous d'eux! Ces affamés de lecture repoussent les gros morceaux; ils vivent de friandises et d'entremets sucrés. Laissons le passé, puisque tout le monde est censé le connaître. Le présent seul est une mine inépuisable. Quel est l'homme un peu occupé d'autre chose qui ne regrette chaque jour de voir passer sous ses yeux tant de livres sérieusement conçus, habilement composés, écrits avec talent, et dont il ne connaît, hélas! que les titres? Quand l'homme est absorbé dans le souci de ses affaires ou dans les devoirs de sa profession, si la femme, au lieu de lire les *études* de M. Feydeau, ne s'attachait qu'aux produits supérieurs ou tout au moins distingués de la littérature contemporaine, elle finirait, je le sais bien, par acquérir cette supériorité relative que la Bruyère lui permet, que le bonhomme Chrysale lui refuse. Chrysale a raison. Arrière les femmes savantes! Nous voulons des femmes éclairées, intelligentes, plutôt instruites qu'érudites, capables de s'associer à nos goûts littéraires et au besoin d'y suppléer... « A quelque cause, dit la Bruyère, que les hommes puissent devoir cette ignorance (volontaire) des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits,

n'aurions, pour ranger l'auteur de *Sylvie* parmi les adeptes les plus « chevelus » du vieux romantisme, qu'à prendre au hasard quelques-unes de ses phrases, celle-ci par exemple: « Chaque chose a son côté faible. Esprit original, Anselme s'était laissé glisser peu à peu *sur la pente bien savonnée de la bizarrerie*, en s'abandonnant à l'exagération, qui jouait dans sa vie *le rôle du traîneau dans les montagnes russes*... » Celle-ci encore : « Les reflets des candélabres plantés à perte de vue sur les quais *enfonçaient* dans l'eau noire leurs spirales ardentes..., » etc., etc. Je conclus de ces citations que M. Ernest Feydeau ne sait pas trop ce qu'il veut, puisqu'il écrit en style prétentieux une satire contre la prétention, et que, voulant montrer son héros qui passe de l'absurdité à la bêtise, il lui donne les sentiments et les opinions d'un homme de bon sens. L'auteur de *Sylvie* a donc l'air de se moquer de nous encore plus que de son héros, et de lui-même plus que de nous. L'intention est originale, je le reconnais ; il n'en faut pas abuser.

M. Feydeau peut se permettre beaucoup; dans le genre qu'il a créé, il est célèbre. Grande amorce, la célébrité ! Elle allèche le public. Elle attire, bon gré, mal gré, la critique. C'est la réflexion que faisait, il y a quelques jours, un écrivain d'un grand sens et d'un ferme esprit[1], à propos du livre même que nous étudions aujourd'hui. J'ai là sous les yeux, soit dit sans offenser M. Ernest Feydeau, dont je n'ai jamais contesté ni les bonnes intentions ni le talent, toute une variété de romans et de nouvelles qui n'ont rien à redouter de son voisinage. J'aurais pu donner à quelques-uns de ces livres la place que l'auteur de *Sylvie* nous a prise aujourd'hui; le lecteur n'y aurait rien perdu. Donnons-leur du moins une honorable mention en attendant mieux, ne

[1] M. Émile Montégut, dans la *Revue des Deux Mondes*.

fût-ce que pour répondre aux questions qui me sont adressées journellement sur les lectures qu'il faut faire et sur les livres qu'il faut emporter à la campagne. Il ne faut faire que de bonnes lectures; voilà le principe. Il ne faut lire que des livres éprouvés par le temps ou recommandés par le suffrage du public sérieux. Le nombre en est plus grand qu'on ne croit. Que de nouveauté parmi les vieux livres! Que d'amusement (puisqu'on parle de s'amuser) dans ces anciens récits, mémoires, correspondances, contes, romans et nouvelles du temps passé! Ceux qui demandent du nouveau ont toujours l'air de se poser en bénédictins à qui rien n'a échappé dans l'immense répertoire ouvert par nos devanciers à la curiosité du présent. Méfiez-vous d'eux! Ces affamés de lecture repoussent les gros morceaux; ils vivent de friandises et d'entremets sucrés. Laissons le passé, puisque tout le monde est censé le connaître. Le présent seul est une mine inépuisable. Quel est l'homme un peu occupé d'autre chose qui ne regrette chaque jour de voir passer sous ses yeux tant de livres sérieusement conçus, habilement composés, écrits avec talent, et dont il ne connaît, hélas! que les titres? Quand l'homme est absorbé dans le souci de ses affaires ou dans les devoirs de sa profession, si la femme, au lieu de lire les *études* de M. Feydeau, ne s'attachait qu'aux produits supérieurs ou tout au moins distingués de la littérature contemporaine, elle finirait, je le sais bien, par acquérir cette supériorité relative que la Bruyère lui permet, que le bonhomme Chrysale lui refuse. Chrysale a raison. Arrière les femmes savantes! Nous voulons des femmes éclairées, intelligentes, plutôt instruites qu'érudites, capables de s'associer à nos goûts littéraires et au besoin d'y suppléer... « A quelque cause, dit la Bruyère, que les hommes puissent devoir cette ignorance (volontaire) des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits,

n'aurions, pour ranger l'auteur de *Sylvie* parmi les adeptes les plus « chevelus » du vieux romantisme, qu'à prendre au hasard quelques-unes de ses phrases, celle-ci par exemple: « Chaque chose a son côté faible. Esprit original, Anselme s'était laissé glisser peu à peu *sur la pente bien savonnée de la bizarrerie*, en s'abandonnant à l'exagération, qui jouait dans sa vie *le rôle du traîneau dans les montagnes russes...* » Celle-ci encore: « Les reflets des candélabres plantés à perte de vue sur les quais *enfonçaient* dans l'eau noire leurs spirales ardentes..., » etc., etc. Je conclus de ces citations que M. Ernest Feydeau ne sait pas trop ce qu'il veut, puisqu'il écrit en style prétentieux une satire contre la prétention, et que, voulant montrer son héros qui passe de l'absurdité à la bêtise, il lui donne les sentiments et les opinions d'un homme de bon sens. L'auteur de *Sylvie* a donc l'air de se moquer de nous encore plus que de son héros, et de lui-même plus que de nous. L'intention est originale, je le reconnais; il n'en faut pas abuser.

M. Feydeau peut se permettre beaucoup; dans le genre qu'il a créé, il est célèbre. Grande amorce, la célébrité! Elle allèche le public. Elle attire, bon gré, mal gré, la critique. C'est la réflexion que faisait, il y a quelques jours, un écrivain d'un grand sens et d'un ferme esprit[1], à propos du livre même que nous étudions aujourd'hui. J'ai là sous les yeux, soit dit sans offenser M. Ernest Feydeau, dont je n'ai jamais contesté ni les bonnes intentions ni le talent, toute une variété de romans et de nouvelles qui n'ont rien à redouter de son voisinage. J'aurais pu donner à quelques-uns de ces livres la place que l'auteur de *Sylvie* nous a prise aujourd'hui; le lecteur n'y aurait rien perdu. Donnons-leur du moins une honorable mention en attendant mieux, ne

[1] M. Émile Montégut, dans la *Revue des Deux Mondes*.

fût-ce que pour répondre aux questions qui me sont adressées journellement sur les lectures qu'il faut faire et sur les livres qu'il faut emporter à la campagne. Il ne faut faire que de bonnes lectures; voilà le principe. Il ne faut lire que des livres éprouvés par le temps ou recommandés par le suffrage du public sérieux. Le nombre en est plus grand qu'on ne croit. Que de nouveauté parmi les vieux livres! Que d'amusement (puisqu'on parle de s'amuser) dans ces anciens récits, mémoires, correspondances, contes, romans et nouvelles du temps passé! Ceux qui demandent du nouveau ont toujours l'air de se poser en bénédictins à qui rien n'a échappé dans l'immense répertoire ouvert par nos devanciers à la curiosité du présent. Méfiez-vous d'eux! Ces affamés de lecture repoussent les gros morceaux; ils vivent de friandises et d'entremets sucrés. Laissons le passé, puisque tout le monde est censé le connaître. Le présent seul est une mine inépuisable. Quel est l'homme un peu occupé d'autre chose qui ne regrette chaque jour de voir passer sous ses yeux tant de livres sérieusement conçus, habilement composés, écrits avec talent, et dont il ne connaît, hélas! que les titres? Quand l'homme est absorbé dans le souci de ses affaires ou dans les devoirs de sa profession, si la femme, au lieu de lire les *études* de M. Feydeau, ne s'attachait qu'aux produits supérieurs ou tout au moins distingués de la littérature contemporaine, elle finirait, je le sais bien, par acquérir cette supériorité relative que la Bruyère lui permet, que le bonhomme Chrysale lui refuse. Chrysale a raison. Arrière les femmes savantes! Nous voulons des femmes éclairées, intelligentes, plutôt instruites qu'érudites, capables de s'associer à nos goûts littéraires et au besoin d'y suppléer... « A quelque cause, dit la Bruyère, que les hommes puissent devoir cette ignorance (volontaire) des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits,

aient sur eux cet avantage de moins... » Cela était-il vrai des contemporaines de madame de Sévigné? J'en doute. Mais n'insistons pas.

Nous voici loin du roman moderne. Il serait injuste de lui refuser sa place dans les provisions de lecture que la saison conseille et que le loisir de la campagne encourage. Madame Sand reste la maîtresse du genre. Ses derniers ouvrages n'ont pas besoin d'être recommandés. Ils sont partout. Elle en a fait de meilleurs. Elle n'a pas écrit de plus belles pages que les dernières de *Valvèdre*. Valvèdre est, malgré tout, un caractère étrange, qu'on voudrait estimer, qu'on ne peut aimer. Après madame Sand, et toujours loin d'elle, bien des écrivains, plus ou moins connus, aspirent à détacher pour eux quelques-unes des feuilles de ce laurier populaire que son génie de romancier a conquis. Quelques-uns y réussiront tôt ou tard, pour peu qu'ils se défendent de cette facilité banale qui est l'écueil du genre. Balzac avait le travail difficile. Rien ne porte à croire que l'admirable prose de madame Sand coule à flots pressés sous sa plume. Même dans le roman, c'est le style qui fait vivre les œuvres de l'esprit. Les écrivains durent. Les « amuseurs » sont vite oubliés. MM. Louis Énault, Paul Perret, Hector Malot, Charles Monselet, Laurent Pichat, Eugène Müller, Ernest Serret, Jules de Wailly, Gustave Chadeuil, Arnould Frémy, sont certainement parmi les plus agréables conteurs du moment, et on ne risque rien, quand on a quelques heures à donner à un plaisir, de s'essayer à la lecture de leurs plus récents ouvrages. Un livre charmant entre tous, ce sont encore les nouvelles imitées de l'anglais par M. Forgues. *Ma vie de garçon* est un chef-d'œuvre plein de vérité, de malice, d'observation et de bon sens. Rien de plus amusant, au vrai sens du mot, que l'*Histoire des tribulations de maître Fabricius*, par M. Charles Rabou, rien qui rappelle mieux la verve et l'entrain de nos vieux conteurs. *Gildas*, par

M. Francis Wey, est un récit d'une portée tout à fait sérieuse dans le cadre le plus agréable. L'auteur anonyme de *Perdita* s'est essayé à une nouvelle étude, *Chrétienne et Musulman*, toute remplie, comme la première, de sensibilité, d'inexpérience et de beau langage. M. Paul Foucher a voulu donner à la littérature romanesque quelques-unes des heures qu'il peut dérober à la politique et au théâtre. Il a vivement caractérisé, dans un récit très-rapide, ce qu'on appelle dans le monde une *vie de plaisir*. Il a sondé d'une main courageuse « cette coupe des voluptés coupables » dont les saveurs irritantes se mêlent si longtemps encore à nos meilleures pensées, après que nous avons échappé à leur ivresse. Les *Contes populaires de la Gascogne* font ressortir avec autant de finesse que de vérité, sous la plume de M. Cénac-Moncaut, dans une suite de récits empruntés aux traditions locales, les qualités et les défauts qui caractérisent l'aimable physionomie des sujets de Jean d'Armagnac et de Henri IV. J'en passe, et des meilleurs. Mais il faut finir. Cette étude appartenait à M. Feydeau. Ne lui en dérobons rien de plus. Il s'est fait une place à part dans le roman français. Laissons-lui sa place, que personne ne lui disputera peut-être, dans notre critique.

VII

La personnalité dans le roman.

— 27 novembre 1859. —

I

Bussy-Rabutin écrivait au duc de Saint-Aignan le 12 septembre 1665 :

« ..... Je vous dirai, monsieur, qu'il y a cinq ans que, ne sachant à quoi me divertir à la campagne où j'étois, je justifiai bien le proverbe, que l'oisiveté est mère de tout vice ; car je me mis à écrire une histoire, ou plutôt un roman satirique, véritablement sans dessein d'en faire aucun mauvais usage contre les gens dont je parlois, mais seulement pour m'occuper alors, et tout au plus pour le montrer à quelques-uns de mes bons amis, leur en donner du plaisir et m'attirer de leur part quelque louange de bien écrire...[1]. »

Quand Bussy-Rabutin écrivait cette lettre au duc de Saint-Aignan, il était depuis cinq mois, et pour longtemps encore, à la Bastille. Quel était son crime? Tout le monde a lu

[1] La *Lettre apologétique* de Bussy se trouve tout au long dans la nouvelle et excellente édition des *Mémoires de Roger de Rabutin, comte de Bussy*, publiée par M. Ludovic Lalanne. Chez Charpentier ; deux volumes. Paris, 1857.

l'*Histoire amoureuse des Gaules*. Si on regrette qu'un galant homme ait poussé jusqu'à cet excès de style des rancunes de courtisan ou d'amoureux, combien de circonstances qui atténuent sa faute! Bussy, « le meilleur officier de mon armée pour les chansons, » disait Turenne, — Bussy écrivait pour s'amuser. L'excuse était médiocre; mais son récit n'était pas destiné à l'impression; il ne circulait que sous le manteau d'une perfide amie. Enfin Bussy expiait sa diffamation élégante par la disgrâce de sa vie entière. Tout cela ne veut pas dire que nous reprochions à la pruderie de son siècle ou de son roi le châtiment dont il fut victime. Nous tenons à établir au contraire, en approuvant cette rigueur, à quel point nous blâmons, au nom de la justice, de la décence et du goût, ce que Bussy-Rabutin appelle le *roman satirique*, c'est-à-dire la diffamation sous le couvert du roman.

J'ai cherché les circonstances atténuantes de l'écrit de Bussy; je pourrais faire subir au livre que vient de publier madame Colet[1] une épreuve toute contraire. Ce livre est l'œuvre d'une femme. Il est imprimé, il circule librement. Autre différence : il n'y a plus de Bastille. La loi protége les personnes contre la diffamation directe; elle ne les garantit en rien des coups de la diffamation détournée. Pour peu que la calomnie se déguise, le terrain lui appartient; le dernier mot lui reste Je me trompe : le dernier mot est à l'opinion et à la critique. Ces écrits qui bravent toutes les convenances, n'ayant à craindre aucune loi, sont justiciables de la conscience des honnêtes gens. C'est encore quelque chose. Aussi prenons-nous ces livres au sérieux non pour ce qu'ils valent, c'est souvent bien peu, mais pour cette sorte d'autorité funeste qu'usurpe toujours un scandale public que la loi a oublié, que la malignité humaine encourage et que le succès protége.

[1] *Lui*, roman contemporain. Un volume. 1859.

Personne n'attend de moi, je l'espère, que j'administre ici la preuve du caractère diffamatoire dont le *roman contemporain* de madame Louise Colet porte la trace manifeste à toutes ses pages. Il me suffit que cette assertion ne puisse être niée. Je ne défendrai non plus aucun de ceux qu'elle a attaqués. Aucun ne voudrait être défendu contre elle, même par nous. Le dommage causé à quelques amours-propres, les uns trop fiers pour ramasser une injure personnelle dans la fange du chemin, les autres trop habitués à n'épargner personne pour n'être pas indifférents, même sous la plume d'autrui, à leur propre diffamation; — ce dommage n'est rien. La question de principe est tout. Quels que soient les justiciables que s'est donnés madame Louise Colet, personne n'avait le droit de descendre dans leur vie privée. Personne n'a le droit, sous prétexte qu'il m'a jeté un voile sur la figure, de m'introduire, comme un personnage né de sa fantaisie, dans une aventure scandaleuse et de m'y faire jouer un rôle odieux. Personne n'a le droit d'ameuter la foule autour de mon nom, couvert d'un pseudonyme grotesque, en me désignant d'ailleurs par mon costume, mes habitudes, mes œuvres et ma profession. Je dis que personne n'a ce droit de la diffamation indirecte, assez déguisée pour échapper au juge, assez transparente pour amuser les badauds, mêlant avec un art perfide le miel au poison, tenant d'une main le poignard qui frappe au cœur, de l'autre agitant les grelots qui attirent les gens. Quand je parle ainsi, ai-je besoin d'ajouter que je n'ai personnellement aucun grief de ce genre à reprocher à l'auteur du *roman contemporain?* Me serais-je plaint si madame Louise Colet m'avait attaqué? C'est le malheur, c'est aussi l'indignité de ces coups fourrés de la satire personnelle : ceux qu'elle atteint sont les premiers à se reconnaître, les derniers à se plaindre. Qui accepterait une injure accolée à son vrai nom, et publiée à son de trompe dans un livre ou dans

un journal? Fatale contradiction des mœurs sociales! Ce que je ne supporterai pas sous mon nom, imprimé tout entier, je n'ai aucun droit de le relever s'il y manque une seule lettre, même quand toutes les autres circonstances de la calomnie se rapportent strictement à ma personne. Quelle est donc la puissance du mal dans notre société civilisée, si la justice et le droit en ont si peu? Comment n'y a-t-il, entre le juste redressement que la loi autorise et l'impunité insolente qu'elle tolère, que l'épaisseur de quelques lettres en plus ou en moins? Je ne me charge pas de résoudre ces questions. Je les signale, non pour appeler sur des délits insaisissables une répression difficile, mais pour armer l'opinion à défaut de la justice. *Tua res agitur!* La société n'a pas le droit d'imiter ces navigateurs insensibles qui continuent stoïquement leur course, laissant derrière eux des navires désemparés, ou ces voyageurs trop prudents qui, en sûreté sur la route, ferment l'oreille aux cris des gens qu'on égorge dans la traverse.

Autant j'ai tenu à poser ici nettement, dans une question aussi délicate, des principes qui me semblent incontestables, autant je désire qu'on ne me croie pas épris d'un zèle ridicule pour une inviolabilité universelle et illimitée de la personnalité humaine. Je sais les droits de la satire politique, ceux de la comédie, ceux de la morale. Je sais aussi où s'arrête le privilége du foyer domestique. La vie privée est inviolable, à une condition : c'est que les auteurs de Mémoires et de Confidences ne nous livreront pas le secret de leur vie intime. Une fois donné, il est à nous. J'ai exercé, pour ma part et trop souvent, ce triste droit de pénétrer dans la vie des autres. Je ne l'ai jamais fait qu'avec le flambeau qu'on m'avait mis dans la main. Je n'ai jugé que les actes qu'on m'a livrés. Quand les faiseurs de Mémoires nous donnent tout d'eux-mêmes, nous prenons ce qu'il nous plaît. La satire est vieille comme le monde. Le roman sati-

rique n'est pas né d'hier. Madame Louise Colet elle-même ne l'a pas inventé. Le mal ne s'invente pas. On le trouve tout fait. Si vous avez l'idée d'un procédé violent, inique, inexcusable, de quelque grosse méchanceté, toute bouffie de fiel et d'orgueil, regardez-y-bien, quelqu'un en aura eu la pensée avant vous. Le roman de mœurs, précisément parce qu'il vise à la peinture de la vie réelle, semblait créé pour servir de cadre à des personnalités de toute nuance. C'était là son écueil. Combien y sont tombés avant madame Colet! La personnalité crue est la honte du roman, comme elle serait la suppression de l'art et la fin de toute invention.

Je sais qu'il est une certaine mesure permise dans la reproduction des circonstances et des personnes dont l'histoire de la société se compose; mais il en est de ces emprunts que le roman peut faire à la vie sociale comme de ces armes dangereuses qui veulent être maniées par des mains habiles. L'art y peut tout. La malveillance n'y suffit pas. Notre littérature ancienne est pleine de personnalités ingénieuses, d'allusions délicates; elle fourmille de portraits historiques et littéraires dont une érudition infatigable retrouve chaque jour la clef perdue dans la nuit des temps. La langue française a longtemps aimé, trop peut-être, les anecdotes, les *historiettes*, les nouvelles galantes, les petits scandales joyeusement contés. Quand elle s'est purifiée et raffinée, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, elle n'a pas renoncé aux franchises de son enfance. Elle est restée volontiers médisante et caustique, avec plus de finesse, d'à-propos, de circonspection, de respect humain. Elle a eu des chefs-d'œuvre, comme les *Mémoires du chevalier de Gramont* par exemple, qui n'étaient que des récits de médisances bien tournées. Dans une sphère plus élevée, et sans parler de ses poëtes et de ses comiques, — Montaigne, d'Aubigné, Saint-Simon, la Bruyère,

le Sage, sont parmi les plus admirables médisants que le monde ait jamais eus, — ni déclamateurs, ni sophistes, ni ramasseurs d'ordures, quoiqu'on en trouve dans leurs livres; mais c'est l'alliage de leur monnaie d'or. Certes la malignité humaine s'est fait une large place dans ces œuvres du temps passé. Je ne dis pas que la méchanceté n'y ait eu parfois aussi la sienne, témoin Tallemant des Réaux, Bussy lui-même et ce Lagrange-Chancel qui, après avoir fait des satires contre le Régent qui l'avait protégé, en fit une, étant en prison, contre son geôlier qui le traitait bien. La méchanceté toute seule est une détestable inspiration. La satire elle-même ne doit ressembler, ni à un guet-apens, ni à une vengeance. Croit-on que Juvénal ait voulu se venger du ministre de Tibère, l'odieux Séjan? Juvénal défend Séjan plus qu'il ne l'attaque. Il le défend parce qu'il a été condamné, non jugé. Il s'en prend au peuple et à l'empereur. Cette préoccupation du juste et de l'injuste, ce noble souci de moralité publique, cette générosité de sentiment, c'est la rançon de bien des violences sous la plume des grands satiriques.

L'esprit se sent toujours des bassesses du cœur.

Si je sens le venin caché de vos rancunes au fond de vos philippiques, si votre indignation n'est qu'une revanche personnelle, votre livre est mauvais. Les vrais écrivains, quand ils ne se sentent pas complétement désintéressés, lèguent leur œuvre à l'avenir. La postérité prononce; elle fait la part de la vérité et de l'erreur. Si le duc de Saint-Simon eût publié ses Mémoires de son vivant, il fût tombé avec tout son génie au niveau des pamphlétaires que poursuivait, de son temps, la juste rigueur des lois. Pourquoi le duc de Raguse, pour l'honneur de son nom, ne laissait-il pas dormir un siècle, sous la pierre de son tombeau, les souvenirs de sa longue vie, si hâtivement publiés après sa mort?

Il aurait peut-être obtenu, après cent ans, l'autorité d'un grand témoignage que cette précipitation lui a fait perdre. Le temps ne donne pas l'autorité à la médisance et à la calomnie ; il leur ôte cette portion de leur venin qui, répandu dans la foule, falsifie l'histoire. A un siècle de distance, le grand Villars, lui qui, partant pour la bataille de Denain, se recommandait à la protection de Louis XIV contre ses ennemis de la cour, plus dangereux pour lui que les impériaux, — Villars, disons-nous, put braver Saint-Simon; et les héritiers du prince Eugène Napoléon n'auraient pas eu, dans cent ans d'ici, à faire un triste procès à ceux du duc de Raguse.

II

Revenons au livre de madame Colet.

J'ai insisté, un peu longuement peut-être, sur les questions délicates qui s'y rattachent. Sur le livre même je voudrais glisser rapidement. Il faut pourtant que j'en donne une idée à ceux qui, prévenus par moi, auront le bon sens de ne pas le lire. Madame Colet, je lui rends cette justice, n'a pas voulu raconter sa vie propre. Elle a donné la parole à une certaine marquise de Rostan, une de ses connaissances intimes. Elle écrit sous sa dictée. Cela s'appelle sauver les apparences. Soit; la marquise de Rostan nous est commode. On a dit qu'il y avait parfois bien de l'égoïsme dans l'amour. Peut-être n'en manque-t-il pas dans cet intérêt que madame Colet montre à son héroïne... Mais passons, l'heure s'avance, et il n'est pas bon de s'attarder au fond des bois.

La marquise Stéphanie de Rostan raconte donc un soir à madame Louise Colet, dans une heure de sympathique effusion, une aventure qui lui est arrivée avec *lui*. *Lui*, c'est

ce poëte populaire et charmant, récemment loué à l'Académie, mort en 1857, et dont la mémoire n'a pas cessé d'être en butte, depuis un an, à toute sorte d'accusations scandaleuses et d'apologies compromettantes. Albert de Lincel est son nom dans l'histoire de madame de Rostan. Celle-ci a été rencontrée un jour par Albert, alors très-jeune, et elle l'était aussi, à une soirée de l'Arsenal, chez l'aimable Nodier. Quelques années s'écoulent. Albert a fait un fatal voyage en mauvaise compagnie. Il est allé à Venise perdre son âme, son temps, son argent et son génie. Il est revenu buveur d'absinthe et libertin. C'est à ce moment qu'il retrouve madame de Rostan. Celle-ci est devenue veuve ; elle est pauvre, elle habite un quatrième étage ; elle a un fils de sept ans à élever. Elle traduit des romans anglais pour gagner sa vie. Tout cela est très-respectable ; mais il ne faudrait pas tant parler de sa vertu et faire tant de parties avec Albert au Jardin des Plantes et au bois de Boulogne. Même protégée (et pas toujours) par la présence de son enfant, la belle Stéphanie nous semble un peu fourvoyée dans la société de ce viveur illustre, tour à tour amoureux timide ou débauché impertinent, qui débute avec elle par demander un verre de vin bleu à sa cuisinière, et finit par lui dire, un jour qu'elle persiste à le rebuter : « Cela m'avertit que je dois me retirer... Oh ! marquise, vous ne savez pas où vous m'envoyez !... »

Au fait, ce pauvre poëte après lequel s'acharnent en ce moment toutes les femmes qu'il a aimées, par une sorte de contraste avec le sort de l'antique Orphée que les femmes de la Thrace punirent si cruellement de ses mépris,

Discerptum latos juvenem sparsere per agros,

Albert de Lincel joue un triste rôle dans toutes ces élégies de la médisance qui ont son souvenir pour objet. Dans le

récit de madame de Rostan, non-seulement Albert de Lincel consomme une quantité effroyable de verres d'absinthe, sans effaroucher cette grande dame, mais il agit et, qui pis est, il parle souvent comme un sot; témoin le propos de tout à l'heure. Une autre fois, visitant avec la marquise la ménagerie du Jardin des Plantes : « Plus je vous regarde, lui dit-il, *plus je vous trouve les yeux de l'antilope*. Si je le pouvais, j'emporterais cette charmante bête chez moi, elle remplacerait mon chien qui jappe et que je n'aime plus. Serait-elle gracieuse, là, couchée près de votre fils, et le caressant comme vous le caressiez tout à l'heure quand vous m'avez inspiré un mouvement féroce. J'avais eu, pour vous, peur du lion, et une minute après *j'aurais voulu être moi-même le lion, vous emporter dans mes griffes et vous dévorer...* » Albert de Lincel est quelquefois plus galant, le jour entre autres où madame de Rostan nous le montre armé d'une fourchette d'ivoire, fouettant auprès de la fenêtre une demi-douzaine de blancs d'œufs qui « bientôt montèrent en neige sous les coups de sa main nerveuse. » Stéphanie ne se décourage jamais avec Albert. Elle a bien raison. Elle accepte tout de lui, même ses injures, sans lui rien donner. C'est ici qu'il nous faut dire un mot du mystère qui plane sur sa destinée. Pourquoi, en effet, la marquise de Rostan, qui aime Albert de Lincel et qui ne sait rien refuser de lui, ni son bras à la promenade, ni ses dîners en tête-à-tête, ni sa voiture pour aller au Bois, ni ses déclarations, ni ses boutades, ni ses œufs à la neige, pourquoi madame de Rostan ne veut-elle rien lui donner?

Madame de Rostan, au moment où elle raconte son histoire à son amie intime, est visiblement une femme qui n'est plus jeune et qui n'a rien gagné à vieillir, si ce n'est de l'embonpoint. Il est vrai que sa jeunesse avait eu déjà, s'il faut l'en croire, une certaine avance sur ce gracieux bénéfice de la maturité. C'est elle-même qui nous apprend

que « son mari, bizarre et jaloux, la contraignait à ne paraître dans le monde qu'avec des robes montantes et les bras cachés sous des manches longues. » Une fois veuve, Stéphanie s'était naturellement affranchie de cette consigne; si bien qu'un jour la seconde héroïne de son histoire, cette Antonia Back, l'auteur de romans célèbres que tout le monde a lus, lui dit en plein salon : « *Madame, vous avez des épaules et des bras de statue grecque...* » Madame de Rostan s'empresse d'enregistrer un témoignage si flatteur, auquel elle ajoute bientôt celui d'Albert de Lincel : « Vous n'êtes pas coquette et fausse, vous ! Non, vous suivez les aspirations de votre nature forte et vivace. Oh ! cela est certain : il y a dans l'amour des lois physiques et impérieuses trop négligées dans les sociétés modernes. Je suis trop faible, trop grêle et trop vieilli pour vous, belle et robuste... Je ne suis pour vous qu'un spectre qui rêve la vie ! Oh ! vous avez raison, *le pâle et maladif Hamlet ne saurait animer la Vénus de Milo...* » A ce certificat délivré par un si fin connaisseur, madame de Rostan ne manque pas de joindre le suffrage de madame Colet, et enfin le sien propre. Voici d'abord ce qu'écrit madame Colet, parlant de madame de Rostan dans l'introduction du récit : « La taille svelte, le cou d'un blanc de marbre, la tête expressive, couronnée d'une abondante chevelure d'un blond doré, le buste appuyé et cambré contre le dossier d'un fauteuil, tandis que ses deux petites mains croisées soutenaient son genou ployé. *Dans cette attitude de la Sapho de Pradier*, ses larges manches pendantes laissaient à découvert jusqu'au coude deux bras d'un modelé parfait et d'une blancheur éblouissante... » Je vous fais grâce du témoignage de la marquise sur elle-même. Il me faudrait reproduire, dans sa prose par trop accentuée, toutes les effusions où l'entraînent, par une certaine température, l'ardeur de son sang méridional et l'attente de l'objet aimé. Il me faudrait la montrer sentant en elle,

comme elle l'écrit, « la séve des arbres et des plantes qui poussent et qui fleurissent; des rougeurs subites colorant ses joues; la flamme plus vive jaillissant de son regard; puis des bouffées brûlantes lui montant au cerveau, l'esprit flottant indécis dans les bouillonnements du sang, ainsi qu'une liane emportée sur l'écume d'un torrent; l'âme déracinée; la volonté anéantie par les forces formidables de la nature... » Il faudrait, dis-je, pour avoir le témoignage personnel de madame de Rostan sur elle-même, reproduire toutes ces litanies de l'amour physique où elle excelle; je ne le veux pas, et pour cause. A quoi bon remettre en vile prose dans la bouche de la marquise ce que madame Louise Colet écrivait il y a dix ans en belle poésie, quand elle s'écriait :

> O nature! je sens ton souffle et ton esprit!
> En toi la séve court! en moi monte la flamme!
> Mes bras cherchent des bras, mon âme appelle une âme [1]!...

Et aussi bien nous connaissons désormais Stéphanie de Rostan. C'est une idolâtre. Son idole, c'est elle. A un pareil culte il faut un autel. Madame de Rostan, quand minuit sonne et quand ses cheveux dénoués tombent en flots d'or sur ses blanches épaules, s'adore devant son miroir. Elle s'admire, elle se détaille; elle dit : *J'étais en beauté.* Pourquoi pas? Stéphanie est « une fille du soleil, » comme elle nous l'apprend encore quelque part. Cette parenté illustre la rattache à la Phèdre antique dont elle a l'effusion ardente, le désir altéré, l'impatiente convoitise, l'invocation lyrique à toutes les puissances du ciel et à toutes les forces de la nature...

> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

[1] *Ce qui est dans le cœur des femmes*, poésies par madame Louise Colet. Paris, 1852.

Stéphanie est une prêtresse de l'amour physique. Elle le célèbre dans des tirades qu'aucune langue honnête ne peut traduire. Elle le glorifie dans des dithyrambes qui auraient pu être chantés dans les bacchanales de la Phrygie ou dans les mystères de la Bonne Déesse. Et malgré tout, madame de Rostan ne veut rien donner à Albert de Lincel...

Elle résiste; oui, elle résiste jusqu'à la dernière limite de son courage et de sa vertu; et même une nuit, revenant du spectacle avec le poëte amoureux, elle est obligée de sauter en bas de sa voiture.... Elle s'en va tomber, meurtrie, sur un amas de décombres. C'était bien sa faute. Elle avait mis ce soir-là « une robe de mousseline pour pouvoir supporter la double chaleur de l'atmosphère et de la tragédie » (on donnait *Œdipe*). « Mes épaules et mon sein se détachaient à travers le clair tissu et mes bras étaient presque à découvert. » — « Vous n'avez mis cette robe que pour me tenter, disait Albert d'une voix sourde et sinistre. J'ai assez souffert, je ne veux plus souffrir. Il ne fallait pas vous vêtir comme celles qui nous provoquent... Allons, ma belle, le lion a rugi! Il faut vous soumettre... » C'est alors que madame de Rostan s'était élancée par la portière.

Le secret de toute cette tragi-comédie d'amour, le voici en deux mots : La marquise a un amant qui fait un roman de mœurs à cent lieues de Paris, et qui ne vient chez sa maîtresse qu'à ses jours, entre deux chapitres. Madame de Rostan attend Léonce toute l'année. Elle lui est fidèle. Un soir qu'elle l'attend plus que jamais parce qu'il s'est annoncé par une lettre, Albert arrive portant d'une main une petite cage dorée qui renfermait deux perruches, de l'autre une seconde cage à treillis d'argent dans laquelle voltigeaient deux colibris. Vous figurez-vous le poëte de *Mardoche* entre ses colibris et ses perruches? Comment ne pas reconnaître une attention si délicate? Embarras de la marquise..... « J'ai un dîner de famille, aujourd'hui, à cinq

heures, dit-elle; à demain donc, cher Albert. » Cependant Albert ne bougeait pas. L'aiguille de la pendule marchait toujours, les oiseaux jasaient; Stéphanie prêtait l'oreille au bruit de la rue. Passant par la salle à manger, Albert vit Marguerite (la cuisinière) qui mettait le couvert : une tarte aux cerises s'étalait sur le buffet entre les deux cages. Une voiture venait de s'arrêter devant la maison. Le poëte comprit qu'il fallait céder la place. « Adieu donc! » dit-il. Il descend l'escalier. Léonce le monte. « Qu'y a-t-il de nouveau? demandait un ministre à son rival qu'il rencontra sur le grand escalier des Tuileries. — Rien, dit l'autre; je monte et vous descendez. »

L'intérêt du récit de madame de Rostan, si elle s'était peinte avec plus de réserve, ce serait le péril que court incessamment sa pudeur. Le défaut de son livre, c'est que personne ne croit à sa vertu. Où il n'y a ni sagesse, ni prévoyance, ni maintien, ni respect de l'enfance, ni souci de l'opinion, où voulez-vous que se loge la vertu? Quand une femme met si volontairement toutes les apparences contre elle, elle peut nier sa défaite; elle peut faire étalage de sa fidélité. Nous en croyons juste ce qui nous plaît. Bussy-Rabutin disait avec impertinence de sa belle cousine : « Pour en parler franchement, je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes; mais je le tiens.... devant Dieu. » Rien que pour ce mot-là, il aurait fallu mettre Bussy à la Bastille. J'espère qu'on ne me mettra pas en prison, si je crois que Léonce, l'amant de la marquise de Rostan, s'est bien moins *tiré d'affaire devant les hommes* que le mari de madame de Sévigné.

Finissons ce badinage. La triste histoire que celle-ci! Et qu'il a dû en coûter à madame Louise Colet d'écrire un pareil livre sous la dictée d'une telle femme! Nous savons maintenant quelle est cette autorité imposante qui s'est donné la mission de juger la société française, de fronder

ses mœurs, de marquer ses souillures, de rédiger la chronique scandaleuse de nos boudoirs et de nos salons! Nous savons quelle est cette « justicière » impitoyable de nos travers et de nos vices! Une femme, une dame, qui prend ainsi le public à témoin de ses extases amoureuses, qui en fait le confident de ses théories sur l'amour physique, le complice de ses diffamations intéressées! Une mère qui ose écrire que « les souvenirs enflammés de sa passion *lui gâtaient les pures caresses de son enfant*... » une femme d'esprit qui ose excuser sa propre impudeur en se posant cette question inepte : « *Est-ce que l'enfant est impudique* parce qu'il se souvient avec bonheur de s'être endormi sur le sein de sa nourrice?... » Oui, madame Colet a dû regretter bien des fois, pendant le cours de ce récit, d'avoir prêté sa plume élégante à ces tristes et hideuses confidences! Il nous est arrivé souvent, quant à nous, d'avoir à relever, dans les écrits que le courant de la critique nous apporte, l'impudique excès de la pensée et du style. Quand l'auteur est une femme, ce n'est plus la dégradation de l'art qui nous préoccupe, c'est l'honneur de la femme dont nous prenons un douloureux souci. C'est par respect pour elle, et en dépit d'elle, que nous rougissons. Que madame Louise Colet y prenne garde. Une inexplicable complaisance a engagé sa plume dans la complicité d'une coquette sensuelle, à qui son âge, devenu respectable, n'inspire pourtant que de mauvaises pensées. Que madame Colet se défie de madame de Rostan, quelque raison secrète qu'elle puisse avoir de l'aimer. Qu'elle consulte le juste orgueil du talent qui l'inspirera mieux qu'une telle alliance. A continuer une pareille œuvre, il n'est pas de si blanche hermine qui ne puisse être souillée, pas de couronne académique qui ne perde tout son honneur et tout son éclat.

Un mot encore : Dans la chronique des aventures de la marquise de Rostan avec Albert de Lincel, madame Colet a

encadré un long épisode des amours du poëte avec une femme célèbre, entre toutes, par ses écrits. Pourquoi n'en disons-nous rien? est-ce la place seule qui nous manque? Si nous aimions le scandale, l'occasion serait bonne. Je ne sais rien qui y prête plus que « les scènes de Venise, » vraies ou supposées, telles que madame de Rostan les raconte. Mais qu'avons-nous à faire, une fois de plus, des tristes amours de M. de Musset, quand nous avons ses charmants ouvrages? A quoi bon ces reliques souillées après ces chefs-d'œuvre? Quel intérêt pour nous de savoir quel jour et de quelle manière M. de Musset fut trompé par sa maîtresse dans cette fameuse chambre à coucher dont madame de Rostan nous fait une troisième description?

..... Lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

Tout le public de France semble avoir aujourd'hui, pour les scènes de Venise, l'indiscrète curiosité de Plautine dans la tragédie du vieux Corneille[1]. Nous tournons depuis un an autour de cette sotte question : Que s'est-il passé, à Venise, au temps de M. de Musset? Madame Sand nous l'a raconté à sa manière « *en utilisant son expérience,* » nous dit-elle[2]. Voici venir madame Colet qui prend la parole à son tour : « L'envie, écrit-elle, s'attaque aux spectres comme aux vivants, et parfois *l'amour irrite les outrages;* c'est alors que *l'amitié* leur doit la vérité, cette justice éternelle. » Cette vérité, que madame Colet devait au poëte, je doute qu'elle profite à sa mémoire. L'*Enfant du siècle* n'est pas plus intéressant dans les récits de ses apologistes

[1] *Othon* acte II, scène 1re.
[2] *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1859, introduction de *Jean de Laroche.*

que dans ce triste livre qu'il a appelé ses *Confessions*. Ces souvenirs contradictoires luttant sur une tombe à peine fermée ; ces lettres d'amour sortant de leurs cachettes parfumées pour affronter le dégoût public; ces scènes hideuses où le scandale le dispute à la pitié dans l'impression du spectateur; — tout cela, n'en déplaise au dévouement d'un frère, homme de cœur et de talent, n'est conforme « ni au bon goût, qui est une règle de l'art, nous dit madame Sand, ni au respect des personnes qui est une règle de conduite... » J'ajoute que le respect des personnes est un strict devoir de probité et de conscience.

Quoi qu'il en soit, ce qui restera de ce scandaleux procès fait à une mémoire illustre, c'est la plus étrange sensation d'immoralité impudente dont notre âge ait encore été témoin. Notre société n'est pas plus parfaite qu'une autre, elle n'est pas plus mauvaise; mais je défie qu'on lise les trois écrits qui ont eu les amours de M. Alfred de Musset pour objet, sans se croire transporté dans un autre temps et dans une autre atmosphère que celle où nous vivons. Quoi! ces deux amoureux, l'un un grand poëte, l'autre une femme de génie, qui se lèvent la nuit pour aller ramasser dans la fange d'un ruisseau des parcelles de papier déchiré qu'ils se disputent pour se confondre; ce viveur nonchalant qui jette insolemment à sa maîtresse l'argent qu'il est allé gagner dans un tripot pour subvenir aux frais du ménage; ce rival de l'amant que congédie la femme en lui glissant « dans le gousset » un billet de mille francs; ces amants qui se réconcilient pour s'épier de plus près et qui se rapprochent dans une étreinte amoureuse en se méprisant (« ... *désormais notre amour, amer comme la haine, ne sera plus qu'un défi des sens à la conscience,* » etc., etc.); quoi! tout cela, c'est notre temps!... Nous savions bien qu'on avait découvert récemment, sur notre vieille terre de France, un demi-monde et même un

quart de monde. Nous y joindrons toutes les subdivisions qu'on voudra; l'échelle de la dégradation humaine est infinie; mais où mettrez-vous « les scènes de Venise? » Un peu de vérité, beaucoup de fictions indécentes et quelques mensonges intéressés, c'est l'histoire de bien des livres au temps présent. Écoutez ce qu'on en disait autrefois :

« Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements. Le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle. Qu'est-ce, après tout, que la vérité? La conformité à nos idées. Or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle. Ainsi il n'y a point proprement de mensonge[1]..... »

Combien de livres modernes qui pratiquent cette belle théorie! Et qu'est-ce que la calomnie, s'il vous plaît?... Le mensonge dans la diffamation.

[1] L'*Écossaise*, acte II, scène III.

QUATRIÈME PARTIE

MÉLANGES

I

De la prétendue décadence de l'esprit littéraire en France.

— 6 FÉVRIER 1859. —

M. de Pontmartin ajoute un volume[1] à la suite déjà longue (le public ne s'en plaint pas) de ses *Causeries littéraires*. Ce volume est le cinquième de la série. Comment ces livres, composés d'articles et condamnés à une diversité inévitable, font-ils leur chemin dans le monde? Comment vivent-ils de cette seconde vie que leur donne l'éditeur, après avoir si largement vécu de la publicité que procure le journal? Est-ce un mince mérite de trouver tant de lecteurs sérieux après tant d'autres qui ne l'étaient guère? D'où vient que la critique quotidienne, condensée en volume, obtient un succès qui manque parfois à des œuvres inédites? Le lecteur, gâté par tant de publications d'un goût équivoque, cherche-t-il, en étudiant des recueils de ce genre, à redresser son jugement et à raffermir sa raison? Lit-il les critiques en désœuvré ou en converti, pour s'amuser ou faire pénitence? Je pose ces questions. Je laisse au char-

[1] *Nouvelles Causeries du samedi*. 1859.

mant volume de M. de Pontmartin la tâche de les résoudre.

Nous sommes loin de nous entendre sur toutes les questions, M. de Pontmartin et moi. Il a un médiocre enthousiasme pour les principes de 89. Il ne ressent aucune tendresse pour le gouvernement de Juillet. Ce siècle où nous vivons est tout près de ressembler pour lui à une décadence; et si bon Français qu'il soit, il voit dans un verre grossissant les défauts de notre nation que d'autres aiment mieux regarder par le petit bout de la lorgnette. Sur tous ces points, nous sommes peu d'accord. Il a condamné Béranger presque sans l'entendre; je l'ai jugé pièces en main. J'ai trouvé dans la vie de madame Sand, racontée par elle-même, un certain nombre de péchés véniels auxquels il a refusé durement l'absolution.

En dépit de ces mésintelligences et de beaucoup d'autres, j'aime dans M. de Pontmartin la franchise de l'inspiration, la noblesse des sentiments, l'élévation de la forme, la sincérité du trait, tour à tour très-vif s'il s'agit de ses ennemis (j'entends ceux de la morale et du goût), ou très-indulgent s'il est question de ses amis. M. de Pontmartin est donc un critique partial? Pourquoi pas? « Je ne crois pas, dit-il, que l'impartialité absolue soit possible dans la critique littéraire, parce que la littérature exprime des idées, parce que les idées se rattachent à une doctrine ou à un parti, et que l'on ne saurait, en jugeant un ouvrage, s'abstraire des doctrines qu'il propage et du parti qu'il sert. A Dieu ne plaise d'ailleurs que je songe à proscrire tout ce qui suppose encore un peu de chaleur, d'entraînement et de vie! La partialité, c'est la passion; et même dans ses écarts, la passion est préférable à ce calme plat où tout se résout en arrangements et en calculs[1]. » Cette théorie de la partialité politique, ap-

[1] *De l'Esprit littéraire en* 1858, pages 19 et 20 des *Nouvelles Causeries.*

pliquée à la critique littéraire, est assurément nouvelle; mais soyez tranquille : M. de Pontmartin n'en abuse pas. Une chose m'étonne toujours de la part de ces détracteurs systématiques de notre littérature contemporaine : ils condamnent en masse les auteurs qu'ils amnistient en détail. Après des tirades mélancoliques sur la décadence du goût, un critique se met à l'œuvre : il recueille ses travaux d'une année; il en fait un volume, quelquefois deux, et qu'y trouvons-nous? Une suite d'études qui constatent que, dans la balance des productions littéraires de cette année plus ou moins féconde, ce sont les bons livres qui l'emportent sur les mauvais; que ce sont les genres sérieux, l'histoire, la philosophie, la haute critique, la poésie, le roman de mœurs qui ont servi au public, ce sultan affamé et blasé, les meilleurs plats du banquet littéraire. Que penser d'un gourmet qui dirait à son hôte : « Votre dîner était détestable; — rôti excellent, entrées magnifiques, poisson du meilleur choix; mais tous les entremêts manqués! Corruption et décadence de la cuisine! » On aurait le droit de trouver ce gourmet bien difficile. Les critiques dégoûtés ne raisonnent guère mieux. Honnêtes lecteurs, que fatigue l'affectation du réalisme ou que sa crudité révolte, que ne cherchez-vous dans les œuvres contemporaines d'une qualité plus vigoureuse et plus saine le remède à vos défaillances et la guérison de vos dégoûts? Ai-je besoin de citer des noms? Prenons les *Nouvelles causeries* de M. de Pontmartin. Quel est ce cercle de causeurs aimables où l'obligeant critique nous introduit? J'y trouve quelques-uns des plus beaux noms de la France et des plus célèbres, des écrivains éprouvés par de glorieux succès, de jeunes auteurs signalés par de brillants débuts, — historiens, poëtes, romanciers, publicistes; dans la foule, quelques renommées moins franches, des vertus moins sévères, des œuvres plus discutables, mais qui apportent avec elles l'attrait du mé-

lange et l'intérêt du contraste. Qui n'aimerait à passer une soirée dans un salon ainsi composé, où le mérite sérieux domine, ou le véritable esprit donne le ton? Qui se croirait le complice d'une corruption littéraire ou d'une décadence, pour avoir puisé dans les *Causeries* de M. de Pontmartin le désir de connaître quelques-uns des livres qu'il a si bien jugés, et l'idée de lire même les mauvais?

Certes, ni toute la bonne littérature de notre temps, ni toute la mauvaise, ne sont contenues dans ce recueil des récentes études de l'éminent critique. Mais ce volume même, qui commence par une lamentation *sur l'esprit littéraire en* 1858, et dont la suite démontre, pour les plus sceptiques, que cet esprit littéraire, à quelques exceptions près, s'est fort bien porté, — ce volume est « un signe du temps », comme dirait notre spirituel confrère M. Chasles. Aujourd'hui, chacun de ceux qui s'attaquent à l'esprit du siècle commence par s'excepter lui-même dans la proscription universelle, lui et quelques amis. Celui qui se plaint de l'impolitesse générale se croit poli par comparaison. L'un accuse la servilité publique et se dit libéral; cet autre, que choque la décadence de la littérature nationale, est nécessairement un homme de goût. Tout le monde se plaint de quelqu'un et s'excepte dans la plainte commune. Calculez maintenant! Une société où chacun fait pour son compte particulier réserve de moralité, d'indépendance, de courtoisie, de bon goût, pourrait bien être, en définitive, la plus honnête et la plus intelligente société du monde, même si elle était la plus médisante.

Vieille manie, en effet, et toute française, cette manie de s'attaquer à tout, de dénigrer son temps, de faire le procès à son pays, de railler les corps, les institutions, les usages, de prédire la fin du monde en punition d'un mauvais roman, d'invoquer les mânes des aïeux à propos d'un sonnet!

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur ;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur ;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire ..

Nous avons tous, comme Alceste, cette « vieille chanson » que nous préférons au sonnet du jour. Nous avons tous plus ou moins, pour la société du moment, pour la littérature, pour la critique, pour l'Académie, pour l'opéra, pour la comédie, l'esprit railleur de nos pères. Seulement, où raillaient nos pères, nous déclamons quelquefois ; où ils faisaient une épigramme, nous faisons une tirade. Buffon venait d'être élu à l'Académie française. Quand il eut prononcé son discours sur le style : « L'Académie, dit un plaisant, vient de prendre un maître à écrire. » Un autre jour, une nouvelle toile avait été mise à l'Opéra ; Diderot proposa cette inscription : *Hic Marsyas Apollinem*, et il prit la peine de la paraphraser en français :

O Pergolèse inimitable !
Quand notre orchestre impitoyable
T'immole sous son violon,
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marsyas écorche Apollon...

En 1753, l'acteur le Kain, chargé de faire le discours de réouverture du Théâtre-Français, après les vacances de Pâques, se récria fort contre les ballets que les comédiens du roi laissaient représenter à la suite des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière, *pour attirer des spectateurs*. Il s'indignait justement de cette humiliation infligée à la scène française. Les plaisants appelaient ces chefs-d'œuvre de l'ancien théâtre « des manches à balai. » On désespérait donc, alors comme aujourd'hui, de bien des choses qui avaient la vie plus dure que leurs détracteurs : on désespérait de l'Académie, de l'Opéra, du théâtre. On

n'avait guère plus de confiance dans l'avenir de la société et de la bonne compagnie. « ...Qu'on entre dans un cercle de quinze personnes, qu'on y reste trois heures de suite, à peine pourra-t-on distinguer le sot d'un homme d'esprit. Tout le monde tient à peu près les mêmes propos, parle le même jargon. Tout le monde se ressemble, c'est-à-dire que nous ne ressemblons proprement à rien : voilà pourquoi nous n'avons jamais de romans domestiques... Les Français n'ont point de mœurs, parce qu'il n'y a que les peuples libres qui en aient... » Qui a écrit cela ? Est-ce M. de Pontmartin, en 1859, dans l'introduction de ses *Nouvelles causeries?* Est-ce Grimm, il y a plus d'un siècle [1] ? Et la critique ? Qui se refuse en passant le plaisir de lui jeter la pierre ? Qui n'aime à la railler pour ses complaisances, ses amitiés, ses capitulations intéressées ? Qui croit à sa sincérité et à son crédit, puisque M. de Pontmartin lui-même n'y croit pas ? « La critique, dit-il, dans ses rapports avec l'esprit littéraire, est une tutrice qui a perdu le droit de réprimander son pupille, parce qu'elle l'aide à manger son bien et partage ses fredaines... » Ah ! monsieur de Pontmartin ! il y a bien longtemps que j'ai lu cela quelque part, dans cette *Correspondance* qui a cent ans. « Ce qu'il y a de plus fâcheux, écrivait-on alors, c'est ce tas d'éloges que tous les journalistes, sans exception, sont obligés de donner tout le long de l'année aux ouvrages médiocres. Rien ne blesse autant les droits du génie que de voir prodiguer à la médiocrité les éloges qui ne sont dus qu'à lui... Il faudrait que tout, jusqu'aux noms des journalistes, fût ignoré du public ; sans quoi le chapitre des égards et la crainte des tracasseries disposeront dans mille circonstances de leur franchise et de leur impartialité [2]. »

[1] Ire partie, Ier vol., page 44 de sa *Correspondance*.
[2] Tome III, page 408 de la *Correspondance* précitée, Ire partie.

Nous n'avons donc rien inventé dans ce dénigrement traditionnel qui chez nous s'attaque en tout temps aux choses présentes, tantôt avec une légèreté malicieuse, tantôt avec un air de découragement et de fin du monde. Les prédicateurs, les moralistes, les poëtes, les critiques, sont pleins de ces lamentations qui, malgré tout, n'ont pas empêché le progrès des idées et des esprits, qui peut-être y ont servi. Bourdaloue, Bossuet, Massillon font tour à tour, contre la corruption de leur siècle, de plus vives et surtout de plus éloquentes réserves que nous n'en ferons jamais contre le nôtre. La Bruyère a des peintures qui font frémir[1]. Boileau n'est pas seulement le fléau des mauvais poëtes et des ennuyeux conteurs : il jette l'anathème à la corruption parisienne.

> Quittons donc pour jamais une ville importune
> Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune,
> Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
> Et va la mitre en tête et la crosse à la main...
> . . . .
> Où le seul art en vogue est l'art de bien voler.

Ces vers ont la date de 1660. C'est la première et brillante aurore du grand règne. L'auteur des *Satires* n'a pas vingt-cinq ans. Laissons-le vieillir, et revenons au temps présent.

Nous nous sommes en effet un peu éloignés de M. de Pontmartin et des *Nouvelles Causeries*. A Dieu ne plaise que j'applique soit à ses idées, soit à son livre toutes les réflexions qui précèdent. M. de Pontmartin est un pessimiste indulgent qui ne veut pas la mort du pécheur. Ses anathèmes ne retombent pas en pluie de feu sur les villes mau-

[1] *Voir* notamment son tableau de la *Cour* (chapitre VIII), et le portrait qu'il trace des paysans et des laboureurs : *L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles*, etc., etc... (Chapitre XI.)

dites. Ses prophéties n'avanceront pas d'un jour la fin des littératures vieillissantes. Elles s'arrêtent en l'air sous forme de généralités spirituelles, agréables à voir de loin, entre ciel et terre, où la brillante imagination de l'auteur les soutient. Laissons-lui ce plaisir. Jouissons-en avec lui. M. de Pontmartin n'a pas l'abstraction pédante. Sa critique, quand elle s'attaque aux causes générales, aurait plutôt le défaut contraire. Elle tient en lui du gentilhomme et du chevalier redresseur de torts. Elle est vive et courtoise, assez fière et volontiers compatissante, toujours prête à tendre la main à un ennemi terrassé, brandissant comme Achille cette lance un peu usée qui guérit les blessures qu'elle a faites. Ce qui reste toujours jeune sous la plume de M. de Pontmartin, c'est le goût du vrai, le culte du beau, la conscience au service des bonnes traditions et des nobles causes, un spiritualisme élégant, beau diseur et en même temps passionné, qui vous charme et vous entraîne sur sa trace. Disons donc, avec lui, que *l'âme est faite pour monter, comme les corps pour descendre*, et que toute littérature est mauvaise, qui nous oblige à baisser la tête pour ramasser, dans la poussière ou dans la boue, le faux joyau qu'elle fait briller à nos yeux. Signons après lui cet arrêt de condamnation des mauvais livres : n'en concluons pas que les mauvais livres résument tout l'effort intellectuel de notre époque.

Sachons faire de plus équitables réserves. La sévérité du juge est toujours bonne. Le pessimisme n'est bon à rien. Je l'ai dit ailleurs : « On a une patrie dans le temps comme dans l'espace. » Il faut être de son siècle comme de son pays. Le nôtre a donné de grandes licences à l'esprit humain. C'est une raison d'estimer davantage ceux qui ont trouvé la distinction dans la règle, l'éclat dans la pure lumière, la grandeur dans la tempérance. C'est sur l'ensemble de ses œuvres sérieuses qu'une époque doit être jugée,

non sur celles qui font le plus de tapage dans la rue. Jugez-vous des mœurs d'un peuple par ses ivrognes? Qui donne le mieux l'idée de la société d'autrefois, des libertins qui rossaient le guet, ou des beaux esprits qui remplissaient le salon bleu? Un livre paraît. Il vise au scandale. Il y réussit. Quelques jours se passent. Tout le monde l'a lu. Mort et damnation! s'écrient les délicats. Quel pays! Quel siècle! La littérature française est perdue!... Quelques semaines, quelques mois auparavant, de nobles écrits, tout remplis de souvenirs contemporains; de belles histoires de nos grandes guerres; des portraits exquis datés du dix-septième siècle, et destinés au nôtre; des recueils de critique littéraire d'un ton élevé, d'une variété piquante; des contes charmants d'une grâce étudiée et d'une vogue populaire; d'austères poésies consacrées par des suffrages académiques; — tous ces livres avaient paru, avaient été lus, en France, en Europe, partout. On avait loué les œuvres, célébré les auteurs. Personne ne songeait à en faire honneur au génie littéraire de la France moderne! Et tandis qu'on impute sans scrupule à l'esprit général du siècle les plus étranges produits de la fantaisie individuelle, on s'obstine à ne voir, dans les meilleurs livres, que le mérite solitaire de quelques individus privilégiés. C'est une injustice! Mettez le mal au compte du siècle, nous ne demandons pas mieux: le siècle en a bien sa part. Mettez-y aussi le bien. Ce n'est pas assez de dire en deux lignes, comme le fait M. de Pontmartin, que « ces remarques chagrines ne s'adressent pas à la grande et sérieuse littérature. » Il faut dire que la bonne littérature, celle d'en haut, est vraiment la fille, la fille légitime de l'esprit français. Celle d'en bas est sa bâtarde. Elle n'a aucun droit dans la maison.

Il ne faut pas flatter l'esprit littéraire; mais il faut lui donner confiance. A force de le déprécier on le décourage. En le désespérant, on l'avilit. Pour moi, si quelque chose

soutient, au fond de mon cœur, ces espérances que tout honnête homme aime à entretenir sur l'avenir moral de son pays, c'est la certitude que l'esprit littéraire de la France n'a pas été sérieusement atteint par les tristes épreuves de sa vie publique. Depuis trois siècles cet esprit survit à tout, aux excès des lettrés comme à ceux des politiques, aux mauvaises poétiques comme aux mauvaises constitutions, aux désordres révolutionnaires comme aux régimes corrupteurs. Quand tout fléchit sous le sceptre de Louis XIV, c'est l'esprit littéraire qui résiste le mieux et le plus longtemps. Quand tout s'abaisse et se corrompt sous la main de Louis XV, c'est l'esprit littéraire qui *retrouve les droits que le genre humain avait perdus*. Plus tard, quand les croyances religieuses semblent englouties pour jamais dans le naufrage de la vieille société, « le génie du christianisme » renaît et se ranime à la voix d'un glorieux lettré. M. de Pontmartin veut bien reconnaître que la liberté, rendue par la maison de Bourbon à la France, n'a pas nui, depuis 1814, à l'essor de l'esprit littéraire. « Les lettres, dit-il, se recrutent, s'excitent par le voisinage et le contact d'institutions, de libertés, de luttes, qui ne se confondent pas avec elles, qui parfois même heurtent leurs délicatesses et absorbent à leurs dépens l'attention générale, mais qui les entraînent dans leur mouvement et les échauffent de leur feu. Les germes féconds que ces libertés déposent dans les âmes et disséminent dans l'air, l'élan qu'elles impriment aux jeunes têtes, le goût de polémique et d'aventure qu'elles propagent et dirigent peuvent rejaillir sur la littérature ; car tous les enthousiasmes s'enchaînent comme tous les désenchantements ; et nous n'en voudrions pour preuve que *ces magnifiques batailles littéraires de la Restauration, contemporaines et rivales des luttes passionnées de la tribune et de la presse...* » Pour être complétement équitable, M. de Pontmartin aurait dû dire que ce

mouvement littéraire, si heureusement commencé sous l'influence patiente et modérée de la Restauration, s'est continué, agrandi, développé avec puissance sous l'action libérale du gouvernement de Juillet. Mais si M. de Pontmartin était toujours juste, même en ayant bonne envie de l'être, il n'aurait pas eu besoin de faire la théorie de la partialité politique dans la critique littéraire ; et si M. de Pontmartin n'était pas un peu partial, qui nous rendrait ces pages charmantes, pleines d'une malice aimable ou d'une véhémence spirituelle, que nous rencontrons çà et là dans ses *Causeries*? Gardons ces pages et défions-nous-en. Il en reste assez d'autres où nous retrouvons, dans l'auteur de tant d'agréables écrits, ce don de critique judicieuse et calme qui assure une si légitime autorité à son nom.

M. de Pontmartin a beaucoup écrit. Il a laissé parfois la férule du critique et la robe du juge pour se faire juger à son tour comme inventeur et comme romancier. Il a raconté avec grâce des histoires imaginaires qui ne cherchaient pas le scandale et qui ont trouvé le succès [1]. Il a amusé les honnêtes gens sans les faire rougir. Nous autres, faiseurs obstinés de critique littéraire, et qui n'avons guère le goût de faire autre chose, on pourrait nous appliquer le mot de Piron, qui disait de Marmontel, à propos de sa poétique : « Marmontel est comme le législateur des juifs qui montre à tout le monde la terre promise où il n'entrera jamais... » M. de Pontmartin a fait mieux que nous. Après avoir marché en tête de l'armée dans le désert, il est entré avec elle sur la terre de Chanaan. Est-ce le moment de crier « à la fin du monde ? »

[1] *Contes et Nouvelles. — Le fond de la coupe. — La fin du procès. — Pourquoi je reste à la campagne.* 4 vol.

II

La quatrième édition de madame de Longueville.

— 17 avril 1859. —

M. Cousin vient de publier une quatrième édition de *Madame de Longueville* [1]. Quatre éditions, parfaitement authentiques, en moins de dix ans, d'un livre au fond si sérieux sous une forme si accomplie, — notre siècle tant calomnié a donné, ce me semble, d'autres preuves de mauvais goût et d'autres signes de décadence que celui-là dans ces derniers temps, et il faut chercher ailleurs un sujet d'accusation contre la corruption des esprits et l'abaissement du niveau littéraire. Non-seulement le public fait la fortune de tous les livres de M. Cousin et de toutes les éditions de ses livres; mais M. Cousin s'applique, à chaque réimpression, à les rendre plus dignes du suffrage de ses lecteurs : ce qui ne prouve pas absolument qu'il les méprise. Je sais que la renommée oblige comme la noblesse, et que la conscience toute seule enseigne à se respecter soi-même dans ses écrits. Je crois cependant qu'il n'est pas indifférent pour la perfection des œuvres de l'intelligence qu'elles s'adressent à un public qui les aime, qui les recherche et qui les comprenne. « J'écris pour vingt personnes ! disent les difficiles. Je m'adresse à une élite de lecteurs. » Soit; si votre livre réussit, si vos éditions se

[1] Un vol. in-8° de 592 pages. — La première édition est de 1853.

multiplient, c'est donc que l'élite se fait peuple. Il faut en prendre votre parti. Pour moi, quand je vois juger notre temps sur la vogue éphémère de quelques œuvres frivoles qui amusent si tristement nos loisirs, quand j'entends crier « à la fin du monde » pour quelque mauvais roman fourvoyé dans nos salons, j'aime à citer pour toute réplique le succès de bon aloi de tant de sérieux auteurs en renom, même si leur voix se joint à ce concert d'anathèmes dont notre dépravation littéraire est l'objet. Eh ! messieurs, un peu moins de modestie ! La rigueur de vos jugements nous condamne. Le succès de vos écrits nous absout.

M. Cousin, dans l'avant-propos de la nouvelle édition de *Madame de Longueville*, donne un exemple qui mériterait d'être suivi : il loue ses critiques, et il déclare avec un accent de gratitude assez rare « que leurs observations n'ont pas été perdues. » Connaissez-vous beaucoup de jeunes auteurs et d'apprentis lettrés qui en disent autant ? Ce n'est rien de le dire. M. Cousin a très-sérieusement corrigé son œuvre ; non pas, comme il le croit, sous la dictée de ses critiques (car il nous vante), mais par l'inspiration naturelle et par l'effort sincère de son excellent esprit. Personne en effet ne met plus de scrupule dans la composition d'un livre, plus de conscience dans l'originalité, plus de vérité dans le paradoxe que ne fait M. Cousin ; personne n'est plus vrai que lui, même quand il est vrai à sa manière et non pas comme tout le monde. Si je voulais caractériser d'un mot la qualité vraiment principale dans les écrits historiques de l'éminent philosophe, je dirais qu'il a une clairvoyance passionnée. La chose qu'il voit le possède. Il s'anime au spectacle des événements et des hommes, en inventeur plus qu'en curieux. On dirait qu'il a créé ce qu'il a bien vu. C'est ainsi qu'il procède dans l'histoire, dans la biographie, dans le portrait, dans l'anecdote, dans le plus minutieux détail de son infatigable recherche. Il se trompe

par instant, mais toujours de bonne foi, et personne ne s'exécute avec plus de bonne grâce, plus de sincérité et plus d'esprit: — témoin ce portrait de madame de Longueville, celui de Versailles, dont il a refait deux fois l'état civil. « ... C'est bien madame de Longueville, dans sa belle maturité et l'opulence de ses charmes », disait-il en 1853. — « C'est bien là madame de Longueville, dit-il maintenant, sortie de l'adolescence, mais encore dans toute la fraîcheur de la première jeunesse, avec le doux et angélique visage où la coquetterie commence à paraître à travers une naïveté presque virginale, un teint de lis et de roses *où les roses dominent*, de charmants yeux bleus que l'esprit anime en attendant la passion, les plus fins cheveux blonds flottant sur de belles épaules, un sein riche et modeste... » Ainsi parle M. Cousin dans son édition de 1859, avec toute la joie et toute l'effusion d'un homme qui a découvert un trésor. M. Cousin a raison ; ce beau portrait, gravé par Girard, qui nous est donné avec ce nouveau commentaire en tête de la nouvelle édition, et qui remplace si avantageusement la peinture assez fade de Ducayer, n'est pas la moindre des corrections qu'a subies son livre. Je ne sais rien de plus engageant que cette aimable figure qui semble placée là, comme le bon génie de l'auteur, pour vous introduire dans son agréable récit.

Au fond, M. Cousin n'a fait aucun changement très-important ni à la forme première de son ouvrage, ni au rôle de ses héros, ni à la série des événements au milieu desquels se développent tant de caractères sérieux ou frivoles, imprudents ou avisés, malfaisants et charmants. Le difficile n'est pas de refaire un tableau en l'effaçant tout entier sur la toile, mais, si le tableau a réussi, d'y retoucher sans cesse par scrupule d'artiste et par souci de la perfection. Les « retouches » de M. Cousin, s'il fallait en rendre compte à nos lecteurs, nous entraîneraient dans un véritable raffine-

ment d'analyse littéraire qui ressemblerait trop à une décomposition chimique des couleurs sur la palette d'un grand peintre; travail sans objet quand le chef-d'œuvre est là qui vous attire par l'harmonie de l'ensemble, l'éclat du coloris et la richesse des détails. Que M. Cousin ait pu faire des progrès, même dans son style, entre 1853 et 1859, qui le nie? Le jour où les bons écrivains ne se corrigent plus, ce n'est pas qu'ils ont touché à la perfection ; c'est qu'ils s'en éloignent. Cette patiente recherche du niveau le plus élevé que la forme puisse atteindre est une des qualités, j'allais dire une des passions de M. Cousin; elle se révèle à chaque ligne de ses écrits. Il y joint une sorte d'inquiétude et de mobilité généreuse dont son style seul ne profite pas. Cherchons-en la trace dans quelques-unes de ses opinions et de ses idées.

Le dirai-je? A bien prendre cette quatrième édition de son livre, on croirait que l'auteur de la *Jeunesse de madame de Longueville* est en train d'échapper à l'attrait de cette douce figure « où les roses dominent », pour n'y voir bientôt que les nuages sinistres dont la guerre civile, en partie suscitée et entretenue par elle, va si longtemps charger son front charmant. M. Cousin nous avait promis en 1853 « de nous montrer madame de Longueville pendant la Fronde. » Il n'avait guère tenu sa promesse. Nous n'avions eu de la Fronde que son début presque innocent, et de l'auguste frondeuse que ses amours avec Marcillac. Tout cela, même cette nuit du 28 au 29 janvier 1649, quand madame de Longueville accouche à l'Hôtel de Ville, en pleine démocratie, « *d'un enfant de la Fronde*, qui eut pour parrain le prévôt des marchands et que le coadjuteur baptisa en l'église Saint-Jean de Grève ; » tout ce roman très-peu platonique, mêlé à ces intrigues très-peu politiques d'une ambition encore sans objet, M. Cousin ne l'avait guère donné que comme le dernier chapitre d'une « jeunesse »

plus passionnée que coupable, plus étourdie que perverse, et toujours adorable même dans ses égarements. « Tout ce que nous voulons montrer dans ces tristes commencements, disait-il autrefois, c'est que le frère et la sœur, en face l'un de l'autre, firent paraître dans des conduites opposées le même sang et la même intrépidité... » Aujourd'hui M. Cousin ne s'arrête pas à ce prélude un peu complaisant. Il supprime absolument, dans son quatrième chapitre, tout ce qui se rapporte à ces préliminaires de la Fronde ; et il s'est enfin décidé à aborder, non plus du bout de sa plume indulgente, mais avec tout l'effort de son ferme esprit, cette période si stérilement agitée et si redoutablement frivole de l'histoire du dix-septième siècle. *Majus opus moveo !* et même, quand il prend congé de madame de Longueville, à la fin de son volume, sur le seuil de cette longue révolte, c'est du ton d'un juge sévère et qui ne vise plus qu'à la vérité : « Nous raconterons ce qu'elle fit avec une entière sincérité, dit-il ; nous ne tairons aucune de ses fautes... »

S'il faut en juger par les extraits que l'éminent écrivain a déjà publiés de cette histoire de madame de Longueville pendant la Fronde, son style, son accent, ses réflexions, sa justice, pour tout dire, seront à la hauteur de son sujet [1]. Ainsi nous avons aujourd'hui la vraie jeunesse de madame de Longueville sans Marcillac, sans l'Hôtel de Ville et avant le bruit des cloches de Saint-Jean de Grève ; nous aurons sa rébellion sans la complaisance de son historien ; nous aurons sa pénitence sans madame de Sablé, un vrai repentir sans mignardise, un ferme propos de vertu sans le commérage d'une bigote. Voilà un programme qui m'attire, un drame complet avec son exposition, sa péripétie, son dénoûment, sa

[1] *Voir* dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 mars les articles intitulés : *Scènes historiques*.

vigoureuse unité dans une diversité attrayante, tout l'intérêt d'un grand tableau historique, toute la gravité d'une haute leçon. Est-ce trop dire? En plongeant de nouveau au fond de ces intrigues, dont un certain éclat, répandu sur les premiers rôles, dérobe trop souvent au regard les honteux mobiles, M. Cousin y a visiblement puisé une idée plus juste et plus impartiale des hommes et des choses. Il avait eu, devant ce mirage trompeur, sa période d'éblouissement et d'illusion. Il a maintenant ses heures de sévérité lucide pendant lesquelles cette société affolée et perverse, tombée de sa hauteur et dépouillée de son prestige, ne laisse plus voir à son historien que « l'impudente » convoitise (le mot est de lui) qui semble inspirer tous ses actes : « ..... Après la mort de Richelieu, écrit-il, que prétendaient ceux qui s'opposèrent à l'établissement de son successeur? Quel objet poursuivait en 1643 la faction des Importants? Il n'y a point à s'y tromper : c'est bien la même cause, car ce sont les mêmes hommes. Ici tous les voiles sont levés, et nous avons mis dans une irrésistible lumière les intentions, les desseins, les intrigues des Importants: ils continuaient l'œuvre de leurs devanciers, et ils eurent recours aux mêmes armes. On avait tenté d'assassiner Richelieu ; on tenta d'assassiner Mazarin. On réclama de celui-ci ce qu'on avait espéré arracher à celui-là, des principautés indépendantes, des places fortes, des gouvernements héréditaires. L'hérédité des charges et des gouvernements, voilà le seul principe qui s'agite dans ces tristes querelles... Maintenant n'est-il pas évident que les Importants de 1643 sont les Frondeurs de 1648? Encore une fois, c'est la même cause servie par les mêmes hommes. Madame de Motteville nous a conservé les demandes des chefs de la Fronde et les conditions auxquelles ils consentaient alors à désarmer et à se soumettre. Le catalogue de ces demandes est fort long : nous avouons n'y avoir rien

trouvé qui ressemble au bill des droits et aux principes de 1789. Des charges de cour, des gouvernements, des pensions, *tel est l'unique sujet de toutes ces demandes qui fatiguent de leur uniformité et révoltent par leur impudence!...* » Voilà de quel ton M. Cousin parle aujourd'hui des spirituels compagnons d'armes de madame de Longueville et des charmants complices de madame de Chevreuse ! Est-ce qu'il a toujours tenu ce hardi langage ? Est-ce qu'il s'est en tout temps si résolûment compromis avec la vieille société française ? Est-ce qu'il lui a souvent montré, comme il le fait aujourd'hui, tout au bout de cette carrière si étourdiment parcourue, la révolution de 89 qui l'attend comme une justice tardive et comme un châtiment mérité ? « ... Un tel spectacle (celui de l'abaissement de la France devant l'Europe vers 1652), un tel spectacle, dit-il, n'avait rien qui étonnât et affligeât les princes et les grands; *ils y étaient accoutumés, ils y fondaient leurs espérances*. Il n'en était pas ainsi de la bourgeoisie ; elle en était profondément humiliée ; et sa fierté naissante en rougissait, comme si déjà elle eût pressenti qu'un jour, après avoir pendant de longs siècles fécondé de son travail et de ses sueurs le sol de la patrie, elle le défendrait seule au prix de son sang, laisserait bien loin derrière elle tous les exploits du moyen âge, et enfanterait à son tour des héros dignes de figurer dans l'histoire à côté des plus illustres des temps passés... » J'emprunte cette citation au plus récent écrit de M. Cousin. (*Revue des Deux Mondes* du 15 mars, page 289.) Un autre passage à la fois très-curieux et très-nouveau de la quatrième édition de *Madame de Longueville*, c'est celui où l'auteur reproche un peu étrangement peut-être à Mazarin de n'avoir pas fait appel « à la nation » contre les Frondeurs. « Alors, dit-il, on aurait été véritablement sur la route de l'Angleterre, comme aussi dans les grandes voies de la tradition française ; alors peut-être nous nous

serions approchés sans secousse de la monarchie constitutionnelle. Mais Mazarin victorieux ne songea plus aux états généraux, et il trouva plus commode de gouverner sans contrôle... » M. Cousin, j'en suis sûr, ne se brouillera jamais tout à fait avec Mazarin. Ne semble-t-il pas pourtant qu'il y ait là comme le symptôme d'un refroidissement dont quelques autres modifications de son ancien texte laisseraient supposer l'intention? Dans un très-beau portrait qu'il a tracé de ce grand diplomate (Mazarin, suivant moi, n'est pas plus que cela, et alors c'était beaucoup), M. Cousin lui prêtait autrefois une qualité qu'il lui retire aujourd'hui. « Mazarin, disait-il, a porté au plus haut point, comme Richelieu, *la passion du nom français.* » Cette phrase, d'une exagération si manifeste, a disparu complétement dans la quatrième édition. C'était justice.

Avant de prendre la mesure des Frondeurs et des Importants avec les principes et les sentiments qui animaient la fière bourgeoisie de 1652, M. Cousin les avait, dans un autre écrit, comparés un moment aux Romains du vieux Corneille. C'est lui-même qui nous renvoie, dans ses récentes études sur la Fronde, à ce qu'il a dit autrefois du fameux complot de madame de Chevreuse et du duc de Beaufort contre Mazarin. Il ne s'agissait de rien moins, comme on sait, que de l'assassiner. « ..... Ne nous étonnons pas trop, disait-il [1], d'une semblable entreprise de la part de deux femmes et d'un petit-fils de Henri IV. A cette grande époque de notre histoire, entre la Ligue et la Fronde, l'énergie et la force étaient les traits distinctifs de l'aristocratie française. La vie de cour et une molle opulence ne l'avaient pas encore énervée. Tout alors était extrême, le vice comme la vertu. On attaquait et on se défendait avec les mêmes armes... Corneille exprime ces mœurs du temps.

[1] *Mrdame de Chevreuse*, 1856, page 169

Son Émilie entre aussi dans un assassinat, et elle n'est pas moins représentée comme une parfaite héroïne...» Vraie ou fausse, combien cette théorie sur les crimes héroïques et sur la grandeur épique des conspirateurs de haut parage nous éloigne des sévérités d'aujourd'hui ! Comme on aime à voir un si remarquable esprit traverser seulement l'erreur, y laisser sa trace dans un brillant paradoxe, et se replacer ensuite sur l'inébranlable base du bon sens et de la vérité ! Madame de Chevreuse, complice d'un assassin et organisant un guet-apens contre le ministre de sa reine, n'aurait été qu'une illustre scélérate à Paris, tandis qu'Émilie, née dans la patrie de Brutus et ayant sucé le lait de la louve romaine, était une héroïne au Palatin. « Je sauvai encore une fois le cardinal, écrit Henri Campion en ses Mémoires [1] ; je le sauvai sans qu'il m'en dût obligation, puisque je ne le faisais que pour la justice et pour l'intérêt du duc de Beaufort, *que cette action eût avili* et entièrement perdu, selon ma croyance! » Ainsi pensait et écrivait un honnête homme, même en ce temps-là. Mais n'insistons pas. Qui ne voit, dans ces rares et piquantes contradictions que nous fournit l'étude attentive des œuvres de M. Cousin, la preuve de ces qualités même qui ont assuré un si grand succès à ses ouvrages ? M. Cousin se corrige sans cesse : cela peut faire croire qu'il se contredit quelquefois. Il met, comme il le dit lui-même, dans la recherche des documents qui sont le fond solide de ses récits, « toute la persévérance de a passion, » et dans l'expression de ses idées toute la chaleur de son âme : cela peut faire croire qu'il est convaincu. Il l'est toujours. C'est le charme de ses livres et la rançon de ses défauts.

Les *Appendices* que M. Cousin a l'habitude de joindre à ses belles histoires n'en sont pas seulement le commentaire

[1] *Mémoires de Henri Campion*, édition Jannet, page 184

brillant et décisif. C'est comme un luxe d'antiquaire où se complaît sa généreuse et expansive érudition. On sent qu'il aime à étaler sous les yeux du public ces trésors lentement amassés, à faire jaillir pour tout le monde ces sources patiemment découvertes, à répandre au dehors ces surprises et ces joies de l'invention archéologique. Mais, si prodigue que soit l'éminent érudit, il ne laisse pas de mettre un certain arrangement dans la production de ses richesses, et il vous retire souvent d'une main, sans qu'on sache trop pourquoi, ce qu'il vous a donné de l'autre. C'est ainsi que nous avions trouvé dans la troisième édition de *Madame de Longueville* un curieux mémoire de la Rochefoucauld, sous le titre d'*Apologie de M. le prince de Marcillac*, mémoire entièrement inédit et curieux surtout en ce que, dès l'année 1649, huit ans avant la publication des *Provinciales*, il nous montrait la langue du dix-septième siècle, « s'essayant à une prose nette et vive, plus naturelle que celle de Balzac, plus fine et plus soignée que celle de Descartes. » Voilà ce que M. Cousin nous disait, en nous donnant le mémoire de la Rochefoucauld. Aujourd'hui plus de mémoire ! Et la raison ? M. Cousin ne la dit pas. *E sempre bene*. Peut-être verrons-nous reparaître cet écrit dans les nouvelles études sur la Fronde, où l'apologie de Marcillac sera en effet mieux placée, puisqu'elle s'y rapporte. En attendant, nous avons dans cette nouvelle édition de *Madame de Longueville* quelques carmélites de plus, non-seulement la Mère Madeleine de Saint-Joseph et la Mère Marie de Jésus (madame de Bréauté), que les précédentes éditions nous donnaient, mais toute une biographie inédite de cette belle Marie de Bains, en religion la Mère Marie-Madeleine, avec la circulaire de la Mère Agnès, écrite par la Mère Marie du Saint-Sacrement (mademoiselle de la Thuillerie)...

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés ?

D'où viennent, sous la plume de l'illustre philosophe, ces nomenclatures et ces inventaires de la vie ascétique, ces archives curieuses de la dévotion féminine, ces ravissements, ces extases, ces pénitences, toute cette érudition subtile et béate dont son agréable *Appendice* est rempli? Il y aurait là un mystère que le goût de l'archéologie tout seul n'expliquerait pas, si dans cette société mondaine, dont M. Cousin s'applique à raconter les vicissitudes et à peindre les orages, la vie religieuse n'était pour ainsi dire le fond solide et résistant sur lequel sa moralité repose. Faire pénitence, tout est là! Qu'on y arrive par la guerre civile comme madame de Longueville, ou par les conspirations politiques comme madame de Chevreuse, par l'adultère affiché comme madame de Montespan, ou par les secrètes extases d'un mystique amour comme Marie de Bains, la route est différente, la fin est la même. La vocation religieuse est plus ou moins le fond des âmes. La pénitence est le port où elles iront toutes au jour et à l'heure que la passion choisira dans son épuisement, son mécompte ou son désespoir. N'en médisons pas. Ne nous étonnons pas surtout que M. Cousin ait attaché une importance véritable à ces souvenirs si soigneusement recueillis de la vie religieuse au dix-septième siècle. Une pensée juste a partout inspiré ces recherches dans les études historiques de M. Cousin; mais nous ne l'avons vue nulle part exprimée avec un plus saillant relief que dans cette dernière édition de son beau livre.

Malgré tout, les amateurs de curiosités bibliographiques rechercheront toujours la première édition de *Madame de Longueville*, celle de 1853, qui aura dans cent ans d'ici, je le prédis, une valeur énorme. Ceux qui tiennent davantage à la perfection des écrits voudront avoir l'édition nouvelle. Est-ce le dernier mot de M. Cousin? Certes il pourrait y ajouter encore. Je doute qu'il en soit tenté. « Brûlez tout ce

que j'ai écrit jusqu'à ce jour sur madame de Longueville, écrivait-il récemment à un de ses plus assidus lecteurs et de ses meilleurs juges ; je ne reconnais qu'une seule édition de *Madame de Longueville*, la quatrième. » Cela est bientôt dit. On ne brûlera rien des éditions précédentes. Elles serviront plus tard à l'histoire de la langue française et même à l'histoire de M. Cousin. Quant à la quatrième, elle témoignera pour nous un jour auprès de nos derniers neveux, quoi qu'on fasse aujourd'hui pour leur inspirer par avance le mépris de leurs aïeux ; elle témoignera que rien n'a manqué, pendant ce siècle tant décrié, soit aux bons écrivains, soit aux bons écrits, — ni le goût du public, ni l'empressement des éditeurs, ni la vogue qui commence le succès des livres, ni l'estime publique qui le perpétue.

III

Le portefeuille de M. Suard.

— 6 mars 1859. —

Notre siècle n'est pas discret. Défiez-vous de lui. Si vous avez des lettres intimes, des papiers de famille, des pièces rares que vous vouliez dérober à l'avide curiosité du public, cachez-les bien ! Les vendeurs d'autographes, les coureurs d'archives, les trafiquants de correspondances secrètes sont à l'affût. Le public le trouve bon. Il veut tout voir et tout savoir. *Ignoti nulla cupido!* Vérité d'autrefois, romaine ou gauloise. Aux Français d'aujourd'hui il faut du nouveau, « n'en fût-il plus au monde. » Le nouveau nous plaît, surtout quand il a un air d'indiscrétion. Combien de confidences nous sont faites chaque jour, les unes par des vivants sur eux-mêmes, les autres par des morts dont la mémoire revit tout à coup dans des révélations posthumes qu'ils n'avaient ni préparées ni prévues ! L'indiscrétion ! aimable défaut dont nos pères ne connaissaient pas tout le prix, puisqu'ils gardaient pour eux seuls les secrets que nous racontons aujourd'hui sans façon à tout le monde.

M. Suard est mort en 1817, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il avait quatre-vingt-trois ans. Il avait été discret jusqu'à sa mort, puisqu'il avait laissé dans son portefeuille les pièces généralement très-curieuses que M. Charles Nisard publie aujourd'hui [1]. M. Nisard a fait là une véri-

[1] *Mémoires et correspondances historiques et littéraires* (inédits) de 1726 à 1816, par M. Charles Nisard. Paris, 1859.

table trouvaille. Mais pourquoi n'a-t-il pas donné à son livre le titre que j'ai donné à mon article? Est-ce parce que le portefeuille de M. Suard renfermait un peu de tout? *Mémoires et correspondances historiques et littéraires!* Le titre ne ment pas. Il est seulement un peu ambitieux. Pour moi, l'intérêt du portefeuille de M. Suard, c'est M. Suard lui-même. Cet honnête écrivain n'avait, je le crois, ni vocation ni prétention à la célébrité retentissante des hommes de génie. Il n'a rien laissé que des traductions estimées, des mélanges et des notices raisonnables. Il n'avait ni une grande originalité ni beaucoup de style. Parmi les littérateurs du second ordre, il est pourtant un des plus connus. Il était d'ailleurs le type d'une nature d'homme curieuse à définir et à étudier. Aussi, bien que M. Charles Nisard n'ait pas mis le nom de M. Suard en tête de son recueil, on aime à y voir surtout la personne du spirituel académicien mêlée sans cesse à des incidents et à des questions où il joue son rôle avec plus de soin, ce semble, qu'il n'écrit ses livres. Ces questions d'ailleurs ont une importance peu contestable. Tantôt, en plein dix-huitième siècle, c'est la censure théâtrale que M. Suard nous donne à juger par ses actes; car il est, comme il le dit lui-même, « censeur de police; » tantôt, c'est l'indépendance des choix académiques qui est atteinte dans sa personne. Ailleurs, sous le Consulat, la liberté de la presse n'est pas moins compromise dans les rigueurs infligées au *Publiciste*, dont M. Suard est propriétaire. Plus tard, il s'agit du rétablissement et de la refonte de l'Académie française, dont l'ancien confrère de Morellet et de la Harpe est un des éléments principaux. M. Suard, on le voit, a son nom et sa personne mêlés à tous ces incidents. Il y met du sien le plus qu'il peut sans donner tout. Il ne laisse jamais sérieusement entamer ni son libre arbitre ni son repos. Il n'aime guère à lutter de front avec la fortune; il ne lui cède jamais tout à fait. Il a une résis-

tance discrète, convenable, de celles qui ressemblent par instants à une adhésion déguisée, et qui trompent même ceux à qui elles s'adressent. Il résiste pourtant ; on sent que dans les plus sérieuses concessions que la politique lui impose, il se réserve toujours quelque chose : « Esprit paresseux, d'une élégance et d'un dédain aristocratique ; pourvu qu'il menât une vie honorable, semée d'intérêts doux et de relations agréables, peu lui importait de déployer ses facultés et de se faire un nom... Nul homme n'était plus étranger à toute menée, à toute intention politique, plus modéré au fond dans ses opinions et ses désirs ; il n'avait même pour l'action et les affaires ni goût ni talent. Mais la liberté de la pensée et de la parole était sa vie, son honneur ; il se fût senti avili à ses propres yeux d'y renoncer, et il la maintenait (chez lui) au profit de tous... »

Tel était M. Suard quand M. Guizot, qui trace de lui ce portrait[1], fit sa connaissance sous l'Empire : un mélange d'accommodement et de résistance, de paresse intelligente et d'action bien ordonnée ; un ci-devant censeur de M. de Sartine, croisé d'un libre penseur; un sceptique adouci par l'âge plus que par le repentir, un philosophe de 1750 tout près de devenir un royaliste de 1814 ; réunissant tous ces contrastes, non par affectation d'originalité ou par inconséquence de caractère, mais comme une conciliation commode entre les exigences de la vie et les besoins de la pensée, entre les intérêts et les principes. M. Suard avait toujours aimé la bonne compagnie, et il lui fut cher plus qu'aucun autre, comme le remarque très-bien M. Charles Nisard, « parce que, indépendamment de son titre d'homme de lettres, il avait dans les mœurs et dans les dehors je ne

[1] *Notice sur madame de Rumfort* (écrite en 1841). *Voir* les *Pièces historiques* annexées au second volume des *Mémoires* de M. Guizot, pages 397 et suiv.

sais quoi de fier et de délicat qui le rapprochait d'elle, et qu'elle avait moins de pas à faire pour aller à lui. » Cette fierté d'instinct et cette délicatesse de goût le protégèrent, pendant sa longue vie, contre toute corruption vulgaire, et le sauvèrent, quoiqu'il fût pauvre, de toute mendicité dégradante. M. Roger raconte de M. Suard, alors fort jeune [1], qu'ayant été recommandé par madame Geoffrin à un homme puissant qui le reçut avec un peu d'impertinence, il refusa de retourner chez lui. « Quand on n'a pas de chemises, lui dit madame Geoffrin mécontente, il ne faut pas avoir de fierté.—Au contraire, répondit le jeune homme, c'est alors qu'il faut en avoir, afin d'avoir quelque chose... » Ce « quelque chose » ne manqua jamais à M. Suard, qui fut plusieurs fois à la veille de manquer de tout, témoin ce jour où il obtint, en compagnie de l'abbé Arnaud, la rédaction de la *Gazette de France*, et cet autre jour aussi où il écrivait au comte Beugnot, directeur général de la police, pour le remercier de sa réintégration dans la place de censeur des théâtres, « dont il n'avait été dépossédé, disait-il, que par un acte révolutionnaire... » Et il ajoutait : « J'accepte avec reconnaissance le titre de censeur honoraire des ouvrages dramatiques avec le traitement annuel que vous avez jugé convenable d'y attacher, en le regardant comme une *espèce de récompense de mes anciens services.* » On a ici un modèle de ces petites capitulations de conscience où la personnalité mêle un peu d'orgueil à beaucoup de calcul, et se livre sans s'abaisser. Si M. Suard demande un emploi de censeur à la police de Louis XVIII, c'est comme réparation d'une iniquité révolutionnaire. La restauration de 1814, suivant une spirituelle remarque de M. Sainte-Beuve, est sa restauration. Le traitement qu'il accepte est une récompense. Chose singulière et qui peint au vrai ce

[1] *Biographie* de M. Suard. 1826.

mélange de docilité dans les actes et de réaction dans les idées, de subordination hiérarchique et de résistance morale qui caractérise le dix-huitième siècle. M. Charles Nisard ne nous donne aucun détail sur les services de M. Suard dans la police littéraire de la Restauration. Mais nous savons, grâce à son portefeuille, quel genre de services il a rendus sous la lieutenance de M. de Sartine; et quoique M. Nisard s'en plaigne un peu, pour notre part nous les honorons beaucoup. Chargé par le lieutenant de police de faire un rapport sur la comédie de l'*Homme dangereux*, de Palissot, non-seulement M. Suard établit, par des raisons sans réplique, le droit des honnêtes gens à n'être pas mis personnellement sur la scène et livrés aux sifflets ou aux applaudissements des spectateurs ; mais il défend les philosophes eux-mêmes que Palissot avait en vue de décrier ; il les défend, en tant que philosophes, et par les meilleures raisons du monde, au temps où il écrivait. L'auteur de l'*Homme dangereux* avait dit :

Pour le gouvernement, je crains l'abus fatal
De raisonner ainsi sur toutes les matières.

M. Suard répond : Aujourd'hui les gouvernements mettent leur gloire à profiter des avis des philosophes. Il n'y a certainement aucun ministre qui ne soit persuadé que Montesquieu, qui *raisonnait sur toutes les matières du gouvernement*, ne fût un bien meilleur citoyen que M. Palissot... » Ce rapport de M. Suard a la date de 1770. On était alors en plein règne de Voltaire, puisque M. Arsène Houssaye nous a prouvé que Voltaire était roi. Défendre les philosophes, c'était bien un peu se rallier aux puissances du jour. Mais nous verrons tout à l'heure qu'une pareille apologie, si elle ne manquait pas d'habileté, n'était pas non plus dépourvue d'un certain courage. « Je suis tout stupéfié de votre intrépidité, lui écrivait Voltaire (quelques an-

nées plus tard). Il est vrai qu'elle est accompagnée d'une grande sagesse. Vous vous êtes couvert de l'égide de Minerve en frappant à droite et à gauche avec l'épée de Mars.[1] »

La lettre de Voltaire est du 16 juillet 1774. Il s'agissait d'un discours prononcé par M. Suard pour sa réception à l'Académie française où il venait d'entrer, non sans peine, et après avoir subi pendant deux ans l'exclusion prononcée contre lui par Louis XV et madame Dubarry en personne. L'histoire est étrange. Elle était connue ; mais c'est à M. Charles Nisard que nous devons les plus piquants détails de cette aventure, et c'est ici l'occasion de rendre justice au soin scrupuleux, à la sagacité inventive, à l'esprit d'investigation intelligente qui l'ont aidé à recueillir sur ce fait, comme sur tous ceux dont le portefeuille de M. Suard ne lui livrait pas le secret, les informations les plus exactes et les plus curieuses. Delille et M. Suard avaient été élus en 1772, après la mort de Bignon et de Duclos, — et si bien élus que madame d'Angiviller écrivait à M. Suard, le soir même de l'élection : « Je ne me coucherai pas, Monsieur, sans vous faire un compliment d'une nouvelle que je reçois de tout autre que de vous... Vous n'aviez pas besoin pour moi de ce titre, mais j'en avais besoin pour vous depuis que vous le désiriez, etc. » Sur l'enveloppe de la lettre, madame d'Angiviller avait écrit : « *Douze sols, si elle est rendue ce vendredi* 8 *mai* 1772, *de bonne heure.* » La lettre n'était pas rendue, que l'élection de Suard était cassée comme celle de Delille. La cour ne voulait ni de l'un ni de l'autre. Et la raison ? Le roi éprouvait, disait-il, le besoin de prendre des informations sur les écrits et sur *les mœurs* des deux élus ; et provisoirement il ordonnait de procéder à de nouvelles élections. Madame Dubarry, à ce qu'il paraît,

[1] Tome VI de la *Correspondance générale*, p. 192, édition Lefèvre de 1828.

avait fait les mêmes réserves sur les ouvrages et même sur les mœurs des deux écrivains ; tellement que deux mois plus tard, quand enfin le roi, sans revenir sur sa décision, voulut bien leur rendre le privilége de la rééligibilité pour l'avenir, ce ne fut pas, écrivait-il au duc de Nivernais, « sans avoir pris des éclaircissements sur l'âge, les principes et les mœurs des deux sujets que mon Académie française m'avait proposés dans son élection du 7 mai. » Toujours les mœurs ! Celles de M. Suard étaient fort honnêtes. Je n'ai jamais entendu attaquer celles de l'abbé Delille. Mais M. Nisard, qui a tout lu, a découvert dans une *Chronique secrète de Paris*, publiée par la *Revue rétrospective* (tome III, page 30), que le duc d'Aiguillon, poussé par le maréchal de Richelieu (un autre patron des bonnes mœurs !), avait eu l'idée d'intéresser madame Dubarry à l'exclusion des deux académiciens, en les accusant « de travailler à l'*Encyclopédie.* » Il n'en fallait pas davantage ce jour-là. Madame Dubarry avait ses jours de philosophie et ses jours d'intolérance. Elle avait concouru, disait-on, à la nomination de Marmontel comme historiographe en remplacement de Duclos, et à l'élection de d'Alembert comme secrétaire perpétuel de l'Académie. Elle se portait cette fois, sans plus de raison, de l'autre côté de la balance, et elle y jetait son éventail pour faire contre-poids à l'*Encyclopédie.* Travailler à l'*Encyclopédie !* cela s'appelait alors n'avoir ni mœurs ni principes. Par bonheur, il fut prouvé que M. Suard était trop paresseux pour avoir mis la main à cet immense répertoire des connaissances humaines, et que Delille, modestement renfermé dans sa chaire de troisième au collége de La Marche, n'avait travaillé qu'à la *traduction des Géorgiques*. C'était bien assez, même en ce temps-là, pour être de l'Académie française. L'Académie, par l'organe d'un de ses plus nobles membres, le duc de Nivernais, défendit ses choix avec autant de délicatesse que d'habi-

leté. Elle se montra prudente, sans doute parce qu'elle avait raison ; elle fût patiente parce qu'elle se sentait forte. J'ai cherché vainement à comprendre pourquoi M. Charles Nisard lui fait une querelle à propos de l'inoffensive élection dont il a si soigneusement recherché et « restitué » l'histoire. Est-ce qu'il serait de mode de réhabiliter madame Dubarry? M. Capefigue l'a essayé. M. Nisard sans doute n'y songe pas. Pourquoi donc prendre parti contre l'Académie dans une circonstance où elle avait si incontestablement raison? Pourquoi ces attaques contre le parti philosophique ? Pourquoi ces récriminations contre les esprits libres d'autrefois à l'adresse des libéraux d'aujourd'hui? Pourquoi ces sorties contre le gouvernement parlementaire, la liberté des journaux, les franchises de la tribune et celles de la presse? M. Nisard, écrivain distingué, oublie que les écrivains surtout ont besoin d'une liberté sage et réglée par les lois. Qu'il laisse calomnier la liberté par ceux qui ont leurs raisons pour cela... J'ajoute que de pareilles diatribes, dans un ouvrage d'érudition, ont de plus l'inconvénient d'être des fautes littéraires, et qu'elles choquent l'oreille comme de fausses notes.

Sur tous les autres points, il n'y a qu'à louer dans ce livre sérieux et amusant. J'en ai relevé quelques détails. J'en omets beaucoup d'autres qui souffriraient trop d'une sèche analyse. On lira, sans en rien passer, tout ce que l'habile explorateur du portefeuille de M. Suard nous a donné de la correspondance inédite de Voltaire. On lira les lettres vraiment curieuses de madame du Châtelet, d'Adrienne Lecouvreur, de madame Denis, de madame Necker; celles de Morellet, de Gaillard, de Delille, de Garat, du prince Lucien Bonaparte; celles de Robertson, de Wieland et d'Alfieri ; et combien d'autres ! Le portefeuille de M. Suard était bien garni. M. Nisard a remédié par la netteté du commentaire à l'inévitable confusion de pareils documents, et il a rétabli l'ordre dans ces souvenirs. Je suis fâché

toutefois qu'au lieu de les ranger par ordre de matières, il ne les ait pas classés par gradation chronologique. Nous aurions eu des chapitres moins bien traités peut-être ; nous aurions eu M. Suard plus complet ; nous l'aurions mieux suivi dans les vicissitudes infinies de sa vie moitié littéraire, moitié politique. On éprouve quelque gêne, par exemple, à débuter par l'histoire de l'expropriation du *Publiciste*, qui se rattache à la dernière période de la vie de M. Suard, et à retrouver, à la fin du volume, les pièces relatives au rétablissement de l'Académie française, qui appartient à la même époque. Entre les deux récits, nous avons le dix-huitième siècle presque entier. Quoi qu'il en soit de ces critiques, ce que nous avons cherché de préférence dans le livre que nous étudions, ce sont les traits de la physionomie de M. Suard. Ils y abondent. Mieux disposés, ils nous auraient servi peut-être à tracer un portrait. Tels qu'ils nous sont donnés, il y faudrait plus de recherches et plus de temps. Dans ces confidences de la vie des hommes célèbres, que trahit la publication posthume de leur correspondance privée, que de contradictions se révèlent ! Comme le fond du cœur se montre souvent en opposition avec les actes publics ! « Rien n'est plus commun dans le caractère des hommes, écrit M. Suard (*Biographie de Cromwell*), que l'inconséquence de leurs principes et de leurs actions ! » Et quel travail de recomposer une physionomie vivante avec ces débris incohérents, ces souvenirs sans liaison, ces pages dont la mort a emporté le secret, ces épanchements intimes qui sont un démenti à l'histoire officielle, feuilles de la sibylle que le souffle des âges a dispersées et que tout l'art du commentaire est impuissant parfois à réunir et à fixer dans la main qui les recueille !

Au fait, voici notre « impression » résumée sur M. Suard, telle qu'elle résulte pour nous de la lecture du livre de M. Charles Nisard et de quelques autres : M. Suard, né bien

avant la révolution de 89, mais destiné à en traverser toutes les phases, avait le caractère qui sert le plus à passer à travers ces temps périlleux sans y trop laisser de sa dignité ou de son repos. Il avait l'esprit à la fois très-libre et très-mobile, très-désintéressé et très-avisé. Il y a un égoïsme qui n'est pas celui de l'argent, mais qui n'en rapporte pas moins tout à soi-même, dans une vie discrète et honorable, avec des horizons bornés. M. Suard, si j'ai bien compris les confidences de son portefeuille, eut cet égoïsme-là. Il n'est capable ni de grands efforts comme écrivain, ni d'héroïque dévouement comme politique. Il se défend de l'enthousiasme comme du mauvais goût. Il ne sort guère de son caractère, pendant le dix-huitième siècle, que pour prendre une part fort active, sous le titre de l'*Anonyme de Vaugirard*, à la puérile querelle des gluckistes et des piccinistes; et s'il attaque Beaumarchais avec une véhémence inusitée, c'est que Figaro, grand railleur de la bonne compagnie, est l'ennemi juré des salons. M. Suard est l'homme des salons par excellence. « Les grands ouvrages lui font peur », comme à la Fontaine; le travail des petits écrits le rebute. Aussi n'a-t-il rien fait avec supériorité. Il était supérieur, comme on l'a si bien dit, à tout ce qu'il a fait. Les veillées solitaires l'auraient tué. Les nonchalantes causeries l'attirent. Il est le type du paresseux intelligent, spirituel, avisé, élégant, influent, car il ne fait pas grand'chose et il peut beaucoup. S'il n'a pas de pouvoir dans l'État, il a tantôt un journal qui lui livre l'amour-propre des littérateurs, tantôt une charge de police qui les fait ses justiciables. Lisez sa lettre à Sedaine, où il dit si naïvement à cet honnête écrivain qui réclamait en faveur de *Raymond V ou le Troubadour*, pièce arrêtée par la censure : « Le magistrat de la police est responsable aux puissances supérieures de tout ce qui pourrait leur déplaire dans les représentations théâtrales.... » (Mai 1789.)

M. Charles Nisard appelle cela « *les véritables principes d'une bonne censure dramatique*. » Soit. M. Suard est de son avis, puisqu'il arrête au passage le *Troubadour* du bon Sedaine. Outre son journal et sa charge, M. Suard a l'Académie, autre moyen d'influence. Il y prend tout de suite la place qui appartient à un lettré de bon ton dans une compagnie distinguée. C'est ainsi qu'il trouve partout l'influence sans rechercher la faveur, et qu'il est puissant sans être occupé. Il n'est pas jusqu'à l'amour qui ne ménage en lui une certaine disposition paresseuse et platonique dont une des pièces inédites, publiées par M. Charles Nisard, nous a laissé la preuve originale et sans réplique :

« Que faut-il souhaiter », écrivait une femme qui avait aimé M. Suard et qu'il payait de retour à sa manière ; « que faut-il souhaiter pour être heureuse, puisque ni l'excès de la passion, ni celui de la délicatesse, ni la soumission aveugle ne sont pas des qualités importantes à trouver dans son amant ? Ce qu'il faut souhaiter ?... c'est qu'il soit *paresseux*. Oui, paresseux. Que ce défaut dont nos saints Pères de l'Église ont eu la bonté de faire un septième péché mortel, parce qu'ils savaient bien ce qu'ils faisaient, soit sa passion dominante; qu'il l'ait à un tel degré qu'elle ne laisse de place ni à une grande ambition, ni à l'amour excessif de l'étude, ni à la recherche du plaisir; que ses désirs, de quelque genre qu'ils soient, se rebutent dès qu'il aperçoit un obstacle ; qu'il ait d'abord envie de toutes les femmes aimables, qu'il les trouve dignes de ses hommages, mais qu'il entrevoie promptement plus de peine que de plaisir à les séduire... Voilà l'homme qu'il faut aimer, voilà celui dont il faut être aimée !... Il peut être quelquefois infidèle ; mais il est presque impossible qu'il soit inconstant. Le charme de l'illusion cesse plus vite pour lui que pour un autre ; et au moment où le plaisir s'évanouit, la crainte de

contracter de nouvelles obligations l'effraye tellement qu'elle le rend à ses premiers liens dont le plus grand mérite est de n'avoir pas de nouveaux frais à faire... [1] ! »

Telle est donc l'utilité de la paresse en amour. Je sais que lord Chesterfield écrivait à son fils Stanhope : « Voulez-vous que je vous dise ce qui m'a permis de mener de front, pendant ma longue vie, les affaires et les plaisirs, la politique et les lettres, la diplomatie et l'amour? C'est que toute ma vie je me suis levé à cinq heures du matin... » M. Suard devait se lever tard. L'esprit humain a bien des ressources, l'intérêt bien des procédés différents. « Pas de zèle, si vous voulez réussir ! » On connaît ce mot célèbre. M. Suard aurait été un excellent employé dans le ministère de M. de Talleyrand.

Et pourtant, bizarre destin de la prudence humaine! tout était calme, admirablement prévu, parfaitement ordonné, minutieusement réglé dans l'âme et dans l'esprit de M. Suard. Son cœur même, quoiqu'il l'eût excellent, son cœur, s'il faut en croire les confidences du portefeuille, battait avec la régularité de l'horloge qui avertissait, à de certains moments, l'honnête auteur des jours de *Tristam Shandy*. Malgré tout, qui le croirait? sa vie est remplie d'aventures. A peine sorti de l'enfance, il passe deux ans au fond d'une bastille pour avoir été témoin dans un duel. Pendant deux autres années, nous l'avons vu subir, comme élu de l'Académie, l'injurieuse exclusion de Louis XV. Il est poursuivi en vendémiaire, proscrit en fructidor, exproprié comme journaliste sous le Consulat...

Quel bien vous ont produit vos tranquilles vertus?

Aucune émotion ne lui manque, ni la compagnie des

[1] Cité par M. Nisard, *Mémoires et Correspondances*, page 329.

scélérats dans les cachots de Sainte-Marguerite, ni la persécution d'une favorite, ni la proscription révolutionnaire, ni les rigueurs d'un despote, ni même ses faveurs subies avec le même sang-froid que ses injustices. Ainsi la prudence ne l'avait pas sauvé des aventures, l'habileté ne l'avait pas préservé du péril, ni le savoir-faire de la sujétion. M. Suard était, s'il est permis de le dire, un homme de demi-résistance ; les révolutions veulent une soumission tout entière. Il réservait volontiers l'indépendance de ses idées; les despotes veulent une subordination sans réserve. Malgré tout, M. Suard a très-habilement rempli ce rôle chanceux de l'homme modéré au milieu des orages de la vie publique. Il n'est pas si facile qu'on le croit pour un simple lettré de traverser ces crises redoutables : les uns y laissent leur tête, comme Suleau et Chénier ; les autres leur honneur, comme Chamfort et Camille Desmoulins. D'autres désertent le champ de bataille, comme Rivarol. M. Suard y est presque toujours resté, non sans se compromettre, mais sans se perdre. Il eut ce mérite rare dont Sieyès était si fier, quand on lui demandait ce qu'il avait fait pendant la Terreur, et qu'il répondait : *J'ai vécu.*

Tant vécut M. Suard qu'il vit à la fin la restauration des Bourbons pour lesquels il n'avait, je le crois, qu'un dévouement d'habitude. Il n'était pas homme à donner son cœur à la puissance ; mais il vit avec plaisir une révolution qui rendait aux Français cette liberté de la presse qu'il avait tantôt pratiquée, tantôt châtiée, suivant le temps, mais toujours aimée; puis, parvenu au bout de sa carrière, il avait fini par se dire sans doute que la meilleure condition pour vivre heureux et tranquille sur cette terre, c'était la liberté sous un roi, et que le meilleur des rois, c'était celui qui avait rendu l'ordonnance du 5 septembre. Il mourut quelques mois plus tard, en juillet 1817, dans la plénitude de cette conviction, homme heureux au de-

meurant, qui, parmi tant de grands bouleversements, n'avait éprouvé que de petits malheurs, qui, avec un mince mérite, était parvenu au faîte des honneurs littéraires, et dont les imperfections même, suivant la spirituelle remarque de M. Nisard, lui furent toujours comptées pour des vertus.

IV

Une nouvelle édition des Lettres de madame de Sévigné.

I

— 14 DÉCEMBRE 1861. —

Je suis, s'il est permis de parler de soi au moment de parler de madame de Sévigné, dans une situation délicate vis-à-vis des éditeurs des *Lettres* de la célèbre marquise, quels qu'ils soient. Il y a six mois à peine, j'annonçais dans le *Journal des Débats* une nouvelle édition des *Lettres de madame de Sévigné*, celle de Techener, dirigée par M. de Sacy, et j'en disais tout le bien que j'en pense encore aujourd'hui, c'est-à-dire beaucoup de bien. Il y a six ans, à propos d'un charmant autographe que M. Feuillet avait bien voulu tirer de son écrin et confier, par mon entremise, à la discrétion du public, je rendais justice aux premières éditions de *la Correspondance*, celles que le chevalier de Perrin avait données à nos pères vers le milieu du dernier siècle, celles que nous avions vues, enfants, entre les mains de nos mères ; et ce que j'en disais alors, je le dirais encore : « Partout où, dans l'édition de 1754, vous vous sentez ému, séduit, charmé jusqu'au ravissement, dites-vous que le texte est pur, la copie fidèle, que madame de Sévigné revit là tout entière, en dépit des correcteurs... On n'invente pas ces pages-là, elles sortent du cœur, elles sont l'œuvre du génie ; elles s'imposent au copiste, elles

résistent à l'arrangeur et elles font reculer la plume qui s'aventure à y retrancher quelque chose. Tel est le mérite, volontaire ou non, de l'édition du chevalier de Perrin... [1] »

Si je répète aujourd'hui, ayant sous les yeux les deux premiers volumes de la dernière édition des *Lettres de madame de Sévigné* [2], ce que je disais, il y a six ans, de la première, c'est qu'il faut bien que nous établissions avant tout une vérité qui pourra paraître un peu hardie à quelques disciples complaisants de l'érudition moderne, persuadés que les érudits inventent ce qu'ils expliquent et que tout rajeunissement est une création. Cette vérité, la voici : madame de Sévigné a existé avant nous. Elle existait avant l'année 1818, date de la première édition donnée par M. Monmerqué. Elle existait, comme écrivain entré dans le domaine public, depuis plus d'un siècle, en dépit des mutilations et des remaniements qu'avait subis le texte primitif de sa correspondance. Elle existait... Si aucun travail ne l'avait encore donnée tout à fait complète, aucun déguisement ne l'avait non plus complétement dérobée à l'admiration publique. Disons plus : ce qu'il y avait de meilleur en elle, style, esprit, raison, enjouement, bon goût, naïveté, ses brillantes qualités, ses aimables défauts, son incomparable don d'écrire sur toutes choses avec le mot juste et le relief saisissant, tout cela nous l'avions déjà pour une bonne part; tout ce trésor, nos pères le possé-

[1] *Nouvelles études historiques et littéraires*, page 236. Paris, 1855.

[2] *Lettres de madame de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Nouvelle édition, revue sur les autographes et les copies les plus authentiques; avec une notice biographique par M. Paul Mesnard.

Ces deux premiers volumes commencent la collection annoncée par la maison Hachette et Ce, sous le titre : *Les grands écrivains de la France*. M. Regnier est chargé de la direction de cette grande entreprise.

daient presque entier, et notre jeunesse avait pu en jouir dans ce format commode qui se trouvait partout. Comment croire que tous les hommes d'esprit et de goût, pendant le dernier siècle comme au début de celui-ci, se seraient accordés dans l'admiration étourdie et inintelligente d'une copie infidèle, quand il s'agissait d'un des plus populaires écrits de notre langue ? L'infidélité n'était donc que relative; elle avait atteint ou supprimé quelques parties de l'œuvre. L'ensemble restait. Tour à tour commandée par des convenances et des pruderies de famille, ou inspirée par une manie de correction volontaire dans les premières éditions, l'infidélité que je signale, une fois aux prises avec l'exigeante curiosité de notre époque, se trouvant sans excuse, s'était rendue sans combat ; et avant que le premier quart de ce siècle fût écoulé, la réparation était en train. Les travaux de M. Monmerqué, reproduits dans l'élégante et commode réimpression qu'en a donnée récemment M. de Sacy, avaient bien avancé la besogne. L'édition de 1818 était un premier pas fait dans cette voie. Mais M. Monmerqué lui-même avait enchéri sur ses propres efforts. Non content d'un premier succès qui lui semblait répondre si mal encore à son goût d'exactitude et à son ardente passion de la vérité complète, il avait consacré ses dernières années à préparer une seconde édition de la correspondance. « Il est impossible, écrit le nouvel éditeur, de feuilleter sans attendrissement l'exemplaire *interfolié* où il avait réuni, amoureusement plutôt que laborieusement (rien ne coûte à qui aime ainsi), les matériaux de l'édition nouvelle. Tout y montre que là était son trésor et son cœur... »

Un éditeur entreprenant qui recueille les fruits d'un pareil travail a bien des raisons pour être « attendri. » Le public a raison de prendre part à sa joie, puisqu'il en profite. M. Monmerqué n'a pu donner lui-même au public le trésor

qu'il avait amassé avec un soin si tendre. Il a été dignement remplacé. Un des hommes de notre pays qui honorent le plus l'érudition par le caractère et le talent, M. Adolphe Regnier, membre de l'Institut, a entrepris la publication des précieux travaux que laissait plutôt incomplets qu'inachevés son savant prédécesseur. Il y a ajouté depuis sa mort tout ce que de récentes découvertes, des communications obligeantes et sa propre révision y pouvaient mettre, avec un soin d'annotation philologique, un scrupule de littéralité, une recherche d'authenticité qui font de cette édition nouvelle où le temps a apporté sa récolte, où les hommes ont mis tout leur zèle, un des chefs-d'œuvre de la librairie moderne.

Nous avons l'air d'exagérer l'éloge ; nous ne disons pas tout. Aucune analyse ne peut rendre compte des détails infinis qui caractérisent une œuvre de ce genre. Il faut avoir vu l'exemplaire préparé par M. Monmerqué et révisé par M. Adolphe Regnier, avoir vérifié par soi-même presque mot par mot une exactitude si minutieuse et une investigation si infatigable, pour se faire une idée de ce qu'un pareil travail a dû exiger de persévérance et de sagacité. L'ancienne Sévigné vit encore, et elle vivra. Les nouveaux éditeurs auront le mérite d'avoir accru d'une manière inespérée les richesses de cet inépuisable trésor, ouvert depuis plus d'un siècle aux jouissances de l'esprit français. « Une nouvelle édition de madame de Sévigné », me disait récemment notre ami M. de Sacy, avec l'entrain généreux du véritable lettré, « une nouvelle édition, tant mieux ! Il n'y en aura jamais assez !... » M. de Sacy a raison. La concurrence que se font les bons livres ne nuit pas trop à ceux qui l'exercent; elle profite à tout le monde. C'est l'honneur de notre âge. Le travail de réimpression des *Lettres de madame de Sévigné* ne s'arrêtera jamais. « La restitution » de cette admirable physionomie ne sera jamais complète. A

cette noble et souriante figure que tout le monde connaît, à ce portrait immortel, plus ou moins altéré dans le cours des âges, M. Monmerqué aura eu l'honneur de faire les plus décisives retouches, M. Regnier, d'avoir le mieux continué l'œuvre de son savant confrère. Est-ce tout ? Ne restera-t-il plus rien à faire? Nous souhaitons, pour toute sorte de raisons, que M. Regnier puisse nous donner, dans dix ans d'ici, une seconde version, considérablement augmentée, de la belle édition que M. Hachette nous donne aujourd'hui; — et puissions-nous la lire avec autant de plaisir, de surprise et d'enchantement, et avec d'aussi bons yeux que nous venons de lire la première !

Nous aurons plus d'une occasion de revenir sur la correspondance de madame de Sévigné, sur sa famille et sur sa personne dans l'examen que nous comptons faire successivement de la suite de cette publication qui commence. Les deux premiers volumes sont d'hier. C'est à peine si nous avons pu les lire tout entiers. Ce que nous cherchons aujourd'hui, c'est à donner une idée du travail des nouveaux éditeurs et à en faire apprécier le caractère et l'importance.

La série des « Lettres » publiées dans les deux premiers volumes de la nouvelle édition en comprend un nombre de deux cent soixante, depuis celle de madame de Sévigné à Ménage, que M. Monmerqué fait remonter à 1644 (avant le mariage), jusqu'à celle que l'incomparable mère écrit à sa fille, après beaucoup d'autres, le 30 mars 1672. Il va sans dire que cette série comprend ce que M. Regnier appelle justement « les préliminaires et les préludes de la grande correspondance, » c'est-à-dire de la correspondance de madame de Sévigné avec madame de Grignan, et qu'on y trouve aussi un assez grand nombre de lettres déjà connues de Bussy-Rabutin à sa cousine, puis quelques autres en petit nombre, mais déjà publiées la plupart, de divers à divers,

Dans ce nombre de deux cent soixante lettres, nous n'en trouvons guère que trois tout à fait inédites, savoir : une lettre de madame de Sévigné à Ménage (1650 ?), une autre de la même au même (1652), et enfin un simple billet dans lequel la marquise prie son ami de faire savoir à Pellisson, qui venait d'être jeté à la Bastille, « la part qu'elle prend à son malheur. » — « Rien ne peut l'empêcher, ajoute-t-elle, d'être toujours un des plus honnêtes hommes du monde, et rien ne peut m'empêcher aussi de l'estimer toujours et de lui être obligée... » Des deux autres lettres (inédites) adressées à Ménage, l'une est relative à je ne sais quelle aventure du marquis de Sévigné, très-sujet à caution, comme chacun sait : « On a vu deux fois la Chimène à gogo, et je ne sais si c'est pour cela que l'on me fait fort froid ; mais j'ai remarqué une furieuse glace depuis deux jours, et je crois même que c'est parce qu'on ne me parle pas qu'on ne me dit rien de fâcheux... » L'autre lettre est une « déclaration d'amitié » à Ménage qui sans doute aurait voulu autre chose : « Il ne tiendra qu'à vous désormais d'être bizarre et inégal, car je me sens résolue à vous mettre toujours dans votre tort par une patience admirable... »

Trois lettres inédites, ce serait peu peut-être sur un si grand nombre, si les véritables découvertes de la nouvelle édition n'étaient ailleurs, je veux dire dans les restitutions considérables faites au texte original, d'après les autographes et les anciennes copies les plus authentiques. Les éditeurs ont voulu y joindre aussi un assez grand nombre de lettres qui ne figuraient pas dans la célèbre version de 1818, et qui ne sont toutefois inédites que par rapport à cette édition même, ayant été publiées soit séparément par M. Monmerqué, soit d'une autre manière et par d'autres mains. Le nombre de ces additions (marquées chacune d'un *astérisque* dans l'édition présente) est, si j'ai bien compté, de dix-sept lettres de madame de Sévigné, particu-

lièrement adressées à Ménage pour la plupart, et de quatorze écrites par diverses personnes à elle ou à d'autres. Ménage, que nous avons vu tout à l'heure fort gracieusement « remis à sa place », est beaucoup mieux traité dans un de ces billets. « Après tout, lui écrit sa charmante élève, vous avez la gloire que j'ai été plus friande de votre cœur que de tous les autres ; mais quelque honte qu'il y ait pour moi au temps que j'ai employé à l'acquérir, j'en suis toute consolée en songeant à ce qu'il vaut... » Dans un autre de ces billets, madame de Sévigné a l'air de proposer à Ménage une alliance de « camaraderie » offensive et défensive, qui ne laisse pas d'être singulière. « Je vous ordonne, lui dit-elle, de vous occuper un peu pendant votre voyage *à songer et à dire du bien de moi*. J'en ferai de même ici... »

Parmi les lettres postérieures à l'édition de 1818 et écrites par diverses personnes à madame de Sévigné, plusieurs sont curieuses et elles seront encore assez neuves, je le crois, pour le plus grand nombre des lecteurs. Bussy, par exemple, dans celle de 1650, propose à sa belle cousine « de la venger » des infidélités de son mari. Scarron lui reproche de « le faire mourir d'impatience de la voir... » —« Ne pourriez-vous pas, ajoute-t-il, changer le genre de *mort*? Je ne vous en serais pas peu obligé. Toutes ces *morts* d'impatience ou d'amour ne sont plus à mon usage..., etc.» La lettre de Scarron était quelque peu connue. Elle est un étrange monument du genre précieux, ingénieusement placé au milieu d'une correspondance qui a plutôt l'air, quoique contemporaine, d'en être la contradiction et « la critique. » C'est le mot de Voltaire. De son côté, Molière avait-il lu cette lettre (1651) quand il s'amusait, dans le *Bourgeois gentilhomme*, de ces beaux yeux de la marquise « qui font mourir d'amour » de vingt manières différentes et avec la même phrase? Cela est bien possible. J'en dirai autant des autres correspondants « précieux » de madame

de Sévigné, l'abbé de Montreuil qui lui dit : « *Je brûle de chaud et d'envie de vous voir;* » Costar qui lui écrit, à propos d'un sac à poil d'ours qu'il lui avait prêté (1659) :

« ... Que j'aimerai toute ma vie mon sac de poil d'ours de vous avoir rendu tant de bons services durant la gelée ! Mais, d'un autre côté, j'appréhende dorénavant de le respecter un peu plus qu'il ne me serait commode et de n'avoir pas *le cœur* de mettre *les pieds* dedans, tant que je m'imaginerai d'y apercevoir les traces des vôtres, si bien faits, si adroits et *si savants.* Je pense, madame, que tout ce que je pourrai obtenir sur moi, ce sera d'en faire faire des manchons; et encore, je doute fort que j'ose y mettre les mains *quand elles seront crasseuses* et que la goutte m'empêchera d'y passer l'éponge... »

Ailleurs Costar dit à madame de Sévigné : « Ma fortune ne pourrait être entièrement faite si vous ne retranchiez quelque chose de l'infinité de votre estime *pour en allonger votre affection*, et pour la faire d'une raisonnable grandeur... »

Où donc prend son esprit toutes ces gentillesses?

Où Costar a-t-il découvert que les pieds de la belle marquise étaient *savants ?* Est-ce que par hasard ils lui avaient jamais appris quelque chose, à lui, Costar? et le singulier mélange de grossièreté et d'affectation que celui-là !

Une autre lettre autrement jolie, mais avec un air d'afféterie qui n'est pas trop de la famille, c'est ce billet de mademoiselle de Sévigné découvert par M. Walkenaër, et où cette jeune fille de dix-neuf ans écrit à l'abbé le Tellier (le frère cadet de Louvois), alors à Rome, en lui rappelant une promesse de correspondance qu'il n'a pas tenue :

« J'étais déjà préparée à la liberté que vous deviez prendre de m'écrire, et *je ne saurais m'accoutumer à celle que vous prenez de m'oublier*... » Mais la plus curieuse de ces réimpressions si intelligentes est certainement la philippique que le poëte Chapelain adresse à madame de Sévigné pour la rassurer sur le fait de ses lettres (à elle) trouvées dans la cassette aux *poulets* du surintendant. On connaît l'histoire. Nous n'y reviendrons pas. La lettre de Chapelain est à la fois le témoignage d'un dévouement vraiment affectueux pour la marquise et d'une dureté bien impitoyable, j'allais dire bien servile, à l'égard des ennemis ou des accusés du roi. Qu'on en juge par le *quousque tandem* que voici :

« Qu'est-ce donc que cela, ma très-chère? N'était-ce pas assez de ruiner l'État et de rendre le roi odieux à ses peuples par les charges énormes dont ils étaient accablés, et de tourner toutes ses finances en dépenses impudentes et en acquisitions insolentes qui ne regardaient ni son honneur ni son service?... Fallait-il encore, pour surcroît de déréglement et de crime, s'ériger un trophée des faveurs ou véritables ou apparentes de la pudeur de tant de femmes de qualité, et tenir un registre honteux de la communication qu'il avait eue avec elles, afin que le naufrage de sa fortune emportât avec lui leur réputation? Est-ce, je ne dis pas être honnête homme, comme ses flatteurs les Scarron, les Pellisson, les Sapho (mademoiselle de Scudéry), et *toute la canaille intéressée* l'ont tant prôné, mais homme seulement, de ceux qui ont seulement la moindre lumière et qui ne font pas profession de brutalité?... Je ne me remets pas de cette lâcheté si scandaleuse, et je n'en serais guère moins irrité contre ce misérable quand vous ne vous trouveriez point sur ces papiers !... »

Fouquet était en effet un misérable, non pour n'avoir pas

brûlé quelques lettres d'amour parmi lesquelles s'étaient imprudemment fourvoyées « les lettres d'affaires » de madame de Sévigné; Fouquet était un misérable parce qu'il était malheureux. Nous savons cela. Chapelain, grassement pensionné par Louis XIV, faisait ainsi sa cour sous le couvert de la spirituelle marquise, qui ne pouvait manquer de montrer une lettre dont la seconde moitié était sa propre défense. Le poëte de la *Pucelle*, mieux renté que l'auteur d'*Andromaque*, marquait ainsi sa reconnaissance à son généreux maître aux dépens de la *canaille intéressée* qui n'avait pas de pensions. Et en effet, ne dirait-on pas que cette lettre de Chapelain avait été plutôt écrite à l'adresse des pâles juges de Fouquet que destinée à sa courageuse amie?...

Revenons aux éditeurs de madame de Sévigné. La réunion en un seul corps d'ouvrage de toutes les lettres inédites ou dispersées qui appartiennent à sa correspondance n'est pas le seul mérite de nouveauté que présente l'édition dirigée par M. Regnier. Nous l'avons déjà dit : un grand nombre des lettres qui composaient les éditions précédentes ont été *revues* sur des autographes ou d'anciennes copies d'une authenticité certaine. Près de deux cents ont été ainsi remaniées et complétées. On peut juger maintenant par quelle série d'améliorations a passé l'ancien texte de l'édition de 1818 : insertion de pièces inédites; réunion de pièces déjà publiées mais éparses; enfin, révision et remaniement des anciennes lettres sur copies authentiques. Il nous reste à apprécier ce dernier travail, le plus difficile des trois et le plus nouveau.

Le travail de révision des derniers éditeurs s'adressait surtout, dans l'édition de 1818 et sur les indications de M. Monmerqué lui-même, aux suppressions et aux retouches de tout genre opérées par le chevalier de Perrin. Si nous voulions donner d'avance à nos lecteurs une idée des

résultats que ce travail a produits, nous prendrions, entre beaucoup d'autres, une des anciennes lettres de madame de Sévigné qui ont le plus souffert des « arrangements » d'autrefois et qui ont le plus gagné à la restitution d'aujourd'hui, la lettre du 8 avril 1671, par exemple, marquée du n° 153 dans l'édition nouvelle. Il est bien facile d'accuser maintenant le chevalier de Perrin des lacunes qu'il a pratiquées ; et peut-être ne lui tient-on pas un compte suffisant des difficultés de tout genre qui dominaient sa tâche. Voulez-vous, sur un point seulement, vous en faire une idée? C'était une fille de madame de Grignan, « une honnête femme », comme on appelait encore les femmes du monde au commencement du dix-huitième siècle, une femme d'esprit et de sens, personne ne le conteste, qui confiait à un ami un peu subordonné de sa famille les manuscrits de sa grand'mère. On disait à Perrin : Méfiez-vous! point de gros mots, point d'anecdotes scandaleuses. Respect à mon oncle Sévigné et même à mon grand-père, l'amant de Ninon. Ménageons « la pudeur du temps » (on sortait de la Régence). Madame de Simiane ne voulait pas qu'on fît la moindre allusion au caractère fâcheux de sa mère; et même elle avait, dit-on, supprimé presque toute la correspondance de madame de Grignan à une certaine époque fort orageuse de sa vie. Ajoutez qu'une discrétion absolue n'était pas moins recommandée sur les mauvaises affaires du comte de Grignan que sur l'irritable humeur de sa femme. Il ne fallait parler ni d'économie domestique, ni du gouvernement de la Provence, ni des Sévigné mâles, tous libertins dans le sens moderne du mot. Il fallait, en un mot, respecter la vie privée... Soit! cela est bientôt dit; mais faites donc une édition de madame de Sévigné à ce prix! Le chevalier de Perrin eut l'héroïsme de l'entreprendre et le mérite d'y réussir. Il y réussit certainement, puisque c'est en partie avec ses éditions que les plus ré-

centes, jusqu'à celle de 1818, ont été faites, et puisqu'une excellente *Notice biographique sur madame de Sévigné*, mise en tête de l'édition nouvelle par M. Paul Mesnard, un vrai chef-d'œuvre, a été écrite pour une bonne part sur les renseignements résultant de la correspondance et fournis à l'auteur par les versions les plus anciennes. Quoi qu'il en soit, on comprend que les exclusions prononcées par madame de Simiane, avec une autorité si respectable, aient rendu l'œuvre difficile; et elles avaient fini, après un siècle, par nous choquer justement. Après un siècle, il n'y a plus de vie privée, surtout pour les grands de la terre, pour tous ceux qui ont eu la fortune d'être admirés ou puissants, ou malheureux avec éclat. Demandez plutôt à M. Michelet. Ce mot tout moderne : *la vie privée doit être murée*, ce mot d'un sage que notre hypocrisie a adopté et qui ne nous empêche guère de regarder, si nous le pouvons, chez le voisin, nous n'en tenons guère de compte à nos pères; et ce ne sera que justice si nos descendants ne nous en appliquent pas très-religieusement le bénéfice. Il ne faut pas s'étonner cependant qu'un quart de siècle à peine après la mort de madame de Sévigné, sa famille ait essayé de la protéger, elle et les siens, contre l'indiscrétion du public. Si peu que nous ayons à cacher, vertueux que nous sommes, qui de nous aujourd'hui, même au prix de la célébrité, voudrait se sentir livré corps et âme, avec toutes les affections sacrées de sa vie, tous les secrets de sa famille, toutes les pudeurs de son foyer, à l'impitoyable curiosité de l'avenir? Quelle famille n'a pas ses plaies cachées? Quel foyer n'a pas ses ombres silencieuses et attristées? Quelle vie n'a pas ses douleurs, quelquefois ses taches? Celle de madame de Sévigné, j'entends la vie autour d'elle, hélas! avait les siennes. Il y a là un mari, un fils, un père, qui n'avaient que faire de cette grande lumière que le génie d'une femme illustre a jetée sur leurs défaillances ou leurs folies. Juvénal

dit que la noblesse de nos pères est un témoin qui proteste contre nos vices, un flambeau qui éclaire nos désordres. Était-il bien nécessaire que la postérité connût dans ce détail les défauts secrets de « *cette citrouille fricassée dans de la neige,* » dont la Champmeslé avait fait son jouet et son martyr? Madame de Grignan aura-t-elle beaucoup gagné aux confidences épistolaires de sa mère, dont la tendresse si souvent troublée, dont la passion mécontente et dont l'involontaire vivacité la trahissent en l'adorant? Et le beau profit encore pour la renommée de celui qui fut quarante ans gouverneur de la Provence, quand nous trouvons dans la correspondance de madame de Sévigné, sur la prodigalité de son gendre, des témoignages tels que celui-ci (avril 1689) : « Il n'y a plus de bornes : deux dissipateurs ensemble, l'un voulant tout, l'autre approuvant tout, c'est pour abîmer le monde... Nous comptions l'autre jour vos revenus, ils sont grands; il fallait vivre de la charge et laisser vos terres pour payer vos arrérages; j'ai cru que cela était ainsi... Dieu sait comme vous ont abîmés les dépenses de Grignan et de ces compagnies sans compte et sans nombre qui se faisaient un air d'y aller de toutes les provinces... » Voilà, certes, une accusation en règle et qui aurait pu servir de considérant à quelque bon arrêt d'un conseil de famille, jeté, s'il eût été possible, à la traverse de ces prodigalités. Nous profitons de la confidence, aujourd'hui qu'elle nous est faite, par avance, dans la notice biographique de M. Mesnard. Avouons qu'il n'était pas défendu à la piété d'une fille et à la loyauté d'une honnête femme de la supprimer.

Il est temps de revenir à la lettre du 8 avril 1671 ; nous y voulons donner tous nos soins. Nous ne saurions moins faire pour témoigner l'intérêt que nous inspire ce travail supérieur, premier début de l'entreprise confiée à la direction de M. Regnier. La nouvelle édition des *Lettres de*

madame de Sévigné fait partie de la réimpression annoncée par la maison Hachette des *Grands écrivains de la France.* Elle en marque les conditions et le caractère. N'est-ce pas une heureuse idée d'avoir fait ouvrir, par la main de cette femme illustre entre toutes, la splendide galerie où doivent paraître tour à tour et se trouver finalement réunies toutes les gloires littéraires de la France? Placée à l'entrée du monument, cette vive et souriante figure représente le bon sens français, ce qui fait le fonds du génie même dans nos plus grands maîtres. Madame de Sévigné en est l'expression charmante, l'organe populaire, le témoin immortel.

II

— 24 DÉCEMBRE 1861. —

La lettre du 8 avril 1671 est un des modèles du genre de révision qui caractérise le travail des nouveaux éditeurs de madame de Sévigné.

Le 8 avril, madame de Sévigné est à Paris. Sa fille est en Provence. Mariée le 29 janvier 1669, madame de Grignan était accouchée d'une fille vers la fin de 1670, et avait passé auprès de sa mère ces deux premières années. Puis, il avait fallu partir. Madame de Sévigné gardait l'enfant. Elle avait alors quarante-cinq ans. Elle était plus mère que jamais ; mais c'est surtout la grand'mère que la lettre du 8 avril nous révèle, la grand'mère commençant son doux métier et du premier coup y mettant toute sa passion. Pourquoi, sous l'inspiration de madame de Simiane qui n'avait pourtant ni « le pincé ni le précieux » que Saint-Simon reproche à madame de Grignan, le chevalier de Perrin a-t-il supprimé presque entières les deux pages qui racontent les perplexités de la grand'maman, quand elle s'aperçoit que la nourrice

de sa petite-fille n'a pas de lait, et qu'il lui faut courir tout Paris pour en trouver une autre? Madame de Simiane s'est dit peut-être que sa dédaigneuse mère aurait trouvé de pareils détails un peu bien bourgeois. Quelle grande dame n'est pas bourgeoise, plus ou moins, auprès du berceau de son enfant? On cherchera dans l'édition nouvelle ces deux charmantes pages inédites, que la pruderie commandée de Perrin avait réduites à dix lignes. Il s'agissait de changer la nourrice. «... La fantaisie me prit de croire qu'elle n'avait pas assez de lait », écrit madame de Sévigné. Pendant que le médecin hésite, que madame Du Puy du Fou, un des conseils de la marquise, ne conclut à rien, « la petite diminuait... » On trompe la nourrice; on l'emmène ; le lendemain on lui envoie dix louis ; une femme de Sucy la remplace; voilà qui est fait, et tout va bien. « ... Je ne dormais plus en repos, ajoute la marquise, de songer que l'enfant languissait, et de chagrin aussi d'ôter cette jolie femme qui pour sa personne était à souhait ; il ne lui manquait rien que du lait... » — « ... Elle est jolie, ma pauvre petite, écrit-elle quelques jours plus tard; elle vient le matin dans ma chambre; elle rit, elle regarde, elle baise toujours un peu malhonnêtement, mais peut-être que le temps la corrigera. *Je l'aime, elle m'amuse ; je la quitterai avec regret. Elle a une nourrice admirable* [1]...»

En terminant la lettre du 8 avril, madame de Sévigné ne laisse pas de se «pavaner» doucement dans ses nouvelles fonctions de grand'mère : « Voilà, ma bonne, dit-elle, de terribles détails ! vous ne me reconnaissez plus ; me voilà une vraie commère; je m'en vais régenter dans mon quartier. Pour vous dire le vrai, c'est que je suis une autre personne quand je suis chargée d'une chose toute seule ou que

[1] Ce dernier fragment se trouve, sauf la phrase soulignée, dans les anciennes éditions.

je la partage avec plusieurs. Ne me remerciez de rien; gardez vos cérémonies pour vos dames. J'aime votre petit ménage tendrement. Ce m'est un plaisir et point du tout une charge, ni à vous assurément; je ne m'en aperçois pas... » J'ai abrégé le récit et les réflexions; je suis loin d'avoir donné tout ce que ce petit tableau d'intérieur présentait de plus intime. Conçoit-on que la sœur de Marie-Blanche, cette petite-fille que les nouveaux éditeurs nous ont rendue, ait eu l'idée, à plus de cinquante ans de distance, de supprimer toute cette « nourricerie? » C'est le mot de Molière. On dirait que madame de Simiane a eu peur d'ajouter une scène au *Médecin malgré lui* et de faire penser « au petit poupon fortuné » qui inspire une si joyeuse jalousie à Sganarelle... La grand'mère de Marie-Blanche n'y songeait guère. Au fait, elle se montre là ce qu'elle est partout quand elle est mère, vive, empressée, inquiète, faisant tout ce qu'il faut faire, plus quelquefois qu'il ne faudrait, et s'accusant de son zèle comme d'autres ne s'excuseraient pas de leur négligence. Le cœur est là. Le cœur n'a pas tant de manége. Il ne calcule guère et ne s'arrête pas trop où il faut. Il prend volontiers à son compte les devoirs des autres. Madame de Grignan n'avait pas ce défaut de madame de Sévigné, ni comme fille ni comme mère. C'était justice, dans le système des compensations providentielles, que la froideur de l'une fût balancée par la chaleureuse sensibilité de l'autre.

Une femme d'esprit, pieuse et sérieuse, me disait, il y a quelques jours : « Madame de Sévigné n'avait pas de cœur! » D'une femme légère j'aurais compris ce reproche adressé à la correspondante de Bussy, et je l'aurais traduit ainsi : « Madame de Sévigné n'a pas eu d'amants. » C'est ce que veut dire son fils, ce libertin malencontreux dont se moquait Ninon, quand il reproche à sa mère « *de lui avoir donné de sa glace.* » De glace pour les amoureux, madame

de Sévigné était de flamme pour ses enfants et ses petits-enfants, ceux qu'elle appelait « ses petites entrailles. » Faut-il le dire? Le secret de sa popularité est encore là. Fort appréciée des gens de goût parce qu'elle a toutes les finesses acquises du plus élégant esprit, elle est aimée pour ces simples vertus et pour ces dévouements naturels de la femme dont elle eut à faire, pour ainsi dire, tous les frais, n'en ayant trouvé que peu d'exemples dans sa famille, ni avant elle ni après. Sa grand'mère, la célèbre amie de saint François de Sales, une grande sainte elle-même, — devenue veuve par la mort de Christophe de Chantal, tué à la chasse, — quitte un jour sa maison pour suivre une vocation religieuse « plus forte que l'amour maternel » nous dit M. Mesnard en sa notice ; et en effet, elle laisse dans cette maison, à la grâce de Dieu, quatre enfants, dont l'aîné avait quatorze ans à peine. Cet enfant devait être le père de madame de Sévigné. Il est tué en juillet 1627, à la malheureuse affaire de Samblanceau, par les Anglais de Buckingham. Marie de Chantal n'avait pas deux ans. Quelques années plus tard, c'est la mère qui meurt avant l'âge ; et un jour arrive où par la mort de son aïeul maternel la pauvre fille, à peine âgée de dix ans, n'a plus d'appui que dans son oncle l'abbé de Coulanges, le meilleur des hommes, le plus rangé, le plus exact ; et puis c'est tout. Le bon abbé pouvait mettre « le lest » de la froide raison dans cette vive tête et dans ce jeune cœur. Il n'était pas chargé d'y mettre la passion. La passion y vint toute seule. Trompée par le mariage, la belle marquise se réfugia dans la maternité. Elle y porta toute l'ardeur d'une âme tendre et tout son excès dans le plus incorruptible attachement. Le vieil Arnaud d'Andilly lui disait à ce propos, « qu'elle était une jolie païenne ; qu'elle faisait de sa fille une idole dans son cœur, et que cette sorte d'idolâtrie, quoiqu'elle la crût moins criminelle qu'une autre, était aussi dangereuse... » — « Mais les dons

de Dieu ne se perdent pas, dit à son tour, avec moins de rigueur, l'auteur de la notice déjà citée. Quand l'épanouissement des sentiments naturels est contrarié, ils ne se replient pendant un temps sur eux-mêmes que pour éclater un peu plus tard, souvent en se transformant... Madame de Sévigné avait un esprit ardent et un cœur très-tendre. Il est certain qu'elle a été plusieurs fois bien près d'aimer. Mais elle avait de la sagesse et de l'honnêteté... Ses enfants la gardaient des entraînements. *Elle fut jalouse d'elle-même pour eux et leur conserva sa tendresse tout entière*. Ce furent eux qui, dans ses combats, la soutinrent et la sauvèrent... » Voilà qui est très-bien dit. Madame de Sévigné le disait mieux encore, si c'est possible, quand elle écrivait à sa fille, à propos de la princesse de Tarente, dont *le cœur était comme de cire*, ces lignes admirables:

« Je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille au point d'oser se comparer à moi. Il faudrait plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois. Pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits. Si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous. Je ne sais de quoi elle m'a gardée; mais quand ce serait de feu et d'eau, elle ne me serait pas plus chère[1]... »

Ces lignes touchantes ne nous éloignent pas trop, par les sentiments, de la lettre du 8 avril. Elles nous y ramènent. La lettre d'avril est en partie inédite. Le texte de la citation qui précède figure en entier dans les anciennes éditions Ces simples lignes auraient suffi à caractériser madame de

[1] Lettre du 13 novembre 1675.

Sévigné. Je ne saurais trop le redire : les nouveaux éditeurs n'ont prétendu ni l'inventer ni la refaire ; ils réussissent souvent à la compléter. On saura un peu mieux, après avoir étudié leur travail, jusqu'où madame de Sévigné portait la familiarité et l'abandon. Pour ce qui est des détails du style, on aime à voir ici la spirituelle marquise ne reculant jamais devant une négligence qui lui épargne une affectation, ou devant une répétition qui la ramène au mot propre, ou même devant une de ces libertés, trop familières à son temps, qui font épanouir un franc rire sur son frais visage. Ajoutons que madame de Sévigné porte témoignage de la bonne langue du dix-septième siècle, un témoignage exact, mais indépendant. Elle est d'instinct très-soumise aux saines influences en ce genre ; elle y met, comme M. Mesnard le remarque très-bien de ses sentiments religieux, «beaucoup de son propre sens.» Elle appartient à la génération des grands esprits qui, ayant sauvé la langue française du clinquant et de la manière, l'ont fait entrer dans cette large voie où Pascal, la Bruyère, Boileau, Racine, la Fontaine, Bossuet, avec des génies différents, concourent à la même œuvre et semblent appartenir chacun pour leur compte à la même école. Elle en est comme eux, et c'est avec raison que les nouveaux éditeurs lui rendent, toutes les fois qu'ils le peuvent, les particularités de langage qui la remettent en plein dans son siècle. N'exagérons pas toutefois la valeur de ces restitutions. Madame de Sévigné n'avait ni deviné, ni devancé les modifications que la langue française devait subir cinquante ans après elle et dont ses premiers éditeurs ont fait abus. Mais même sous ce déguisement emprunté au nouveau langage, elle est demeurée ce qu'elle était. L'ensemble de son génie a prévalu. Le souffle qui animait son style y était resté. La puissance de son originalité avait fait rompre toutes les mailles du filet dont on l'avait étourdiment enveloppée. Il n'en est pas moins cu-

rieux d'observer tout ce que ses éditeurs d'aujourd'hui lui ont rendu, et comment ils font rentrer dans son bien ce génie prodigue qui aurait pu donner quittance de ce qu'on lui avait pris, sans paraître plus pauvre.

Ce bon chevalier de Perrin ne veut pas, par exemple, que madame de Sévigné puisse dire, en 1754, ce qu'elle avait écrit près d'un siècle auparavant. La marquise dit quelque part à sa fille, dans cette lettre du 8 avril : « *J'admire que vous y puissiez résister.* » Le chevalier écrit : « *Je ne comprends pas comment vous y pouvez résister.* » Perrin se montre plus dégoûté que nous autres, écrivains du jour, à qui ce vieux tour de la langue plairait encore aujourd'hui. Qu'en pensent M. Cousin, M. Chasles ou M. de Sacy? « *Il s'est pris à moi* », dit ailleurs la marquise avec moins de correction, parlant de son fils. « *Il s'en prit à moi* », écrit le chevalier. Pourquoi corriger? « ... J'eus beau l'assurer (toujours son fils) que tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques (il s'agit d'une aventure plus que légère) : il ne peut se *consoler*. La petite Chimène dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, et se *console* ailleurs... » Cette répétition du même mot, si naturelle et si logique qu'elle vous paraisse ici, a choqué la pruderie grammaticale du chevalier. A ce membre de phrase « *Il ne peut se consoler* », Perrin substitue celui ci : « *Il n'entend pas raison là-dessus...* » — « Enfin, dit madame de Sévigné en terminant le récit de cette drôlerie, enfin, c'est un désordre qui me fait rire et *que* je voudrais de tout mon cœur *qui* le pût retirer d'un état si malheureux à l'égard de Dieu. » Ce *que* et ce *qui* sentent le dix-septième siècle d'une lieue ; cela est vrai. Perrin les efface, et il enlève ainsi à la phrase primitive sa physionomie et son archaïsme.

Pourquoi insister sur ces différences? Il suffit d'en indiquer quelques-unes pour les faire juger toutes. J'ai confronté un assez grand nombre de lettres des anciennes

éditions avec la nouvelle. Ces remaniements malencontreux sont un peu partout. Ils font tache sur quelques points. Ils sont à peu près innocents dans beaucoup d'autres. La teinte originale substituée, autant que possible, à cet enduit factice n'en est pas moins un véritable service rendu à la critique et à la tradition de la langue française. Les remaniements du chevalier de Perrin ont plus de portée et ils sont un plus grand dommage quand ils nous enlèvent quelque souvenir des mœurs du temps, des modes du jour; quand ils suppriment des détails relatifs à la famille de madame de Sévignè, à sa vie privée, à ses préoccupations domestiques. Nous en avons vu un curieux exemple à propos de cette nourrice de la petite Marie-Blanche. Pourquoi nous ôter ailleurs ces jolies phrases d'une autre lettre de 1671 ? « Dites à Montgobert qu'on ne tape point les cheveux, et qu'on ne tourne point les boucles à la rigueur, comme pour y mettre un ruban : c'est une confusion qui va comme elle peut, et qui ne peut aller mal. On marque quelques boucles : le bel air est de se peigner pour contrefaire *la petite tête revenante ;* vous taponnerez tout cela à merveille... » De tout cela, Perrin n'a conservé que ce membre de phrase: « Le bel air est de se peigner pour contrefaire *la tête naissante...* » Pourquoi supprimer aussi, à propos d'un voyage à Saint-Germain, tout ce vivant tableau :

« .... C'était une grande confusion que Saint-Germain. Chacun prenait congé ou pour aller chez soi ou parce que le roi s'en va. La Marans a paru ridicule au dernier point : on riait à son nez de sa coiffure. Elle n'a osé me parler; elle était défaite à plate couture ; elle est achevée d'abîmer par la perte de vos bonnes grâces. On m'a conté d'elle deux histoires un peu épouvantables. Je les supprime pour l'amour de Dieu ; et puis ce serait courir sur le marché d'Adhémar : tant y a, elle me paraît débellée... »

Debellée, *défaite à plate couture*, *achevée d'abîmer*, voilà des mots et des tournures qui ne sont plus du dix-huitième siècle ni du nôtre, et que pour cela même il fallait conserver comme des reliques [1]. Quelle bonne fortune de les retrouver ! Et quelle vengeance aussi contre cette pauvre comtesse de Marans (mademoiselle de Montalais) ! Tallemant des Réaux lui-même n'en dit aucun mal. Madame de Sévigné l'immole sans pitié dans maint endroit de sa correspondance, en souvenir d'un méchant propos tenu par elle sur le compte de madame de Grignan [2]. Vengeance des mères, ce sont là de vos coups ! « La Marans disait l'autre jour chez madame de la Fayette : Ah ! mon Dieu ! il faut que je me fasse couper les cheveux. Madame de la Fayette lui répondit *bonnement :* Ah ! mon Dieu ! madame, ne le faites point, cela ne sied bien qu'aux jeunes personnes. — Si vous n'aimez ces traits-là, ajoute madame de Sévigné, dites mieux… » Disons que, pour ce trait-là, le chevalier de Perrin ne s'est pas montré sévère. Il le donne tout entier. Madame de Grignan se montrait de plus facile composition, à ce qu'il semble, pour les agréables médisances de sa mère, quand elles chatouillaient ses petites rancunes, que pour les épigrammes qui touchaient à sa prodigalité. Madame de Sévigné lui écrit un jour (dans cette lettre du 8 avril) : « M. d'Ambres donne son régiment au roi pour quatre-vingt mille francs…. Il est content d'être hors de l'infanterie, c'est-à-dire de l'hôpital… » Et puis tout à coup, à ce mot d'*hôpital*, la prévoyante mère s'arrête ; elle songe à sa fille… « Eh! mon Dieu, poursuit-elle, *tâchez bien de l'éviter* ; *ne faites pas si grande chère :* on en parle ici comme d'un excès. M. de Monaco ne s'en peut taire. Mais

[1] Ces mots se retrouvent en plus d'un passage des éditions de Perrin. Pourquoi les avoir effacés dans celui-ci?

[2] Tallemant des Réaux, 3e édition (Techener), par MM. Monmerqué et Paulin Paris, tome II, page 376.

surtout essayez de vendre une terre ; il n'y a point d'autres ressources pour vous ! » Quoi ! déjà ! nous sommes en 1671, après deux ans de mariage, et madame de Grignan est depuis deux mois à peine en Provence ! Madame de Sévigné reviendra souvent sur ce triste sujet des embarras domestiques de son gendre ; le chevalier de Perrin ne sera pas toujours là pour effacer. Que de suppressions pourtant, et des plus regrettables, témoin celle-ci, dans une lettre du 21 juin de la même année, que les nouveaux éditeurs ont donnée avec raison comme un « spécimen » assez caractérisé de leur travail et comme un fort bel échantillon de leurs découvertes : « Si vous rendez M. de Grignan capable d'entrer dans vos bons sentiments, écrit madame de Sévigné, vous pourrez vous vanter d'avoir fait un miracle qui n'était réservé qu'à vous. Mon fils est encore un peu loin d'entrer sur cela dans mes pensées. Il est vrai qu'il est jeune ; mais ce qui est fâcheux, c'est que quand on gâte ses affaires *on passe le reste de sa vie à les rapsoder*, et l'on n'a jamais ni de repos ni d'abondance... »

Nous avons essayé de donner une idée du travail vraiment distingué qui a présidé à cette nouvelle édition des *Lettres de madame de Sévigné*. Nous n'avons parlé que des deux premiers volumes. Nous ne préjugeons rien que de très-flatteur des volumes à venir. Il serait curieux que la nouvelle édition des *Lettres* ne nous apprenant rien d'absolument nouveau sur le compte de madame de Sévigné, elle eût pour résultat de compléter, sans grand honneur pour sa renommée, le portrait moral de madame de Grignan et de dissiper toutes les ombres qu'une main complaisante avait rassemblées sur sa mémoire. Il y aura là, je le suppose, une amusante étude à faire. La critique littéraire ne se refuse guère à ces petites exécutions des personnages qui, après avoir beaucoup donné à la vanité pendant leur vie et habilement composé leur rôle devant le monde, s'exposent à en perdre

tout le bénéfice devant l'histoire, quand la postérité, venant à juger leurs actes, n'y sent pas, comme dans la correspondance de madame de Sévigné, ces généreux battements du cœur qui rachètent tout. On a peine à s'imaginer tout ce que les éditeurs qui ont travaillé sous l'influence des Grignan, ont mis d'attention à écarter ce qui pouvait toucher de près ou de loin aux susceptibilités de la belle comtesse. Voici, par exemple, une phrase de madame de Sévigné, bien innocente assurément (9 mars 1672) ; — il s'agit d'une lettre qu'elle vient de recevoir de sa fille; elle en fait l'éloge avec l'exagération ordinaire de sa tendresse, puis elle ajoute: « Je vous le dirais plus souvent, ma bonne, sans que (si ce n'est que) je crains d'être fade *en vous renvoyant les louanges que vous me donnez quelquefois avec profusion;* mais je suis toujours charmée de vos lettres sans vous le dire... » Les mots soulignés ont été supprimés dans l'édition de Perrin, rétablis dans la nouvelle, et, de plus, le mot *charmée* est remplacé dans la version des Grignan par le mot *ravie*. Avouez que tout cela est étrange. Les Grignan ne veulent pas laisser croire qu'il y a un échange d'éloges entre la mère et la fille. Pourquoi cela? Est-ce la fierté de la fille qui s'en révolte? Et n'est-ce pas assez pour sa vanité d'écrivain que sa mère soit sous le charme de son style? Faut-il y ajouter le ravissement? N'insistons pas. Certes, rien n'est insignifiant dans ces questions de critique délicate. Finissons pourtant, sauf à y revenir, en reproduisant pour le lecteur une de ces confidences (inédites) qui font un si singulier contraste avec les effusions trop connues de l'amour maternel dans la correspondance de madame de Sévigné. Nous comprendrons mieux par cette citation ce que la nouvelle édition nous réserve; non qu'elle révèle un fait absolument nouveau dans l'histoire de madame de Grignan. Avouons qu'elle y apporte du moins une vive lumière.

« .... Vous me dites que j'ai été injuste sur le sujet de votre amitié. Je l'ai été encore bien plus que vous ne pensez ; je n'ose vous dire jusqu'à quel point a été ma folie. *J'ai cru que vous aviez de l'aversion pour moi*, et je l'ai cru parce que je me trouvais pour des gens que je haïssais, comme il me semblait que vous étiez pour moi ; et songez que je croyais cette épouvantable chose au milieu du désir extrême de découvrir le contraire et comme malgré moi. Dans ces moments, il faut que je vous dise toute ma faiblesse. *Si quelqu'un m'eût tourné un poignard dans le cœur, il ne m'aurait pas plus mortellement blessée que je l'étais à cette pensée*. J'ai des témoins de l'état où elle m'a mise. Je vous dis cela sans vouloir de réponse que celle que vous me faites tous les jours en me persuadant que je me suis trompée. Ce discours est donc ce qui s'appelle des paroles vaines, qui n'ont d'autre but que de vous faire voir que l'état où je suis sur votre sujet serait parfaitement heureux, si Dieu ne permettait point qu'il fût traversé par le déplaisir de ne vous avoir plus, et pour vous persuader aussi que tout ce qui me vient de vous ou par vous me va droit et uniquement au cœur [1]... »

A la date où finissent les deux premiers volumes de la nouvelle édition, madame de Grignan n'est pas encore revenue de Provence, et madame de Sévigné n'a pas encore quitté Paris pour un de ces fréquents rapprochements entre la mère et la fille qui ne profitaient pas trop, à ce qu'il semble, à leur bonne intelligence. Le passage qu'on vient de lire ne se rapporte donc qu'à la première jeunesse de mademoiselle de Sévigné. Que sera-ce plus tard ? Nous le verrons bien. En attendant, restons, quant à madame de Grignan, sur cette impression assez neuve. Gardons les

[1] Lettre du 15 avril 1671.

anciennes quand il s'agit de son admirable mère. Je dirais presque que c'est un mérite de cette nouvelle édition de n'y rien changer. Oh ! le mauvais service que cet honnête Monmerqué nous eût rendu et le triste legs qu'il nous eût fait en ce monde, pendant qu'il s'en allait dans l'autre, estimé de tous, s'il nous eût donné une Sévigné toute nouvelle !

Promettons de revenir, dans la suite de l'édition commencée, sur cet intarissable sujet. Rendons une première justice, en attendant, au travail supérieur du savant homme de goût qui la dirige, sans oublier cette *Notice* de M. Mesnard, que nous avons souvent citée, et qui, placée en tête des *Lettres de madame de Sévigné*, en est désormais le commentaire indispensable et l'introduction attrayante.

V

Les Mémoires d'un bibliophile [1].

— 17 FÉVRIER 1861. —

Il faut commencer par faire sa confession, quand on veut, en bonne justice, recevoir celle des autres. Je commence donc par dire que je ne suis pas bibliophile, et pour cause ; que j'aime les livres, que j'en ai quelques-uns, que ce sont pour moi des instruments de travail, non des objets de luxe, et que j'envie affreusement ceux qui ont de beaux livres, de riches bibliothèques, et qui s'en vantent. Cela dit, j'entre en matière.

Si l'égoïsme n'existait pas, les bibliophiles l'auraient inventé. Voici un homme de goût et de sens qui a l'idée d'écrire son histoire. M. Tenant de Latour est arrivé à cet âge où l'on aime à résumer les impressions de sa vie entière. Il a honorablement vécu. Il a occupé d'importants emplois. Il a été un administrateur excellent, un lettré sérieux. Son nom brille, avec celui de son fils, en tête des meilleures éditions de deux de nos poëtes nationaux, Malherbe et Racan [2]. Il a illustré d'une notice et enrichi de commentaires une nouvelle édition des *Œuvres de Chapelle et de Bachaumont*, dont il a fait un délicieux livre. Mêlé au meilleur monde, il a beaucoup vu ; il excelle à bien dire ; et quand il prend la

[1] *Mémoires d'un bibliophile*, par M. Tenant de Latour, ancien bibliothécaire du roi au palais de Compiègne. Un volume in-12. 1861.

[2] *Voir* à l'*Appendice* mon jugement sur cette édition de Racan.

plume pour rassembler ses souvenirs, c'est le catalogue de sa bibliothèque qu'il écrit ! Il conjugue, à propos des livres qu'il possède, le verbe *avoir* dans presque tous ses temps, *j'ai, j'aurai...* Il ne dit pas : *J'avais* tel livre; *j'ai eu* telle édition. Ce qu'il a, il le tient bien; ce qu'il avait, il le garde. Passion des livres, chasse aux bouquins, folie des enchères, orgueil de la possession, jouissance enfermée dans une petite bibliothèque ou se donnant carrière dans une grande, je vous connais ! Votre nom est égoïsme. Bibliomanes, vous avez un ancêtre, cet honnête cardinal Passionei qui, ayant pris à son service un bibliothécaire ignorant, disait à un de ses visiteurs, étonné d'un pareil choix : « Ma bibliothèque est mon sérail; je la fais garder par mon eunuque... »

M. de Latour, je me hâte de le dire, est un amoureux très peu platonique des beaux livres, et il n'a jamais eu d'autre bibliothécaire que lui-même. Je rends la même justice aux possesseurs des bibliothèques particulières les plus célèbres de nos jours. Tous les bibliophiles dignes de ce nom sont bibliothécaires. On ne jouit vraiment de ses livres qu'à la condition de les classer, de les garder, de les *cataloguer*, j'allais dire de les épousseter soi-même. Confieriez-vous à âme qui vive le soin de ranger convenablement, par exemple, la *Bible de Mayence* (1462), ou le *César* de Montaigne (1570), ou le *Mornay* de Saumaise (1624), ou même le *Pâtissier français* (Amsterdam, Elzévir, 1655)? M. Tenant de Latour délègue-t-il à personne au monde la délicate mission de caser, entre deux voisins complaisants, ce petit volume relié par Derome en maroquin rouge, le *Daphnis et Chloé* du Régent, avec la fameuse gravure ? La gravure n'empêche pas l'heureux possesseur de cet introuvable in-12 d'ajouter, à la description qu'il fait de son trésor, cette réflexion naïve : « *Mon volume* est des plus purs entre les purs. » Quoi qu'il en soit, c'est parce que M. de Latour est son bibliothécaire à lui-même, et qu'il n'a pas

laissé dire de ses livres ce qu'un plaisant disait de ceux d'un riche ignorant : *Multi vocati, pauci lecti* (beaucoup d'appelés, peu de lus); c'est parce qu'il connaît à fond tous les siens, qu'il s'est cru en droit de raconter leur histoire. Égoïsme ! disions-nous ; car, dans ses livres, c'est lui qu'il aime, son choix qu'il préconise, son bonheur qu'il vante; ce sont ses bonnes fortunes qu'il raconte. « La bibliomanie, disait Charles Nodier, est peut-être encore de l'amour. » Oui, égoïsme ; mais le meilleur de tous, le plus innocent, le plus noble, le plus honnête, le plus sociable, celui qui, en définitive, profite le plus à tout le monde. Il reste toujours quelque chose des folies du bibliophile ; de celles de l'ambitieux, du joueur ou du libertin, il ne reste rien que le mal qu'ils ont fait. J'ai souvent entendu dire que lorsqu'on veut se donner une maison de campagne, il faut acheter *la folie* de quelqu'un, parce qu'elle se vend toujours au rabais. Il n'en est pas ainsi des folies d'un bibliophile. Elles se vendent cher. Ce sont les seules auxquelles le temps n'enlève rien de leur prix ; au contraire. « Il faut, disait un Anglais millionnaire, quand on a le malheur d'aimer la peinture, acheter uniquement des tableaux de grands maîtres, parce qu'ils ne perdent jamais leur valeur. » Les beaux livres ont ce privilége. Qu'importe donc que les bibliophiles soient quelque peu exclusifs et volontiers rebelles aux emprunts ? Qu'importe que M. Parison ait gardé cinquante ans, sans le montrer à personne, le *César* qu'il avait acheté quatre-vingt-dix centimes et qui s'est vendu quatre-vingt-dix louis après sa mort ? Qu'importe que la fameuse devise de Grollier : « *Ces livres sont à Grollier et à ses amis,* » ait droit de passer pour une excentricité dans l'histoire de la bibliographie ? Si les possesseurs des livres rares étaient plus généreux pour leurs amis, leurs trésors seraient moins bien gardés pour tout le monde. La bonne conservation des monuments de l'intelligence profite de ce qui est refusé à la camaraderie et

à l'amitié. Les livres que possède un amateur appartiennent en quelque sorte à un fonds commun dont il est le gardien plus ou moins viager, et dont il n'a que la jouissance plus ou moins substituée à ses rivaux du monde entier. Il y a tel livre que, même dans la bibliothèque du voisin, fût-il le roi, on regarde avec l'œil du maître et dont on suit la destinée avec amour. Tel était ce roman de chevalerie du moyen-âge, ce fameux *Perce-Forest*, imprimé sur vélin (1528), et que la révolution de Février, qui jetait les livres par les fenêtres, trouva dans la bibliothèque particulière du Palais-Royal. Il y courait, comme on voit, un grand risque. Un amateur parvient à se glisser jusqu'au cabinet du bibliothécaire. « On brûle les livres rue de Valois, dit-il. — Je ne le sais que trop. — Et le *Perce-Forest ?* — Sauvé ! — Dieu soit loué ! le reste n'est rien !... » Le reste, c'était la révolution de Février. On sait que le *Perce-Forest* a été doublement sauvé, puisqu'il est resté, à la grande joie des amateurs de notre pays, entre des mains françaises, même après avoir passé la Manche.

Les livres ont donc leur histoire, *habent sua fata* ! Et cette histoire se mêle agréablement à celle des hommes, quand elle est écrite par un amateur spirituel et sincère, qui fait le tour de sa bibliothèque comme Xavier de Maistre faisait le tour de sa chambre, et dresse un catalogue de ses livres, comme on raconte un roman d'aventures. « Après le plaisir de posséder des livres, disait encore Nodier, il n'y en a guère de plus doux que celui d'en parler. » Pour un bibliophile, en effet, toute trouvaille est une aventure. Celles de M. de Latour devaient commencer, pour ainsi dire, avec sa vie. Sachant à peine lire, il trouve un jour, au fond d'un antique bahut, oublié dans le grenier d'un obscur manoir de famille, savez-vous quoi ? C'était le *Cid*, une vieille brochure in-4°, recouverte en partie d'un papier à grands ramages, telle que l'étaient, en leur temps, les pièces drama-

tiques qui se vendaient vers le milieu du dix-septième siècle, chez *Antoine de Sommaville* ou chez *Toussaint Quinet*. C'était le *Cid*, entendez-vous ? Édition originale, 1636 !

> Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
> Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants !...

Voilà, vous l'avouerez, un petit garçon qui commençait bien ! Une autre fois, c'est une autre édition originale, celle des *Aventures de Télémaque*, qui tombe entre ses mains. D'où venait-elle ? De l'auteur du *Télémaque* lui-même, de Fénelon, qui l'avait donnée à sa nièce, madame de T.., laquelle l'avait léguée à un oncle de M. de Latour qui l'avait donnée à son neveu, alors élève chez les Récollets de Saint-Yrieix et apprenti bibliophile. Je passe, comme on le pense bien, sur beaucoup d'autres petits bonheurs du même genre qui sont comme les étapes de cette vie érudite, longtemps vouée à l'accomplissement des plus sérieux devoirs, mais irrésistiblement entraînée, en toute rencontre, vers les plaisirs de l'intelligence. On le vit bien en 1814. M. de Latour, qui était un des plus beaux hommes et un des plus déterminés royalistes de sa génération, avait eu, à cette époque, la fantaisie d'entrer dans une compagnie des gardes du corps du roi Louis XVIII. Quand arriva le 20 mars, il fallut partir. Notre bibliophile suivit la retraite des Bourbons jusqu'à la frontière, qu'il aurait bien voulu franchir avec eux, si un contre-ordre royal ne l'y eût arrêté avec sa compagnie. Au retour, passant à Béthune, après le licenciement de la maison du roi, dans des dispositions d'esprit et de cœur faciles à imaginer en une pareille détresse, le jeune garde du corps ne perdit pas courage. Obligé de passer deux jours dans cette place de guerre, logé dans une masure, il ouvre la *musette* pendue à l'arçon de sa selle et dans laquelle il avait mis, au moment de son départ précipité, plusieurs petits volumes d'un format portatif, son fidèle *Virgile*, le *Goffredo* de 1598,

une *Imitation de Jésus-Christ*, et enfin, dit-il, « comme une sorte d'ouvrage de circonstance », un volume des *Mémoires de la Rochefoucauld*. Ainsi pourvu, il passa deux jours, savourant ses trésors, narguant la fortune contraire, les commérages de son hôtesse et les découragements de ses compagnons. Plus tard, quand ses amis voulaient caractériser cette passion de lecture qui avait charmé sa vie, et quand ils cherchaient à l'excuser les jours où il se faisait un peu trop attendre pour une partie de plaisir ou pour un dîner : « Que voulez-vous qu'on y fasse? disaient-ils. *L'enragé lisait à Béthune !!* »

L'enragé a lu partout. *Legentem ferient ruinæ !* Il connaît tous ses livres. Il les a tous lus. C'est son originalité comme bibliophile. Sa bibliothèque est choisie. N'allez pas croire qu'elle est peu nombreuse. Voltaire disait : « On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cent mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous et qu'on choisit trois ou quatre amis. Il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres que de celle des citoyens...[1]. » Trois ou quatre amis ! Nous sommes loin de compte, si j'en crois les *Mémoires* de M. de Latour. Il a quelques intimes, mais beaucoup plus d'amis que Voltaire n'en conseille. Il a ses préférés parmi ses élus, mais sa préférence n'est pas bizarrement exclusive, ni étroitement intolérante, ni dédaigneuse du mérite qu'il faut découvrir ou deviner, ni même trop sévère aux inconnus s'ils ont le mérite de la nouveauté. Tout livre imprimé, si peu qu'il ait un nom, une date, une couverture honorable, il l'accueille, le classe, l'étudie, lui dresse un état civil, et l'introduit dans ses *Mémoires*. Le livre, insensiblement personnifié, devient un des héros de cette histoire, nullement pédante, qui se déroule sans beaucoup d'ordre, mais avec une variété agréable, dans une

[1] *Dictionnaire philosophique*, article *Bibliothèque*.

série de lettres presque familières, adressées à une femme d'esprit, sur différents sujets de bibliographie, de littérature et de morale. M. de Latour n'est pas un chercheur de singularités. Il ne les craint pourtant ni ne les dédaigne. Il en tient compte dans l'occasion, mais il se moque volontiers des éditions qui sont préférées *à cause de leurs fautes*. Il se vante courageusement de posséder un *Horace* qui n'est que l'humble copie du charmant elzévir (1676) qu'il a vu vendre plus de deux cents francs un soir dans la salle Sylvestre. L'*Horace* que possède M. de Latour lui a coûté six francs. Il a été imprimé en 1767 par Martin Couret de Villeneuve, imprimeur à Orléans. C'est un chef-d'œuvre de typographie ; mais il a un défaut. Quoique copié littéralement sur l'elzévir en question, il contient cinquante-neuf fautes de moins que l'original. L'elzévir est donc la bonne édition, et l'exquise copie de Couret de Villeneuve, « le bâtard d'Orléans, » comme l'appelle M. de Latour, est l'édition qu'il ne faut pas acheter, malgré son bas prix.

. . . .
Oui, c'est la bonne édition !
Voilà bien, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise !

On ne devrait pas répéter cette épigramme trop connue. Le fait curieux cité par M. de Latour (d'après le *Manuel* de Brunet) nous excusera, il faut l'espérer, auprès du lecteur.

L'exemple que cite M. de Latour est loin d'ailleurs d'être unique dans les annales de la curiosité bibliographique. On trouvera, dans le livre à la fois si substantiel et si amusant que M. Ludovic Lalanne a consacré à cette histoire, une foule d'autres anecdotes encore plus étranges que celle de l'*Horace* de 1767. Ainsi le pape Sixte V avait fait publier

en 1590, à Rome, une édition de la Vulgate dont il avait lui-même surveillé l'impression avec le plus grand soin. Une bulle, placée à la fin de l'ouvrage, frappait d'excommunication quiconque oserait faire quelque changement dans le texte. Mais la Bible se trouva remplie de fautes. L'édition fut supprimée. Depuis ce temps-là, les exemplaires échappés à cette destruction se sont élevés à un prix exorbitant dans les ventes. On peut en dire autant d'une *Bible* de Halle (trente-quatrième édition, 1710) imprimée chez Hildebrand, et qui contenait ce singulier commandement : *Tu commettras adultère*. L'édition fut confisquée : ce qui en reste se vend des prix fous[1]. Les bibliophiles ont quelquefois leur malice. Les poëtes aussi. Scarron avait composé quelques vers avec cette dédicace : *À Guillemette, chienne de ma sœur*. Survient une brouille entre la sœur et le frère, Scarron faisait alors réimprimer un recueil de ses poésies. Il fit mettre dans l'*errata* du nouveau livre : Au lieu de : *Chienne de ma sœur*, lisez : *Ma chienne de sœur*.

Revenons à notre récit. J'ai parlé des bonnes fortunes bibliographiques de M. de Latour. Nous avons vu qu'il s'était montré, sur ce point, d'une précocité encourageante pour son avenir. Sa carrière de bibliophile est en effet semée d'incidents que sa bonne étoile multiplie et dont il voudrait faire passer quelques-uns pour de véritables événements littéraires. Il faut bien suivre, malgré tout, dans ces aventures de leur curiosité, ces aimables poursuivants des chimères innocentes. Il faut bien faire la part de leur enthousiasme, puisque aussi bien ils ne nous demandent rien et que leur passion n'a besoin ni de connivence ni d'apologie ; « admirable passion, disait notre regrettable ami Hippolyte Rigault[2], qui est plus qu'un plaisir, qui est presque

[1] Voir p. 296 et suivantes des *Curiosités bibliographiques*. Paris, 1859.
[2] *Œuvres complètes*, tome IV, page 415.

une vertu. » Un jour, vers 1827, M. Tenant de Latour trouve sur le quai du Louvre, au milieu des volumes d'une modeste échoppe, une *Imitation de Jésus-Christ*, format in-12, édition commune de Lemercier, Paris, 1751. Il ouvre le livre. Sur le frontispice, au-dessus de la croix, on lisait ces mots autographes : *A J. J. Rousseau.* « Je restai immobile d'étonnement, » écrit l'auteur. Cependant il s'éloigne, non sans avoir payé son trésor soixante-quinze centimes. Quelques pages plus loin, l'heureux dénicheur du précieux volume y découvre plusieurs lignes entières de la même main, celle-ci entre autres : *Nec homines mali mortui sunt* (les hommes pervers ne sont pas morts), substituée à quelques mots du texte effacés au crayon, et où se révélait, comme le remarque très-bien M. de Latour, le misanthrope tout entier.

Notre bibliophile rentre chez lui « *avec une espèce de vertige* que cinq ou six personnes, dit-il, comprendront seules à Paris. » Cela est bien vrai. Il se remet à feuilleter son livre à outrance. « Voilà des gouttelettes de cire, s'écrie-t-il ; Rousseau le lisait la nuit ! Voilà quelques petites fleurs desséchées ; il l'emportait aux champs avec lui ! Conçoit-on qu'il n'ait jamais rien dit d'un livre dont il ne se séparait pas un instant ! Le nom de l'*Imitation* n'est pas même écrit une seule fois dans ses nombreux ouvrages... » Ainsi raisonnait M. de Latour, dans la première joie de sa découverte. Je saute par-dessus un certain nombre d'incidents. Disons pourtant qu'un de ses amis, voyant une des fleurs enfermées dans le volume, s'était écrié : *C'est de la pervenche !* Quelques années se passent. L'incomparable volume, conservé dans sa reliure primitive, est enfermé dans un bel étui de cuir de Russie et placé par M. de Latour sur le rayon le plus apparent de sa bibliothèque. « Je ne supposais pas, écrit-il, que dans ce bas monde il fût permis aux joies du bibliophile d'aller encore plus loin... »

M. de Latour était injuste envers sa destinée. Mais ici il n'est plus permis de commenter ni d'analyser son récit ; il faut laisser parler l'auteur lui-même :

« .... Un jour donc, nous dit-il, parcourant le premier volume des *Œuvres inédites* de Jean-Jacques, publiées dans le temps par M. de Musset-Pathay, je tombai sur une lettre adressée de Môtiers-Travers au libraire Duchesne, le 20 janvier 1763, et vers la fin de laquelle Rousseau écrivait ce qui suit : « Voilà des articles que je vous prie de joindre « à votre premier envoi ; — *Pensées de Pascal ; Œuvres de* « *la Bruyère ; Imitation de Jésus-Christ*, latin... »

« Ce fut d'abord là, pour moi, un trait de lumière. Il devenait évident que l'attention particulière donnée par Rousseau à l'*Imitation de Jésus-Christ* ne datait que de son exil... Mais la plupart de ses œuvres avaient alors été livrées au public, et c'est là ce qui expliquait de la manière la plus concluante le silence qui, dans le temps de ma découverte, nous avait tous si fort étonnés. Musset-Pathay avait lui-même complétement perdu de vue la pièce inédite qu'il venait pourtant de publier...

« ..... Vous sentez bien que, d'après mes dispositions d'esprit et de cœur, j'avais toujours regardé comme un des plus heureux accessoires de mon volume cette petite fleur desséchée qui avait manqué me causer autant d'émotion qu'à Rousseau lui-même, lorsque l'ami (dont il est question plus haut) s'était écrié : *C'est de la pervenche !*... Mais j'eus à peine entrevu cette demande à son libraire Duchesne et cette date de 1763, qu'il me revint dans l'esprit comme un éclair que c'était précisément vers cette époque qu'en se promenant avec M. Dupeyrou il avait aperçu la fleur que son exclamation a rendue depuis si célèbre. Je cours vérifier la chose *avec une espèce de tremblement nerveux*, et je trouve en effet, au tome Ier des *Confessions*, livre VIe, ces

ravissantes lignes que tout le monde a lues, que personne n'a oubliées.... »

Ici M. de Latour, qui a devant lui plus d'espace qu'il ne nous en reste, cite *in extenso* le célèbre passage des *Confessions*. Tout le monde se rapplle jeour, qu'unpendant une de ses promenades avec Rousseau, madame de Warens, ayant remarqué quelque chose de bleu dans une haie, lui dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur. » Rousseau n'avait fait que jeter alors un coup d'œil sur cette fleur; et il n'en avait pas remarqué d'autres pendant près de trente ans, lorsqu'en 1764, gravissant une petite montagne en compagnie de M. Dupeyrou, tout à coup il pousse un cri de joie : *Ah! voilà de la pervenche!* et c'en était en effet.... « Dupeyrou s'aperçut du transport, ajoute Rousseau ; mais il en ignorait la cause; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. »

Concluons. C'est en 1763 que Rousseau a reçu à Motiers-Travers l'*Imitation de Jésus-Christ;* c'est en 1764, à Cressier, dans le voisinage de Motiers-Travers, qu'il retrouve une de ces pervenches qu'il n'avait plus remarquées depuis sa promenade avec madame de Warens aux Charmettes. Donc.... c'est M. de Latour qui possède aujourd'hui cette merveilleuse fleur, *la véritable pervenche*, celle que Rousseau a cueillie dans un moment d'enthousiasme, avec un cri de sympathique souvenir, et qu'il a dû cacher comme un trésor entre les pages presque divines de son livre favori.... Cherchez, si vous le pouvez, une explication plus plausible de cette présence d'un brin d'herbe dans le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile est l'œuvre de Dieu ; — et demandez-vous, au cours des curiosités bibliographiques du moment, ce que valent aujourd'hui les soixante-quinze centimes dont M. de Latour a payé, il y a trente ans, sa découverte?

A Dieu ne plaise que je termine par cette remarque de commissaire-priseur le loyal et charmant récit que M. de Latour vient de nous faire. Ce serait donner une bien fausse idée du livre lui-même que d'y chercher une arrière-pensée intéressée. L'égoïsme des amateurs de beaux livres n'est pas celui des écus. On peut en plaisanter ; mais il faut dire avec Ménage : « Les livres ont toujours été la passion des honnêtes gens. » On trouvera partout, dans les rangs des bibliophiles, des cœurs nobles, des âmes généreuses. J'en connais un, de ceux-là, que les vieux livres consolent au fond de son exil, un sérieux érudit, un lettré délicat ; et c'est bien mon droit de lui rendre ici ce tendre et respectueux hommage. M. de Latour y joindrait volontiers le sien. S'il nous a donné le catalogne de sa bibliothèque, son *catalogue intime*, comme il l'appelle, c'est qu'il voulait nous livrer le fond de son âme et le secret de son bonheur, non le bilan de sa fortune bibliographique. Ses livres lui ont coûté cher ; il a *semé* beaucoup d'argent chez les libraires et les étalagistes ; il l'avoue avec un peu de confusion et très-peu de regret. S'il est père de famille, il est aussi de la famille des beaux esprits, et il n'a pas été fâché, tout bon parent qu'il est, de faire crever d'envie dans l'occasion, comme il le confesse, les Charles Nodier, les Aimé Martin, les Guilbert de Pixérécourt, tous ses rivaux d'autrefois, hélas ! qu'il voudrait bien ressusciter aujourd'hui, ne fût-ce que pour se retrouver avec eux face à face au prochain feu des enchères ! Mais les bibliophiles passent ; les livres s'en vont en fumée, disait l'ingrat Voltaire, qui s'exceptait, je le suppose, dans cette condamnation universelle :

. . . .
. . . .
Le papier brûle, il vole dans les airs,

Il est fumée aussi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire.
Tout est fumée et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

S'il s'agit de la fin du monde, Voltaire a raison. Si nous mesurons la durée des livres par la vie des hommes, combien de livres, même médiocres, qui ont duré plus que leurs auteurs ! C'est peut-être la faute des bibliophiles. Les livres simplement rares ont pris rang et usurpé une place à côté des bons livres, la fantaisie à côté du vrai savoir ; la mode a fait concurrence à la solide érudition, « et les amateurs sérieux ont baissé parfois la tête comme de simples mortels devant cette reine des salons et des boudoirs. » J'écrivais ces mots il y a quatre ans, et je les répète aujourd'hui. M. de Latour, qui aura contribué pour sa part, et en dépit de son excellent sens, à la propagation de cette manie moitié sérieuse, moitié factice, remarque pourtant, à propos des écrivains du siècle de Louis XIV, que s'il a moins prodigué les incidents et s'il s'est moins arrêté sur de petits détails de fantaisie, « c'est que le fond a dû emporter la forme, et qu'il eût été honteux de se laisser entraîner par des niaiseries bibliographiques (*habemus confitentem*) à l'occasion de ces grands noms qu'il suffisait de prononcer pour commander l'intérêt... » C'est là, je le répète, une très-judicieuse réflexion. On aura beau faire : les livres qui n'ont que le mérite de la rareté pourront durer comme dure la matière elle-même dont ils sont faits ; les bons livres seuls pourront vivre. Ce qui restera aussi, c'est le souvenir d'une bonne lecture comme celle que je viens de faire, grâce à M. de Latour, profitable à l'esprit, saine au cœur, pleine d'érudition et de grâce, d'expérience pratique et de style aimable, de douceur et de gravité. Ce sera le succès des *Mémoires d'un bibliophile*, même si les esprits

positifs ne pardonnent pas à l'auteur ce que, pour ma part, je ne voudrais pas supprimer dans son livre, et ce qu'il appelle lui-même, avec une bonhomie si naïve, « *les enfantillages du métier*. »

VI

M. Viennet.

I

LA NOUVELLE PRÉFACE D'*ARBOGASTE*[1].

— 11 DÉCEMBRE 1859. —

M. Viennet est plus patient qu'on ne le croit. S'il eût perdu un procès devant la justice civile, il n'aurait eu que trois mois pour en appeler. Il a mis vingt ans pour réclamer contre un arrêt qui, vers 1841, frappa de mort *Arbogaste*, sa tragédie favorite. Le juge d'alors était prévenu, malveillant, tout plein des passions et des ivresses politiques du moment. M. Viennet en appelle « au public à jeun », et il a raison.

L'idée n'en est pas moins étrange, je le reconnais, de nous rendre après un quart de siècle, dans une nouvelle édition, avec préface et commentaire, une tragédie classique qui semblait si bien morte que personne n'en parlait plus, même pour en médire. M. Viennet est l'homme des idées originales. Depuis vingt-cinq ans, dans une série de fables piquantes, il se fait applaudir en se moquant de tout le monde. L'an dernier, il raillait fort agréablement le néologisme à la mode chez nos anglomanes. Il lisait récemment, en pleine Académie, une épître à *ses quatre-vingts*

[1] *Arbogaste*, tragédie en cinq actes, avec une préface. Paris, 1859.

ans, avec la vivacité d'un jeune homme. Classique déterminé, prêtre d'un culte qu'on dirait aboli s'il ne parait de fleurs toujours nouvelles ses autels abandonnés, adorateur de la tradition, fidèle au bon sens et au bon goût, M. Viennet n'en a pas moins gardé le privilége de l'imprévu en toute chose qui touche à la littérature. Je me souviens d'un temps où nous lui reprochions, sans trop de justice, ses boutades politiques qui embarrassaient si fort nos ministres, tout en les servant. Personne aujourd'hui ne lui reprochera cette publication récente où son alexandrin majestueux, meurtri par une chute célèbre, se relève par la vertu d'une préface incisive, toute remplie de verve, de franche humeur et de nouveauté.

Arbogaste !.... Quel nom en effet ! et avec quelle prévention stupide nos prédécesseurs de 1841 l'avaient jugé ! « ..... Le jour même où ce nom parut sur l'affiche du Théâtre-Français avec l'adverbe *incessamment*, écrit M. Viennet, un monsieur cravaté de blanc et de noir tout habillé me demanda s'il ne m'était pas possible de changer *ce vilain nom*, ajoutant qu'il avait dans son quartier un bottier qui s'appelait *Arbogaste ;* et trois ou quatre belles dames, qui avaient la bonté de me porter intérêt, me snppliaient des yeux et de la voix de céder aux conseils du monsienr. Je leur dis qu'à ce compte il faudrait bannir de la scène une foule de noms historiques. Il y a dans Paris deux ou trois Bayard sur des devantures d'artisans quelconques. J'ai vu un Pompée qui vendait de la cannelle, un Cicéron qui bégayait à mettre un Louis XIII en fureur, un Pépin qui tondait les chiens, des Charlemagne et des Alexandre à tous les coins de rue, l'un tailleur, l'autre chapelier ; des David marchands de plomb, de farine, de toutes sortes de denrées. On a donné le nom de César à une foule de chiens hargneux... » C'est ainsi que M. Viennet se moquait alors de nos préventions. N'avait-il pas le droit de

nous faire rougir aussi de notre ignorance? Sous prétexte que ni Salluste, ni Tite-Live, ni Tacite (il y avait de bonnes raisons pour cela) n'avaient parlé du héros sicambre, le public s'était habitué à considérer Arbogaste comme une invention de M. Viennet, une espèce d'aventurier sans naissance dont il fallait chercher l'origine à tâtons dans la nuit des âges.

Es-tu Goth, Wisigoth, Ostrogoth, Welche, Edun?
Car tu dois être un d'eux si tu n'es pas un Hun.

Quand les railleurs des petits journaux du temps lui adressaient ces questions impertinentes, Arbogaste répondait, dans les mêmes feuilles, par une série de quolibets dont M. Viennet seul se souvient et dont il est le premier à rire aujourd'hui. En 1841, il ne riait pas. Quand sa pièce tomba: « *J'étais fou de douleur*, écrit-il. Je n'osais me montrer. J'envoyai à la commission dramatique ma démission de la présidence. Mes amis prétendent que je voulais me démettre de la pairie et de l'Académie. Je ne m'en souviens pas, mais c'est possible.... » « *C'est possible* » est un mot admirable. Renoncer à la pairie, et, qui mieux est, à l'Institut, pour accompagner dans sa retraite forcée l'ombre d'Arbogaste, connaissez-vous beaucoup de littérateurs capables d'un pareil sacrifice? Au demeurant, M. Viennet, qui n'avait que des ennemis de rencontre, avait trop d'amis sérieux, il avait surtout trop de bon sens pour n'être pas bien conseillé. Il abandonna à son sort le général doublement malencontreux des armées romaines d'Occident, et il suivit sa destinée, qui était de rester jusqu'à la fin (et encore après) un des défenseurs les plus éclairés, les plus courageux et les plus fidèles de la monarchie représentative, l'ordre dans la liberté!

Aujourd'hui, dans un instant de loisir et de malice, l'au-

teur d'*Arbogaste* s'est mis à reviser le procès de son héros :

Les morts après vingt ans sortent-ils du tombeau?

Pas toujours. Mais tout le monde se dira, en lisant la vive défense de M. Viennet, que si l'esprit pouvait faire un miracle, Arbogaste ressaisirait son épée, qu'il reprendrait le chemin des Alpes Juliennes ; et alors comme alors ! Malheur à Stilicon et à Théodose ! Malheur aussi à ceux qui lui firent, en 1841, un si mauvais parti ! Arbogaste, même vaincu, est encore un ennemi redoutable.

ARBOGASTE

. . . .
Par delà ces rochers que je viens de quitter,
Deux de mes courtisans ont voulu m'arrêter.

SALVINE.

Juste ciel!

ARBOGASTE.

Ils croyaient accabler ma faiblesse.
Ils sont tombés tous deux sous ma main vengeresse,
Et j'ai goûté du moins, dans mes affreux revers,
Le bonheur d'envoyer deux traîtres aux enfers [1]...

Ainsi parle Arbogaste, vaincu et fugitif. Au moment où commence la tragédie de M. Viennet, Arbogaste est encore le maître de la Gaule. Il s'est débarrassé de Valentinien. Il traite un moment avec Alaric. Il menace Théodose. C'était un héros et un politique. « O Barbares ! ô Velches ! s'écrie le poëte, s'il n'y avait pas là un intérêt puissant, où en trouverez-vous?... O Velches ! vos fibres sont d'acier, vos nerfs sont du cuir racorni, votre cœur est un potiron... » M. Viennet avait très-bien marqué la place qui appartient à son héros dans l'histoire, en revendiquant, avec Grégoire de-

[1] Acte II, scène IX.

Tours, Fléchier, Mézeray, Gibbon et M. Guizot, l'importance qu'il eut au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Quelle place notre auteur lui avait-il faite dans l'art et dans la poésie? Voilà la question. La pièce de M. Viennet n'a jamais été jugée. On lui avait appliqué par anticipation, en 1841, la justice expéditive et sommaire qui a eu cours en France après la révolution de 1848. Arbogaste est un transporté. Il resterait à dire s'il fut coupable. Je ne m'en charge pas. J'aime la tragédie classique, mais sur le théâtre, non dans les livres. Une pièce imprimée ne me dit presque rien, à moins qu'elle ne soit de Corneille ou de Racine. Il faut voir à l'œuvre les héros du drame tragique. Arbogaste devait être beau l'épée à la main, le casque en tête, la chlamyde attachée à l'épaule avec une griffe de lion. Une simple lecture ne donne qu'une idée incomplète de sa grandeur. S'il ne s'agissait que de juger un poëte, les vers de M. Viennet sont parmi les meilleurs qu'il ait jamais écrits; mais les vers ne disent pas tout.

ARBOGASTE, *à Salvine.*

Tu sais bien de quel œil ton orgueilleux époux
Regarde tous ces dieux qui, partageant la terre,
Se livrent par nos mains une éternelle guerre;
Et de tant de tyrans Rome a peuplé les cieux,
Que les hommes souvent m'ont fait douter des dieux.
C'est moins leur intérêt que celui de ma gloire
Qui m'a fait relever l'autel de la Victoire.
Rome, à ses déités ayant dû ses splendeurs,
Semblait à leur absence imputer ses malheurs.
De Mars, de Jupiter j'y replaçai l'image,
Et crus avec ses dieux lui rendre son courage.
Ma ruine a fait voir comme ils m'ont défendu!
Les dieux même dans Rome ont perdu leur vertu,
Et je puis à l'autel que Théodose encense
Porter, sans être ingrat, la même indifférence.
Mais racheter ainsi ma vie et ses bienfaits
Serait une bassesse, et je n'en fis jamais.

Voilà de beaux vers assurément, de vrais vers de tragé-

die. Mais, si magnifique qu'il soit, le style n'est que le vêtement du drame. Qu'importe qu'il soit de pourpre et d'or, s'il ne couvre qu'un squelette? Pour savoir si l'œuvre est vivante, montrez-moi qu'elle sait se mouvoir et qu'elle veut agir. Il y faut l'épreuve de la représentation publique et le jugement de la foule. Tout ce qu'on peut dire aujourd'hui pour Arbogaste, condamné sans avoir été entendu, car les cris d'une cabale couvraient sa voix, c'est qu'il n'a pas été jugé en 1841. Le sera-t-il jamais? Entre ceux qui sifflaient outrageusement le généralissime de l'armée romaine des Gaules, il y a vingt ans, et l'anonyme qui écrivait dans un feuilleton que « la pièce de M. Viennet était tout bonnement un chef-d'œuvre » (*je n'ai jamais su le nom de cet excellent homme*, ajoute M. Viennet), — entre ces deux extrêmes, qui prononcera l'arrêt définitif? Je me garderai bien de le dire. Il ne faut pas se brouiller avec M. Viennet, si bon qu'il soit, ni avec Arbogaste, si terrible aux traîtres. Il ne faut pas se brouiller davantage avec le public. Entre ces deux écueils, quand on a sous les yeux une attrayante préface à lire, c'est-à-dire un véritable fragment des Mémoires dramatiques de M. Viennet, quarante pages d'un excellent style et d'une originalité piquante, pourquoi se compromettre en se posant comme juge du camp entre l'impétueux tragique et ses adversaires d'autrefois? Quant à moi, je prends la préface de M. Viennet : je laisse, s'il le faut, sa tragédie.

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin...

Le jardin, c'est la préface. La main du poëte l'a semé de fleurs, abreuvé d'eaux vives, tout au bas de ces Alpes Juliennes, « de ces âpres rochers, de ce désert stérile » où se dresse de loin l'ombre indignée d'Arbogaste. Ceux qui n'auront pas le courage de gravir la montagne s'arrêteront enchantés dans cette oasis de verdure, dans ce coin riant et

fleuri (*angulus ridet*) que M. Viennet a ménagé même à ses critiques. Combien de héros écrasés sous des avalanches d'alexandrins ! C'est l'histoire de beaucoup de tragédies modernes. Mais combien d'événements sans valeur historique qui revivent par la grâce du style, par la vivacité du trait, par un tonr aimable et enjoué !

..... Les ans, dans leur naufrage,
Ont entraîné les pompeux monuments.
Anacréon n'a laissé qu'une page
Qui flotte encor sur l'abîme des temps.

J'en prédis autant à la spirituelle préface de M. Viennet. Elle soutiendra à fleur d'eau, par la vertu de ses pages légères, la pesante armure du héros sicambre.

II

— 9 mai 1860. —

Après la préface d'*Arbogaste*, M. Viennet nous a donné une cinquième édition de ses *Épîtres*[1]. Et pourquoi pas ? Les quatre premières ont réussi au delà même de ses espérances, qui n'étaient pas médiocres; car M. Viennet n'a pas de fausse modestie. Il croit en lui. C'est dire qu'il a foi dans ses principes littéraires, éprouvés par mille traverses, exposés pendant de longues années à la contradiction, à la raillerie, souvent à l'injure, et qui n'en ont pas moins sauvé ses œuvres du naufrage où se sont englouties tant d'autres, moins classiques que les siennes.

Les bons principes de M. Viennet ont sauvé ses vers. Son

[1] *Épîtres et Satires*. Un vol. in-8°. Paris, 1860.

talent n'y a pas nui. Sa verve originale a servi la cause de son bon sens. Sa vivacité, sa raillerie, sa bonne humeur, ses poétiques colères, ont fait vivre son excellent style. Mettre les rieurs de son côté, quand on avait contre soi les démolisseurs de la tradition française, gens fort sérieux, appuyés sur un public avide d'innovations, la tâche n'était pas facile. Le rire désarme les Géronte, attendrit les avares et ouvre lestement la serrure des coffres-forts. Les écoles littéraires sont de moins facile composition. Elles ne rient guère, surtout d'elles-mêmes. M. Viennet a fini par populariser sa vive résistance au mauvais goût. Quant à son opposition politique, je suis obligé de dire qu'il s'est trouvé souvent tout seul de son parti, peut-être parce qu'il avait seul raison. C'est une originalité comme une autre. « Que personne, écrit M. Viennet dans la préface de sa nouvelle édition, que personne ne lise l'*Épître à tout le monde.* » Cette épître est le résumé des griefs du spirituel académicien contre son siècle. Il ne faut pas la lire, si on a plus de vingt-cinq ans; c'est le conseil que l'auteur nous donne, conseil peu sérieux, il le sait bien. C'est à cette épître-là que, pour ma part, je suis allé du premier pas. Bien m'en a pris. Elle est vive, railleuse, éloquente ; elle se sent des circonstances qui l'ont inspirée, mais aussi de l'expérience qu'elle résume. Que tout le monde au contraire relise l'*Épître à tout le monde*, si par hasard quelqu'un l'a oubliée M. Viennet l'avait très-résolûment donnée au public il y a douze ans, en pleine démagogie et à la barbe des factions.

. . . .
Rejetez loin de vous des conseillers perfides
Qui prétendent venger par des atrocités
Je ne sais quels abus au vieux monde imputés.
Leurs reproches menteurs fussent-ils légitimes,
On ne répare point des abus par des crimes!

Ce dernier vers était à l'adresse des apologistes de la Terreur que 1848 avait déchaînés, plutôt comme théoriciens que comme acteurs ; c'était bien assez. Le vers de M. Viennet fut applaudi ; c'était un beau vers et une bonne action.

La cinquième édition des *Épîtres* n'en contient que deux qui soient absolument inédites. La fortune des autres était faite. Les aînées protégeront les dernières venues. L'*Épître à M. Bouilly* est une boutade spirituelle, un peu arriérée peut-être et pas très-opportune, contre les ennuis et les exigences de toute sorte qui obsédaient autrefois un pauvre élu du suffrage restreint, sous cette abominable tyrannie du gouvernement parlementaire. M. Viennet avait donc, lui aussi, et sans être ministre, « son banc de douleur. » Nous ne nous souvenons que d'une chose, quant à nous ; c'est qu'il le quittait quelquefois pour gagner la tribune et y faire entendre librement sa voix patriotique et loyale. Ce souvenir nous paraît plus sérieux que celui des petites misères de la vie parlementaire ; comme si toute politique, même sans parlement, n'avait pas les siennes, et même de plus grandes !

La seconde épître inédite de M. Viennet est adressée « *à Madame la baronne de Montaran, qui s'étonnait que je tinsse encore à la chimère de la gloire.* » M. Viennet aurait été bien ingrat s'il n'avait pas tenu en effet à cette chimère-là. L'auteur des *Épîtres* l'a retrouvée partout bonne conseillère et patronne secourable. Partout il a revu ce radieux fantôme dont il rêvait déjà au collége et qui lui parlait de gloire et de patrie :

Dulce et decorum est pro patriâ mori!
Mors et fugacem persequitur virum...

Soldat de la République et de l'Empire, si le futur auteur de la *Philippide* assiste à une de ces batailles formidables où le canon faisait rage,

Et de mes compagnons, frappés de tous côtés,
Semait autour de moi les corps ensanglantés;
« Ne crains rien, me disait cette voix tutélaire,
Ton jour n'est pas venu, car la gloire est à faire!... »

Député, s'il est près de céder à la fatigue du métier, aux intrigues des ambitieux, aux faiblesses des honnêtes gens, aux calomnies des méchants :

Poursuis, disait la voix; ta gloire est à ce prix.
Défends la vérité, brave tes ennemis.
Le temps, qui fait justice et met tout à sa place,
Le temps te vengera de leur brutale audace...

Poëte dramatique, s'il voit la foule passer dans le camp des novateurs, y porter son or et son encens, frapper d'anathème Racine et Boileau, et s'il est sur le point de se livrer lui-même au torrent qui menace de tout emporter :

Sois fidèle à tes dieux, dit cette voix sévère,
Ne prends point pour la gloire une vogue éphémère;
Le vrai ne peut changer, le beau ne peut vieillir,
Et pour qui les renie, il n'est point d'avenir.

L'avenir est venu. M. Viennet y touche. La cinquième édition des *Épîtres* est bien la preuve que cette fée bienfaisante, qui a si souvent parlé au poëte, avait raison contre ses découragements et ses désespoirs. Si ce n'est pas encore la gloire, car la postérité seule peut la donner, c'est du moins la réputation. « J'ai fait deux fois ma réputation littéraire, dit l'auteur ; mais si on la démolissait encore, je n'aurais pas le temps d'en faire une troisième... » Nous n'en savons rien! Qui voudrait disputer aujourd'hui à M. Viennet sa légitime renommée? Ceux qui liront ses épîtres lui sauront gré de n'en avoir pas retranché une seule ligne, même dans celles que les partis ne peuvent lire,

écrit-il, « sans agacements de nerfs et sans grincements de dents. » Les lecteurs, je le crois, iront d'abord à celles qui agacent, aux épîtres politiques, composées toutes entre 1815 et 1852, en pleine liberté ; ce ne sont pas les moins vivantes du recueil. Les autres, une douzaine environ, rimées sous le premier Empire, sont d'un ton plus calme ; mais, si distinguées qu'elles soient par le soin minutieux de la forme, elles se sentent encore de la contrainte du temps. Ce sont de belles fleurs, venues en serre chaude. Quant aux dernières de toutes, celles qui datent de quelques années seulement, M. Viennet y a mis la liberté de son âge, à défaut d'une autre. Il s'est beaucoup moqué des ridicules poétiques, littéraires, économiques et anglomaniaques du moment, ne pouvant toucher à nos travers politiques ; et il a couronné le tout par cette charmante *Épître à ses quatre-vingts ans*, qui est aujourd'hui dans la mémoire de tout le monde. Quand M. Viennet a livré ainsi le secret de son âge à la malignité publique, c'est qu'il ne sentait en lui aucune défaillance. Quand il a abordé la muse toujours jeune, son acte de naissance à la main, c'est qu'il était bien sûr de son fait.

Un jour Fontenelle, devenu presque centenaire, placé à table à côté d'une jeune et jolie femme : « Ah ! dit-il à son voisin, si je n'avais que quatre-vingts ans !... »

VII

Horace et ses trois traducteurs.

M. PATIN [1]. — M. JULES JANIN [2]. — M. CASS-ROBINE [3].

I

— 26 MAI 1861. —

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?,..

Trois esprits parmi les plus distingués, un savant professeur, un écrivain célèbre, un abréviateur hardi, s'attaquent presqu'en même temps aux poésies d'Horace. Ils lui dérobent le secret de son style. Ils pénètrent au cœur de son génie. Horace, seul contre trois, n'avait qu'une chose à faire, céder la place à ces heureux jouteurs et jeter une seconde fois son bouclier, en fuyant, si par hasard il a pu le retrouver aux champs de Philippes.

J'ai l'air de plaisanter. C'est sérieusement que je le dis : Horace a pu braver depuis dix-huit siècles la traduction et les traducteurs. Il a pu railler, du haut du ciel où il s'est si complaisamment placé lui-même [4], les efforts désespérés

[1] *Œuvres d'Horace*, traduction nouvelle, avec le texte en regard, précédée et suivie d'études biographiques et littéraires. Deux vol. in-12. Paris, 1859.

[2] Les *Œuvres d'Horace*, traduction nouvelle, seconde édition. Deux vol. petit in-12. Paris, 1861.

[3] *Odes d'Horace*, traduites avec notices et notes. Un vol. in-12. Paris, 1860.

[4] *Sublimi feriam sidera vertice.*

de tant d'érudits qui ont usé leur vie à cet ingrat labeur. Aujourd'hui Horace est vaincu. Longtemps assiégée, la place est prise. Nous avons le secret du poëte ; nous parlons presque sa langue. Réunissez ensemble les trois traducteurs dont j'ai mis les noms en tête de cet article. Condamnez-les à s'entendre, et si de leur accord il ne résulte pas un chef-d'œuvre de traduction incomparable, n'achevez pas de lire cet article. Je suis indigne de vous dire un mot de plus.

Si ce siècle n'était pas le siècle des révolutions, je dirais qu'il est le siècle des traductions. On n'a jamais tant traduit ni mieux traduit que de notre temps. Que de noms me reviennent en mémoire à propos d'Horace lui-même, au moment de commencer cette étude ! Le premier de tous, ce nom de Daru, humaniste élégant au milieu des dossiers administratifs, excellent écrivain entre deux campagnes. Après lui, et après ce docte et ingénieux de Wailly, combien d'autres, appartenant à toutes les professions de la société, des généraux, des ingénieurs, des banquiers, des receveurs des finances et même des hommes de lettres se sont essayés avec plus ou moins de succès à cette œuvre qui semblait impossible encore il y a un an. Le roi Louis-Philippe avait un aide de camp, le brave général Delort, qui citait presque autant de vers d'Horace en un jour que Louis XVIII lui-même en son temps, et qui avait sur l'auteur de la Charte l'avantage d'avoir traduit les *Odes* en vers français. J'ai eu quelque temps un aimable correspondant qui, de Mont-de-Marsan où il était receveur général, m'adressait de piquantes diatribes contre M. Janin, toutes les fois que, dans ses feuilletons du lundi, il lui prenait fantaisie de citer Horace. Cet excellent homme prétendait que notre ami n'y comprenait rien. Il n'a pas vécu assez longtemps pour être convaincu du contraire, comme il le serait aujourd'hui. En attendant, il avait, lui aussi, fait sa traduc-

tion d'Horace, une de celles que M. Patin cite avec éloge. J'en ai là une autre sous les yeux, ouvrage de M. Doyen, un des régents de la Banque de France. Elle est parmi les meilleures du second ordre. M. Goupy, M. Hippolyte Cournol, un lauréat de l'Institut, M. Boulard (de Richelieu), méritent bien aussi d'être cités. Leurs traductions sont des œuvres de conscience et de talent, mais elles sont en vers: C'est leur honneur et leur faiblesse. Je dirai pourquoi tout à l'heure. Je reviens aux trois traductions en prose que j'essaye en ce moment de juger.

Il était impossible que le progrès des idées en ce genre ne nous conduisît pas insensiblement à l'emploi exclusif de la prose dans la traduction des poëtes. Je comprends bien que les poëtes français se soumettent à des contraintes dont la gêne, sous la plume des grands maîtres, est un des aiguillons de leur génie. Mais voyons : quand vous essayez de traduire en vers français « à armes égales », dites-vous, un des chefs-d'œuvre poétiques de l'antiquité, n'êtes-vous pas dupe de votre générosité? Le vers français est chargé d'entraves. Est-il de force à soutenir la lutte avec le vers ancien, d'allure si dégagée et si leste? Le rhythme lui manque; l'hémistiche le gêne; la rime l'appesantit et l'affadit. D'un autre côté, notre langue poétique n'a pas les ressources infinies et l'inépuisable richesse de la poésie ancienne. La langue est inférieure comme la prosodie. On a dit que traduire, c'est « danser les fers aux pieds. » Traduire les poëtes, qu'est-ce donc? Traduire les poëtes anciens en vers français, c'est, en présence d'un adversaire lestement armé et qui s'escrime contre vous d'estoc et de taille, vous condamner à l'immobilité sous le poids des chaînes. Je sais qu'il y a de belles traductions en vers. Ceux qui les vantent les ont-ils jamais sérieusement rapprochées de leurs modèles? L'infériorité de nos procédés poétiques éclate, même dans ces brillants essais, avec une évidence incon-

testable. La traduction des *Géorgiques*, par l'abbé Delille, est assurément le chef-d'œuvre du genre. De très-bons esprits s'obstinent pourtant à n'y voir qu'une ingénieuse imitation du poëme de Virgile. C'est aussi mon opinion, si humble soit-elle.

Que reste-t-il pour traduire les poëtes? Il reste la prose. La prose seule peut nous donner raison des poëtes anciens. Seule, elle est de force à se mesurer avec ces redoutables adversaires. M. de Chateaubriand l'avait bien compris le jour où, ayant à parler de Milton (Milton est un ancien), il nous donnait une si admirable traduction en prose de la célèbre apostrophe de Satan au Soleil : « O toi, qui couronné d'une gloire immense, laisses, du haut de ta domination solitaire, tomber tes regards comme le dieu de ce nouvel univers ; toi, devant qui les étoiles cachent leurs têtes humiliées [1], etc., etc. » Comparez cette version magistrale à celle que Voltaire avait essayé d'écrire en vers, cinquante ans plus tôt :

> Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
> Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais.
> Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s'étonnent,
> Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent, etc. [2].

Comparez, dis-je, ces deux traductions, et jugez. M. de Chateaubriand a été le véritable introducteur de la prose française dans le domaine des poëtes. Fénelon lui-même n'y avait réussi qne pour son compte. Chateaubriand a donné à la prose droit de bourgeoisie poétique, pour ainsi dire, dans ce beau poëme des *Martyrs*, dont une récente et vive critique n'a pas fait aussi complétement justice qu'on le pourrait croire. Le poëme restera. Il sera la mine inépuisable où les traducteurs iront chercher des modèles de la

[1] Chapitre IX du *Génie du christianisme.*
[2] *Dict. phiosoph..*, au mot *Épopée.*

forme qui convient à leur œuvre difficile. Quant à moi, lorsqu'il s'agit de la traduction d'un poëte, je suis pour l'école de Chateaubriand contre celle de Voltaire. Je suis pour la prose poétique contre le vers prosaïque. J'aime mieux, pour lutter avec les anciens, la prose libre que le vers esclave. Qu'on ne m'accuse pas de supprimer d'un mot la poésie française. Je n'ai pas cette puissance. Malherbe, Racine, Voltaire, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset y mettraient bon ordre. J'admire la poésie française; je demande seulement qu'on ne compromette pas dans une lutte inégale et impuissante la gloire si pure et l'universel renom de ses chefs-d'œuvre.

Je soutenais cette thèse il y a près de quinze ans, si j'ai bon souvenir, à propos d'une traduction en vers français des *Hymnes de Callimaque*, par M. Alfred de Wailly, traduction aussi bonne que possible. A plus forte raison la soutiendrais-je aujourd'hui que M. Patin et M. Jules Janin me donnent si complétement raison. M. Janin a mis au service du plus délicat organe de l'antique latinité sa prose facile et jaillissante; M. Patin, son style érudit et sa période étudiée. Personne ne s'est étonné de cette tentative du savant académicien. Professeur de poésie latine à la Faculté des Lettres, M. Patin avait Lucrèce, Horace et Virgile dans son département. Il a choisi Horace, attiré sans doute par cette amorce des choses difficiles, si puissante sur les nobles esprits. M. Patin a le génie du travail. Il n'éprouve aucune honte à le laisser voir dans ses meilleurs écrits. Ayant traduit successivement dans le cours d'un long professorat un très-grand nombre de morceaux de son poëte favori, un jour il s'est trouvé que M. Patin avait traduit Horace tout entier. Une fois achevée, la traduction n'a fait qu'un saut de la chaire de Sorbonne dans la boutique du libraire. Telle est, nous dit-on, l'histoire de ce beau travail qui n'a pris personne au dépourvu.

Quant à M. Jules Janin, c'est autre chose. Au moment où le spirituel écrivain mettait la dernière main à son œuvre, et avant le succès qui, en France, ferme la bouche à tout le monde, son entreprise était en butte à une double sorte d'incrédulité. Les uns prétendaient que le futur traducteur d'Horace ne savait pas le latin, peut-être parce qu'il en citait beaucoup. Les autres se demandaient comment le style de ses feuilletons s'accommoderait à celui des *Odes*, comment le brillant improvisateur reproduirait le laborieux lyrique, comment la muse vigoureuse et concise des *Épîtres* et des *Satires* revivrait sous cette plume qui n'a jamais, je crois, même dans ses meilleures pages, exagéré la concision. Nous n'avons pas ici à juger les feuilletons de M. Janin. Pour savoir ce qui en restera, il faut lire les six volumes que M. Janin a intitulés, je ne sais pourquoi, *Histoire de la littérature dramatique*, et qui sont l'histoire de ses idées à lui, de leurs transformations, de leur rayonnement, de leurs prestiges ; avec toute sorte de vives lumières jetées en courant sur les hommes et sur les choses depuis quarante ans. « Les choses, écrit M. de Sacy, ne se rangent pas toujours dans l'imagination de M. Janin comme elles se rangeraient dans la tête d'un bénédictin [1]. » Quoi qu'il en soit, je mets au défi ceux qui écriront un jour l'histoire de notre société multiple et raffinée d'omettre l'étude et la mention d'un tel livre, un des plus amusants que je connaisse. Mais passons : les feuilletons de M. Jules Janin sont ce qu'ils sont, un des plus prodigieux exercices et une des plus rudes épreuves de la facilité littéraire dont le journalisme quotidien ait donné l'exemple depuis un demi-siècle, une de celles, au demeurant, où la facilité a le moins compromis la bonne qualité et les saines traditions de notre langue. M. Jules Janin écrit toujours en bon fran-

[1] *Variétés littéraires, morales et historiques*, tome Ier, page 135.

çais, même quand il n'a rien à dire. Quand le courant de la critique théâtrale lui apporte un bon sujet d'article, on connaît l'usage qu'il en sait faire. Quand le fleuve ne roule que de l'eau claire, M. Janin y laisse emporter sa barque sans y regarder. Étrange et charmante contradiction de l'esprit humain ! Ce libre et mobile écrivain que sa fantaisie mène où elle veut, qui semble n'avoir ni souci de l'idée quand l'idée ne vient pas, ni scrupule en fait de style parce qu'il écrit d'instinct le meilleur français, ni respect des auteurs qu'il juge parce que ses auteurs sont plus ou moins d'honnêtes vaudevillistes faiseurs d'affaires, ni crainte de son lecteur, qu'une si vieille habitude a fait son ami ; — ce mobile esprit, un jour, il trouve un maître. Ce maître, ce n'est ni vous, ni moi, ni personne parmi les critiques, les philosophes, les historiens, les orateurs, les prédicateurs ou les poëtes de notre âge ou des précédents. Non, un petit volume qui peut se lire en quelques heures, qui tient entre deux doigts, qui ne parle que d'amour, de bonheur, d'indépendance, et qui a dix-huit siècles de date, voilà le maître qu'a choisi M. Janin, si même il a eu le choix. Horace ne s'est pas laissé choisir ; il s'est imposé par l'immortelle puissance de son génie.

Cette passion, j'allais dire cette subordination du spirituel critique envers le poëte de Tibur ne date pas d'hier. Elle n'est pas, comme le disent ses envieux, la fantaisie d'un jour. Elle a été l'idée fixe d'une vie entière. Un jour (c'était aux eaux de Spa, où M. Jules Janin va relire Horace tous les ans), deux des baigneurs de l'endroit l'aperçoivent de loin. « Tiens, dit l'un, c'est Janin ! le voilà à la même place, sous le même arbre, dans la même posture et avec le même livre que je lui vois à la main chaque année... — Je parie que non, » dit l'autre, qui, à la distance où ils étaient encore, avait cru s'apercevoir de quelque changement. Les deux amis s'approchent. « Monsieur,

dit le dernier en s'adressant au critique, n'est-il pas vrai que vous ne lisez pas en ce moment le même livre que l'an dernier à la même place? J'ai parié que non... — Vous avez perdu, monsieur. Je lis le même livre et la même édition. Seulement Capé s'est chargé de mettre cette année une reliure nouvelle à mon *Horace*... » M. Jules Janin lisait donc Horace tous les ans; disons mieux, il le lisait toute l'année, et il a eu ce bonheur que lorsqu'il a conçu l'idée de le traduire, la traduction était faite une première fois dans sa mémoire. M. Janin avait vécu en la faisant; ou plutôt il semblait n'avoir vécu que pour la faire, tant elle absorbait sa pensée, tourmentait et charmait sa vie. Je n'invente pas ces détails; mais j'y insiste, parce qu'en révélant le procédé de l'auteur, ils donnent le secret du succès tout à fait extraordinaire que l'œuvre a obtenu. Quand M. Jules Janin a vu ce succès auquel il ne s'attendait guère, vous croyez qu'il l'a pris au sérieux et qu'il s'est dit qu'il n'avait plus rien à faire, puisque le public faisait la fortune de son livre? Que vous le connaissez peu! Vous vous rappelez ce qu'il m'écrivait, quand je voulus parler de la première édition de son *Horace*: « Non pas! disait-il; attendez! mon livre ne méritait pas une telle fortune. Je viens de le relire. Ah! que de fautes, de bel esprit déplacé, de sous-entendus misérables!... Donc je me suis remis à l'œuvre et je corrige. Mon *Horace*, ainsi corrigé, sera lu avec plaisir, je l'espère, par ceux qui ne savent pas le latin... » Un an s'est écoulé, la seconde édition a paru, édition corrigée, cela est vrai, et purgée de quelques taches. Au fond, c'est la même œuvre, le même produit spontané d'une véritable passion littéraire. M. Jules Janin aura beau corriger sa traduction d'*Horace*, il ne pourra lui ôter (qu'il prenne garde d'y réussir!) cette empreinte d'un premier jet qui caractérise, dans la production littéraire, ces heureux fruits des « mariages d'amour. » Je parle ici de ces affinités sympathiques

qui unissent ensemble, à travers les âges, des esprits différents ou semblables, peu importe. M. Jules Janin ne ressemble guère à Horace. Il lui suffisait de l'aimer. Il lui a ressemblé pour le traduire. Il a appris à son école la précision, la tempérance, la mesure, le secret de se borner, la concision expressive, la brièveté rapide, toutes sortes de qualités qu'il n'était pas dans sa destinée d'exagérer pour lui-même.

Est brevitate opus ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Voilà ce que M. Jules Janin, qui avait tant de brillantes facultés en propre, a gagné dans cette forte association de son intelligence au génie d'Horace, et voilà ce qui a fait le succès de cette œuvre agréable que lui seul, on le croirait, pouvait ainsi concevoir et achever, avec un air de fantaisie et un sérieux souci d'exactide, beaucoup de facilité sans redondance, de netteté sans sécheresse, quelque chose de coulant, de rapide et de contenu ; la muse au pied levé, court-vêtue, fière et charmante; une véritable originalité dans une sincère imitation. « Rien de plus difficile à imiter, d'une langue à une autre, écrit Marmontel, que la familiarité noble... » M. Janin y a réussi. Sa traduction, absolument séparée du texte, sans note d'aucun genre, sans commentaire écrasant, avec des titres ingénieux (trop peut-être), en tête de chacune des pièces du recueil, donne l'idée d'un livre original. « Horace l'aurait-il écrit autrement, s'il l'avait écrit en français ? » C'est la question trop flatteuse que j'ai entendu poser à propos de cette version devenue populaire d'un poëte privilégié. Je ne me charge pas d'y répondre. J'essaye seulement de montrer ce que les rapports qui existent entre deux esprits, ou la sympathie qui les attire l'un vers l'autre, peuvent produire dans ce genre

d'ouvrage. Amyot a traduit Plutarque. La Bruyère avait fait choix de Théophraste. J. J. Rousseau avait commencé une imitation de Tacite. Racine vivait dans une sorte de communauté intellectuelle avec Virgile. Ses tragédies fourmillent de traductions du poëte latin. Est-ce une simple épître que Voltaire adressait à Horace de sa solitude de Ferney ? C'est une vraie traduction où semble revivre le génie du solitaire de Tibur.

Ne forçons pas notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Ce mot de la Fontaine s'adresse à toutes les prétentions. Un traducteur a aussi les siennes. Si vous avez écrit la *Némésis*, et que vous sentiez fermenter en vous la verve de Juvénal, n'allez pas perdre votre temps à traduire l'*Enéide*. *Similia similibus*. On peut se défier de cet axiome en médecine. Il a du bon en littérature. Il doit être la règle des traducteurs. Voltaire aurait dû traduire l'Arioste. J'aime que Platon soit traduit par un grand philosophe. Lucain s'accommode assez de l'énergique emphase de Brébeuf. Cuvier, l'universel, était l'interprète désigné d'Aristote. Imaginez les *Verrines* traduites par M. de Montalembert, les *Lettres à Atticus* par M. Villemain, les *Annales* par M. Guizot, Tite Live par M. Thiers, Marc-Aurèle par le duc de Broglie, les *Psaumes* de David par M. de Lamartine, Homère par Chateaubriand !

Je n'insiste pas. Trois conditions me semblent particulièrement nécessaires à l'œuvre complète de la traduction : — aimer son modèle ou lui ressembler ; écrire avec talent et selon le génie de sa propre langue ; comprendre à fond la langue et le génie de l'auteur qu'on traduit. Si la première de ces conditions manque au traducteur, l'œuvre est ingrate ; si c'est la seconde, l'œuvre est barbare ; si c'est la troisième, la prétention est ridicule.

Mais j'y reviendrai. Qu'il me suffise en ce moment d'avoir montré M. Jules Janin en si parfaite communauté avec son modèle, que, sans lui ôter sa physionomie latine, il a fait de lui, en quelque sorte, un écrivain de notre langue. C'est dans son inspiration primitive et dans sa physionomie générale que j'ai voulu apprécier sa traduction. C'est aussi de son mérite extérieur que je voudrais dire un mot en finissant. Tout est charmant, exquis, bien conçu, finement calculé dans l'exécution typographique de ce petit livre. On comprend, à le voir, qu'il ne lui est pas du tout désagréable de faire son chemin dans le monde, porté par toutes sortes de mains blanches et délicates. « Les jolies filles, encore plus belles que leurs mères, » comme dit Horace, ne liront pas la traduction de M. Janin : les mères l'ont déjà lue. Tant mieux, ma foi ! J'aime mieux pour elles Leuconoë que *Fanny*. Ligurinus lui-même est moins compromettant que *monsieur Auguste*. M. Jules Janin excelle d'ailleurs dans l'art de couvrir de gaze française les impuretés latines, et il n'écrit que pour le lecteur « qui veut être respecté. » La Rome impériale, avec sa corruption naissante, sa morale équivoque, le mensonge de ses institutions politiques, la bassesse de ses courtisans, l'artificieuse duplicité de son nouveau maître, Rome est là tout entière. Défiez-vous-en !

Une magnifique série d'illustrations photographiées, publiées en même temps que la seconde édition de l'*Horace* de M. Janin, nous fait passer en revue quelques-unes des principales célébrités du siècle d'Auguste : Horace d'abord, puis les Césars, les capitaines, les lettrés, les impératrices, les courtisanes, les bacchantes, les dieux de l'Olympe en liesse, le siècle au complet ! Tout cela est très-curieux : médailles d'après l'antique, dessins d'après les maîtres, photographies par les plus habiles. M. Curmer a présidé à tout ce travail d'illustration avec le soin et le bon goût qui le dis-

tinguent. S'il a mêlé le beau médaillon de M. Janin, d'après Bogino, à tant d'exhibitions illustres, c'était bien le droit de l'auteur. Le médaillon d'Horace ne nuira pas à celui de M. Jules Janin; au contraire. Je demande seulement le moyen d'accorder ce maigre profil du commensal de Mécène, avec le portrait qu'il a tracé lui-même de sa personne et de sa figure (*Epît.*, I, IV) : « Si vous voulez rire, ami, écrit-il à Tibulle, venez chez moi; vous y verrez un gros homme, au teint fleuri, tout luisant et reluisant d'embonpoint.... un véritable *agneau* du troupeau d'Épicure... » Le médaillon d'Horace ne donne pas l'idée d'un chanoine, mais d'un trappiste. Mais pourquoi M. Janin a-t-il changé en «agneau» le célèbre « pourceau d'Épicure », que M. Patin a eu tout à fait raison de conserver? Je mets en note la version de cette phrase par le savant professeur [1].

M. Jules Janin a eu le bon goût d'envoyer sa traduction à M. Patin et de traiter ce savant modeste non pas comme un concurrent, mais comme un maître. Il a eu raison. Nous trouvons dans le recueil des « Dédicaces » que M. Curmer a eu l'heureuse idée de joindre à sa livraison de photographies, celle qui est adressée à M. Patin. Elle est d'un disciple respectueux et reconnaissant :

Mon livre, au traducteur d'Horace
Portez mes respects tout entiers,
Et priez qu'il me prenne en grâce
Si je marche dans ses sentiers.
Dites-lui : « C'est votre faute.
Il apprit à vos leçons
A courtiser le même hôte.
A chanter mêmes chansons.
Il se glissait chez Mécène,
Où vous étiez installé.

[1] « Si tu veux rire, viens me visiter ; tu verras un homme gras, poli, fort occupé de sa peau, un pourceau d'Épicure. »

Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,
Quum ridere voles, Epicuri de grege porcum.

Jamais vous n'étiez allé
Chez Lydie ou chez Hélène,
Chez Glycère ou chez Chloé,
Qu'il n'ait marché sur vos traces.
Hélas! pour vous seul les grâces
Souriantes vous ouvraient,
Et paf! au nez lui fermaient
Cette porte *obéissante* [1]
Dont les gonds pour lui grinçaient... »

On voit avec quelle franchise agréable et délicate M. Jules Janin rend hommage à son éminent prédécesseur dans la traduction des poëtes latins. La traduction de M Patin, n'est, à vrai dire, ni supérieure, ni inférieure à celle de M. Jules Janin. Elle est différente. Mais M. Patin est un des érudits de ce temps-ci qui ont répandu le plus d'idées justes, fines et profondes sur les poëtes de la bonne latinité, et M. Janin, qui a profité de ses travaux, s'en est souvenu au moment où il en recueillait le fruit. Il a eu, comme traducteur, un beau succès d'écrivain. Il a toutes les délicatesses et toute la courtoisie d'un homme heureux.

Dans ce recueil des « Dédicaces » de M. Janin, j'en retrouve une que j'avais reçue manuscrite, il y a un an. Il s'agissait de l'Introduction (en prose) que l'auteur avait mise en tête de son livre, et qu'il avait, disait-il, traduite de l'Horace-Elzevier de 1676. Voici ce qu'il en disait :

A M. ***.

Les grands noms qui devaient honorer ma préface,
De ma préface ils sont absents!
Fidèle traducteur d'Horace,
Ai-je au moins, dans ma dédicace,
Évité les contre-sens?...

Ainsi parlait M. Jules Janin, et je l'avais compris. Oui, c'est là un cœur fidèle! Le mot de l'énigme, on l'eût d'ail-

[1] Que fait là cette rime égarée et solitaire?

leurs trouvé dans un numéro du *Constitutionnel*, à la fin d'un spirituel et récent article de M. Étienne. J'en remercie l'auteur, pour mon compte, s'il le permet. Si nous nous disputons parfois à la première page des journaux, pourquoi ne nous rendrions-nous pas justice à la dernière? Voici la phrase de M. Étienne. Je la cite pour l'honnête sentiment qu'elle exprime, et aussi pour le trait qu'elle ajoute à la physionomie de M. Janin : « La préface de M. Jules Janin, dit-il, est le portrait de l'homme même, sans qu'il s'en doute. Il dit l'avoir traduitè de l'Horace des Elzeviers. Il faut bien l'en croire. Il l'aura tirée de sa riche bibliothèque, au rayon plus secret et plus intime des affections loyales et désintéressées... » Loyauté, dévouement, désintéressement, quels mots que ceux-là! Comme ils nous éloignent des mœurs de Rome, du siècle d'Auguste, peut-être du nôtre !...

II

— 9 juin 1861. —

Je viens de dire quelles sont, suivant moi, les conditions d'une bonne traduction : aimer son modèle, écrire avec talent, comprendre à fond la langue qu'on traduit. Quand il s'agissait de M. Patin et de M. Jules Janin, il n'était pas difficile de remonter aux causes de l'affinité sympathique qui les unit au poëte qu'ils ont essayé d'interpréter. De M. Cass-Robine je ne sais rien que son essai même. M. Cass-Robine est un étranger, de race anglaise, érudit distingué, qui aura trouvé piquant de donner une leçon aux « belles infidèles » d'autrefois, en appliquant à la traduction d'Horace la théorie d'une sorte

de mot à mot interlinéaire, plein de décision et de rigueur. Je l'ai nommé un « abréviateur hardi. » Traduire Horace mot à mot, c'est l'abréger. Abréger un écrivain si concis, c'est beaucoup d'audace. C'est là ce que M. Cass-Robine a fait pour les Odes et les Épodes seulement, et ce qu'il aurait pu faire avec moins de péril peut-être pour les satires et les épîtres, où la ciselure du style d'Horace, si fine qu'elle soit toujours, n'atteint pourtant pas ce degré de perfection dans la beauté qui caractérise ses compositions lyriques.

Je ne veux rien dire d'Horace pour en avoir trop dit autrefois [1], et parce que, même après trente ans, il me semble que je n'aurais rien à changer sur ce point aux opinions et aux sentiments de ma jeunesse. Un humaniste d'un goût admirable, M. Jules Pierrot, m'initia le premier à l'intelligence des poésies d'Horace, et je me rappelle que dans ces entretiens où l'ingénieux professeur développait ses idées, il était alors très-peu question de l'homme, beaucoup du poëte. C'était assez pour un auditoire de rhétoriciens. Dans le poëte j'essayai plus tard de découvrir l'homme. Je fis cette recherche à ma manière ; et si j'avais à exprimer aujourd'hui une opinion sur ce génie immortel dont l'histoire ne dit presque rien, mais que son œuvre révèle ou trahit à chaque ligne, les excellents travaux qui ont été publiés depuis trente ans et auxquels M. Patin vient d'ajouter, soit dans l'introduction, soit dans l'appendice de son livre, des lumières si neuves et si vives, ne modifieraient en rien ma première impression. Est-ce l'éloge de ma constance que je prétends faire en disant cela, ou une prétention d'infailli-

[1] Quand je débutai dans la critique littéraire, en février, avril et mai 1830, par trois articles insérés dans la *Revue de Paris*, alors tout récemment fondée par M. Véron avec un immense succès. *Voir* à l'*Appendice*, où j'ai cru pouvoir reproduire, sans y rien changer, quelques pages empruntées à ces premiers et imparfaits essais de ma plume.

bilité que j'exprime ? Non assurément. Je veux seulement dire que, dans tous les temps, sans le secours des commentateurs ou des biographes, avec un esprit ordinaire et une dose de sagacité commune, l'étude attentive des poésies d'Horace permettra de pénétrer dans le secret de son caractère et de son génie. L'immense et universelle popularité de ce grand poëte n'a pas d'autre cause. On ne le lit pas sans l'aimer. Il n'est pas nécessaire de l'expliquer à fond pour le comprendre. Son style est savant et travaillé. Son âme s'y montre la première, en quelque sorte, à travers les difficultés du texte. En lui, l'homme vous sourit avant que l'écrivain paraisse. Si grand qu'il soit, il ne vous domine pas ; il vous attire. Aucun lecteur intelligent n'échappe à cet attrait. Traduire Horace, c'est causer avec lui. Mais les uns s'animent au jeu comme M. Jules Janin, et attrapent peu à peu, dans leur propre langue, le style du modèle en se livrant à lui corps et âme ; les autres conservent une certaine réserve personnelle, comme M. Patin, et ne lui donnent pas tout, si riches qu'ils soient. D'autres ne lui donnent rien. Donner le mot à mot ou le vêrs pour le vers à un tel poëte, c'est ne lui rien donner. Sous un mot latin mettre un mot français, c'est ne rien faire. Le génie d'une langue n'est pas dans les mots ; il est dans la phrase. C'est tout autre chose. Comparez la phrase française à la période latine : l'une va devant elle, en ligne droite pour ainsi dire, avec décision et clarté ; l'autre aime à vous conduire, au risque de vous y perdre, dans les replis savamment combinés de son « labyrinthe. » C'est le mot de Marmontel. Calquez l'une sur l'autre, vous avez un affreux patois. Tous les critiques l'ont dit avant nous. Horace lui-même semble s'être défendu, par avance, contre cette profanation de la traduction interlinéaire appliquée à sa poésie :

Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres....... ....

Cicéron avait protesté presque dans les mêmes termes contre les mécomptes et les perfidies du mot à mot. Voulez-vous être un interprète fidèle, *fidus interpres?* L'exactitude littérale est la pire espèce des infidélités. Elle ne trahit pas seulement. Elle tue. « Le commun des traductions, dit le savant Tourreil, ressemble à un revers de tapisserie qui tout au plus retient les linéaments grossiers des figures finies que le beau côté représente[1]. » Cela peut se dire surtout des traductions où la vraie ressemblance est sacrifiée à la copie servile, de celles « *où l'on marche*, nous dit M. Cass-Robine, *aux côtés de son modèle sur la trace de chaque mot.* » Horace, si on le reproduisait ainsi, dans une version étriquée avec artifice, laborieusement mutilée, soumise aux inversions, aux ellipses, aux sous-entendus de la langue latine, Horace ne vivrait plus ; son style animé et vigoureux, accouplé à ce squelette de la traduction *presque interlinéaire*, ne donnerait plus que l'idée de ce supplice infligé par Mézence à ses victimes :

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus atque oribus ora...

Dans une pareille alliance, ce n'est plus le latin qui est la langue morte ; c'est le français.

A Dieu ne plaise que j'applique en toute rigueur à M. Cass-Robine les réflexions qui précèdent. Je n'aime pas son système. J'apprécie ses intentions, j'estime ses efforts. Cette lutte corps à corps avec le redoutable concurrent qu'il s'est choisi n'est pas faite pour donner une médiocre idée de son courage. Qu'importe à M. Cass-Robine le rôle que peut

[1] *Préface* de sa traduction de Démosthènes.

jouer la langue française dans une lutte de ce genre? Il avait sur elle, comme étranger, des droits que nous n'avons pas, nous qui l'appelons notre langue maternelle et qui lui devons un respect filial. Il a pu traiter la langue française comme les hardis compagnons du Prince Noir traitaient, au quatorzième siècle, la France envahie, et se permettre avec elle des licences que son rigorisme ne désavouait pas. Je n'aurais que l'embarras du choix si je voulais trouver dans l'œuvre de M. Cass-Robine des citations à l'appui de ma critique. Sa traduction, séparée du texte, ne supporte pas, dans l'ensemble, une sérieuse lecture; jugée dans le détail, elle n'est pas française. Les inversions, les enchevêtrements, les latinismes malencontreux, les ellipses équivoques, les obscurités volontaires y abondent. « La traduction de M. Cass-Robine est une *photographie d'Horace* », a dit un homme de beaucoup d'esprit que l'administration théâtrale a enlevé à la critique; — photographie, dirai-je à mon tour, non pas inintelligente, car M. Cass-Robine est habile, mais ayant tous les défauts du genre, ni couleur, ni physionomie, ni vie; un vrai calque sans air et sans lumière, au mépris de la lumière qui l'a créé.

Voulez-vous que je fournisse une preuve de cette impuissance de la *traduction photographique* à reproduire la vie, la couleur et le mouvement d'un modèle? Je prends à peu près au hasard une des plus délicieuses compositions d'Horace [1], une de celles où se sont volontiers exercés quelques-uns des maîtres de la poésie légère en France, le marquis de la Fare, le duc de Nivernais, la Harpe lui-même. Cette ode est bien du temps d'Horace; elle semble faite pour le nôtre. C'est l'histoire d'une courtisane. Il est singulier qu'en remontant dix-huit siècles, nous la trou-

[1] L'*Ode à Barine*, liv. II, VIII, pages 120 et 121 de la traduction de M. Cass-Robine.

vions, cette héroïne de nos drames et de nos romans, établie dans quelque riche maison de Rome, dupant les jeunes gens, rançonnant les vieillards, faisant trembler les mères et narguant les dieux. Horace a aimé Julia Varina, une coquette vénale qui lui a fait mille promesses et a fini par se moquer de lui. Le poëte se venge à sa manière, avec un mélange d'ironie et de tristesse, de colère et d'idolâtrie, une noblesse et une élégance de style qui font de ce petit poëme un des chefs-d'œuvre du genre. Dans la complainte d'Horace, Julia Varina est devenue Barine. C'est la femme sans cœur, entraînante et perfide, funeste et charmante, qu'on achète toujours, qu'on n'attache jamais. Voyons comment Horace nous dit tout cela, par la plume de M. Cass-Robine.

« Si jamais, à ta foi quand tu as été parjure, un châtiment, Barine, t'avait fait quelque mal; si une dent ou un seul ongle noircis t'avaient rendue plus laide,

« Je te croirais. Mais toi, tu as à peine engagé ta perfide tête par tes vœux, que ta beauté prend plus d'éclat encore, et des jeunes gens tu marches l'universelle idole.

« Il te réussit de tromper les cendres d'une mère au tombeau, les astres silencieux de la nuit avec le ciel tout entier, les dieux que la froide mort n'atteint pas.

« Que dis-je? Vénus en rit elle-même; elle en rit comme les nymphes ingénues, et le cruel Amour qui ne cesse d'aiguiser son trait brûlant sur une pierre ensanglantée.

« Aussi pour toi, dans toute la jeunesse qui s'élève il s'élève de nouveaux esclaves; et ceux dont tu fus autrefois la maîtresse criminelle, n'abandonnent pas le seuil tant de fois menacé.

« Tu es la terreur des mères qui ont des fils; tu es celle des vieillards économes; et les jeunes filles mariées à

peine tremblent que l'air autour de toi ne retienne leurs époux.... »

Telle est l'*Ode à Barine*. A part quelques lignes où le mot-à-mot a réussi, vous voyez ce que la traduction « presque interlinéaire » en a fait. Dans le système de M. Cass-Robine, il n'y a presque rien à reprendre pourtant dans cette version d'une exactitude si minutieuse. Oui, « elle marche aux côtés de son modèle sur la trace de chaque mot. » Elle est donc rigoureusement conforme à la théorie. Comment se fait-il qu'elle ne soit ni française ni latine? Ni française, car M. Cass-Robine est un appréciateur trop judicieux des délicatesses de notre langue pour croire que les inversions où il l'engage sont conformes à son génie. « *Des jeunes gens tu marches l'universelle idole.* » Croit-il qu'il eût été moins exact en disant : « *Tu marches l'universelle idole des jeunes gens?* » ce qui eût encore fait une mauvaise phrase. Ne revenons pas à la prose de M. Jourdain. « D'amour, belle marquise, vos yeux mourir me font... » J'ajoute que cette version de l'*Ode à Barine* n'a pas même le mérite de rester latine, car il est absolument impossible, en plus d'un endroit, si l'on n'a le texte sous les yeux, de savoir ce que l'auteur original a voulu dire. C'est ainsi que l'exactitude, poussée à bout, mène droit, comme je l'ai dit plus haut, à la pire des infidélités. Voyons, par exemple, la fin de cette jolie strophe :

Te suis matres metuunt juvencis,
Te senes parci, miseræque nuper
Virgines nuptæ, tua ne retardet
Aura maritos.

« Les jeunes filles, mariées *à peine*, tremblent que *l'air autour de toi* ne retienne leurs époux... » D'abord l'original ne dit pas : *Mariées à peine;* on est marié ou on ne l'est

pas. Puis cette autre énigme : *L'air autour de toi*. S'agit-il de ce charme indéfinissable qui entoure une belle personne? Est-ce « le souffle séducteur » (c'est la traduction de M. Patin) qu'exhale sa respiration ? Faut-il dire avec de Wailly :

> Tu parais; la mère soupire,
> Le père avare est dans l'effroi,
> Et, s'il a respiré l'air que Phryné respire,
> Le jeune époux trahit sa foi.

C'est la même interprétation que celle de M. Robine; mais, pour la forme, quelle différence! Je n'insiste pas. Le lecteur me pardonnera ces chicanes. Il est de petites affaires que le préteur romain négligeait. Il n'est pas de petites questions, en fait de style, devant la critique.

M. Patin a traduit l'*Ode à Barine* avec une exactitude qui serre de très-près le texte d'Horace. Sa version, si elle n'accorde pas tout ce que pourrait exiger la délicate susceptibilité de notre langue, n'en méconnaît pas du moins le génie dans ses lois essentielles. C'est du français auquel le travail consciencieux de la lutte enlève parfois l'originalité ; mais c'est du français estimable servant à interpréter une admirable latinité.

« Ah ! Barine ! Ah ! *traîtresse !* s'écrie à son tour M. Jules Janin. Une dent moins blanche, une tache à ton ongle, une disgrâce, et la plus légère, en châtiment de tes mensonges, et je croirais à tes serments!

« Mais à peine as-tu juré, perfide, par ta vie et par ta beauté ! te voilà plus charmante, plus adorée, et toute la jeunesse est à tes pieds !

« Barine, à son compte, a raison de rire et de jurer (la parjure, elle y gagne !) par les cendres de sa mère, par le silence de la nuit, par tous les dieux immortels !

« Vénus s'amuse aux serments de Barine! Ah! j'entends rire aussi les nymphes peu farouches et le petit dieu terrible, aiguisant sa flèche en feu sur une pierre *sans pitié*. » etc., etc.

On peut juger, par cette citation que j'abrége, du genre d'exactitude auquel M. Jules Janin a particulièrement sacrifié. Rapprochée sévèrement du texte, la version du spirituel écrivain présente tantôt des lacunes, tantôt des redondances. Ainsi le « *silence de la nuit* » ne donne pas l'idée de ce parjure qui invoque « les astres silencieux de la nuit et, au besoin, le ciel tout entier; » J'aime mieux « *les nymphes ingénues* » de M. Patin et de M. Cass-Robine que « *les nymphes peu farouches* » de M. Janin. Horace ne les fait pas complices de Barine; à son impudence il oppose leur simplicité. Enfin je regrette « la pierre ensanglantée » sur laquelle l'amour aiguise à jamais ses traits brûlants. Malgré tout, remarquez comme cette version de l'ingénieux critique se ressent du souffle d'Horace et comme elle est restée française! comme elle est exacte par la physionomie de la phrase et le mouvement de la pensée, et en même temps comme elle est vivante, agréable, primesautière, en dépit d'un travail acharné dont le public ne se doutera jamais. C'est pour cette raison qu'il aime la traduction de M. Janin. Le public veut qu'on se donne beaucoup de peine pour lui sans en avoir l'air. Il aime qu'on fasse pour lui « difficilement des vers faciles. » Le succès de M. Janin, c'est qu'il a l'air d'avoir inventé Horace en le traduisant. D'une copie il a fait une œuvre originale. Ceux qui y regardent de plus près ne peuvent se dissimuler que l'auteur des *Gaietés champêtres* ne s'est pas approché de son redoutable modèle sans tremblement. Quelques-uns disent qu'il aurait bien encore quelque chose à faire. Il aurait besoin de raffermir et de resserrer parfois le tissu de sa phrase, un

peu capricieuse et un peu moderne dans sa liberté. Les odes et les épodes ont été revues avec un soin scrupuleux. C'est encore là qu'il faut porter, dans une troisième et immanquable édition, le travail de révision qui a singulièrement profité à la seconde, travail périlleux, mais nécessaire, qu'il ne faut ni négliger, ni outrer, ni laisser voir. Le style d'Horace lui-même, dans ses Odes, n'est pas exempt de ce dernier défaut. Je veux dire que la perfection en est telle, qu'elle exclut toute idée de facilité. Et en même temps l'élan de la pensée est si naturel, l'allure est si franche, l'accent si vrai, la concision si lumineuse, l'expression si définitive en quelque sorte, qu'il semble impossible d'y substituer, dans sa langue même, aucun équivalent. Que devient, devant de telles difficultés, une langue étrangère? Toutes s'y sont essayées cependant. L'attrait de cette perfection continue, peut-être aussi cette irrésistible amorce qui nous pousse à imiter ce qui est inimitable, à faire des tragédies classiques après Racine et des fables après la Fontaine, expliquent les tentatives dont l'interprétation des poëmes d'Horace a été l'objet, leur nombre, leur persévérance, leurs efforts longtemps impuissants, leur succès si contesté. Je ne prétends pas que tout soit dit et qu'il n'y ait plus qu'à se croiser les bras après les traductions dont je me suis occupé aujourd'hui. Tant s'en faut! Cette toile de Pénélope de la traduction des anciens, chaque jour la recommence, chaque nuit la défait. M. Janin lui-même, s'il avait à recommencer son œuvre, se défierait peut-être de sa facilité; M. Patin se fierait davantage à la sienne, M. Cass-Robine renoncerait à son système et ne verrait dans son premier travail qu'un canevas bien préparé pour recevoir la splendide broderie de style que sa version a supprimée.

Les traducteurs des chefs-d'œuvre de l'antiquité oublient trop les conditions de cette alliance entre le génie

des littératures anciennes et celui des langues modernes, qui est le caractère distinctif d'une bonne traduction. La première de toutes, c'est, de la part des interprètes, le sentiment de la beauté dans le style antique et le souci passionné de la reproduire. Regardez à tous les monuments de l'art et du goût, soit à Rome, soit à Athènes. C'est le style noble qui les distingue, aussi bien une ode d'Anacréon qu'un discours de Démosthènes, une chanson à boire au souper de Mécène que l'épisode de Marcellus illustré par les larmes d'Octavie. Dans l'art antique la beauté est partout; une amphore étrusque, un bracelet de femme en ont le cachet immortel, aussi bien que le temple de Jupiter ou le Parthénon. J'ajoute que les monuments de l'antiquité les plus difficiles à reproduire par l'imitation ne sont pas toujours les plus imposants. « Les beautés solides peuvent passer dans toutes les langues, écrit Marmontel, sans trop souffrir d'altération, comme ces liqueurs pleines de force qui se transportent d'un monde à l'autre sans perdre de leurs qualités, tandis que des vins délicats et fins ne peuvent changer de climats. » L'*Ode à Pyrrha* serait, à ce prix, plus difficile à traduire que l'*Ode à Régulus*. Boileau a dit que « le latin brave l'honnêteté. » C'est peut-être parce que le trivial lui est inconnu, même dans le cynisme. Mais partez de ces recoins suspects du livre des épodes pour arriver aux magnificences du *justum ac tenacem*, à la prédiction de Nérée, ou au Chant séculaire, même en passant par l'ode à Ligurinus, la beauté est partout. Rien de plus divers, de plus mêlé, de moins consistant que l'œuvre lyrique d'Horace considérée dans son ensemble. Il faudrait faire l'histoire de sa vie entière, ou plutôt, car sa vie n'est rien, tracer la peinture de ses sentiments et de ses impressions, pour donner une idée un peu exacte de l'infinie diversité de son livre. Malgré tout, et en dépit de cette variété même des poésies d'Horace dont les unes ont tout l'entrain

de la jeunesse et toute l'ardeur des passions juvéniles, les autres l'accent du vieil âge, sa modération résignée, son expérience attendrie et sa douce sagesse ; — en dépit de tant d'inspirations diverses qui se partagent le cœur du poëte, le cachet du style est partout le même dans les Odes; c'est la beauté, la beauté correcte et précise, sereine et forte, celle du génie grec qui a sucé le lait de la louve romaine. Un pareil style, disons-le pour résumer toute notre étude d'aujourd'hui, si on veut le transporter dans une autre langue, il ne supporte ni les à-peu-près ni le mot-à-mot. Il ne se prête ni à la fantaisie, ni au bel esprit, ni au trivial. Il a horreur de la platitude. La muse lyrique d'Horace, même si elle s'adresse à Chloé ou à Barine, ne doit pas lui parler comme Gros-René parlant à Lisette : « Ah ! perfide ! ah ! traîtresse ! » C'est là le style de la comédie, non de l'ode. La Muse non plus ne doit pas disserter comme un professeur de Sorbonne, si habile que soit son langage. Enfin la Muse chante, elle n'épelle pas syllabe par syllabe. Je ne prétends pas résumer ici, en quelques mots, les trois traductions que j'ai essayé de juger, ni démentir les justes éloges que j'ai donnés à deux d'entre elles. Je marque seulement l'écueil qu'il faut éviter quand on traduit un lyrique: ni fantaisie, ni pédantisme, ni servitude du mot-à-mot. Rien qui ne soit noble, même dans le genre léger; rien qui ne reproduise la mâle beauté de la forme, même s'il s'agit d'une source modeste cachée au fond des bois (*o fons Blandusiæ*) ou d'une vieille amphore qui remonte au consulat de Manlius, ou de quelque passion encore plus vieille :

..... Miseri, quibus
Intentata nites! Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida

Suspendisse potenti
Vestimenta maris deo[1]... »

Quoi qu'il arrive donc, respectez la beauté dans cet admirable modèle qui vous en offre en quelque sorte toutes les modifications terrestres. Respectez-la en vous respectant vous-mêmes, c'est-à-dire en ne vous présentant pour lutter qu'avec vos armes et sous votre drapeau, parlant votre langue et non pas une autre. N'allez pas donner une entorse à la langue française ni lui infliger quelque inversion difforme sous prétexte de la plier au génie des anciens. C'est une alliance que vous contractez avec vos modèles, non une servitude que vous subissez. N'exagérez pas non plus les susceptibilités de votre langue jusqu'à en exclure de certains mots qui répugnent, dit-on, à sa pruderie classique. N'imitez pas ce savant qui, ayant à traduire un passage de Callimaque, se trouva un jour dans un grand embarras. Callimaque avait à peindre les effets de la faim qui ronge les entrailles d'Erésichton, et il racontait que ce malheureux avait été réduit à manger ses chevaux, ses vaches, et enfin, dit M. Alfred de Wailly, qui a fait une bonne traduction de Callimaque,

Enfin jusqu'à son chat, aux poils longs et changeants,
Dont l'aspect fait trembler les animaux rongeants...

[1] Malheur à ceux que Pyrrha
Charmera !...
Naufragé, mes mains timides
A Neptune ont consacré,
Don sacré,
Mes habits encore humides.

J'emprunte cette version à M. Jules Lacroix qui a publié en février 1848 (dans un triste moment) les deux premiers livres des *Odes d'Horace*, traduites en vers français. Je sais que M. Jules Lacroix, si connu par tant de succès de style et de poésie, a l'intention de compléter son travail, déjà fort remarquable; je le dis sous toute réserve de ma théorie en fait de traduction des poëtes anciens.

Que fait M. Delaporte du Theil, le savant prédécesseur de M. de Wailly? Il supprime le chat, et voici la raison qu'il nous donne de cette suppression : « Telle est la différence des deux langues que je n'ai pu m'enhardir à présenter *cette idée* dans ma version sous quelque tournure que ce fût.... » N'imitons pas M. Delaporte du Theil, d'autant plus qu'après avoir supprimé le chat de Callimaque nous arriverions à supprimer les deux rats d'Horace. Avouez que ce serait dommage. N'exagérons rien dans le respect de notre langue. Ne justifions pas trop le reproche que lui a adressé Voltaire de n'être qu'une « bégueule et une gueuse. » Laissons-la plutôt emprunter quelque chose au génie de ses modèles sans rien perdre du sien. Qu'elle vive de leur vie ! qu'elle s'anime de leur esprit, qu'elle s'embellisse de leur beauté ! Emplissez vos oreilles, s'il est possible, des harmonies de leur style, et tâchez d'y attendrir la rudesse du vôtre.

L'étude et le souvenir de la partie lyrique des œuvres d'Horace nous ont inspiré à bon droit ces réflexions. Il nous resterait beaucoup à dire encore en parcourant à la suite de nos deux traducteurs les *Satires* et les *Épîtres*[1]. Ce n'est pas la partie la moins importante de leur beau travail; quelque jour peut-être nous y reviendrons.

[1] M. Cass-Robine n'a encore traduit que les Odes.

VIII

Voyages et Voyageurs.

I

— 8 JUIN 1858. —

.... Avant de partir, le matelot répare ses voiles, le fantassin nettoie ses armes, le touriste anglais pense à sa lorgnette, à son *twine* et à son *water-proof*, le Français ne pense à rien du tout ; — le critique passe la revue des livres entassés sur la table. Il contemple d'un œil inquiet ces créanciers muets qui attendent ; il voudrait donner un à-compte aux plus pressés.

Quels sont les plus pressés parmi ces créanciers du critique, si ce n'est, quand tout le monde va partir, ceux qui ont la légitime prétention d'accompagner les gens qui partent; en un mot, les livres écrits par des voyageurs pour ceux qui voyagent ?

J'ai là sous la main d'aimables poëtes que je n'oublie pas, même si le monde les oublie, des conteurs et des philosophes, des historiens et des romanciers, des fantaisistes et des traducteurs... L'*âge du papier*, comme Charles Nodier nommait le dix-neuvième siècle, n'est pas près de finir. Les critiques en savent quelque chose. Je respecte pour ma part dans les plus simples écrits, pourvu qu'ils soient honnêtes, cette manifestation de l'intelligence humaine que j'honore dans les grands. Mais la plupart des livres nouveaux

ont pour se répandre la saison tout entière : les livres écrits pour les voyageurs n'ont qu'un jour, le jour du départ. Et on a si grande hâte de partir par le temps qui court !...

On quittait Paris beaucoup plus tard autrefois, peut-être parce qu'on voyageait moins vite. Aujourd'hui qu'on est sûr d'arriver plus tôt, on est plus pressé de partir. Il y aurait un rapport curieux à établir entre la facilité des voyages et l'impatience des voyageurs. Qui n'a remarqué, sur nos chemins de fer, avec quelle « furie française » chacun se précipite pour avoir une place, là où il y a des places pour tout le monde ? Que dire aussi du mécontentement qui se peint sur tous les visages au moindre retard d'un train lancé à toute vitesse? Nous étions plus endurants jadis dans ces lourdes voitures qui allaient si lentement et qui arrivaient si tard. Combien plus patients encore étaient nos aïeux dans ces fabuleux coches qui n'arrivaient pas du tout !

> L'attelage suait, soufflait, était rendu...
> . . . .
> Le moine disait son bréviaire,
> Il prenait bien son temps ! une femme chantait.

Ainsi voyageait-on autrefois. Sommes-nous d'une autre espèce que nos pères ? Avons-nous plus de vivacité, plus d'entrain ? Faisons-nous mieux la guerre, la politique et l'amour? Nous sommes plus nerveux, disent les louangeurs du temps passé. Nous avons plus de petites affaires et moins de grandes passions, plus de contrariétés et moins de vrais obstacles, plus de nerfs et moins d'énergie, la tête plus vide avec plus d'idées. Dans un temps où la France était pleine de bruit et d'alarmes, de querelles religieuses et d'intrigues de cour, où les présidents à mortier avaient une armée, où de grandes dames assiégeaient des places fortes,

les plus hardis voyageurs couchaient tous les soirs dans un bon lit; les princesses du sang cheminaient, au pas, sur des haquenées. Il n'y avait guère que la duchesse de Chevreuse qui allât au galop, et encore elle se sauvait.... Madame de Sévigné, allant de sa terre de Bretagne au château de sa fille, en Provence, écrivait au président de Moulceau (1690) : « ..... Ce projet d'un voyage de cent cinquante lieues parut d'abord un château en Espagne; mais l'amitié l'a rendu si facile, qu'enfin je l'ai exécuté depuis le 3 octobre jusqu'au 24.... » Elle écrit à Bussy : « Quand vous verrez la date de cette lettre, mon cousin, vous me prendrez pour un oiseau. Je suis passée *courageusement* de Bretagne en Provence... Ce projet, qui paraissait de difficile exécution, ne m'a pas coûté trop de peine. J'ai été trois semaines à faire ce trajet en litière et sur le Rhône.... » Madame de Sévigné paraissait enchantée d'un voyage si rapide. Que dirait aujourd'hui la moindre grisette de Paris ou de Marseille, si elle n'avait la vapeur à ses ordres pour transporter sa personne en vingt-quatre heures d'un bout de la France à l'autre, et le télégraphe électrique au service de sa correspondance amoureuse ?

Car je suppose que nos jeunes Françaises, quand elles sont pressées, ne se refusent pas plus cette dernière satisfaction que les jeunes *Yankees* de la Louisiane ou du Massachusetts. « ... La télégraphie électrique, en supprimant les distances, écrit un voyageur[1], a rapproché les cœurs en Amérique. Des mariages se sont faits entre des contractants séparés par deux ou trois cents lieues, au moyen de fils électriques. Des ministres religieux, ou simplement des autorités civiles, reçoivent aux *offices* du télégraphe les déclarations respectives des conjoints. Ils inscrivent ces déclarations sur les registres qui en font foi, et le mariage

[1] M. Oscar Comettant, *Trois ans aux États-Unis*. Paris, 1857.

ainsi contracté est parfaitement régulier... » J'emprunte la citation précédente à un de ces ouvrages qui font partie de la littérature forcément créée de nos jours par le besoin et la passion des voyages, et que j'appellerais, si on le voulait bien, *la littérature à haute pression*. Tant va la machine, tant va le livre! Tant vaut l'auteur! Ce n'est pas peu dire. Pour moi, il m'est impossible de lire en voyage un livre ennuyeux. Avez-vous la prétention de m'enlever aux distractions de la route? Amusez-moi. Presque tous les auteurs qui écrivent aujourd'hui pour les voyageurs paraissent pénétrés de cette obligation; et ils s'y conforment, tant bien que mal. Les anciens *Guides* ont encore plus vieilli que les coches d'eau et ils sont plus arriérés que les diligences. Les nouveaux ont la fraîcheur et l'entrain; ils ont ce que les mœurs modernes suppriment chaque jour davantage dans les voyageurs, la bonne humeur, l'aimable causerie, la familiarité primesautière et expansive, toutes ces qualités françaises dont le chemin de fer a fait justice. Autrefois un voyage en diligence était l'occasion tantôt d'un lien qui survivait à une rencontre fortuite, tantôt d'une aventure qui laissait de longs souvenirs.... On voyage trop vite aujourd'hui pour se lier avec ses voisins ou avec ses voisines. On aime mieux causer avec un bon livre.

Quel spirituel causeur et quel écrivain infatigable, M. Adolphe Joanne, l'auteur de ces *Itinéraires* aujourd'hui célèbres qui vous accompagnent en Suisse, en Allemagne, en Écosse, au bord du Rhin et sur toutes les lignes ferrées de France! J'ai entendu dire au duc d'Aumale, qui a traversé plusieurs fois la Confédération germanique depuis dix ans, que c'est grâce au livre de M. Joanne qu'il a pu se reconnaître à travers les frontières si mobiles, les monnaies si hétéroclites, les physionomies si changeantes et les aspects si variés de l'Allemagne. J'en dirai autant de la France. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'aux Pyrénées ou jusqu'aux

Alpes pour apprécier le service que M. Joanne a rendu à la *locomotion* intelligente ou affairée, en supprimant les obstacles et les ennuis que l'ignorance sème sous les pas du voyageur. Voulez-vous ne pas sortir d'un rayon de cinq ou six lieues hors de Paris, et ne pas paraître aussi complétement étranger au pays que vous visitez que les Parisiens le sont d'ordinaire à tout ce qui les entoure et les avoisine? Prenez l'*Itinéraire historique et descriptif des environs de Paris*. M. Joanne n'est pas seulement un guide, c'est un compagnon, un ami prévoyant et assidu, aimable et sérieux, jamais absent et jamais importun, plein d'attentions minutieuses et d'expérience érudite, qui vous dira, par exemple : « Ici, les places de gauche (dans les wagons) doivent être prises de préférence à celles de droite; » qui, plus loin, vous donnera, par l'étendue, la précision et le tour élégant de ses informations archéologiques, de véritables satisfactions d'esprit. M. Joanne vous montre un caillou où votre pied allait se heurter, et il vous découvre, un moment après, un horizon où votre âme s'élève et se répand; esprit solide, soigneux, attentif, bon camarade, appelant la contradiction sur ses œuvres peut-être parce qu'il n'a rien à en redouter, rendant justice à tout le monde et disant volontiers à la fin de ses livres, comme ces auteurs de comédies espagnoles, mais d'un ton plus modeste que timide : « Messieurs, excusez les fautes de l'auteur! »

La critique abuserait de ses droits si elle cherchait à relever des fautes dans les cinq ou six mille pages que M. Joanne a écrites depuis quelques années avec un zèle de bénédictin et une activité de juif-errant[1]. S'il y a des fautes dans l'*Iliade*, au témoignage d'Horace, et des taches dans

[1] *Voir*, dans le catalogue de la maison Hachette, le titre des nombreux ouvrages de M. Joanne : *De Paris à Nantes, à Bordeaux, à Bayonne, à Toulouse*, puis *à Auxerre et à Lyon*, etc., etc.

le soleil, au dire d'Arago, je ne garantirais pas absolument l'infaillibilité de M. Joanne; et lui-même, en homme d'esprit qu'il est, en fait bon marché. Ce qui importe, en pareille matière, c'est d'inspirer confiance. M. Joanne, consciencieux auteur de ces livres d'une complexité si épineuse, a eu pourtant un certain nombre de collaborateurs, les uns qui l'ont aidé, les autres auxquels il a fait des emprunts qu'il ne manque jamais de signaler, beaucoup enfin qu'il cite textuellement et dont les extraits communiquent à ses récits une piquante diversité. C'est ainsi que s'il veut peindre ce caveau de Saint-Michel (à Bordeaux) où, pour cinquante centimes, on vous montre une raisonnable quantité de cadavres retirés d'un cimetière voisin dont le terrain avait la propriété de conserver les corps, M. Joanne emprunte sa description au romantique auteur de la *Comédie de la mort*, à M. Théophile Gautier. Si, échappés à cette mélancolique *exhibition*, comme il la qualifie si justement, nous nous trouvons transportés, loin de là, devant la cascade du bassin de Saint-Ferréol, sur la route de Castelnaudary à Sorrèze, c'est dans les Mémoires de Marmontel que l'auteur va chercher la description des célèbres *robinets* qui servent à vider l'immense réservoir. Si nous sommes à Marly, nous y rencontrons Saint-Simon. Si nous visitons Alise-Sainte-Reine, sur le mont Auxois, nous y retrouvons César et Vercingétorix, qui ont fait de tout temps et récemment encore, grâce à la querelle archéologique de deux provinces françaises, assez de bruit dans le monde. M. Joanne concluait, en 1857, comme la *Revue des Deux-Mondes* vient de conclure elle-même tout récemment avec plus de développements et d'études. « Il eut suffi, dit-il, aux défenseurs du système de M. Delacroix, de jeter les yeux sur les cartes de l'état-major pour se convaincre de cette vérité (que l'emplacement d'Alesia était en Bourgogne), vérité plus évidemment démontrée que la rotation de la

terre autour du soleil... » Notre voyageur me paraît ici tout aussi tranchant que les partisans de l'Alise franc-comtoise. Et pourquoi pas?

On peut juger par ce qui précède de l'intérêt que présentent les livres de M. Joanne, toute spécialité à part; et je ne comprendrais pas que personne aujourd'hui entreprît un seul des voyages qu'il a faits et qu'il raconte, sans le faire avec lui. Un livre est jugé quand il est devenu indispensable. Quant à moi, j'ai quelques livres préférés que j'emporte toujours avec moi, tantôt les uns, tantôt les autres, suivant les temps.... Après ces livres, et dans mon bagage de route, je n'oublierai plus de mettre un de ces itinéraires qui sont tout un monde. Pascal disait des fleuves que « ce sont des routes qui marchent. » Les livres de M. Joanne sont des histoires qui font quinze lieues à l'heure, et qui n'en sont pas plus ennuyeuses pour cela.

M. Edmond Texier appartient à ce groupe d'écrivains « qui vont vite, » mais tout autrement que les morts de la ballade. Il va vite, non pas seulement parce qu'il est pressé, qu'il a beaucoup vu et qu'il a beaucoup à dire, mais parce que ses lecteurs sont encore plus pressés que lui. Je connais peu de conteurs plus expéditifs et plus amusants. M. Texier compte sept ou huit espèces de voyageurs : « d'abord, écrit-il, les voyageurs *qui ne voyagent pas*, touristes semi-officiels défrayés par les fonds perdus d'un ministère. Leurs travaux sont amusants comme un dictionnaire de géographie. Puis le voyageur *enthousiaste*, celui qui ôte son chapeau à tous les monuments célèbres, et dont le voyage est une suite non interrompue de points d'exclamation; le voyageur *intime*, qui parle de lui à propos de la cathédrale de Cologne; le voyageur *fashionable*, qui regarde le mont Blanc à travers son lorgnon; le voyageur *fruste*, qui voit le pays qu'il décrit tel qu'il était il y a trois siècles; le voyageur *humanitaire*, qui s'obstine à le voir comme il sera dans

trois cents ans... » M. Edmond Texier, lui, est le voyageur satirique. Il avoue quelque part « qu'il est beaucoup plus frappé des côtés ridicules que des côtés respectables des nations qu'il visite. » N'allez pas croire cependant qu'il n'est allé en Hollande[1] que pour se moquer des buveurs de bière de Haarlem ou de Berg-op-Zoom. « J'ai parlé parfois des Hollandais avec quelque irrévérence, dit-il, mais le seul aspect du pays suffit à inspirer pour le peuple hollandais une estime profonde... Les travaux de géant qu'il a exécutés et qu'il exécute chaque jour pour conserver le sol de sa patrie indiqueraient seuls une race héroïque et forte... » M. Texier a raison, et sa raillerie a beau faire; les magnifiques gravures qu'il a jointes à son livre protesteraient au besoin contre son texte. Un si riche pays, si bien cultivé, si bien défendu, des villes si peuplées et si bien bâties, des paysans si propres et si bien meublés, de si beaux troupeaux dans de si gras pâturages, de si belles fleurs dans de si petits jardins, des horizons si pittoresques, tant de musées, de cathédrales, de monuments célèbres; en un mot, tout cet aspect de la Hollande agricole et archéologique que M. Texier a si soigneusement décrite, que MM. Rouargue frères ont si splendidement illustrée, est bien fait pour compenser quelques ridicules indigènes dont le lecteur s'amuse un moment sans en garder le souvenir. C'est ainsi du reste que M. Texier a compris le rôle de la gaieté française dans un voyage en Hollande. Cette belle humeur ne le quitte nulle part; mais elle fait pour lui l'office de ces gourdes remplies d'une liqueur bienfaisante que portaient jadis les pèlerins partant pour la Palestine, et dont ils buvaient une gorgée dans les moments difficiles. Grâce à cette précaution, M. Edmond Texier a fait sans

[1] *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique.* Un volume in-4°, illustré par MM. Rouargue frères.

trop de découragement son pèlerinage de Hollande et de Belgique; et il a écrit un gros livre, vif et spirituel, dont quelques mangeurs de cabillaud pourront se plaindre, mais qui ne saurait déplaire, en fin de compte, au peuple intelligent, libéral et brave qui a élevé trois statues à Érasme. M. Edmond Texier, pour le dire en passant, a très-bien jugé le philosophe de Rotterdam; mais comment permet-il qu'on imprime, en le défigurant d'une manière fâcheuse, un des plus beaux vers de l'*Énéide?* Virgile fait dire à la reine Didon, parlant de son amour pour Énée :

Huic uni forsan potui succumbere culpæ[1].

Voici la métamorphose qu'a subie ce vers entre des mains négligentes :

Hinc uni forum potius succombere culpa.

Que diront les écoliers de sixième à Leyde et à Utrecht? Je fais cette observation en passant pour que les gens d'esprit mettent un peu plus de soin désormais à corriger leurs épreuves. Parbleu! je sais par expérience qu'il n'est pas de travail plus ennuyeux; et encore vaut-il mieux se promener, même sans parapluie, dans quelque joyeuse kermesse hollandaise. « ... Le parapluie, dit M. Texier, même lorsque son inutilité semble surabondamment démontrée, est l'ornement indispensable du paysan hollandais. Malheur à qui vient faire la cour à sa fiancée sans parapluie... Il serait infailliblement distancé par le premier rival muni de ce riche accessoire... » Finissons sur ce trait de mœurs; et si nous avons oublié notre parapluie en prenant le bateau qui conduit d'Anvers à Rotterdam pour commencer là notre voyage

[1] ... « C'est la seule faute que j'aurais pu commettre. » On sait que Didon succomba plus tard.

dans la Néerlande, n'oublions pas le livre de M. Texier.

J'en dirai autant, et à plus forte raison, d'un tout petit volume que M. Charles Blanc, l'ancien directeur des Beaux-Arts, a publié récemment sous ce titre : *De Paris à Venise;* celui-là du moins on peut le mettre dans sa poche et le tenir entre deux doigts. Ce sont « de simples notes au crayon, » nous dit l'auteur. Combien je me défie de ces titres modestes qui cachent souvent de grandes prétentions ! Qui ne fait aujourd'hui des études et des essais à la façon de nos confrères d'outre-Manche? Qui ne publie ses mélanges ou ses causeries? Qui ne donne au public, sous forme de simples notes, des élucubrations sentant l'huile de la lampe d'une lieue? Au fait pourtant, M. Charles Blanc ne trompe personne; il écrit en courant ce qu'il a observé avec soin. Il n'a souci ni de la liaison ni de l'ordre des sujets qu'il effleure; il est brouillé à mort avec la transition. Il ne vous donnera, pour soulager votre attention fatiguée, ni une tête de chapitre, sauf quelques noms de ville, ni un résumé tant soit peu philosophique, si ce n'est une table des matières qui vous permet de le suivre entre Strasbourg, où il oublie sa malle, et Venise, où il est tout près de tout oublier dans la contemplation de ses merveilles. Avant d'arriver à Venise, M. Charles Blanc a vu Bâle, Lucerne, Bellinsona, Milan, Vérone, Mantoue. De Venise, il est allé à Padoue. Tout cela remplit trois cents petites pages à peine, d'un format commode, semées de croquis agréables, remplies d'observations d'une finesse ingénieuse, savante et concise. « Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même, » disait Fontenelle avant Condillac. M. Charles Blanc est un touriste de l'école raisonnable. « J'écris, nous dit-il, sous la dictée des maîtres. » Toutes ses réflexions sur les arts ont le même caractère : elles jaillissent, pour ainsi dire, de la sensation immédiate qui les a causées. Il en est de même de ses impressions de tout genre : pas une qui, de

ses yeux ou de son cœur, ne saute sur le papier. Voici une belle fille andalouse qui paraît tout à coup dans une rue inondée de soleil : « des yeux d'antilope, écrit-il, un sourcil fin et impérieux, comme le dessinerait Goya d'un seul coup de pinceau, la bouche frémissante, une peau arabe, des cheveux si noirs qu'ils faisaient pâlir sa mantille..... » Puis, nous allons dans le Grand Canal, et notre gondole glisse mollement balancée sur les flots tranquilles : « douce comme le berceau et secrète comme la tombe, » écrit l'auteur. Ailleurs, un concert s'élève du milieu des eaux, à la hauteur du palais Grimani; les lumières brillent, les gondoles se pressent, la foule s'assemble; les barcarolles retentissent sous l'arche sonore du Rialto.

O Venezia benedetta,
No te voggio più lassar...

Les gondoliers reprennent le refrain, que répète avec enthousiasme toute l'assistance. Puis, « il se fait un grand silence, dit M. Blanc ; les barques se séparent ; l'opéra, se démontant ainsi pièce à pièce, se disperse dans la demi-obscurité du canal. On eût dit que l'eau des lagunes entraînait les débris d'un théâtre naufragé !... »

Le livre de M. Blanc est rempli de ces traits pittoresques qui laissent un souvenir avec un mot, et qui peignent un tableau avec un coup de crayon sur un carnet de voyage : méthode charmante de courir le monde, de peindre et de raconter ! Qui lit aujourd'hui les sept gros volumes de Lalande sur l'Italie ? Mais qui se refuserait, partant pour Venise, le plaisir de feuilleter le petit livre de M. Charles Blanc, et l'agrément de voyager avec un compagnon aussi discret, aussi fin, aussi peu bavard et aussi bien informé ?

Tout le monde peut aller à Venise aujourd'hui et en revenir, entre deux affaires. L'Amérique, même avec les paque-

bots-poste de Liverpool, est toujours loin. J'ai cité, au début de cet article, un extrait du livre de M. Oscar Comettant sur les États-Unis d'Amérique. J'y reviens pour en recommander la lecture, comme une de celles qui peuvent le mieux tenir lieu du voyage à qui veut seulement s'y amuser. M. Comettant, tout bon observateur qu'il est, est de l'école des voyageurs qui aiment à rire, et qui n'ont pas besoin de grands efforts pour trouver le côté comique des hommes et des choses dans les pays qu'ils visitent. L'étude qu'il nous donne des mœurs et des coutumes de l'Amérique du Nord ressemblerait bien souvent à une caricature, si l'auteur y mettait seulement un peu de bonne volonté. Par bonheur, il s'arrête à temps. Je le crois sérieux. Les Américains aussi sont des gens sérieux, et c'est par là peut-être qu'ils sont comiques. Les plus amusants ridicules sont ceux qui n'excluent pas le sang-froid dans les originaux qui les possèdent, de même que les meilleurs comiques sont ceux qui ne rient guère. Molière était triste. Le *spleen* est une maladie anglaise. C'est Hogarth, un peintre né dans les brouillards de la Tamise, qui a créé la caricature morale et politique en Angleterre. Son œuvre entière compte près de trois cents planches. Ce n'est pas un ridicule par jour. L'Angleterre vaut mieux que cela. Et l'Amérique? Il faut lire l'ouvrage de M. Comettant pour se faire une idée de ce qu'elle fournit à l'inépuisable mine d'excentricités qui est le patrimoine de la race anglaise. Par exemple, vous trouvez tout simple et nullement *shocking*, de ce côté-ci du détroit, de donner le bras, pendant une promenade, aux dames ou aux jeunes filles de votre connaissance. Fi donc! « En Amérique, un mari ou un fiancé a seul le droit de donner le bras à sa femme ou à sa fiancée. Quand un homme désire accompagner une demoiselle dans un lieu public, il marche à ses côtés sans jamais lui offrir le bras; mais il *l'épaule* volontiers : ce qui est parfaitement

reçu. — Voici comment on *épaule* une demoiselle en Amérique : Le cavalier arrondit le bras et le consolide ensuite sur l'épaule de la demoiselle en la poussant légèrement devant lui. Il élude ainsi les rigueurs de l'étiquette. Autrefois les Américains accompagnaient les dames dans la rue en les tenant par le coude. *L'épaulement* est un progrès.... » Autre progrès sur les mœurs de la vieille Europe. Nos pères, dit-on, quand ils avaient à faire passer à destination ce qu'on appelait alors un « billet doux », employaient soit l'entremise intéressée de la soubrette, soit tout autre moyen que leur enseignaient leurs classiques, Ovide, Gentil-Bernard, Molière ou Beaumarchais. En Amérique, vous vous rendez au bureau d'annonces d'un grand journal, et vous dictez à l'employé chargé de la correspondance personnelle (*personal*), tantôt en langue anglaise, tantôt, pour dérouter les curieux, en style polyglotte, comme ce billet-ci, par exemple, que cite M. Comettant : « *Mi guerida, i love you, de tout mon cœur. This evening. Tu sais*... Signé X. X. » — Voilà, ce me semble, d'assez jolis traits de physionomie locale. On en trouvera bien d'autres dans ces souvenirs de l'auteur. Les hommes sérieux ne les dédaigneront pas ; car rien n'est indifférent dans l'étude des mœurs et des habitudes étrangères. Mais plusieurs chapitres d'une portée plus grave, ceux entre autres que M. Comettant consacre aux *affaires*, aux *beaux-arts*, aux *religions*, aux *journaux*, à *l'éducation publique*, à *la justice criminelle*, compléteront, pour les lecteurs avides d'instruction, le profit de cet agréable ouvrage.

Je ne recommande pas moins, pour l'intérêt sérieux qui s'y rattache, deux volumes de M. Ferdinand Tugnot de Lanoye, l'un qui est une nouvelle édition de l'*Inde contemporaine*, comprenant, outre le voyage et le long séjour de l'auteur dans les possessions de la Compagnie, un histori-

que fort curieux de l'insurrection de 1857, — l'autre qui, sous ce titre : le *Niger*, est l'histoire soigneusement recueillie et habilement résumée de toutes les explorations dont l'Afrique centrale a été le théâtre, souvent douloureux et sanglant, depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth, c'est-à-dire depuis 1795 jusqu'à nos jours. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'intérêt et sur l'utilité d'un pareil livre qui peut tenir lieu de tant d'ouvrages d'une acquisition dispendieuse, et qui ne contient pas seulement le récit des aventures les plus extraordinaires et des expéditions les plus hardies. *Le Niger*, par ses consciencieuses recherches, par ses résumés substantiels, par son cadre vigoureux, par l'esprit net et ferme de son auteur, peut être compté parmi les meilleures sources d'information où les partisans de l'abolition de l'esclavage pourront puiser désormais. M. Tugnot de Lanoye est un adversaire déclaré de la traite des nègres. Il croit non-seulement à la suppression définitive et complète de ce honteux trafic ; il croit aussi à la régénération possible et à la civilisation par le christianisme de toute cette portion si laborieusement explorée du continent africain.

« ..... Déjà, dit-il, à la voix des apôtres du Christ, les fétiches sanguinaires se cachent et se taisent (on sait que les Achentis mangèrent le cœur de sir Charles Mac-Carthy (1824), afin, disaient-ils, de s'approprier son héroïque valeur ; et de sa chair ils firent des amulettes). Aujourd'hui, sur tous les points de l'Afrique, on voit passer par centaines et par milliers d'anciennes victimes de la traite, affranchies de l'esclavage et de l'exil par les deux grandes nations de l'Occident, et rapportant sur la terre de leur berceau, avec l'expérience d'une éducation supérieure, des croyances saines et des idées fécondes. De toutes parts, l'édifice monstrueux des anciennes superstitions africaines est battu en

brèche, et le temps approche où, même sur les côtes de Guinée, on ne trouvera pas un descendant légitime des *dieux serpents* qui ne puisse répéter à quelque confident les doléances qu'à l'autre extrémité du globe le divin Fatafaï, le souverain pontife des îles Tonga, confiait, au commencement de ce siècle, à l'Anglais Mariner, dans une heure de tristesse et d'épanchement : « Hélas ! mon pauvre « Mariner, les hommes d'aujourd'hui ne respectent plus « rien ; tout se déprave ; les plus saintes traditions se per- « dent... Je prévois que, lorsque je mourrai, on n'étran- « glera pas ma femme sur mon tombeau... »

Pauvre Fatafaï !

Le livre de M. Tugnot de Lanoye pourra bien donner à quelques philanthropes l'idée d'entreprendre un voyage au pays des Tibbous et des Achentis, même avec la chance d'y faire une mauvaise fin. Mais qui voudrait suivre M. Léopold Constantin à Eupatoria [1] ? M. Léopold Constantin, qui est le pseudonyme d'un jeune officier de marine, n'est pas allé en Tartarie pour son plaisir, si j'ai bien lu son livre. Il n'est pas le seul. La gloire coûte cher. Il n'en faut pas voir le détail de trop près, ni prendre l'héroïsme à l'hôpital. Mon Dieu ! quelle scène que celle de cet embarquement des malades et des blessés, en rade d'Eupatoria, sur le bâtiment anglais *Harmonia*, en partance pour Constantinople ! « .... On les hisse comme des ballots de marchandise, écrit M. Constantin ; le colis est enlevé par-dessus le bastingage, et on l'amène sur le pont toujours couvert d'un pouce de boue noire et gluante. Autour de cette pâle figure, détachée de la file des numéros d'hôpital, circule, indifférent, l'équipage anglais... » Le jeune officier a vu de près ces

[1] *Six mois à Eupatoria*, souvenirs d'un marin. Un volume. Paris, 1858.

angoisses, et il les raconte comme s'il les voyait encore. Nous les voyons avec lui. Son livre est une sorte de philosophie de la guerre, souvent triste par l'accent, toujours vivement écrite, avec une sincérité qui n'est pas le seul mérite de l'auteur, quoique ce soit là, même littérairement, à mon sens, le premier de tous.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

a dit le maître. Mais combien il est plus facile encore d'exposer avec clarté ce qu'on est décidé à dire sans prétention, sans détours et coûte que coûte!

M. Léopold Constantin servait à bord du *Napoléon*, vaisseau à hélice de 92 canons, portant le pavillon d'un contre-amiral. Il avait assisté avec tous les autres bâtiments de la flotte française à la vigoureuse attaque, dirigée le 17 octobre 1854, contre les forts de Sébastopol. « .... Par une singulière distinction, dit-il, le *Napoléon* ne fut pas nommé sur la liste qui parut dans *le Moniteur*, et où n'était oublié aucun des grands ou petits *vapeurs* qui se tinrent à bonne distance pendant l'action, prêts à secourir les vaisseaux compromis. Le *Napoléon* reçut dans cette journée cent boulets dont on put compter les marques. Il eut en outre l'honneur insigne de rester le dernier au feu... Le calme s'était fait. Nous étions dans un nuage de fumée; le jour commençait à baisser, et l'on ne put voir le signal de lever l'ancre. Dans ce moment, tous les forts concentrèrent leurs feux sur le vaisseau : heureusement les Russes tiraient trop haut. Le maître canonnier avait allumé les fanaux à l'heure ordinaire : ce fut le triomphe de la discipline, mais il manqua nous coûter cher... » Étrange situation, en effet, celle de ce vaisseau oublié sur le champ de bataille, sous le feu des Russes, et gardant son poste à tout risque! On peut juger, par les lignes qui précèdent, de cette sincérité de

langage toujours bienséante qui est la forme ordinaire de ce récit, et qui n'inspire pas moins l'auteur dans les autres incidents si divers de son histoire. Je ne sais rien de plus attrayant qu'un conteur sincère. Fût-il même un peu prévenu en sa faveur, je lui passe volontiers cette bonne opinion qu'il a de lui-même si elle profite à la vérité. « La fausse modestie, dit La Bruyère, est le dernier raffinement de la vanité. » Les menteurs de profession ont presque toujours ce genre de modestie-là.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Constantin ne conduira personne à Eupatoria, mais il appellera l'intérêt sur ce coin de terre témoin de tant d'obscures souffrances héroïquement supportées. Il assurera quelque durée et quelque retentissement peut-être à la gloire anonyme de tant de braves gens dont il est l'écho généreux et véridique. Sous ce rapport, et aussi parce qu'il est rempli de détails curieux et d'observations piquantes, je conseille la lecture du livre de M. Léopold Constantin. Il est du petit nombre de ceux que personne ne regrettera d'avoir mis dans sa valise de voyage... avant de partir.

II

— 27 MAI 1860. —

En Angleterre, tout homme qui voyage est un écrivain. Un Anglais ne quitte pas son pays sans s'y reporter chaque jour par la pensée. S'il prend des notes, c'est avec l'intention de faire profiter tôt ou tard ses compatriotes de l'expérience qu'il a péniblement acquise. Un voyageur français est moins enclin à rendre compte de ses faits et gestes ; mais, s'il écrit, il a un violent désir d'être lu. De tous les

désirs qui tourmentent l'âme humaine, je n'en connais guère de plus vif et de plus innocent. Le public en prend ce qu'il veut, et les critiques eux-mêmes peuvent choisir.

On voyage beaucoup aujourd'hui. Je dirais presque qu'on voyage trop. Un voyageur est devenu un homme comme tout le monde. Tout le monde va partout et en revient. Nous avons tous des amis qui sont allés en Chine, qui ont vu des mandarins de première classe, qui ont mangé avec de petits bâtons pointus de mauvais dîners ; et on ne fait pas cercle autour d'eux, quand ils parlent. Les gens qui n'ont pas quitté leur village ont l'air d'en savoir autant que ceux qui ont vu la pointe du sérail, les neiges du Thibet ou les défilés de Khor-kou-la. *Nil admirari*, ne s'étonner de rien, c'est la devise commode de l'ignorance. Les Kabyles et les Biskeris qu'on amenait de temps en temps à Paris, sous le dernier règne, avaient l'air d'y être nés. Ils ne paraissaient pas plus pressés de visiter nos monuments que nous-mêmes. L'expérience non plus ne s'étonne de rien. Si elle est honnête et intelligente, elle s'appelle la sagesse. Nous nous croyons tous sages aujourd'hui parce que nous avons vu beaucoup de révolutions, que nous payons nos dettes, et que l'esprit, comme on dit, court les rues. Grâce à cette confiance, nous n'admirons rien. Le mérite d'avoir beaucoup vu, que les poëtes anciens célébraient à l'égal du génie, paraît le privilége de tous. L'originalité, c'est de rester chez soi. On cite, à titre de phénomènes, deux ou trois voyageurs qui protestent contre les chemins de fer et qui préfèrent la chaise de poste au « compartiment. » M. de Humbold, partant, à soixante ans passés, pour ses lointaines excursions dans l'Asie centrale, paraîtrait un voyageur comme un autre. On lui proposerait un train de plaisir pour la mer Caspienne ou les Cordillères. La Fontaine ne ferait plus rire personne aux dépens du Monomotapa.

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,

conduiraient infailliblement à Charenton tout monarque qui ferait mine, en France, de narguer ainsi le progrès, lequel fait rouler les voitures à quinze lieues par heure (vieux style), et emporte le monde dans son courant irrésistible.

C'est à prendre ou à laisser : aller vite ou ne pas aller du tout. En moins de quatre ans, six volumes de la *Géographie universelle* de Malte-Brun, entièrement refondue par M. Théophile Lavallée, ont pu être livrés au public. M. Lavallée, il est vrai, a donné à cette œuvre huit longues années de sa vie; car les bons livres peuvent s'imprimer vite et bien ; on les écrit lentement. L'ouvrage si populaire de Malte-Brun avait été continué une première fois par le savant et modeste Huot dont le nom méritait la célébrité qu'il n'a pas obtenue. Malte-Brun a été refait presque en entier par M. Lavallée, qui a eu le bon goût de s'abriter sous l'illustration de son devancier. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser cet immense travail qui demanderait un juge plus compétent que moi. Ce que j'en veux dire, c'est qu'un pareil livre est l'indispensable conseiller de tout voyageur sérieux qui veut faire provision de renseignements sûrs avant de se mettre en route. Il n'est pas permis de partir avant d'avoir consulté Malte-Brun. Malte-Brun, c'est-à-dire M. Lavallée, vous dit tout, avec autant de netteté que d'abondance, de variété que de précision. Grâce à M. Lavallée, on ne verra plus que des ignorants de bonne volonté parmi les voyageurs de notre nation, célèbre par ses âneries géographiques. C'est du moins ce que disent nos voisins d'outre-Rhin. Il est certain que ce qu'on sait le moins chez nous, parmi les choses qu'on sait peu, c'est la géographie, science ingrate, je le reconnais, quand elle n'est qu'une nomenclature, science

attrayante quand elle est basée, comme dans le système adopté par le moderne continuateur de Malte-Brun, sur la description exacte du relief terrestre, sur la recherche des mystérieux rapports qui unissent l'homme au sol, enfin sur l'explication de la destinée humaine par l'étude rationnelle des climats. Combien de voyageurs qui n'ont jamais songé à ces choses-là ! Combien d'autres qui ne les comprendront jamais, jusqu'à ce qu'elles soient tombées dans le domaine du sens commun, où tout s'explique!

Les six volumes de M. Théophile Lavallée[1] sont une mine inépuisable d'informations pour les gens qui veulent voyager avec intelligence et profit. Il ne faut pas songer à les emporter avec soi. *Mole suâ stat.* Leur grandeur les attache au rivage. Les *Guides* de M. Adolphe Joanne sont des livres qui voyagent. Ce sont des histoires qui font quinze lieues à l'heure, sans gêner personne, arrivant toujours à point, vous suivant partout, commodes à lire, utiles à consulter, prêtes sur tout, ne dédaignant aucun détail, ne se refusant aucun agrément, digressions, légendes, anecdotes, rapprochements, citations. Les gens qui n'aiment pas à causer avec leurs voisins en chemin de fer, et qui ont sur ce point la susceptibilité nerveuse du capitaine Bitterlin, trouvent dans M. Joanne le plus instruit, le plus facile et le plus patient des causeurs. Sa collection s'est encore accrue cette année de plusieurs volumes, soit écrits par lui, soit sous sa direction : l'*Itinéraire des Pyrénées*, un chef-d'œuvre du genre ; la troisième édition de l'*Itinéraire de la Suisse*, consacrée par un long succès ; celui d'*Espagne et de Portugal*, par M. Germond de Lavigne, ouvrage entièrement nouveau et d'une utilité indispensable même pour les Espagnols ; enfin l'*Itinéraire de l'Italie septentrionale*, où le travail de M. du Pays, associé à celui de M. Joanne, a réuni

[1] Publiés par la maison Furne (1856-1860).

les sources d'instruction les plus rares. Tous ces livres ont été écrits et imprimés avec le soin minutieux qui est une des conditions du succès pour ces immenses répertoires d'informations de toute sorte ; véritable monument de travail, d'érudition, de patience, souvent de talent ; car le talent se fait partout sa place. M. Joanne en a beaucoup.

« Quand vous vous ennuierez à Paris, vous dit M. Maxime du Camp, et que vous aurez quinze jours de liberté, venez en Hollande ; c'est le pays le plus curieux, le plus charmant et le plus lointain qu'on puisse parcourir sans sortir d'Europe...[1]. » C'est du moins le pays de la propreté universelle. Venant d'Espagne, ayant longtemps voyagé en Orient, M. Maxime du Camp s'étonne à bon gré de la propreté hollandaise. C'est une monomanie, dit-il. Une servante de ce pays n'a de rivale nulle part pour le fourbissage des carreaux, le poli des cuivres, l'éclat de l'acajou et le savonnage des escaliers. Une Hollandaise pourrait être désignée « une femme qui frotte quelque chose... » Ajoutez qu'elle ne porte pas de crinoline. La taille des Flamandes n'a-t-elle besoin d'aucun auxiliaire ? C'est l'avis de M. du Camp et celui de Rubens. Quoi qu'il en soit, le spirituel auteur des *Lettres à un ami* a bien vu la Hollande et l'a bien jugée, en artiste, en homme de goût, en observateur, en bibliophile. Une bonne chance a fait tomber entre ses mains le petit volume de Parival, les *Délices de la Hollande*, imprimé à Leyde, chez Pierre de Dier, 1660. Ce livre aimable fournit à notre voyageur l'occasion de plusieurs rapprochements. Il le trompe quelquefois, témoin ce jour où, sur la foi de Parival, M. du Camp s'en va chercher à Leyde, sur le Rapembourg, la célèbre maison de Jean Elzevier, « tant renommée par toute la chrétienté pour son beau caractère... » La maison

[1] *En Hollande; lettres à un ami*. Paris, 1859.

des Elzevier avait disparu dans l'explosion de la poudrière de Leyde, en 1807. La place où elle fut s'appelle « la Ruine. ». Les Elzeviers ne sont plus qu'un nom; leurs livres sont restés. M. Maxime du Camp n'a pu visiter leur imprimerie ; il est un des possesseurs les mieux partagés de leurs chefs-d'œuvre. Ne le plaignons pas.

J'ai toujours aimé la Hollande. J'y reviens volontiers avec madame Louise Colet [1]. Son récit est amusant, rapide, mêlé d'impressions de toute sorte, sans grande unité, mais tant mieux, ma foi! puisque nous sommes en voyage. Madame Colet ne s'attarde pas aux descriptions. Elle devrait nous faire grâce des catalogues raisonnés de tableaux célèbres. Elle nous parle quelque part de la pluie « qui continuait à tomber, dit-elle, grise et monotone. » J'aime mieux la pluie. Les beaux tableaux ne se décrivent pas. Il faut les voir, les caractériser d'un trait, si on le trouve, et passer outre. Madame Louise Colet, qui a fait de beaux vers dans sa vie et qui a même cultivé le roman de mœurs, comme chacun sait, ne s'est pas refusé cette distraction pendant sa course en Hollande. Le lecteur ne s'en plaindra pas. Ses vers ont du charme. Poëte comme elle est, je m'étonne seulement que madame Colet ait jugé à propos de nous donner le signalement du commis voyageur qu'elle croit avoir rencontré sur le bateau à vapeur qui la mène à Rotterdam. Un commis voyageur? En est-elle bien sûre? Je croyais la race disparue avec les diligences. Orateur et tyran des tables d'hôte pendant les longues stations de nos voyages d'autrefois, un commis voyageur est comme tout le monde aujourd'hui : la vapeur lui a ôté la parole en lui laissant l'appétit. S'il mange donc, « avec l'avidité d'un chacal tous les mets qu'on place devant lui », sans rien dire à ses voisins, cette remarque de madame Colet ne peut le faire dis-

[1] *Promenade en Hollande*. Paris, 1860.

tinguer de personne. C'est ainsi que l'on mange, en Europe, à tous les buffets. La civilisation est une si belle chose, qu'on ne saurait trop lui sacrifier la politesse. Vingt minutes d'arrêt!! Vingt minutes de grossièreté, de goinfrerie et de bousculade!

Je devrais nommer ici, avant de passer outre, ce livre excellent et substantiel que M. Alphonse Esquiros a publié sur la Hollande [1]. Ce n'est pas là le récit qu'un voyageur écrit en courant et qu'il jette au public entre deux stations. C'est un ouvrage sérieux, qui a exigé de patientes recherches, une lente observation, et qui suppose un long séjour dans le pays que l'auteur a décrit. La *Néerlande* de M. Esquiros n'est pas le livre d'un touriste, mais d'un penseur. Les vrais voyageurs pensent vite, ils jugent en courant, ils marquent d'un trait rapide, quelquefois sûr, toujours ingénieux et vif, si peu qu'ils aient d'esprit, les impressions qui les frappent. C'est le charme de leurs écrits. M. Esquiros a voulu approfondir ce que les autres effleurent; il aurait cru manquer de gratitude envers ses hôtes s'il s'était montré léger en parlant des Hollandais. Sa gravité est d'un esprit fin. Sa conscience ne s'est refusée aucun des agréments du bon style. Au fait, rien n'est plus attrayant qu'un sérieux récit, fait par un homme sincère, qui a bien vu et qui conte bien. Les hâbleries du bel esprit sont moins amusantes.

D'un voyageur sérieux, véridique, attachant et amusant, sans vanterie et sans pédantisme, ni superficiel, ni léger, ni prétentieux, — d'un tel voyageur à M. Xavier Marmier la transition n'est pas difficile à trouver. Il suffit de le nommer. M. Marmier est un voyageur convaincu. Il n'a pas seulement le goût des voyages; il obéit, le jour où il part, à cette conviction enracinée chez lui, que l'homme n'est pas

[1] La *Néerlande* et la *Vie hollandaise*. 2 vol. Paris, 1859.

fait pour rester en place. Il a le courage de son opinion... Quel est le pays du monde où M. Xavier Marmier n'a pas pris des notes, recueilli des souvenirs, parlé sa langue et appris celle des autres ? Je n'en voudrais de preuve que ce charmant volume [1] qu'il vient de publier sous un titre qui pourrait paraître ambitieux et qui n'est que modeste. M. Marmier ne vous donne là que quelques fragments de ses voyages à travers le monde. Il a couru bien d'autres aventures, et il les a racontées dans une série d'ouvrages qui forment une des meilleures collections de ce genre que nous connaissions. M. Marmier excelle à rajeunir, comme il l'a fait dans ce dernier volume, la fleur de ses souvenirs, et à mettre une sorte d'unité dans ses impressions les plus diverses. Lisez sa charmante bucolique sur *Un village de France*, en pleine Champagne, et sa monographie des Tschoukis, ces idolâtres groupés tout à la pointe de l'Asie septentrionale : ce sont comme les deux extrémités du monde. Un sentiment profond d'humanité les rapproche sous la plume de M. Marmier.

L'*Allemagne septentrionale* [2] est le dernier ouvrage de longue haleine que M. Marmier ait publié. Il est d'hier, soigneusement écrit, avec des souvenirs anciens, sur un plan tout nouveau. J'ai lu ce gros volume, qui a le défaut d'être magnifique, avec un plaisir qui ressemble à celui du voyage lui-même. D'abord M. Marmier ne craint jamais de se mettre en scène quand l'occasion est bonne. Ce qui est un travers de vanité partout ailleurs est le droit de l'écrivain quand il voyage. Ce sont ses impressions que nous aimons à connaître ; c'est sa personne qu'il nous plaît de voir aux prises avec les difficultés et les accidents de la vie nomade. M. Marmier

[1] *En Amérique et en Europe*. Paris, 1860.

[2] *Voyage pittoresque en Allemagne* (partie septentrionale). Illustrations de MM. Rouargue frères. Paris, 1860.

ne s'y ménage pas. Comme il est le moins vantard des hommes qui ont beaucoup vu, son témoignage est partout bien reçu; sa personnalité attire. On l'aime, car il est poëte, quand la vue des grands fleuves lui inspire, par aventure, un accès de poésie panthéiste ; — on l'aime sur le champ de bataille de Dresde, maudissant le génie de la guerre ; — on s'arrête avec lui, dans un attendrissement plein de charme, devant le tombeau supérieurement décrit de l'infortunée Louise de Prusse ; — ailleurs, toujours avec lui, on fait sauter le bouchon d'une de ces bouteilles de bière de Silésie, la bière aristocratique de l'Allemagne, dont un grave latiniste a dit spirituellement :

Scheps caput ascendit, nec scalis indiget ullis [1]...

C'est ainsi que M. Marmier est partout avec nous, pendant qu'il voyage. Sa pauvre petit barque, comme il l'appelle, *pobre barquilla mia*, a toujours pour le moins deux places; le lecteur est un compagnon dont il se fait vite un ami. Oh ! les amusants détails que ceux que l'auteur nous donne sur le favori d'un roi de Saxe, le comte de Brühl, ce page devenu ministre, ce sensualiste impertinent, ce fastueux étourdi « qui avait tant de perruques, disait le grand Frédéric, et si peu de tête ! » L'aimable naïveté que celle de cette vieille hôtesse que M. Marmier retrouve un jour à Leipzig, et qui lui dit : « Nous les aimions, vos bons petits soldats !... à peine installés dans nos maisons, ils s'y trouvaient à l'aise et mettaient tout le monde à l'aise. Ils aidaient la cuisinière... ils berçaient les petits enfants ; ils riaient et chantaient... » N'est-ce pas le général Foy qui a écrit : « Nos soldats se faisaient redouter en masse et adorer en détail? » La bonne scène aussi que celle où notre

[1] Le *Ceps* monte à la tête sans avoir besoin d'échelle.

voyageur, invité à dîner chez cet excellent grand-duc de Weimar, apprend qu'il ne peut se présenter à la cour avec son chapeau rond et sans épée à la ceinture. Son hôtesse y pourvoit. « J'ai là, dit-elle, pour les invités du prince, une épée avec son ceinturon, ci — 4 *groschen* (14 sous); un chapeau à trois cornes, 4 *groschen;* une chaise à porteurs, 10 *groschen*. Total, 18 *groschen*. En voulez-vous? » Deux heures plus tard, M. Marmier en personne se rendait au palais, l'épée au côté, le chapeau à galons sous le bras, et en chaise, comme un marquis du dix-huitième siècle. Cela valait mieux, tout considéré, que d'être arrêté à la frontière de Bavière comme un malfaiteur, faute d'une signature sur un passe-port. Le chapitre où M. Marmier raconte cette aventure, tout semé d'incidents, pourrait être intitulé: *Entre deux gendarmes*. Le dernier paragraphe aurait pour titre : « *Comment je fus tiré d'embarras par une grande et belle fille...* » Il y a toujours quelque grande et belle fille dans la délivrance et dans le bonheur d'un jeune homme, comme M. Marmier l'était alors ; — et comme il l'est encore, je le jure, s'il faut en juger par son voyage pittoresque dans les deux Allemagnes, celle du nord et celle du midi, deux beaux volumes publiés à un an de distance, avec beaucoup de verve, de sincérité, de fraîcheur d'esprit et de talent.

Il faudrait faire deux parts des livres écrits par les voyageurs : ceux dont les lecteurs qui voyagent ne peuvent pas se passer, et ceux qui sont indispensables aux lecteurs qui ne voyagent pas. Il n'est pas permis d'aller à Leipzig sans lire le livre de M. Marmier, ni de visiter Gavarnie sans y être guidé par M. Joanne. Mais si vous êtes décidé, comme moi, à n'aller jamais en Amérique, lisez toute cette suite de récits curieux et sincères qu'a publiés M. Xavier Eyma[1] ;

[1] Les *Peaux noires et rouges*. 2 vol. — Le *Roi des Tropiques*. —

vous ferez une agréable lecture ; vous épargnerez les frais d'un long voyage. M. Eyma est allé partout dans l'Amérique du Nord, aux Antilles et en Californie. Pour lui le *far west* n'a pas de secrets ; un *Peau-Rouge* ne l'étonne pas plus qu'un Bas-Breton. Il a beaucoup fréquenté les Natchez et vécu dans l'intimité des Caraïbes. La civilisation de l'Amérique ne lui est pas moins familière que ses forêts vierges. Il n'est pas plus à l'aise sur un paquebot de la Compagnie transatlantique dans la Chesapeake que sur un canot de sauvage dans le Michigan ; mais il connaît les rues de New-York mieux que celles de Paris. Suivez-le donc dans sa course aventureuse. Il est un guide sûr en dépit de cette forme romanesque qu'il mêle parfois, comme dans le *Roi des tropiques*, à ses récits. L'imagination chez lui est la très-humble servante de la réalité. Elle ne vient là, quand elle y vient, que pour donner un tour piquant à des impressions véritables. J'aime aussi beaucoup les réminiscences historiques qui abondent sous sa plume. Il est curieux de suivre, par exemple, dans l'ouvrage que je viens de citer, l'histoire un peu arrangée peut-être de l'enfance de mademoiselle d'Aubigné, celle qui devait être madame de Maintenon, et de l'étudier dans la condition bizarre où elle vécut quelque temps auprès de Marie du Parquet, la femme plus ou moins légitime du gouverneur français de la Martinique, vers 1636. M. Xavier-Eyma fait justement remarquer ici que cette petite île de l'archipel des Antilles « a fourni » à l'Europe trois souveraines : l'épouse secrète de Louis XIV, l'impératrice Joséphine et la sultane Validé, grand'mère du sultan qui règne encore aujourd'hui. Madame de Maintenon n'était pas née à la Martinique : elle y était arrivée enfant. L'impératrice des Français y était née en 1764 ; mademoiselle

Les *Femmes du nouveau monde*. — Le *Trône d'argent*. — *Aventuriers et Corsaires*. 4 vol. Paris, 1860.

Aimée Dubuc de Rivery, la future mère du sultan Mahmoud, était de deux ans plus jeune que Joséphine. Les deux familles, celle des Tascher de la Pagerie et celle des Dubuc, avaient entre elles toute sorte de bons rapports ; plus d'une alliance les avait unies. Il en résulterait donc, selon M. Xavier Eyma (p. 250 et suiv. du *Roi des tropiques*), un rapprochement curieux entre deux souverains aujourd'hui régnant, l'empereur Napoléon III et le sultan Abdul-Medjid, l'un et l'autre ayant une origine commune à un degré égal, et même, ajoute l'auteur, « des liens de parenté assez étroits. » Je n'insiste pas sur cette conjecture qui me paraît avoir été parfaitement étrangère à l'expédition de Crimée en 1855, comme elle le sera, je le crois, au « règlement » plus ou moins définitif qui pourrait modifier tôt ou tard l'état des affaires d'Orient.

Parmi les livres que je conseille aux amateurs de voyages qui ne voyagent pas, il ne faut pas oublier ceux de M. Eugène Fromentin, ce peintre habile qui est un écrivain distingué. Il est bien permis de ne pas envier les jouissances de la vie nomade dans le Sahara, ni même les plaisirs du *kief*, mêlés à ceux de l'action et de la pensée, dans le Sahel [1]. Les deux volumes que M. Fromentin a publiés sur ces deux zones de l'Algérie, si rapprochées et si peu semblables, n'en sont pas moins une lecture piquante où la personnalité de l'auteur joue un rôle que le talent seul et la sincérité de l'impression pouvaient rendre attachant. Essayez donc de penser quelques heures avec ce solitaire du Sahara, d'observer et d'agir avec ce voyageur du Sahel qui a tant vu, tant médité, et qui raconte si bien ! Rester chez soi est charmant, quand, grâce à un bon livre, on peut se croire transporté à quelques centaines de lieues loin de son gîte, au delà des mers, sous ce soleil éclatant

[1] *Un été dans le Sahara. — Une année dans le Sahel.* 2 vol.

ou parmi ces nuits splendides que M. Fromentin décrit avec sa plume aussi vivement (c'est tout dire) qu'avec son pinceau.

Me voilà en règle avec ceux qui veulent lire en voyageant, ou voyager sans sortir de chez eux. M. Fromentin les mène au désert, M. Xavier Eyma en Californie. Avec M. Marmier on va partout. Avec M. Lavallée on peut faire le tour du monde... Maintenant, des gens d'esprit plus rassis qui projettent seulement quelque établissement d'été dans leur voisinage et ne tiennent pas à faire plus de quatre-vingts ou cent lieues entre deux repas, me demandent quels sont les livres qu'ils doivent emporter à la campagne. Je leur réponds en parcourant d'un regard mélancolique ces montagnes de volumes qui se dressent entassés, en cette saison, sur la table d'un critique. Vous voulez des livres? Il n'en manque pas, et même de bons. Un absurde préjugé de notre temps, c'est de croire que la France ne produit que des romans, parce que les romans seuls font du bruit dans le monde, quand ils sont mauvais. On dirait que M. Guizot, M. Thiers, M. Villemain, M. Charles de Rémusat, M. Albert de Broglie, M. Cousin, M. Henri Martin, et combien d'autres, ont brisé leur plume pour ne pas faire concurrence à *Catherine d'Overmeire* ou aux *Bourgeois de Molinchard*. J'ai là sous les yeux; sans parler des maîtres, une foule d'ouvrages très-recommandables, la plupart nouveaux, qui feront leur chemin, il faut l'espérer, et que nous y aiderons, si c'est possible, mes amis ou moi. Mais comment la critique la plus infatigable suffirait-elle à cette production incessante? Histoire, Mémoires historiques, réimpressions savantes, travaux d'ingénieuse érudition, fantaisies spirituelles, romans de mœurs, romans d'aventures, poésies de toute couleur, — vous pouvez choisir. On est très-avide d'informations littéraires en France, et on y lit très-peu,

peut-être parce que les critiques français lisent trop ; on compte sur eux. Où vont les livres ? Je n'en sais rien. On en imprime un nombre considérable. Acheter des livres est une affaire. Les riches aiment mieux s'adresser aux cabinets de lecture. Il en coûte si cher pour vivre comme la bonne compagnie ! Le superflu est une si belle chose ! Les livres ne sont que le nécessaire. Faire collection de bons ouvrages ne procure aucun lustre extérieur. Ce n'est qu'une jouissance solitaire. Vous verrez que les gens qui lisent beaucoup finiront par passer pour des égoïstes.

Soit! ne lisez plus. C'est un plaisir d'aristocrate. N'achetez plus de livres. Cette façon de se distinguer blesse l'égalité de nos mœurs. Faites du moins comme M. Royer-Collard, devenu vieux : *Ne lisez plus, relisez.* Il y a toujours quelque bibliothèque oubliée dans le coin d'un château. Les moins lettrés ne disputent pas aux vrais classiques la place qu'ils y occupent. On les laisse là par habitude. On les tolère par respect humain. Personne ne vient les troubler dans leur solitude séculaire. Mais vous, qui me demandez quels livres il faut lire à la campagne, aussitôt arrivé, allez faire visite à ces immortels : ils vous attendent patiemment. Ils vous accueilleront avec le sourire et la sérénité du génie. Prenez quelque vieil auteur, éprouvé par le temps, consacré par l'admiration des âges. Lisez-le à vos heures, sans y chercher le prétexte d'une exaltation factice, sans lui demander un plaisir frivole ou une satisfaction immorale. Lisez-le tranquillement, à petites doses, avec une volupté réfléchie, comme on lit Horace, Montaigne, madame de Sévigné, la Bruyère, Montesquieu, Voltaire (aux bons endroits), et, pour tout dire en un mot,

Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Rester jeune en devenant vieux, c'est la prétention des

fats et des coquettes. C'est le mérite des bons vins et des bons écrits.

III

— 12 MAI 1861. —

Voici un livre [1] auquel nous devions depuis longtemps l'examen que nous en voulons faire aujourd'hui. Les livres, de notre temps, vieillissent vite. Il est des questions que rien ne vieillit. La question d'Orient est de ce nombre. « L'Orient est malade, l'Orient se meurt, » nous dit-on chaque jour. La question d'Orient est plus jeune, plus vivante, plus *palpitante* que jamais. Ce dernier mot, dont la polémique abuse, semble fait pour exprimer cette sorte d'attente pleine d'anxiété dont la question de Syrie est en ce moment l'objet [2]. Ici, en France, des milliers de citoyens « pétitionnent » sous la présidence d'un illustre écrivain, notre confrère et notre ami [3]. Le Sénat lui-même s'émeut au bruit de ces protestations publiques. De l'autre côté de la Manche, le spectacle est différent. On y calcule froidement le degré de force que notre généreuse intervention en Syrie peut ajouter à notre ascendant dans le monde. On y compte les jours, les heures réservées à l'occupation française. On y épèle syllabe par syllabe la convention qui marque pour la population chrétienne de Syrie une fatale

[1] *Constantinople, Jérusalem et Rome*, par M. l'abbé Pierre. 2 volumes in-8°. Paris, 1860.

[2] L'anxiété dont la question de Syrie était la cause, il y a un an, a fait place à une préoccupation plus tranquille, mais non moins sérieuse.

[3] Tout le monde a nommé M. Saint-Marc Girardin, l'infatigable et éloquent défenseur des chrétiens d'Orient.

échéance.... Oui, cela est vrai, sur un des rivages de cette Méditerranée que Napoléon appelait « un lac français, » sur cette terre même qui a vu naître le Rédempteur des hommes, il est un peuple auquel l'antique lien d'une croyance commune et la tradition non interrompue de notre politique donnaient un droit à notre assistance; et ce peuple sait qu'à un jour fixé d'avance ce droit sera protesté par la chétienne Angleterre comme une lettre de change tirée sur un débiteur insolvable. Ce peuple sait que, lorsque sonnera cette heure marquée par la convention des puissances, la protection qui le couvre aujourd'hui s'évanouira comme un rêve; que ces soldats français, placés entre l'extermination et lui, reprendront sur leurs vaisseaux rapides le chemin de leur patrie. Il sait que l'Europe n'a voulu que lui donner un à-compte sur le secours qu'elle lui doit, et qu'elle se refuse à payer la dette entière, c'est-à-dire à le sauver. Frères, il faut mourir! -- Dites, connaissez-vous dans l'histoire un autre exemple d'une pareille extrémité, l'exécution d'un peuple, ainsi prévue par la victime et prédite par le bourreau! Est-on bien venu, après cela, à se vanter des progrès de la civilisation chrétienne quand on se résigne, comme fait l'Angleterre, à ce cruel démenti que la politique jette insolemment à la religion, à ce sacrifice qu'une concurrence jalouse inflige à l'humanité?

N'insistons pas. Le livre de M. l'abbé Pierre, qui est le récit d'un voyage qu'il a fait en 1856 à Constantinople, à Jérusalem et à Rome, et qu'il a publié il y a six mois, ne touche que par ses appendices et par les notes semées dans le cours de l'ouvrage aux redoutables questions qui préoccupent depuis un an les esprits. Ai-je besoin de dire que l'auteur les juge comme nous, et qu'il est du parti des catholiques d'Orient? M. l'abbé Pierre est un vrai prêtre catholique. Ce n'est pas lui qui aurait jamais dit à ses juges, avec l'accent de la provocation et de la menace : « On verra

ce que c'est qu'un prêtre! » Il est, au fond, le plus conciliant des hommes sur toute chose qui ne touche pas à sa foi. Il ne croit pas que la charité chrétienne consiste seulement à faire l'aumône. L'aumône de l'indulgence et du pardon vaut presque autant à ses yeux que celle de la bienfaisance. Il a l'âme tendre, le cœur compatissant, tout un trésor de mansuétude au service de ses pénitents. Longtemps aumônier au collége de Metz, il a fait le catéchisme aux enfants, reçu leurs confidences, dirigé leurs consciences dans les voies de Dieu. *Sinite parvulos venire ad me...* S'il n'eût jamais quitté la France, M. l'abbé Pierre n'aurait donc donné à personne une autre idée de lui que celle de sa bienfaisante action, de son humble ministère et de ses tranquilles vertus.

Une fois en Orient, c'est autre chose.

J'ai connu un philosophe français, incrédule par tempérament, qui ne manquait pas une messe tant qu'il était en Angleterre. C'était montrer, disait-il, de la tolérance à sa manière. M. l'abbé Pierre n'a jamais cessé d'être un bon catholique, cela va sans dire; mais, une fois en Orient, où une heureuse occasion l'avait conduit et où le plus honorable patronage lui avait réservé une mission digne de son orthodoxie, le tranquille abbé n'est plus qu'un prêtre militant et contradicteur. Sur cette terre de l'islamisme, dans ce rapprochement quotidien avec des schismatiques de toute nuance, l'aumônier de collége se redresse; le catholique jette l'anathème aux dissidents; il se prépare à la lutte. On dirait qu'il l'aime. L'esprit des croisés a passé dans son âme; il anime ses récits. Il y a un moment même où c'est le saint zèle de Pierre l'Ermite qui semble parler par sa bouche. C'est le jour où l'abbé Pierre est fait chevalier du Saint-Sépulcre. Il chausse les éperons d'or de Godefroy de Bouillon; il saisit d'une main ferme sa terrible épée. « ..... Dieu appellera-t-il, comme autrefois, les nations

chrétiennes au secours de son temple? s'écrie-t-il. Quels seront ces nouveaux guerriers? Cette épée vénérée du grand capitaine des croisades qui est entre mes mains, froide et rouillée, me semble vivante encore, et ma mémoire se peuple et s'épouvante de ses exploits que l'histoire nous a racontés. Je crois entendre les éclats des casques et des cuirasses qu'elle a brisés, et voir rentrer dans Antioche, à la grande consternation de ses défenseurs, la moitié du géant sarrasin qu'elle a partagé en deux et qu'emporte son coursier épouvanté. Je m'humilie devant de tels exploits, moi qui ne puis que bégayer les louanges de la ville sainte et de son tombeau, et je prie pour le temple injurié et méconnu... Espérons aussi que la pensée du chef de l'Église, qui songe aux moyens de rendre à la Palestine le secours de ces vaillantes épées d'autrefois, par la création nouvelle d'un ordre militaire et religieux à peu près semblable à ce qu'étaient les anciens, portera bientôt ses heureux fruits...[1]»

Je supprime, dans ce récit de l'abbé Pierre, ce qui appartient à l'inspiration du saint lieu et à l'enthousiasme d'une mission privilégiée; je me contente de traduire ses vœux en langue vulgaire : l'occupation du rivage de Syrie par une division de l'armée française est une croisade comme le dix-neuvième siècle peut en faire. Rester en Syrie, tant que les dominateurs actuels de cette contrée illustre n'auront pas donné une garantie éclatante et infaillible à la sécurité de ceux de nos coreligionnaires qui l'habitent, voilà la croisade nouvelle qu'il faut prêcher! Pierre l'Ermite lui-même n'en saurait, aujourd'hui, demander davantage.

M. l'abbé Pierre est plus exigeant. Ce n'est pas contre les Turcs seulement qu'il prêche volontiers la croisade, c'est contre les Grecs schismatiques; et même, si je l'ai bien compris, il croit la conversion des Turcs plus facile

[1] Tome II, page 195.

que celle des Grecs. « .... Comme il est impossible au czar moscovite, l'héritier le plus naturel de toutes ces provinces, de laisser jamais à ses peuples la liberté de conscience, je crois que l'on doit désirer, dans l'intérêt de l'Église catholique, que la dynastie ottomane vive encore assez longtemps *pour qu'une transformation religieuse puisse s'opérer*. Je ne tarderai pas à faire voir que c'est la seule transformation possible... Le peuple turc est sobre, hospitalier... il a horreur du mensonge, qui ne coûte rien aux Grecs ; il est plein de confiance *et de naïveté*, et montre une probité à toute épreuve... Quand il est question des Grecs, il faut, pour être juste, tenir un tout autre langage. On les croirait encore sous le prestige de la célèbre éducation que Sparte donnait à ses enfants. Chez eux le mensonge et la rapine sont toujours en honneur et tiennent la première place *parmi les vertus sociales et domestiques* » Je ne veux pas discuter avec M. l'abbé Pierre sur les chances de conversion plus ou moins problématiques que le mahométisme offre, à Constantinople et ailleurs, à la propagande catholique. Je cherche à me représenter les sentiments divers que M. l'abbé Pierre apporte en Orient et qui nous font pénétrer dans le secret de son âme, car ce que j'aime le plus à étudier dans un voyage, c'est le voyageur. L'Orient, tout le monde le connaît plus ou moins aujourd'hui par les récits de ceux qui l'ont visité; mais l'homme, qui le connaîtra jamais à fond? Les lointains voyages sont une des grandes épreuves du cœur humain. Madame Swetchine écrivait (en 1824) : « A moins de voyager comme M. de Humboldt, j'ai toujours pensé que les voyages étaient la partie frivole de la vie des gens sérieux, mais aussi c'est la partie sérieuse des gens du monde... » Pour M. l'abbé Pierre, un voyage en Orient aurait pu n'être qu'une simple distraction. A la manière dont il a compris la mission qu'il avait reçue, on peut dire qu'il n'a rien fait de plus sérieux dans sa vie, et qu'il n'a jamais

mis plus d'activité, de zèle et de passion au service de sa croyance. Tant mieux pour lui! Je rends à M. l'abbé Pierre, en parlant ainsi, la seule espèce de justice à laquelle il puisse tenir sur la terre. Pour lui le reste n'est rien. Son livre, au point de vue littéraire, est écrit avec beaucoup d'agrément, d'intérêt et de vérité. Il abonde en informations, je ne dis pas neuves, — il n'en est plus de ce genre quand il s'agit de l'Orient, — mais rigoureusement complètes. Il inspire confiance. Ses récits sont vivants; ses descriptions mêmes se laissent lire. L'auteur est volontiers observateur par goût et minutieux par scrupule de sincérité. Il veut tout dire parce qu'il a tout vu. Tels sont ce que j'appellerai les mérites profanes de son œuvre, ceux dont peut-être nous sommes juge. Pour tout le reste, il ne relève pas de nous; et s'il nous arrive de ne pouvoir le suivre dans ses antipathies pour les chrétiens schismatiques ou dans les effusions mystiques de sa foi surexcitée par leur voisinage ou leur contact; si nous ne croyons pas aussi fermement que lui, par exemple, « que les inondations de 1856, en France, étaient un témoignage de la justice divine », ni que la prise de Malakoff ait été « un miracle en dehors de toute prévision humaine, miracle dû à la Vierge Marie qui a choisi le jour même de sa naissance, le 8 septembre, pour nous donner la victoire ; » si, dis-je, sur ces points délicats j'hésite à m'engager dans les affirmations du pieux voyageur, que lui importe? Il est une partie de son ouvrage que l'auteur livre à notre jugement; l'autre échappe à notre critique. M. l'abbé Pierre, en lui, nous abandonne le voyageur; il réserve le prêtre.

On ne discute pas avec un prêtre qui vous dit, comme il le croit : « La Vierge a pris Malakoff. » On pourrait contester au voyageur le droit de nous brouiller avec l'Orient schismatique. Supprimer, dans le livre de l'abbé Pierre, toute sa polémique religieuse, ce serait, à la vérité, en re-

trancher la portion qui nous a le plus intéressé, celle où il a mis le plus de sa personnalité passagèrement intolérante, celle où il déploie le plus de verve caustique, et, pourquoi ne le dirais-je pas? où il nous amuse le plus. Lorsqu'il s'agit des Grecs schismatiques, en effet, l'abbé Pierre ne se refuse aucune satisfaction de ce genre. Tout lui est bon, même un bon mot dit en plaisantant. Son orthodoxie le recueille ; sa verve épigrammatique le raconte; sa plume en fait une page d'histoire. Lisez plutôt :

« .... Un matin, pendant le déjeuner, M. l'ambassadeur de France [1] me dit d'un ton moitié sérieux : « Il y a grande « désolation aujourd'hui dans la ville de Thérapia; une « partie de la population vient de prendre la fuite et de « se cacher dans le bois de Belgrade... » N'ayant rien entendu dire qui pût motiver un pareil effroi, j'en demandai aussitôt la cause, et il me fut répondu : « *L'évêque sort!* » Jamais il ne m'était entré dans l'idée qu'une tournée pastorale pût être autre chose qu'une série de bénédictions, et je demandai en riant le mot de cette énigme, lorsque l'ambassadeur, continuant à s'amuser de mon ignorance, me répéta du même ton ce mot terrible qui a le pouvoir de mettre en fuite un peuple tout entier : « *L'évêque sort!* » Or voici le fait que je ne pouvais deviner, et qu'il fallut bien me dire :

« En dépit de la discrétion obligée qu'avait dû y apporter le prélat, la ville de Thérapia venait d'apprendre qu'elle allait avoir la visite de son évêque. Il ne s'agissait point pour elle d'entendre la voix de son pasteur, d'en recevoir un sacrement ou une aumône, mais de payer la redevance annuelle (impôt sur les chrétiens dont la création remonte à un *hatti-cherif* de Mahomet II). Or cette redevance

[1] M. Thouvenel, aujourd'hui ministre des affaires étrangères.

prend d'année en année des proportions effrayantes pour les contribuables. Lorsque la Sublime-Porte demande au patriarche de lever, par exemple, une contribution d'un million de piastres, immédiatement le président du saint synode s'arrange de façon à en percevoir trois fois autant, et garde pour lui la plus belle partie de ce bénéfice. Lors donc que, appuyé par la force armée, l'évêque apparaît au sein d'une population effrayée pour lever en toute rigueur un tel impôt, les contribuables, qui ne peuvent simuler la misère ou les infirmités, prennent la fuite et se cachent dans les montagnes pour échapper à ces exactions. Cette expression consacrée : « *L'évêque sort* », ne justifie que trop la terreur et la désolation de ces pauvres gens qui n'ignorent pas qu'on prélève sur eux un impôt exagéré et qui sera, en grande partie, inutile au gouvernement.

« C'est ainsi que ce peuple grec, attaché vivement à sa foi, se trouve enchaîné au schisme par un clergé tout-puissant qui dispose de sa fortune et de sa liberté... Ah ! si ce pauvre peuple, témoin de tant d'ignorance et de tant de cupidité, pouvait voir et entendre quelques-uns de nos modestes et zélés missionnaires, la comparaison le rapprocherait bien vite de nous... [1]. »

Qui ne joindrait sa voix à celle de M. l'abbé Pierre dans l'expression d'un vœu si légitime? Qui ne serait frappé pourtant de ce ton de moquerie et d'amertume qui semble préluder, dans cette page de son livre, à l'œuvre de la conversion? Je ne cite pas, et pour cause, bien d'autres passages où l'indignation du prêtre catholique contre « le crime de Photius » s'exhale en protestations d'une bien autre vivacité. Je ne cite pas ces pages, bien qu'elles n'aient rien que d'honorable pour le zèle du prêtre ; mais elles ne

[1] Pages 139-140.

sont plus trop de notre temps. Peut-être serait-il permis de dire qu'elles répugnent à la vraie politique de la France en Orient. En Orient, la France n'a qu'une vraie politique à suivre, celle-là même qui lui a réussi dans l'Occident. Il faut qu'elle se montre libérale chez les autres, ne le fût-elle pas chez elle; libérale, non pas à tout prix, — ce qui est le libéralisme de l'école démagogique et révolutionnaire, — mais avec de bons moyens et des alliés honnêtes, s'il en est encore. *Hæc tibi erunt artes!* Le respect des croyances, la liberté des cultes, la protection des dissidents, voilà ce que la France a pratiqué partout où elle a porté ses armes depuis bientôt un siècle et ce qui caractérise son ascendant partout où, après la chute de sa domination, son influence est restée. Comment refuserait-elle aux Grecs schismatiques ce qu'elle a si facilement accordé aux Arabes musulmans? Comment son zèle de prosélytisme, qui s'arrête devant les mosquées, enfoncerait-il la porte des églises grecques? Quand il s'agit de la *grande et générale Église chrétienne*, « n'est-ce pas à l'édifice chrétien tout entier, disait récemment un orateur illustre, que s'adressent les coups qui frappent de nos jours telle ou telle des grandes constructions qui le composent? » Cette politique qui a ému, dit-on, quelques consciences très-respectables, n'est pas nouvelle. Est-ce que la France ne protégeait dans les Grecs de Patras et de Missolonghi que les descendants d'Aristide et de Miltiade? n'était-ce pas aussi des chrétiens qu'elle voulait sauver? Est ce à titre de catholiques seulement qu'elle est venue secourir les chrétiens de Syrie? C'est à titre de chrétiens que toutes les puissances de l'Europe se sont unies pour les protéger. C'est la civilisation chrétienne, c'est-à-dire ce qui a existé de plus libéral sous le ciel depuis la création du monde, c'est là ce que la France patrone tant qu'elle le peut, où elle le peut. Il serait absurde de prétendre que le catholicisme pourrait être exclu d'un pareil patronage, sous

prétexte qu'il est assez fort pour se défendre tout seul ; il serait odieux de croire que le catholicisme exclût d'une telle protection tous les dissidents. La France n'a jamais su bien faire d'autre propagande que celle-là, la propagande de l'esprit libéral. Partout où elle a essayé le prosélytisme religieux, je ne dis pas que ses tentatives n'ont pas jeté un grand éclat et consacré de saints noms ; mais elle a échoué, en dépit du zèle de ses missionnaires et du courage de ses martyrs. Quand elle a voulu convertir en dehors de ses frontières, elle n'a pas réussi ; quand c'est chez elle que s'est exercé le zèle des convertisseurs, elle a maudit leur cruauté fanatique ou dévote, suivant les temps. Les bûchers des Albigeois n'ont pas réussi plus que les dragonnades des Cévennes.

J'ignore, pour revenir à la conversion des schismatiques, comment s'est opéré le récent passage de la nation bulgare de l'Église grecque dans l'Église latine. Mais, si l'influence française y est pour quelque chose, comme je le crois, M. Saint-Marc Girardin a eu raison de dire que l'œuvre était facile quant à la différence des dogmes, « cette différence entre les deux Églises étant presque imperceptible. » Entre elles il n'y a qu'une question de discipline ecclésiastique et de liturgie; et encore cette dernière a-t-elle été tranchée de tout temps en faveur des Grecs par le bon esprit et la sage politique de la cour de Rome. Que reste-t-il donc entre les Latins et les Grecs? Le fait d'une séparation traditionnelle qui remonte au neuvième siècle du christianisme, des habitudes de sujétion immémoriale, et surtout l'intérêt du gouvernement turc, qui a meilleur marché d'un patriarche grec subordonné que d'un pontife romain dont l'indépendance se lie pour ainsi dire à la liberté des consciences dans la catholicité tout entière. Voilà les vrais obstacles à la conversion des schismatiques, une antique prescription, la force des habitudes nationales, les justes ombrages de la

politique turque. Ne cherchez pas autre chose; c'est bien assez. Ne découragez pas les schismatiques en les injuriant pour les convertir. Montrez-vous libéral pour avoir le droit d'être écouté, — et patient, si vous croyez à l'éternité.... Entre Rome et Constantinople la division est ancienne. Elle était naturelle quand les deux empires étaient rivaux, quand l'Orient remplaçait et balançait l'Occident. « Quand les maîtres se détestent, disait Voltaire, les aumôniers ne s'aiment pas. » Il est clair que les aumôniers n'ont plus la même raison de se haïr aujourd'hui; mais la première condition pour éteindre la haine des autres, c'est de ne pas montrer la sienne.

J'ai insisté, un peu trop peut-être, sur l'impression qu'a produite en moi, à ce point de vue, le très-curieux ouvrage de M. l'abbé Pierre, et j'ai montré, en le discutant, l'estime que l'auteur m'inspire par son dévouement comme prêtre, par sa sincérité comme voyageur, par l'agrément et l'intérêt de son récit comme écrivain. Son livre est certainement un des plus complets que j'aie lus sur l'Orient. Si le catholique est jaloux, si le prêtre est chatouilleux, sur tout autre point M. l'abbé Pierre est doué de l'esprit le plus libéral, le plus français, le plus accessible à toutes les conciliations, — le plus large dans ses aperçus, le plus ferme dans ses jugements. Nourri de la plus pure antiquité, capable d'apprécier non-seulement les chefs-d'œuvre de l'art grec et byzantin, partout où ils se montrent à ses yeux, mais les majestueuses beautés des grands paysages qu'éclaire le soleil d'Orient, aucune de ses observations dans ce genre n'est perdue pour le lecteur. N'y cherchez pas, il est vrai, ce relief saisissant qui les grave dans le souvenir sous la plume des grands écrivains; mais vous y trouverez l'abondance agréable du détail et la franchise engageante de l'impression. J'ai dit, en commençant, que M. l'abbé Pierre, arrivé à Constantinople en 1856, y avait été chargé par

l'ambassadeur de France d'une intéressante mission qui l'avait tout d'abord conduit en Palestine. Il s'agissait d'y recevoir, au nom de la France, l'église de Sainte-Anne de Jérusalem, dont la donation venait d'être faite par le sultan à l'empereur Napoléon III. On cherchera dans l'ouvrage de l'abbé Pierre le récit de ce pieux pèlerinage, des joies, des amertumes, des colères et des incidents de toute sorte dont il fut mêlé. Je n'en veux rien retrancher par avance à la curiosité et au plaisir de ses lecteurs. On lira aussi, vers la fin du second volume, le récit de la visite que notre pèlerin fit au pape pendant son voyage de retour en France. Le pape était encore loin des extrémités douloureuses qui ont depuis éprouvé sa vie. « Pie IX, écrit l'abbé Pierre, élu pape le 16 juin 1846, d'une haute stature et d'une taille parfaitement droite, porte avec majesté le poids de ses soixante-quatre années. L'éclat de son front noble et élevé est tempéré par la suave douceur de son regard et de ses traits; sans annoncer la souffrance, son visage est d'une pâleur qui s'allie bien avec la soutane blanche qu'il porte dans sa cellule.... Je ne me lassai pas d'admirer les trésors d'humilité, de douceur et de charité, cachés dans le cœur de celui qui, en devenant le père commun des fidèles, a hérité plus que tous de cette leçon tombée de la bouche du divin Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur...* »

J'aime à finir par ces belles paroles qu'a citées M. l'abbé Pierre. Comment cette douceur du père commun des fidèles, imitée de Jésus-Christ lui-même et puisée dans ses divines leçons, se lierait-elle à l'intolérance de ses ministres et de ses serviteurs sur la terre? « Soyez doux de cœur; » c'est Dieu lui-même qui l'a dit. La tolérance est la première vertu de ceux qui se sentent assurés dans leur foi, solides sur leurs principes, inébranlables dans leurs espérances. Que craignent-ils, ceux-là, du contact des

dissidences religieuses? Pourquoi cette colère au moindre obstacle? Et comment ne sentent-ils pas que ce n'est pas le bras armé du glaive, mais la main pleine de bienfaits qu'il faut tendre aux gens qui s'égarent hors des voies du salut? C'est contre l'intolérance seule, surtout quand elle procède par la dévastation et le massacre, qu'il faut s'armer. La question de Syrie n'est qu'une question de tolérance. Il ne doit plus être permis à une race d'en persécuter et d'en exterminer une autre pour fait de religion. C'est une honte pour l'humanité tout entière, quand un seul de ses membres est blessé pour une pareille cause. C'est un cas de mise hors la loi internationale. Le droit de non-intervention cesse où la persécution religieuse commence. L'Europe doit déclarer qu'elle ne la souffrira plus nulle part, sous aucun drapeau; et que, là où la persécution s'obstine, elle restera présente par ses armées, par ses vaisseaux, par ses plénipotentiaires, jusqu'à ce que le glaive des persécuteurs soit brisé et la paix assurée sur des bases inébranlables. Si l'Europe ne fait pas cela, et si elle permet à des mécréants sanguinaires de troubler la paix religieuse du dix-neuvième siècle, elle aura beau faire des constitutions libérales et s'agiter comme elle le fait en ce moment pour conformer sa loi politique aux principes libéraux de la Révolution française de 89. Le premier des principes de 89, c'est la tolérance. La honte d'un seul fait de persécution religieuse, accomplie par des chrétiens ou sur des chrétiens, rejaillit sur notre civilisation tout entière.

Le livre de l'abbé Pierre, qui tantôt nous provoque à ces réflexions, tantôt s'y associe loyalement, est donc un livre très-utile à lire à ce point de vue. Mais je le recommande surtout à ceux qui, sans fatigue, sans frais et sans ennuis d'aucun genre, voudraient faire le voyage d'Orient avec un aimable compagnon et un guide éprouvé.

IX

La liberté de la presse.

— 23 JUIN 1861. —

Si nous devions en croire les affirmations officielles d'un récent discours[1], la liberté de la presse périodique n'aurait plus d'autre avenir en France que le décret de février 1852, modifié par la loi votée il y a quelques jours par la Chambre des députés. Elle n'aurait rien de plus à attendre du décret du 24 novembre. C'est bien peu. Quelque respect qu'on puisse avoir pour les décrets qui ont force de loi et pour les lois qui modifient les décrets sans y rien changer d'essentiel, il est permis de dire que le régime de la répression administrative est un triste régime pour la presse. Il est même permis, à l'exemple de M. Jules Favre, de regretter la censure qui mettait du moins « la franchise dans la répression » et laissait la sécurité à ses justiciables. N'insistons pas. Nous n'avons pas à parler de l'avenir de la presse périodique, ni même de son régime actuel. Avec le livre de M. Hatin[2], c'est de son passé que nous nous occupons. Ce passé vaut bien la peine qu'on y revienne quelquefois,

[1] Discours de M. Billault, en réponse à M. Jules Favre, dans la séance du Corps législatif du 18 juin 1861.

[2] *Histoire politique et littéraire de la presse en France*, avec une introduction historique sur les origines du journal. 8 volumes in-8°. Paris, 1859-1861.

ne fût-ce que parce qu'il contient, à chacune des pages de son histoire, la leçon du présent.

« La liberté est ancienne, a dit madame de Staël; c'est le despotisme qui est moderne. » Quand il s'agit de la presse périodique, il n'est que trop vrai pourtant que la liberté ne date que de la Révolution de 89. C'est par la liberté de la presse que se caractérise particulièrement le régime que la Révolution a créé. Sans elle, ce régime est tout ce que l'on veut. Il a des affinités et des ressemblances avec tous ceux qui ont existé avant lui. Il n'est plus la Révolution française, appliquant ses grands principes au gouvernement de l'État. La France est le premier pays du monde où la liberté de la presse périodique soit sortie du même effort libéral qui produisit la liberté politique ; le seul pays où le législateur, ayant à fonder un régime nouveau, lui ait donné pour base, dès les premiers jours, la responsabilité incessante du gouvernement de l'État devant l'opinion représentée par ses organes indépendants. Quel était, dans la révolution des Provinces-Unies, le rôle de la presse périodique ? Quelle était son importance au dix-septième siècle, dans la libre et aristocratique Angleterre ? « Un journaliste a autant de droits au titre d'écrivain qu'un colporteur au titre de commerçant. Quant à l'appeler historien, autant vaudrait qu'on appelât ingénieur un faiseur de souricières.... » Voilà dans quels termes on parlait de la presse périodique au temps de Milton, qui répondait, il est vrai, par ses fameux pamphlets en faveur de la liberté des écrivains. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui encore la presse périodique, qui est tout en Angleterre, comme pouvoir de fait, ne semble que tolérée dans les Chambres anglaises. Elle n'a aucun droit légal à la reproduction des débats législatifs. L'immense publicité dont elle dispose au profit du Parlement, c'est presque à titre de faveur qu'on lui en laisse l'exploitation et la jouissance. La presse, en un mot, qui remplacerait au besoin

toutes les institutions politiques de l'Angleterre, est traitée en parvenue par la législation britannique. En France, elle a occupé du premier élan la première place. Elle a été le premier souci du législateur dans la Déclaration des droits de l'homme. Elle a été la première force, la plus grande lumière, bientôt après (pourquoi ne pas le dire?) le plus grand danger de la Révolution française. On peut aujourd'hui, en expiation des fautes qu'elle a commises, lui contester son rang parmi les droits politiques des Français, lui disputer sa place au soleil, et abuser contre elle (c'est le mot de M. Jules Favre) « de l'abaissement de l'esprit public. » On peut lui refuser l'avenir; mais, si on remonte à soixante ans en deçà de l'époque où le régime administratif de la presse a été fondé, ses titres à la vie légale et au droit commun sont écrits partout; sa légitimité historique éclate aux yeux les plus prévenus; sa tradition depuis 89 est marquée par des signes incontestables et par une possession imprescriptible. Le passé proclame son droit, que l'avenir, nous l'espérons, saura réaliser en dépit des prophéties officielles et des récriminations intéressées.

Rendons grâce à M. Hatin. Son *Histoire politique et littéraire de la presse*, qui est un savant livre, pourra servir aussi à entretenir les espérances qu'on essaye de décourager aujourd'hui. Si M. Hatin a écrit une histoire de la presse périodique, ce n'est pas parce qu'il la croit morte et comme on recueille les vestiges d'une grande puissance qui n'est plus. M. Hatin sait très-bien que la presse périodique a cessé d'être « populaire » auprès d'un petit groupe d'esprits timorés; il sait aussi qu'elle a conservé, au fond des âmes du plus grand nombre, la véritable et sérieuse popularité. « La presse, dit-il quelque part (en tant que puissance au service de l'opinion), est aussi essentiellement moderne que le bateau à vapeur. » Il a foi dans sa destinée, malgré l'éclipse momentanée de son influence. Cette foi l'a soutenu

dans le cours non interrompu du long travail auquel il s'est livré. Si la presse était morte, le courage aurait manqué à M. Hatin pour prononcer son oraison funèbre.

L'auteur n'a donné que trois volumes de son ouvrage à l'histoire de la presse périodique avant la Révolution française. Il en a donné cinq à la presse des soixante dernières années, celle qui, de la Déclaration des droits de l'homme au coup d'État de décembre, après tant de fortunes diverses et contraires, aboutit, en 1852, au régime administratif qui résume aujourd'hui toute la législation française en matière de presse périodique. Non que le décret de 1852 ait abrogé toutes les lois précédentes. Il a laissé prudemment subsister toutes les entraves légales qu'avait accumulées la défiance plus ou moins fondée des gouvernements précédents ; mais il les remplace toutes, au besoin, par un seul mot : « Suppression. » Ce mot dit tout. Direz-vous que les mœurs adoucissent, aujourd'hui, ce que les lois pourraient mêler de rigueur blessante à leurs prescriptions et à leurs menaces? La France n'était pas composée de sauvages avant 1789 ; les mœurs n'avaient pas moins d'effet sur les lois qu'elles n'en auraient aujourd'hui. Malgré tout, la Révolution française ne s'est pas laissé attendrir par la considération de semblables garanties. Elle s'est souvenue des lettres de cachet lancées contre les auteurs coupables d'opposition au pouvoir. Elle s'est souvenue des écrits brûlés par la main du bourreau au pied du grand escalier, et elle n'a voulu se confier qu'à la loi ; elle n'a voulu avoir affaire qu'à une magistrature impartiale quand il s'est agi de régler les relations des écrivains avec la justice. M. Hatin nous promet un volume entier sur la législation de la presse. Nous l'attendons avec impatience, et nous serions presque tenté de ne rien dire de son volumineux ouvrage avant d'avoir obtenu ce complément indispensable ; tant il importe, quand il est question de juger historiquement le

rôle de la presse périodique, de la mettre en face des lois qui l'ont gouvernée.

Quand il s'agit de la presse périodique avant la Révolution française, il faut bien distinguer celle qui était purement littéraire de celle qui touchait, si peu que ce fût, par le récit des événements et des actes du pouvoir, à la politique proprement dite. La presse périodique littéraire avait de nombreux organes, des sources très-diverses, une action considérable. La presse politique n'était rien. Il suffit de nommer le *Mercure de France* pour se faire une idée des ressources de la périodicité littéraire avant 89. En moins de soixante-dix ans, de 1724 à 1791, on arrive à un total de près de mille volumes de ce recueil célèbre. En y rattachant ceux du *Mercure galant*, publié depuis la fin du siècle précédent jusqu'au premier tiers du dix-huitième, on est tout près de doubler ce chiffre. Dans une autre collection qui eut pour titre le *Choix des journaux*, et qui se compose de cent huit volumes, on trouve les titres de plus de cent journaux en langue française, depuis le *Journal des Savants* jusqu'à celui de *Verdun*, depuis les *Amusements littéraires* jusqu'au *Journal économique*, depuis l'*Abeille* jusqu'au *Petit réservoir;* collection extraite de plus de dix mille volumes et comprenant, disait l'auteur de la table, « plus de six mille pièces curieuses qui ne se trouvent pas ailleurs. » Voulez-vous compléter ces informations? « ... Il m'est arrivé un jour, écrit M. Sainte-Beuve, aux champs, dans la bibliothèque d'un agréable manoir, de rencontrer et de pouvoir dépouiller à loisir plusieurs années de cette considérable et excellente collection, intitulée l'*Esprit des journaux*, laquelle, commencée à Liége en 1772, s'est poursuivie jusque vers 1813. Je ne revenais pas de tout ce que j'y surprenais, à chaque pas, d'intéressant, d'imprévu, de neuf et de vieux à la fois, d'inventé par nous-mêmes hier... Nous allons oubliant et refaisant incessamment les

mêmes choses... Savez-vous qu'on était fort en train de connaître l'Allemagne en France avant 89? Bonneville et d'autres nous en traduisaient le théâtre... Les poésies anglaises nous arrivaient en droite ligne; les premiers poëmes de Crabbe étaient à l'instant analysés, traduits.... Mon *Esprit des journaux* me rendait sur Buffon (juin et juillet 1788) des dépositions originales qui ajouteraient un ou deux traits, je pense, aux complètes leçons de M. Villemain. Dans une préface de *Mélanges* tirés de l'allemand, Bonneville introduisait dès lors cette manière de crier tout haut famine et de se poser en mendiant glorieux, rôle que je n'aurais cru que du jour même chez un grand auteur... On était encore en ces années dans l'âge d'or de la maladie, et un honnête homme, Sabatier de Cavaillon, adressait en avril 1786, comme conseils au gouvernement, des observations très-sérieuses « *sur la nécessité de créer des espions du mérite* » (emploi qui eût consisté à percer le voile de la modestie dont le mérite se couvre, et à le forcer de rendre service à l'humanité, etc., etc.). Voilà, ajoute M. Sainte-Beuve, l'idée première et toute grossière; — celle de se dénoncer soi-même et de s'octroyer le bâton n'est venue qu'après [1]. »

M. Sainte-Beuve se trompe. L'idée était plus ancienne. Un jour, à Paris, vers 1631, du fond d'une boutique où un médecin, habile à tout faire, avait établi d'abord une *maison de prêt* pour les indigents, puis un *bureau d'adresse et de rencontre* pour les commerçants, sortit le premier journal politique qui eût paru en France, après plus de cent cinquante ans écoulés depuis l'invention de l'imprimerie. Ce fondateur du journal s'appelle Théophraste Renaudot. Il avait quarante-sept ans. Sa feuille d'annonces devint bientôt une « Gazette », c'est-à-dire un recueil de

[1] *Portraits contemporains*, tome II, page 365, écrit en 1839.

nouvelles de tout genre. Richelieu le protégeait et le laissait faire, non sans l'avertir quelquefois. Le régime de l'avertissement est vieux le comme monde. On ne connaissait pas mieux en 1631. La feuille de Renaudot n'en continua pas moins son chemin; et dès ses premiers pas elle nous donne un bien singulier « spécimen » du journal lui-même, des difficultés qui entravent sa rédaction, des exigences, des prétentions et des vanités de toute sorte qui l'assiégent. Dès les premiers jours et dans son sixième numéro, nous voyons l'annonce montrer le bout de l'oreille, avec son cortége de charlatanisme obligé, faisant servir jusqu'à la majesté royale au succès de sa marchandise :

« De Saint-Germain-en-Laye, le 2 juillet audit an.

« La sécheresse de la saison a fort augmenté la vertu des eaux minérales, entre lesquelles celles de Forges sont ici généralement en usage. Il y a trente ans que M. Martin, grand médecin, leur donna la vogue. Le bruit du vulgaire les approuva. Aujourd'hui M. Bonnard, premier médecin du roy, les a mises au plus haut point de la réputation que sa grande fidélité, capacité et expérience peut donner à ce qui le mérite vers S. M., qui en boit ici par précaution, et presque toute la cour à son exemple [1].... »

Comment ne pas boire des eaux dont buvait toute la cour, et qui paraissaient une si bonne précaution à S. M. Louis XIII? Cela me rappelle cette annonce, vraie ou fausse, que je lisais un matin dans je ne sais quel petit journal : « Il y a quelques jours, dans un cercle de la cour, à Madrid, une dame faisait compliment à la reine d'Espagne sur la fraîcheur de son teint. — « C'est, dit Sa Majesté,

[1] *Histoire de la presse*, tome I[er], page 75.

« que je me sers de l'eau de lys, inventée par le célèbre « parfumeur John Steck, de Londres (à Paris, rue *** n° ***. « Prix, 5 fr. le flacon à capsule d'étain doré). C'est la véri« table eau de Jouvence, ma chère.... » Si cette annonce n'était qu'une plaisanterie, avouez que tout au moins le trait touchait juste. Théophraste Renaudot n'eût pas trouvé mieux.

Ce n'est pas tout : ces *dénonciations* égoïstes et complaisantes dont M. Sainte-Beuve se moquait si justement tout à l'heure, voici Renaudot qui à son tour les reproche à son public comme une des plus grandes difficultés de sa tâche. Oui, chacun se *dénonce* à lui et veut être nommé et carillonné dans son journal :

> D'éloges on regorge ; à la tête on les jette,
> Et mon valet de chambre est mis dans la gazette,

disait Molière vingt ans plus tard. Quant à Renaudot, voici ce qu'il écrivait dans la préface de sa première année :

« .... Tel, s'il a porté un paquet en cour, ou mené une compagnie d'un village à l'autre sans perte d'hommes, ou payé le quart de quelque médiocre office, se fâche si le roi ne voit son nom dans la gazette...

« La difficulté que je dis rencontrer en la composition de mes gazettes et nouvelles, écrit-il encore, n'est pas ici mise en avant pour en faire plus estimer mon ouvrage : ceux qui me connaissent peuvent dire aux autres si je ne trouve pas de l'emploi honorable aussi bien ailleurs qu'en ces feuilles ; c'est pour excuser mon style s'il ne répond pas toujours à la dignité de son sujet, ce sujet à votre humeur, et tous deux à votre mérite. Les capitaines y voudraient rencontrer tous les jours des batailles et des siéges levés ou des villes prisee ; les plaideurs, des arrêts en pareil cas ; les

personnes dévotieuses y cherchent les noms des prédicateurs, des confesseurs de remarque. Ceux qui ne connaissent rien aux mystères de la cour les y voudraient trouver en grosses lettres...

« Joignez-y la brièveté du temps que l'impatience de votre humeur me donne ; et je suis bien trompé si les plus rudes censeurs ne trouvent digne de quelque excuse un ouvrage qui doit se faire en quatre heures du jour que la venue des courriers me laisse, toutes les semaines, pour assembler, ajuster et imprimer ces lignes...

« En une seule chose, ne céderai-je à personne, en la recherche de la vérité, de laquelle, néanmoins, je ne me fais pas garant, étant malaisé qu'entre cinq cents nouvelles écrites à la hâte, d'un climat à l'autre, il n'en échappe quelqu'une à nos correspondants qui mérite d'être corrigée par son père le Temps... Ceux qui se scandaliseront, possible, de deux ou trois faux bruits qu'on nous aura donnés pour vérités, seront par là incités à débiter au public par ma plume (que je leur offre à cette fin), les nouvelles qu'ils croiront plus vraies et, comme telles, plus dignes de lui être communiquées... [1]. »

Ainsi parle, en sa dédicace au roi Louis XIII, cet honnête Renaudot, plus empêché de son public, quoi qu'il dise, que de son roi. Mais, je le demande, était-il possible, au début d'une entreprise si nouvelle, si compliquée, avec des moyens si peu éprouvés et un avenir si incertain, de réunir en moins de lignes un « prospectus » plus complet des devoirs, des difficultés, des déceptions et des misères du métier de journaliste ? Voilà un des premiers numéros du premier journal qui ait paru en France ! Il nous fait toucher du doigt à toutes les épines de la profession. Ajoutez que

[1] *Histoire de la presse*, tome Ier, page 79.

Renaudot ne fait de politique que sous le bon plaisir de Richelieu. « ..... C'est, dit-il, le journal du roi et des puissances de la terre... Tout y est par eux et pour eux qui en font le capital ; les autres personnages ne leur servent que d'accessoire... » Nous sommes loin, comme vous voyez, de ce journal dont un ministre rappelait récemment le nom devant la Chambre des députés, le *Journal de la Canaille*.

Il faut chercher dans le premier volume de M. Hatin, qui a très-utilement insisté sur cette histoire du premier journal politique, tout ce qui se rapporte à sa fondation et à l'influence qu'il a exercée. Les deux volumes suivants appartiennent à l'histoire de la *petite presse*, de la presse en vers dans le dix-septième siècle, de la *presse littéraire* dans le dix-huitième. Rien de plus curieux ni de plus amusant que cette statistique animée, parlante, agitée de toutes les petites passions du temps, quelquefois des grandes. M. Hatin a tout lu de ce qui se rapportait à son sujet. Il mentionne tout. Il ne peut tout raconter. L'immensité de son œuvre le condamnait par avance au résumé et à la nomenclature ; mais combien de récits intéressants et nouveaux qui en sauvent pour le lecteur la sécheresse et la fatigue ! L'ouvrage de M. Hatin doit être considéré comme un vaste répertoire de renseignements et de faits curieux, souvent inédits, qu'il a placés dans le meilleur ordre qu'il a pu. Une fois entrée dans la Révolution française, l'histoire du journal n'est plus seulement mêlée à celle de la France par l'anecdote, l'Académie, la critique, tout le mouvement littéraire des esprits. La Révolution éclaire l'histoire, il faudrait presque dire qu'elle la brûle de sa lumière, placée comme un fanal, tour à tour radieux ou sinistre, au sommet de l'édifice menacé. Pour arriver à cette époque, il nous faut donc sauter par-dessus plus d'un chapitre d'un intérêt attrayant. Après Renaudot, et même avant sa mort

(1653), ce n'est plus le journal averti ou censuré qui suffit à la passion du moment. Dès 1649 éclatent les *mazarinades*. Nous sommes en pleine Fronde. Près de huit mille pièces, satires, couplets, épigrammes, madrigaux « semblables, écrit Gabriel Naudé, à un essaim de mouches et de frelons qu'aurait engendrés la chaleur de l'été », font explosion de toutes parts. « Une moitié de Paris compose des satires, disait une de ces pièces, l'autre les imprime. » Tout le monde les lisait. La cour avait ses imprimeurs comme la Fronde. Mazarin se faisait suivre partout par une imprimerie dont Renaudot eut la direction jusqu'à sa mort. Renaudot est le précurseur du journaliste officiel ou officieux. Auprès du ministre, Gabriel Naudé le remplacera plus tard, avec un génie de style supérieur, une érudition plus vaste, la même subordination et la même attache, moins de savoir-faire et de métier. Quoi qu'il en soit, et malgré de tels précédents, la presse officielle ne pouvait être le dernier mot du journalisme en France.

On le vit bien, quand éclata la Révolution de 1789. C'est à ce moment que commence vraiment l'histoire du journal politique dans notre pays. Je n'en veux dire qu'un mot aujourd'hui; car il est bien impossible que nous ne revenions pas un jour, moi ou quelqu'un de nos amis, sur ce sujet toujours nouveau, à quelque page de son histoire qu'on le prenne. Quand la Révolution de 1789 éclata, on eût dit en vérité qu'elle se faisait contre le journalisme officiel, celui qui ne vivait que sous le bon plaisir des ministres, qui ne parlait qu'à leur commandement et que l'insolente signature d'un premier commis de mauvaise humeur pouvait supprimer sans rendre compte et à tout instant. Comme le remarque très-bien M. Hatin : « Ce fut du sein des parlements, de ces corps qui avaient fait et qui faisaient encore brûler tant d'écrits, que s'éleva la première réclamation légale en faveur de la liberté de la presse. Le parlement de

Paris, notamment, la réclamait dans un arrêté du 5 décembre 1788, *comme l'unique garantie de tous les droits.* » — « La presse est libre! s'écriait l'abbé Maury aux premiers jours de la Révolution. Il suffit! le genre humain est sauvé! Il n'y aura plus de despotes! » L'abbé Maury nous flattait. Son cri généreux n'en était pas moins le témoignage de la puissance que l'opinion attribuait à la presse, délivrée de toute entrave administrative. Quelques jours plus tard, que dit l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme, placée en tête de la constitution de 91, cet article qu'il faut rappeler sans cesse à ceux qui font mine de l'oublier?

« La libre communication des pensées et des opinions *est un des droits les plus précieux de l'homme;* tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer *librement, sauf à répondre* de l'abus de cette liberté dans les cas *déterminés par la loi...* »

Sauf à répondre; — répondre à qui? au juge et non à personne autre; cela est trop clairement indiqué par l'esprit même de cette Déclaration, qui a pour but de mettre les droits de l'homme à l'abri de tout arbitraire. « La liberté de la presse, disait en effet Mirabeau, a le même caractère que toutes les autres libertés : elle est de droit naturel; la loi ne fait que la protéger *et ne la donne pas.* » Non, la loi ne nous donne pas la liberté de parler et d'écrire, pas plus que celle de penser, pas plus que la liberté individuelle, pas plus que la liberté d'adorer Dieu à notre manière. Mais, si la loi ne peut nous donner la liberté, elle peut la restreindre et la régler dans l'intérêt de tous. Sans doute, la loi peut cela, mais en y regardant à deux fois, avec mesure et prudence; car écoutez ce que disait M. Royer-Collard dans la fameuse discussion de ce projet de loi sur la presse qu'une juste vengeance de l'opinion surnomma la *loi de justice et d'amour*, en représailles de l'éloge burlesque qu'on en avait fait: « ..... Nous disons, nous, que la loi ne

peut pas tout; qu'elle est elle-même soumise au droit, ou, en d'autres termes, à la justice, et que là où le droit est renversé par elle il y a oppression, il y a tyrannie[1]. » Certes, ce n'était ni un factieux ni un révolutionnaire qui tenait ce langage. Mais devant la liberté de la presse menacée M. Royer-Collard ne parlait pas autrement que n'a parlé M. Jules Favre, il y a trois jours, quand il revendiquait avec tant de vigueur et d'éloquence le droit de la France à cette liberté, et qu'il rappelait les mémorables paroles de Bossuet: « Il n'y a pas de droit contre le droit. » On a répondu à M. Jules Favre en lui opposant la faculté qu'ont tous les citoyens français d'adresser des pétitions au Sénat, faculté considérable assurément; mais, en fait de liberté, un droit ne remplace pas l'autre. Tous les droits se complètent, s'assistent, se fortifient les uns par les autres. Toutes les libertés se tiennent. Et à qui en réclame le complément au nom d'une promesse célèbre, est-il habile de répondre comme un ministre l'a fait dans un discours déjà cité? « Non, messieurs, le gouvernement ne saurait abandonner la *haute tutelle* de ce grand moyen d'action (la presse) sur l'opinion publique; il ne l'abandonnera pas plus que son droit de candidature avouée et énergiquement patronée, pas plus qu'il n'abandonnera le principe tutélaire de n'autoriser l'exercice du droit de réunion électorale que là où il ne verra pas un danger pour la paix publique; pas plus que, etc., etc., etc. »

Ainsi, s'il faut en croire l'orateur du ministère, le gouvernement n'abandonnera rien et ne donnera rien, même dans le sens des espérances que ses promesses officielles avaient autrefois fait naître.

Nous croyons qu'ici l'organe du gouvernement a été em-

[1] La *Vie politique de M. Royer-Collard*, par M. de Barante, tome II, page 303.

porté par son zèle bien au delà de sa propre pensée et qu'il a inexactement traduit celle du pouvoir lui-même. Il n'y a guère d'habileté à écrire sur le fronton de l'édifice constitutionnel, au lieu des paroles d'espérance qu'une main prudente y a sagement inscrites, ces mots gravés par un destin implacable sur la porte de l'enfer : *Lasciate ogni speranza!*... Ceux qui jettent aujourd'hui ce défi à la liberté sont quelquefois les mêmes qui l'ont défendue, en d'autres temps, contre des ennemis imaginaires. Si mûris qu'ils soient par l'âge et par l'expérience, ils ont encore le temps de revenir à leurs inspirations d'autrefois. C'est notre espoir, à défaut d'autre.

En attendant, remercions M. Hatin, dont le livre savant et substantiel, sagement libéral, résolûment progressif, rempli d'intérêt et prodigue d'instruction pour ses lecteurs de tout ordre, ne saurait inspirer que de généreuses pensées. Ce livre, qui n'est pas la flatterie de la presse périodique, mais l'histoire de ses fautes aussi bien que de ses bienfaits, de ses malheurs comme de ses conquêtes, de ses dangers sérieux comme de ses droits immortels, ce livre nous a laissé, malgré tout et en dépit de récents discours, une confiance plus inébranlable que jamais dans l'avenir de la liberté.

X

Le Commentaire des Historiettes de Tallemant des Réaux [1].

— 14 FÉVRIER 1858. —

Tout le monde connaît l'histoire des éditions de Tallemant des Réaux. La première parut en 1834 ; elle eut un succès fou, et il n'est pas défendu de dire qu'il s'y mêla un peu de scandale. Seulement le scandale remontait à deux siècles en deçà de notre époque. Il n'effaroucha personne. Les grands seigneurs et surtout les grandes dames du temps passé ont les reins si forts quand il s'agit de porter un peu de médisance! La vie publique, c'est-à-dire la vie de cour d'autrefois, jette un si décevant et si dangereux éclat sur les vices privés! Les amours de ces demi-dieux de l'Olympe monarchique sont si majestueux et si charmants! les chutes si douces! les repentirs si tendres!

Atque Chao densos Divûm numerabat amores.

Tallemant des Réaux, racontant ces amours des heureux du monde, a beau forcer le trait et déshabiller complétement son siècle, cette brutalité de son pinceau et cette nudité de ses peintures n'avaient pas trop déplu, en 1834, quand parut la première édition des *Historiettes*, dont le

[1] Les *Historiettes de Tallemant des Réaux*, troisième édition, entièrement revue par MM. de Monmerqué et Paulin Pâris. 7 vol in-8°. Paris, 1854-1858. (Chez Techener.)

marquis de Châteaugiron avait fourni le manuscrit original, ni plus tard, en 1840, quand M. de Monmerqué tout seul publia la seconde. J'ai des raisons de croire que l'année 1858 ne se montrera pas plus rigoureuse que ses devancières. Ceux d'ailleurs qu'une pruderie, bien tardive aujourd'hui, préviendrait contre un ouvrage qui fait désormais partie non-seulement de notre littérature, mais de notre histoire, ceux-là trouveront, dans le commentaire que M. Paulin Pâris a joint à cette édition nouvelle, toute sorte de diversions savantes et agréables. Les joies de l'érudition méritent bien de calmer les remords de la curiosité trop satisfaite. Si Tallemant nous scandalise un peu, s'il nous rend moins bons, M. Paulin Pâris nous rend plus savants. Où l'un nous damne, l'autre nous rachète.

Entendons-nous pourtant. M. Paulin Pâris n'est pas un savant de l'ordre des frères prêcheurs ; c'est un bénédictin homme du monde, sans fausse honte devant la science, sans ridicule pruderie devant l'histoire, doué d'une patience intrépide et capable d'aller chercher la vérité jusqu'au fond de ce puits emblématique d'où elle sort si rarement. M. Pâris sait l'en tirer avec ou sans voiles, et il ne se croit pas obligé à une paraphrase éternelle des confidences qu'elle lui apporte. Son commentaire, qui forme une bonne moitié pour le moins des magnifiques volumes de M. Techener, n'est pas seulement une explication des *Historiettes ;* c'en est tantôt le prologue, tantôt la suite et le complément. Grâce au soin qu'il a d'abandonner au texte scrupuleusement respecté de son auteur toutes les pages du récit, ne prenant pour lui que les marges pour ses *manchettes*, et renvoyant à la fin de chaque histoire les informations de tout genre qui s'y rapportent, — grâce à cette heureuse division de son travail, on peut prendre, suivant la disposition où on se trouve, tantôt le récit tout seul sans le commentaire, tantôt le commentaire sans le récit. Pour le plaisir des lecteurs,

l'un vaut l'autre. Tel est le mérite, et il n'est pas mince, du commentateur de Tallemant. Il est vrai, sincère ; il dit ce qu'il faut dire; il sait ce que la pruderie d'un lecteur sérieux peut porter, *quid valeant humeri;* il ne charge pas la mesure, mais il ne se défie pas trop de la tolérance d'un public français ; et il a raison.

Je n'ai pas l'idée, quant à moi, d'un livre mieux fait, mieux conçu, mieux conduit, d'une exécution matérielle plus irréprochable, d'une division plus intelligente, d'un archaïsme plus agréable, d'une orthographe plus plausible; d'un livre enfin où toutes les qualités, les scrupules, les délicatesses de l'érudition française soient réunis avec plus d'art et de bonheur. J'ai loué autrefois, quand parut le premier volume de la nouvelle édition (en 1854), l'adoption très-décidée que M. Paulin Pâris avait faite de l'ancienne orthographe, et j'en ai donné alors, je crois, une bonne raison. « La vieille orthographe, disais-je, fait mieux comprendre la vieille société[1]. » J'ajoute qu'elle la fait mieux absoudre. Elle nous transporte au temps même où de pareilles histoires pouvaient s'écrire et où elles avaient la prétention d'être lues, comme un échantillon de l'esprit à la mode et comme une peinture des mœurs du jour. On lit Tallemant des Réaux aujourd'hui, quand on se respecte, comme on lirait Pétrone et Apulée. La grande et sérieuse édition de MM. de Monmerqué et Paulin Pâris en a fait non-seulement un livre de luxe à l'usage des amateurs les plus difficiles, mais un véritable monument d'archéologie historique et littéraire.

J'essayais récemment, dans un de ces instants de langueur sur les choses présentes où nous jette quelquefois la souffrance physique, j'essayais d'esquisser la physionomie d'un de ces charmants poëtes du temps passé[2], et d'apprécier

[1] *Nouvelles études littéraires* (article *Tallemant des Réaux*).
[2] Voir à l'*Appendice*.

quelques-uns de ces vers sympathiques, où nous trouvons parfois l'écho de nos propres tristesses :

O bienheureux celui qui peut, de sa mémoire,
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!...

Mais quel amer désenchantement quand, des stances de Racan ou même de la notice si finement érudite de M. de Latour, on passe à l'*Historiette* que Tallemant des Réaux a consacrée au poëte des *Bergeries*. Tallemant des Réaux met Racan dans le même chapitre que ce distrait célèbre qui a, dans l'histoire, le nom de Brancas, et dans la Bruyère celui de Ménalque; et il le rapproche aussi de « *cet autre resveur, ce garçon de belles-lettres, qui fait des vers, nommé la Fontaine,* » dont sa femme disait, assez peu de temps après son mariage, « qu'il resvoit tellement qu'il estoit quelquefois trois sepmaines sans croire estre marié. » La Fontaine commençait alors. Racan avait plus de soixante ans. Tallemant confond l'un avec l'autre, le maître avec l'élève, dans le même chapitre. On connaît de reste cette histoire. (Page 354 du tome II de la nouvelle édition.) A côté du délicieux conte des *Trois Racans*, nous avons celui des chausses d'Yrvande, le verre de médecine avalé en guise d'hypocras, les blanches épaules de madame de Bellegarde prises pour des chenets, le *Magnificat* chanté en costume de chasse, le fusil au bras, par le poëte de l'*Ode à Bussy*; et combien d'autres! Tout cela, c'est le burlesque appliqué à l'histoire littéraire. Du poëte lui-même et de l'écrivain, Tallemant se contente de dire que « hors ses vers, il semble qu'il n'ayt pas le sens commun. »

M. Paulin Pâris ne se fait pas volontiers le redresseur des

torts de son auteur. Est-ce une lacune de son remarquable travail? Fallait-il par exemple qu'il relevât, chemin faisant, Henri IV, Sully, Richelieu lui-même, et en général les personnages du premier plan, des calomnies où s'abandonne si souvent ce Suétone des ruelles, quand il prend sérieusement des commérages pour des arrêts de l'histoire et l'impertinence pour la vérité? Une pareille entreprise aurait trop dépassé les limites d'un commentaire raisonnable; il vaut peut-être mieux que M. Paulin Pâris soit resté dans son rôle d'annotateur, au lieu de prendre celui de justicier; d'autant plus que, tout compte fait et grâce à la scrupuleuse exactitude de ses informations, la vérité finit toujours par retrouver sous la plume du commentateur ce qu'elle a perdu sous celle de l'historien.

Le commentaire sur Racan (pour n'en citer qu'un) est particulièrement un chef-d'œuvre de ce genre. Recherches philologiques, études sur les mœurs, les usages, les costumes du temps, curieux détails de biographie, rapprochements piquants et nouveaux, anecdotes, bons mots, pièces inédites, dont quelques-unes sont dues à l'inépuisable obligeance de M. de Monmerqué, rien ne manque à cet excellent travail dont les fragments réunis formeraient un véritable chapitre d'histoire littéraire et d'où la physionomie de Racan ressortirait plus ressemblante peut-être que du portrait même qu'en a tracé Tallemant des Réaux.

M. Paulin Pâris n'a pas seulement fait le commentaire savant et varié de son auteur. De curieux *appendices*, ajoutés notamment au quatrième et au cinquième volumes de l'ouvrage, complètent, par l'impression de pièces absolument inédites, son intéressante publication. Dans le quatrième volume, c'est la figure, d'ailleurs assez insignifiante, de François Luillier qui a été mise ainsi en lumière par la production de sa correspondance avec Ismaël Bouillaud, le mathématicien, son ami. Dans le cinquième volume, c'est

la physionomie plus connue du lieutenant civil Laffémas. Luillier n'eût pas mérité l'honneur que M. Paulin Pâris lui a fait s'il n'avait pas été le père (naturel) du poëte Chapelle, l'auteur du *Voyage*, né en 1626, à la Chapelle-Saint-Denis, et auquel il donna un état civil, une fortune et son nom. Luillier était un conseiller au parlement de Metz, riche avare et libertin cynique, avec une mine de chafouin. Il avait projeté un voyage un peu moins bucolique que celui de son fils, et qui était pour le temps une véritable aventure. Il voulait aller à Constantinople. La curieuse correspondance exhumée par M. Pâris n'est guère remplie que de détails et d'informations relatives à ce projet, dont il poursuivait l'exécution avec une certaine ardeur. Un jour, pourtant, notre homme annonce à son ami qu'il est obligé de retarder de quelque temps son départ. Et le motif? Laissons parler ce magistrat : «..... Je ne sçaurois partir plus tost. Je ne vous avois pas dissimulé qu'il y avoit encore pour moy quelque charme en Lorraine qui me faisoit désirer que nostre voïage ne peut se faire plus tost que vers le mois d'aoust 1647. Il ne faut point que je vous mente; je suis devenu encore plus faible de ce costé-là que je n'estois quand je vous écrivis. Une femme de ce païs-là est venue à Paris depuis: j'ay fait de la despense à la régaler; elle me témoigne s'en sentir obligée; elle est retournée (en Lorraine). Il me semble *que je manquerois à ce que je dois à ma sensualité, que j'estime beaucoup*, si je n'allois recueillir ce que j'ay semé. Ainsi je prens presque la liberté de vous demander ce terme pour vous aller trouver... Je pourrois prétexter le retardement de je ne sçay combien de considérations toutes recevables et toutes vraies, pour me retenir icy; mais comme ce ne sont point en effect celles qui me retiennent, je ne m'en sers point et vous dis naïvement : *Sine me hunc furere ante furorem*, et soiés asseuré que je ne manqueré point à ce voïage... » Cette folie passa. Luillier partit et s'en fut mou-

rir en Italie; ce qui étonne beaucoup Tallemant des Réaux : « Il n'y a jamais eu que lui au monde, dit-il, qui se soit fait conseiller à Toul pour aller mourir à Pise... » Luillier était, à ce qu'il paraît, un grand marcheur. Son historien raconte qu'un jour « luy et un de ses amis (ce même Bouillaud) allèrent par un jour fort chaud à pié à Saint-Denis voir le Trésor et manger des talmouzes. » M Paulin remarque fort justement, à ce propos, que si aujourd'hui deux personnes graves, par exemple M. Victor Leclerc et M. de Monmerqué, s'en allaient à Saint-Denis, à pied, par un jour d'ardent soleil, pour y voir des tombeaux et y manger des petits pâtés, cela paraîtrait pour le moins extraordinaire. Au fond, ce Luillier, avec tout son latin et au mépris de sa robe de juge, n'était qu'un grand enfant, tristement naïf, plus sensuel que méchant, tel enfin qu'il s'en trouve plus d'un modèle dans ce dix-septième siècle qui a si bonne renommée. M. Paulin Pâris est bien tenté d'accuser aussi Luillier d'esprit fort, quoique je n'en trouve guère de traces dans sa correspondance. Mais au fait il avait confié l'éducation de son fils Chapelle à Gassendi, et il recevait dans la petite maison qu'il avait au faubourg Saint-Germain, comme un vrai gentilhomme, ce Bouchard des *Historiettes*, un assez vilain et méchant homme, et qui passait pour philosophe. M. Paulin Pâris signale ce petit cénacle où se réunissaient Luillier, du Puys, Gassendi et d'autres illustres, comme un foyer d'opinions philosophiques fort en avance déjà sur le siècle suivant, mais foyer sans passion et sans ardeur de prosélytisme; ce qui le distingue sans doute des dîners du baron d'Holbach. Il serait curieux pourtant de rechercher dans ces réunions de sensualistes, plus ou moins philosophes, et presque toujours honnêtes gens, la première trace de cet esprit qui devait faire explosion en France et en Europe une centaine d'années plus tard. Il y faudrait mettre le mot de Malherbe : « J'aime mieux manger un chapon avec un voleur qu'avec

trente capucins. » Il y faudrait mentionner aussi cette assemblée de religion dont parle le poëte Racan dans les agréables lettres inédites qu'a récemment publiées M. de Latour. «... Il me souvient, dit-il, qu'incontinent après que je fus hors de page, me trouvant en une débauche de personnes d'esprit et de condition, où, entre la poire et le fromage, seulement par galanterie, sans que pas un y eust aucune attache sérieuse, l'on proposa de faire une religion nouvelle, l'on me demanda si je n'en serois pas. Je dis que non, et que la mienne estoit assez bonne pour ce que j'en avois affaire... » Si la réponse n'était guère respectueuse au premier abord, elle était prudente ; et Racan l'explique d'ailleurs en homme de sens quand il ajoute plus loin que, selon lui, « *bien vivre est bien servir Dieu*, et que cette justice éternelle et cette bonté infinie qui daignent prendre soin de nous dispenser, après cette vie, les peines et les récompenses, ne nous condamnent pas comme un juge *a quo* sur un petit manque de la forme, lui qui voit le bien et le mal jusqu'au fond de nos consciences... » Racan donne ici la main, par-dessus deux siècles, à l'esprit de tolérance et de mansuétude vraiment chrétienne qui est notre véritable esprit, et qui devrait être la règle unique des controverses religieuses de notre époque.

La figure de Laffémas, le même que M. d'Espeisses, conseiller d'État, qualifiait ainsi : *Vir bonus strangulandi peritus;* celui dont son propre fils disait : « C'est un vieux bourreau ; » et qui disait lui-même, un jour de beau soleil : « Qu'il feroit beau pendre aujourd'huy ; » cette figure du lieutenant civil de Richelieu, intendant de la justice, police et finances ès province et armée de Champagne, etc., etc., était, comme on le sait, tout autrement sérieuse. Tallemant des Réaux ne l'ignorait pas. Pourtant, tel est l'entraînement de la complaisance dans ces temps qui n'ont pas le sens moral ou qui l'ont perdu, que cet honnête chroniqueur, après

avoir dit de Laffémas qu'il était vindicatif et ambitieux, cruel et sanguinaire, avoir cité de lui des traits odieux et des mots atroces, Tallemant ajoute : « Il estoit bonhomme; *je ne luy ay jamais veû rien reprocher que ce que je viens de marquer.* » Les lettres de Laffémas au chancelier Séguier, que M. Paulin Pâris a si heureusement découvertes et citées dans l'*appendice* de son tome Ve, le présentent sous un tout autre jour. Elles se rapportent presque toutes au procès du chevalier de Jars, cet intrépide ami d'Henriette de France, reine d'Angleterre, que Laffémas, quoiqu'il eût sa grâce dans sa poche, fit conduire à l'échafaud pour l'intimider et qui résista jusque sous le couteau à cette torture morale essayée sur lui. Il sut ainsi sauver son honneur avec sa vie. Ce n'était pas la faute de l'intendant de justice, police et finances ès province de Champagne; car il avait écrit au chancelier Séguier quelques jours auparavant : « A présent, monseigneur, il est question de sçavoir ce que nous avons à faire, pour *ce que chascun s'estone* de ce que j'ay diféré la prononciation et l'exécution du jugement; et à l'heure que je vous parle, le peuple est dans la place publique (à Troyes), avec des lanternes, qui *croit qu'on doibt exécuter ce qui a esté résolu.....* » M. Paulin Pâris a bien raison : les portefeuilles du chancelier Séguier offrent un grand intérêt pour l'histoire de la première moitié du dix-septième siècle, et peut-être serait-il à désirer que l'habile et judicieux éditeur de la correspondance administrative de Richelieu, M. Avenel, en fît connaître la meilleure partie. Il importe assurément de bien savoir ce que le cardinal écrivait; mais il importe autant pour le moins de savoir comment on répondait aux volontés de ce grand tyran. — Ainsi parle M. Paulin Pâris avec un grand sens.

J'ai voulu, quant à moi, donner une idée rapide de l'intérêt de cette importante publication, mais j'ai eu tort de dire en commençant qu'elle était complète. L'édi-

teur nous annonce un huitième volume[1], qui contiendra : la *Vie de Tallemant des Réaux*, par M. de Monmerqué ; une vie inédite de Pierre Costar; un choix de lettres inédites de mademoiselle de Scudéry; la table générale de tous les noms cités dans les *Historiettes ;* une notice en forme de table alphabétique sur tous les hôtels de Paris et les châteaux de cette époque ; enfin un *Index* bibliographique de tous les ouvrages cités dans les huit volumes de la collection.

Quand ce tome VIII[e] et dernier aura paru, les *Historiettes* de Tallemant des Réaux seront certainement, grâce au commentaire de MM. Paulin Pâris et de Monmerqué, une des sources d'information les plus abondantes qui puissent être consultées sur le dix-septième siècle, et en même temps une des plus agréables lectures qu'on puisse faire. Saint-Simon complète, à l'autre bout du siècle, l'histoire de cette grande époque qui va de Henri IV vainqueur et roi à Louis XIV mourant. Tallemant mérite d'être lu pour tout ce qui touche à l'époque intermédiaire. J'ajoute qu'il ne faut se fier absolument (on ne le sait que trop) ni à Tallemant, ni à Saint-Simon, mais qu'il faut avoir grande confiance dans le savoir, la sagacité, le bon sens curieux, et aussi dans ce bonheur d'érudition qui caractérisent le travail de M. de Monmerqué et de M. Paulin Pâris, isolés ou réunis.

[1] Deux volumes ont paru depuis, et ont justifié toutes les promesses de l'éditeur.

XI

Un Voyage à Paris en 1657.

— 19 JANVIER 1862. —

I

Deux jeunes Hollandais, deux frères, tellement unis que le journal de leur voyage ne les montre pas un seul instant séparés, quittent un matin la Haye (décembre 1656) et se rendent à Paris par le plus court. Je veux dire qu'ils font un long détour pour ne pas tomber dans les embuscades espagnoles dont Condé a couvert tout le pays ; ce qui les oblige à longer les côtes de la Manche jusqu'à Calais, avec toute sorte d'ennuis et de fatigues. Ne les plaignons pas : ils sont jeunes, riches, bien portants, partout recommandés ; ils ont un nombreux domestique, toutes les conditions du bien-être, autant que l'époque et le moment le comportent. A Bruges, ils sont admis à l'audience du duc d'York (le futur Jacques II), « qui nous reçut fort civilement, disent-ils, autant que le peut porter le génie de la nation. » Le duc de Glocester, un autre fils du feu roi Charles Ier, était là. « Nous le trouvasmes qui avait des papillotes à ses cheveux. Il se les défit en notre présence... La princesse royale, sa sœur (la mère de Guillaume III), nous reçut à son accoustumée, c'est-à-dire froidement et sans dire mot : ce qui ne plaist guère au temps où nous sommes, pour grands que soient les princes que l'on voit... »

Malgré tout, ce n'était pas trop mal commencer. Ajoutons que, le soir même de cette singulière audience, nos deux Hollandais assistent à une représentation de la *Mort de Pompée*, la même tragédie du grand Corneille que nous avons vu récemment reprendre à Paris. A cette représentation de Bruges, « la pluspart du beau monde s'y treuva, disent nos Hollandais, et à la vérité il y avoit quelques femmes assez bien faites, et qui toutes faisoient monstre de cette blancheur flamande qui est tant prisée par les estrangers; » peut-être aussi par les Flamands. Mais passons. Nous sommes encore loin de Paris. Les citations qui précèdent nous font déjà quelque peu connaître nos deux voyageurs. Sujets d'une république encore neuve, « sorte de gouvernement, disent-ils, qui ne peut durer, » ils ont l'esprit plus libéral que le cœur républicain. Ils aiment à voir les princes; ils ne se refusent pas la satisfaction de les juger. Ils recherchent lés plaisirs honnêtes, et la vue d'une femme « bien faite » ne leur déplaît pas. Enfin, il semble qu'ils ne montrent pas une tendresse extraordinaire pour la nation anglaise. Toutes ces qualités ou tous ces défauts auront leur développement naturel dans la suite de ce livre intéressant dont nous essayons l'analyse[1].

Le 23 décembre 1656, nos voyageurs arrivent à Paris, comme ils sont partis de Calais, à franc étrier, rendus de fatigue, ayant fait le dernier jour quatorze lieues à cheval, leurs laquais en croupe. Le lendemain était un dimanche. Ce jour-là et les suivants jusqu'au 29, ils sont obligés de garder la chambre, « n'estant pas, disent-ils, en équipage propre à nous monstrer. » Non qu'ils ne fussent très-bien pourvus; mais un récent édit du roi contre les passements d'or et d'argent, les dorures des carrosses et toute espèce

[1] *Journal d'un voyage à Paris en* 1657-1658, publié par M. Prosper Faugère.

de luxe en général, les condamne à attendre que leur tailleur les ait mis à la mode du jour et en règle avec la loi. Nos Hollandais, qui sont gens réguliers, profitent de ce loisir forcé pour mettre à jour leur journal de voyage et leur correspondance de famille. Cette famille est une des plus distinguées de la Néerlande. M. de Villiers est leur père; M. de Sommelrdick ancien ambassadeur des Pays-Bas à Paris, grand ami de la France et correspondant de Mazarin, est leur oncle. Ils ont par eux des relations et des affinités dans la meilleure société. Ils voient aussi bon nombre de Hollandais, quelques-uns sans entraînement, entre autres ce chevalier d'industrie qui a du sang de Nassau dans les veines, le sieur d'Oudeyck, comme il se nomme, grand escroc avec un fort joli train de maison, s'attaquant sans cesse à la bourse des deux frères, non moins infatigables à la défendre; — réduit finalement à se sauver de Paris sur un cheval d'emprunt, après y avoir vécu dix-huit mois aux frais de ses créanciers, ayant un carrosse, quatre laquais, un palefrenier, les plus beaux habits et la table chez tout le monde. M. d'Hauterive, entre autres, lui avait offert de le nourrir avec tous ses domestiques, « à condition qu'il ne luy demanderoit pas d'argent. » Le trait m'a paru d'un bon comique et un signe du temps. MM. de Villiers ont d'autres ennuis avec leurs compatriotes, soit qu'ils essayent de les tenir à distance, soit qu'ils prennent parti pour eux. Un de leurs amis étant mort dans l'auberge même qu'ils habitaient, après avoir été, en sa qualité d'hérétique, l'objet d'une tentative de conversion vigoureusement repoussée, nos voyageurs avaient pu se croire quittes de toute persécution, une fois le mort enterré. Mais, une nuit,

« Ceux de notre hauberge, qui estoient tous catholiques, avoient entrepris de nous faire peur, heurtant à nos portes et y faisant quelque bruict. Nous creusmes d'abord que

c'estoient des voleurs : ce qui fit que nous estants levés, et ne sortants pourtant pas de nos chambres, parce qu'il faisoit fort obscur, nous fermasmes nos portes à double tour. Dès que nous fusmes recouchés, on recommença à heurter, et bien que nous criassions : Qui est là? personne ne respondoit. Ce badinage dura jusques au jour.

« Le lendemain, sur ce que nous dismes à notre hoste, qu'il y avoit eû des voleurs la nuict, il fit semblant d'en estre effrayé, et alla chercher par toute la maison; et n'ayant treuvé personne, dit qu'il croyoit que c'estoit l'âme du defunct qui estoit revenue pour demander qu'on lui fist dire des messes; qu'il estoit mort de leur religion, et que nous avions très-mal fait d'avoir chassé les prestres, et que son ame nous viendroit bien souvent tourmenter. Voyant que c'estoient des choses apostées, nous fismes semblant de le croire pour attraper cette ame et pour voir si elle ne sentiroit pas les bons coups de baston que nous lui préparions. Mais je crois qu'elle s'apperçeut de notre dessein; car nous estant couchés et ayant mis auprès de nostre chevet de quoy la bien frotter et laissé une chandelle allumée sous nostre cheminée, pour voir quelle forme elle avoit, elle ne heurta qu'une fois à la porte : nous nous levasmes aussitost, et nous tenant près de la porte pour la laisser heurter la seconde, soit qu'elle eust apperçeu la lumière, soit qu'elle nous eûst entendu lever, elle ne revint plus; et ainsi sans faire dire messe, nous l'avons chassée..... »

Voilà un petit récit qui ne manque, avouez-le, ni d'entrain, ni d'esprit. Nos Hollandais ne sont pas précisément très-malins, mais on ne les trompe guère, si ce n'est quand il s'agit d'acheter des chevaux ou des carrosses. Ils sont en grande liaison avec M. le Premier, Beringhen en personne, premier écuyer du roi; ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient tous les désagréments du monde avec les maquignons et

qu'il ne leur arrive à chaque instant, par la faute de leur cocher, quelque ridicule aventure. Sur tout le reste ils ont bonne chance. Ce sont gens fort corrects, discrets, mesurés, très-entendus aux affaires, malgré leur jeune âge; nullement prodigues, volontiers dévots le dimanche quand il s'agit d'entendre le « presche » à Charenton. Ils s'y rencontrent un matin avec Turenne (janvier 1658). Un autre jour qu'ils se rendaient au sermon, leur essieu casse; « et comme nous mettions pied à terre, il passa trois dames en carrosse à quatre chevaux, qui, nous voyant en si pauvre estat et se doutant bien que nous avions fait dessein d'aller à Charenton, firent arrester leur carrosse et envoyèrent demander à un de nos laquais où nous allions; mais ce niais fut si sot que de dire qu'il n'en sçávoit rien, et ainsi nous manquasmes une bonne occasion. Nous treuvant à pied et loin de nos logis, nous allasmes desjeuner au premier cabaret que nous rencontrasmes. Nous y mangeasmes force abricots, meures (mûres) et cerneaux, et beusmes un trait d'excellent vin. Voilà comme nous passasmes nostre matinée, et comme estant en chemin d'aller prier Dieu, nous prismes occasion de nostre malheur à faire cette petite débauche, à laquelle chacun se laissa emporter pour plaire à son compagnon... » *Habemus confitentem!* Je suppose que si nos deux jeunes gens avaient eu de plus gros péchés à confesser, ils n'y auraient pas manqué, le style du temps n'étant guère prude, et Tallemant des Réaux, dont ils admirent beaucoup la femme, ayant pu leur donner sur ce point quelque bonne leçon. Quoi qu'il en soit, on ne trouve pas trace de galanterie dans tout ce récit; je ne dis pas seulement de celle qui à bon droit se cache, mais de cette autre plus permise que de si jeunes gens, et si sincères, auraient involontairement trahie dans le journal de leurs impressions. Par instant, il est vrai, ils se montrent bien entraînés; mais toujours un instinct de discrétion les arrête,

témoin ce jour où, chez la femme d'un maître des comptes, ils s'approchent courtoisement de leurs deux jeunes filles, « les plus belles personnes que nous ayons encore veuës, disent-ils (ils le disent de bien d'autres), et les mieux eslevées... Si bien que nous eusmes une conversation fort agréable que nous fusmes contraincts de quitter, *pour ne point passer pour des personnes qui ne cognoissoient pas quand elles ont esté assez longtemps en un lieu...* » Honnêtes jeunes gens, n'est-ce pas? et qui ne courent point risque de prendre feu dans les ruelles du monde élégant. Avec les filles « bien eslevées, » ils abrégent l'entretien. Chez les coquettes, ils ne vont guère que pour s'en moquer :

« Ce mesme soir, après souper, nous allasmes veiller chez madade de Leschot, qui est une dame de nostre voisinage très-bien faite, et qui a infiniment d'esprit et fort propre à faire le bec à un jeune homme. Elle est fort coquette et aime fort qu'on la cagiole. Elle fait mesme quelquefois les advances, quand elle voit qu'on tombe sur d'autres discours qui s'esloignent de la galanterie. Enfin c'est une dame qui par son humeur enjouée et par sa conversation, qui est fort raffinée, rasseureroit les plus timides de tous les hommes; car elle fournit assez de matière à un chacun selon son talent... »

C'est ainsi que nos deux voyageurs traversent, pareils à deux salamandres, cette atmosphère brûlante où ils vivent. La société de Paris les charme sans les enivrer et sans les changer, hormis sur un point que nous dirons tout à l'heure; et le tapage de la grande ville, ses scandales de tout genre, ses émeutes de laquais, ses vols à main armée, tant d'étranges désordres de la rue en regard de cette belle ordonnance qui semble régner dans la société d'en haut, tout cela les étonne sans les troubler. Ils ne se fâchent

guère que quand leur cocher les verse; et encore finissent-ils par s'y accoutumer. On se fait à tout. Sur tout le reste, leur bon sens les tient en défense contre l'exagération. Ils assistent à toute espèce de spectacle, à ceux que donne la royauté comme à ceux que donne Scaramouche, en curieux plus qu'en malveillants, très-franchement empressés à tout voir, très-résolus à tout juger, admirant volontiers les précieuses malgré le ridicule de leur langage, très-peu les raffinés en dépit de leurs grands « canons; » — nullement entraînés par la furie française, malgré leur goût pour les bourgeois parisiens auxquels ils reprochent seulement d'être peu propres et peu soigneux. Leur philosophie ne va guère plus haut : « Les François sont bons pour entreprendre de belles choses, disent-ils à propos des merveilles du Palais-Royal, et même pour les achever, *mais il faudroit des Hollandois pour les entretenir*. »

On a beau être Hollandais; des jeunes gens bien élevés, qui vivent à Paris au temps de madame de Sévigné et de madame de la Fayette, qui sont reçus dans le meilleur monde, qui passent leurs après-midi au Cours la Reine, leurs soirées à la Comédie-Française ou dans les salons bleus, doivent se laisser prendre peu à peu au langage du jour. Il en doit passer quelque chose même dans le style de leur correspondance et de leurs mémoires. Le français qu'ils écrivent dans la première moitié de leur journal est d'une simplicité un peu primitive. Puis, insensiblement, vers la fin de leur séjour à Paris, on s'aperçoit que « le précieux » les gagne et qu'ils tombent volontiers dans le raffinement, avec une certaine gaucherie d'imitation malencontreuse. Ces bigarrures à effet et ces fleurs de langage artificiel forment une disparate assez bizarre sur le fond habituellement simple de leur récit, et nous rappellent ce conseil que donne la Fontaine, dans un apologue ingénieux, à ceux qui ne font rien avec grâce, pour avoir *forcé leur talent*... Je sais qu'il est

leux de passer de la conversation de madame de la Sablière ou de madame de Lorme (« une jolie huguenote », dit Tallemant) à celle de tous les hobereaux de la Gueldre, et de remplacer l'aimable Beringhen par le sieur Reygersberge. A propos de ces visites un peu fréquentes de leurs compatriotes : « On eust dist, remarquent nos voyageurs, qu'ils s'estoient donné le mot pour se trouver tous ensemble chez nous, et afin que nous *flamandisassions* plus amplement... » Nos jeunes gens s'y prêtent le moins qu'ils peuvent, si bons compagnons qu'ils soient; et un jour vient où on les dirait décidément conquis à la langue de *Cyrus* et d'*Artamène*. On les jugerait mal sur cette apparence. Ils sont restés de bons Hollandais, sans prétentions. Je croirais même volontiers, si je les savais plus malins, que ces petites excursions qu'ils semblent faire par instants dans le royaume de l'amphigouri ne sont qu'une moquerie à l'adresse des ridicules dont ils sont témoins :

« ... Le duc de Guise, disent-ils, partit hier pour Fontainebleau, où il est allé dire adieu à la reyne (Christine de Suède), et témoigner qu'il tient à honneur de combattre sous une si grande amazone, et pour laquelle il souhaiteroit d'estre un Alexandre. Certes, s'il estoit un Jason, elle pourra estre sa Médée; mais il est à craindre qu'entre eux deux ils ne prendront jamais de toison d'or, et que ce seront de pauvres Argonautes s'ils s'embarquent pour cette grande expédition (de Naples). Cependant il est vray et tout asseuré qu'il y a de grands mescontentements en tout ce païs-là, et que la noblesse et le peuple sont unis, et que ces bandits dont on parle sont appuyés et doivent estre la mesche de la révolte qu'on tient estre sur le point de s'y allumer... »

II

Nos deux voyageurs sont connus. Il resterait à les suivre dans le mouvement infini de leur vie parisienne, mondains comme ils sont, promeneurs infatigables, très-enclins aux causeries élégantes et l'oreille toujours tendue au bruit des événements politiques, comme il convient à des citoyens d'un pays libre. Ils sont arrivés à Paris dans un bon moment. Mazarin règne encore, mais Louis XIV commence. Condé perdra tout à l'heure la bataille des Dunes; et nous ne sommes pas très-loin de la paix des Pyrénées. Louis XIV prélude à la grandeur de son règne en passant des revues, en dansant des « entrées » dans ses ballets, en gagnant de ridicules paris contre Mazarin (pag. 365) et en pourchassant la petite d'Argencourt. Ces dernières années du cardinal et cette première royauté de Louis ressemblent à ces crépuscules du matin qui, n'étant plus la nuit, ne sont pas encore le jour. Le roi se montre pourtant par quelques indices annonçant la fière devise qui brillera quelque jour sur les plafonds de Versailles. Nos deux Hollandais ont parfois l'occasion de surprendre au passage quelques-uns de ces rayons du « soleil » levant, et le mérite de les reproduire simplement. Un jour, c'est l'ambassadeur des États de Hollande, un personnage dont ils raillent en plus d'un endroit de leur journal la vanité et l'imprudence, c'est le sieur Boreel qui se présente à l'audience du roi pour réclamer contre la saisie en pleine paix de navires hollandais ayant à bord des marchandises espagnoles, saisie à laquelle le grand Ruyter avait immédiatement riposté en s'emparant de deux bâtiments de la marine royale.

« ..... Le roy estoit sur son siége, ayant à sa gauche le

duc d'Anjou et à sa droite le duc d'Orléans (oncle du roi) qui estoit arrivé ce jour-là, et M. le cardinal. Il y avoit une horrible foule de seigneurs qui entournoient le roy : à peine put-elle se fendre pour laisser passer l'ambassadeur.

« Nous nous trouvasmes si près que nous entendismes tout ce qu'il dit. Il commença par un narré assez long et mal conduict des pyrateries que les François avoient exercées sur nos marchands, accusant le gouvernement et traitant une matière de peu de saison. Le cardinal l'interrompit trois ou quatre fois, et luy dit entre autres que sa harangue n'estoit pas une déclaration des intérest de ses maistres, mais une déclamation... Enfin il n'est point propre pour cette cour, et certes il n'a fait qu'aigrir les affaires par son procédé qui a esté par trop précipité... Après qu'il eust parlé, et que le roi lui eust dit qu'il ne surseeroit point les procédures contre les vaisseaux hollandois, que messieurs les Estats n'eussent satisfoit M. de Thou qu'il leur envoyoit, il (l'ambassadeur) se retira ; et demandant s'il ne pouvoit obtenir rien de plus : « Rien, dit le roy, allés, allés. »

« Le cardinal ayant avancé avec luy jusques à la porte, lui dit : « Jamais ambassadeur n'a parlé si haut dans cette cour, « et vous pourriez vous en repentir. » Ensuite il dit bas au comte de Brullon : « Dites-luy qu'il ne parle pas si haute- « ment à la reyne ; c'est un coquin, je le connois bien. » Cependant il gaigna un degré dérobé et fut dire à la reyne de ne le pas escouter : tellement que, dès qu'il vint à sa chambre, la reyne s'advança pour luy dire qu'il n'estoit pas besoin qu'il luy parlast, et qu'elle sçavoit tout ce qu'il avoit dit au roy, et le congédia assez mal. Enfin le bonheur et le malheur dépendent souvent d'un habile ambassadeur, et certainement il en faut icy un de naissance et qui ayst l'esprit souple, ou bien il y servira de peu... »

La scène est curieuse. Cette foule « horrible, » cet ambas-

sadeur mal-appris dans son zèle républicain, ce cardinal et cette reine qui le poussent à la porte par les épaules, et cette éternelle querelle des neutres (car la France n'était pas en guerre avec la Hollande) qui nous apparaît déjà sur le seuil de ce règne qu'elle remplira plus d'une fois de ses éclats, rien ne manque au tableau, où la mauvaise humeur de Mazarin mêle tant de bouffonnerie à tout ce sérieux que Louis XIV y apporte, en dépit de sa jeunesse et de son ministre. Je ne le dissimule pas cependant : j'aurais voulu voir nos deux voyageurs un peu plus Hollandais qu'ils ne le paraissent en cette rencontre. Non que le prestige de la royauté les ait éblouis, mais le mauvais ton de leur compatriote les a choqués, et c'est en gens du monde qu'ils jugent leur ambassadeur plus qu'en citoyens. Il faut être toujours de son pays, surtout chez les autres.

Revenons à Louis XIV. Nous avons vu l'attitude du jeune roi devant une exigence étrangère, aussi insolente que bien fondée. Nous allons le voir aux prises avec une question d'étiquette. Un jour (avril 1657) arrive à la cour, porteur de dépêches, un M. de Gentillot, lieutenant-colonel au service de Hollande, mais Français, et, qui plus est, mousquetaire du roi. Ce Gentillot entre chez le roi au moment où Sa Majesté allait dîner; « et comme tout estoit servi, racontent nos voyageurs, *il se lava avec les autres qui devoient se mettre à table avec Sa Majesté*, qui, ayant apperçeu son peu de respect, en fut surprise et se retira : tout le monde commença à s'entre-regarder, voyant que le roy s'estoit ainsi retiré. Il le fit afin de donner le temps à Gentillot de reconnoistre sa faute et de ne le point faire rougir en présence de toute sa cour... Partant, il le fit advertir tout doucement que ce n'estoit pas la coustume qne l'on se mist à table avec luy sans qu'il l'eust invité... Pour ne le pas faire esclatter, le sieur de Gentillot se retira doucement de la foule... »

Cette petite scène a bien son mérite aussi, et il n'est pas

possible de lui ôter sa date. Quelques années plus tard, chacun sait que Louis XIV aurait pris moins doucement une pareille liberté d'un de ses sujets, ou, pour mieux dire, aucun Français, même mousquetaire, n'aurait eu l'audace de prendre une telle liberté avec lui. Au fait, Louis XIV applique ici au sieur de Gentillot une règle de savoir-vivre qu'aurait le droit de rappeler, à tout intrus non invité, le premier amphitryon venu.

C'est au lit de justice, où le roi va faire enregistrer sa déclaration contre les jansénistes et la bulle du pape qui les condamne, c'est là que nous aurions aimé à suivre nos deux amis, qui veulent tout voir et qui voient si bien. Le Palais de Justice est occupé militairement; cent-Suisses, gardes du corps, près des portes, sur les escaliers; le capitaine des gardes s'en est fait donner, de grand matin, toutes les clefs. Au dedans, le roi, son frère, le cardinal, toute la cour. Le chancelier se trouble dans sa harangue. M. de Nesmond, qui vise à la présidence, conclut à tout ce que veut le roi; puis tous les conseillers dans le même sens. « Pas un qui ne prist bien garde à ce qu'il disoit, de peur d'estre couché sur le papier rouge, s'il s'efforçoit de garder en présence du roy la liberté des suffrages.... » Une seule voix libre, une seule « qui parla un peu hardiment, — ajoutent nos voyageurs, et qui eust été suivie, si le roy n'y eust été présent... » Telle est en abrégé cette scène non moins caractéristique que les précédentes, et qui rappelle la fameuse entrée du jeune roi dans le parlement, le fouet à la main. Mais Louis XIV se montre ici plus digne, sans être moins roi. Comme contraste au lit de justice, et pendant le séjour de nos deux Hollandais à Paris, les *Lettres provinciales* de Pascal achevaient de paraître (1657); puis, le 20 avril 1658, un capucin, le père Morlaye, après avoir prêché tout le carême devant le roi, s'apercevant un jour que la reine mère et le cardinal Mazarin étaient absents au sermon, en prit

occasion de dire à son jeune maître, « sur ce qu'il expliquoit la Passion et parloit de Pilate, qui par crainte de Cæsar laissoit crucifier Notre-Seigneur, « que c'est là une mau-« vaise crainte et de la nature de celle qui fait que le droict est « opprimé par des respects humains; qu'il seroit coupable « de cette crainte s'il ne disoit au roy l'estat auquel se trou-« voit son royaume, le mescontentement et le desplaisir « qu'avoient ses peuples de voir la façon d'agir de ses mi-« nistres; qu'il y en avoit de plus riches que lui; » (Ce capucin ne se doutait pas qu'il faisait là un réquisitoire contre Fouquet.) « que c'estoit une honte que les peuples « qui se saignoient pour le bien de ses affaires, pour sa gloire « et pour le soustien de sa couronne, vissent avec des sou-« pirs et des larmes que tout leur bien, tout leur avoir et « toute leur substance passast en des mains étrangères... » On ne sçait, ajoutent nos voyageurs, ce que l'on ordonnera sur la témérité de ce Père, dont quelques-uns blasment le procédé... et la *pluspart le louent.* » Dites; un pays où quelques jours avant le lit de justice du 19 décembre 1657 les *Provinciales* ont paru, où un capucin tient en présence de son jeune roi un pareil langage, et « où *la pluspart le louent,* » est-ce un pays né pour la servitude? La France n'a jamais eu le tempérament qui fait les nations esclaves; elle ne l'aura jamais.

Aux impressions qu'ils reçoivent par eux-mêmes nos deux jeunes gens ajoutent celles qu'ils recueillent, et ils ne se font pas faute d'enregistrer dans leur journal maint commérage dont la sévère histoire n'aurait probablement tenu aucun compte. Leur confiance sur ce point touche parfois à la naïveté, notamment ce jour où on leur fait croire qu'il y avait de leur temps à Londres un ministre anglais, âgé de cent seize ans, « à qui les dents et les cheveux commençoient à revenir... » La pommade du lion venait d'être sans doute inventée. J'ai plus de foi ou plus de goût pour les anecdotes

qui viennent de la cour, le lieu où de tout temps, vraies ou fausses, on a fait les meilleures. Le journal de nos deux amis en est plein. Un jour, par exemple, que le roi et le duc d'Anjou déjeunaient ensemble, mangeant de la bouillie, le duc s'étant fâché contre son frère, « luy donna de sa cuiller par le nez. Le roy, sans s'emporter, se leva et luy dit : « Pe-« tit garçon, n'estoit le respect que je porte à la reyne ma « mère, je vous apprendrois celuy que vous me devez, » — et le fit en mesme temps arrester dans une chambre... » L'affaire s'arrangea. — « Cependant, ajoutent nos conteurs, il est aisé à juger de ces petits commencemens que ce prince taillera un de ces jours de la besogne à son frère et à l'Estat... » C'est ainsi que le roi traitait son jeune frère. Était-il de plus facile composition pour les gens de son service? « ... Le 28e de janvier 1658, le comte de Roye nous vint voir et nous apprit que Chamarande, premier valet de chambre du roi, avait eu ordre de se retirer et qu'on le lui avoit fait pressentir d'une assez jolie façon. On jouoit au Louvre à un jeu nommé *le Conseil*, qui est qu'à l'oreille on dit à son voisin le conseil que l'on donne à quelqu'un de la compagnie. Celuy à qui on l'a dit le récite tout haut à la fin du jeu, et souvent il fait rire la compagnie; et celuy s'y treuve l'object de la raillerie de la satyre secrète qui y pense le moins. En ce jeu on donna conseil à Chamarande d'en user autrement, de se retirer, et d'aller faire un tour chez soy, et voir sa femme. Aussitôt, il souhaita de sçavoir qui lui donnoit ce bon conseil; et comme on luy eust dit que c'estoit le roy, il demanda dès le soir même son congé, prist le lendemain la poste pour gaigner sa maison. On ne sçait encore le mouvement secret de cet éloignement; mais il faut qu'il y ait anguille sous roche et qu'il ait parlé trop librement au roy... » Si c'est là le motif qui a fait donner son congé à Chamarande, honorons sa disgrâce. Et encore aurait-on dû nous dire quel genre de libertés il s'était per-

mis envers Louis XIV; car l'extrême flatterie a aussi les siennes.

Cette rapide esquisse ne donne qu'une idée trop peu complète du livre excellent que vient de publier M. Faugère avec un soin infini. J'aurais encore beaucoup d'informations piquantes à y recueillir sur ces quelques mois de notre histoire qu'il éclaire si agréablement. J'aurais eu surtout à y relever tout ce qu'y s'y rapporte au séjour de la reine Christine à Fontainebleau et au Louvre. Mais le *Journal de voyage* publié par M. Faugère contient, sur le compte de cette bizarre créature qui reçut un moment l'hospitalité du roi de France et qui en abusa, assez de renseignements curieux et nouveaux pour donner lieu à un article spécial que nous ferons peut-être, à moins que d'autres n'y mettent plus de hâte que nous. Ils auront raison. Quant au public, c'est dans le livre même de M. Faugère que nous l'engageons à faire l'étude que nous ajournons. Il ne saurait avoir un meilleur guide, plus sûr et plus calme, dans une plus émouvante aventure.

APPENDICE

I

(Voir la page 188.)

Parmi les publications récentes (écrit en janvier 1858) de la bibliothèque elzévirienne de M. Jannet, nous signalons volontiers une nouvelle édition des *Œuvres de Racan*[1], revues et annotées par M. Tenant de Latour, un de nos bibliophiles les plus distingués. Restitution intelligente du texte, préface bibliographique, notice littéraire, commentaire à la fois sobre et animé, rien ne manque à cette édition, qui n'est pas seulement d'un amateur de vieux livres, mais d'un érudit et d'un lettré. « Livré tout entier, dit M. de Latour, aux goûts, aux habitudes, aux préjugés, si l'on veut, du bibliophile, il ne peut que nous en coûter beaucoup de travailler à flétrir ces deux charmants volumes de la collection de Coustelier (Racan, — 1724) que nous avons eu quelquefois tant de peine à trouver tels que nous les désirions, que nous avons toujours payés si cher, et que nous serions peut-être, hélas! prêt à payer trop cher encore, même avec la pleine confiance d'avoir fait un peu mieux... » Le simple bibliophile se

[1] Avec une *Notice biographique et littéraire* par M. Antoine de Latour. — Deux volumes; Paris, 1857.

serait arrêté peut-être devant ce scrupule : le littérateur a passé outre. Bien lui en a pris. Le travail était délicat et difficile. Il y fallait une main exercée. M. de Latour a eu de plus la main heureuse. Son fils lui a fourni une notice sur la vie et les ouvrages de Racan, qui est un délicieux morceau d'histoire littéraire. Ses amis l'ont mis sur la voie de découvertes piquantes : un jour, un manuscrit trouvé à la Bibliothèque impériale, et qui est le véritable texte des *Mémoires pour la vie de Malherbe* (on sait que c'est un des ouvrages en prose de Racan) ; une autre fois, cinq lettres inédites du même poëte, cinq lettres curieuses, adressées à Conrart, Ménage et Chapelain, toutes pleines de détails caractéristiques et qui ajoutent le témoignage personnel du poëte des *Bergeries* à tout ce que nous en savions jusqu'à ce jour. Telle est la part de M. Tenant de Latour, sa part de zèle, de travail, d'érudition et de bonheur dans cette édition nouvelle.

Tout le monde connaît messire Honorat de Bueil, chevalier, seigneur de Racan, né en 1589, mort en 1670, à quatre-vingts ans, en pleine possession d'une belle renommée. Personne ne le lit plus guère aujourd'hui. On le cite volontiers comme poëte bucolique, sur la foi de Boileau, qui l'a nommé souvent, une fois entre autres avec une emphase qui ne lui est pas ordinaire :

Racan pourrait chanter à défaut d'un Homère!

Le chantre d'Arténice et d'Alcidor n'en a jamais tant demandé à la Muse. S'il est une qualité qu'on puisse lui refuser sans injustice, c'est le don de l'inspiration épique, cette tenue d'esprit, ce souffle viril et puissant d'où sortent les grandes œuvres de la poésie. Boileau l'a mieux jugé quand il a dit de lui « qu'il excellait surtout dans les petites choses. » Racan était né gentilhomme et il avait voulu vivre, autant qu'il l'avait pu, en grand seigneur, avec un revenu modique et un beau nom, faisant la guerre sans l'aimer, fréquentant la cour sans s'y plaire, amoureux comme il était poëte, avec plus de nonchalance que de passion, et plus galant que décidé. « S'il attaque *une place*, disait Malherbe, il y va d'une façon qui fait croire que, s'il l'avoit prise, il en seroit bien empêché... » Malherbe, plus âgé que Racan et son maître en fait de poésie, aurait pu lui donner aussi d'autres leçons : « Dans ma jeunesse, écrivait-il, quand quelqu'une m'avoit donné dans la vue, je m'en allois à elle. Si elle m'attendoit, à la bonne heure!

Si elle se reculoit, je la suivois cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avois de son mérite; si elle continuoit de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissois aller... » Cette façon de procéder ne laissa pas que de réussir plus d'une fois à Malherbe, comme on ne le sait que trop. Racan n'osait pas. Tallemant des Réaux raconte qu'étant allé voir à la campagne, avec un habit de taffetas céladon, la jeune fille qu'il devait épouser : « Son valet Nicolas, qui était plus grand maître que lui, lui dit : Et s'il pleut, où sera l'habit céladon? Prenez votre habit de bure, et au pied d'un arbre vous changerez d'habit, proche du château. — Bien, dit-il, Nicolas; je ferai ce que tu voudras, mon enfant. En un petit bois, proche de la maison de sa maîtresse, elle et deux autres filles parurent. — Ah! dit-il, Nicolas, je te l'avais bien dit. — Mordieu! répond le valet, dépêchez-vous seulement! Cette maîtresse voulut s'en aller; mais les autres, par malice, la firent avancer. — Mademoiselle, lui dit ce bel amoureux, c'est Nicolas qui l'a voulu. Parle pour moi, Nicolas; je ne sais que lui dire... » Tout Racan est là. Il avait alors trente-neuf ans, et il arrivait du siége de la Rochelle.

C'est ainsi que messire de Racan passa sa vie à rester en chemin un peu partout, ayant manqué la faveur de Louis XIII comme celle de madame de Thermes, n'ayant eu ni renom à la guerre, bien qu'il fût brave, ni succès auprès des femmes, bien qu'elles lui aient inspiré ses plus jolis vers, ni réelle supériorité dans les lettres, quoiqu'il fût vraiment poëte. « Je ne doute pas, écrit-il à Chapelain (lettre inédite), que ceux qui vivront après moy ne soyent étonnés quand ils sauront que mon père qui avoit estudié pour être d'Esglise et qui avoit passé sa jeunesse dans la pédanterie, ayt appris dans le Codret et dans le Despautaire (les Lhomond du temps) à ranger des armées en bataille; et que moy qui ay esté nourri dans le grand monde, n'aye appris dans les exercices de la guerre qu'à ranger des syllabes et des voyelles; que mon père ait eu le courage de pousser sa fortune dans les armes dont à vingt ans il n'avoit aucune expérience, et que moy j'aye pu espérer d'acquérir de la gloire dans les lettres qu'à peine je sçavois assembler et épeler... » Cette ignorance que confesse ici Racan, qui n'avait, à vingt ans, de parti pris que contre l'orthographe et la prosodie, qui n'avait jamais voulu apprendre un mot latin, et qui était obligé d'ouvrir son livre d'*Heures* pour dire son

Confiteor; cette ignorance « volontaire », s'il faut en croire M. Sainte-Beuve, était bien plutôt chez lui, si j'ai bien compris l'aveu qu'il en fait dans ses lettres inédites, un effet du tempérament et de l'instinct. Racan est de la race de ces paresseux célèbres qui ont laissé un nom n'y cherchant qu'un plaisir, qui ont fait des œuvres durables nées de fantaisies passagères, qui ont rencontré la gloire, ne voulant que le repos, qui ont chanté (c'est un mot charmant de M. T. de Latour) comme chantent les oiseaux des bois, et dont nous répétons encore aujourd'hui les chansons. Quels sont les vers de Racan qui ont survécu? Tous ceux qui ont ce caractère de sagesse insouciante plus près de l'égoïsme que du détachement. Voyez l'ode au comte de Bussy de Bourgogne. « Jouissons de la vie, dit-il à Bussy, jeune encore comme lui; *il faut aimer nostre aise.* Fuyons la cour. Quittons l'armée. Arrière la gloire et ses illusions! »

Que te sert de chercher les tempestes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
    Où la gloire te mène?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
    L'on trouve en son foyer.

Heureux qui, dépouillé de toutes passions,
Aux lois de son païs règle ses actions
    Exemptes d'artifice!
Et qui, libre du soin qui t'est trop familier,
Aimeroit mieux mourir dans les bras d'Arténice
    Que devant Montpellier!

« Il faut aimer nostre aise! » La postérité, si affairée qu'elle soit, s'intéresse toujours à ces désœuvrés aimables qui souvent, comme Anacréon, ne laissent qu'une page, mais une page immortelle. Qui sait? la poésie lyrique elle-même n'est peut-être qu'une sublime nonchalance. Quant à moi, j'aime ces paresseux dont on s'occupe encore après deux cents ans. Racan est de ce nombre. Puisqu'on le réimprime, il y a bien quelque raison à cela, sans parler même de cette ardeur d'exhumation qui est un des caractères de l'érudition moderne. Mais Racan, élève de Malherbe et que M. Antoine de Latour appelle justement « un précurseur de la Fontaine[1], » Racan mérite d'être sérieusement compté

[1] Dans la notice placée en tête de l'édition nouvelle et qui n'est qu'une excellente reproduction d'un article inséré par l'auteur dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1835.

dans cette époque intermédiaire qui sépare les premiers efforts sérieux de notre langue nationale de sa perfection triomphante. La *Consolation à monseigneur de Bellegarde* est comme une transition des *Stances à du Perrier* à l'*Elégie pour M. Fouquet*. Elle nous mène de Malherbe à la Fontaine, sans trop fléchir, à ses deux extrémités, sous la comparaison de ces deux grands maîtres.

M. Tenant de Latour a rétabli autant qu'il l'a pu, et dans un classement excellent, l'ordre chronologique des différentes œuvres de Racan. Il a restitué à sa jeunesse ce qui lui appartient sans conteste, ces *Bergeries* un peu fades, en dépit de leur cadre dramatique, ces moutons à rubans roses, ces pastourelles et ces langoureux, en un mot toute cette « poésie à houlette » que l'*Astrée* avait mise à la mode et que tout l'esprit de Racan n'aura pu sauver de l'oubli. Comme il est plus poëte, plus vrai, plus vigoureux même, dans ces pièces de moins longue haleine, les vrais enfants de sa paresse inspirée, odes, stances, sonnets, épigrammes, sans oublier les chansons ! Toute cette partie de l'œuvre de Racan est contenue, avec les mémoires et les lettres, dans le premier volume de l'édition de M. de Latour, qui répond à peu près aux quarante premières années de sa vie. En 1628 Malherbe meurt et Racan se trouve bien seul. C'est alors qu'il se marie. M. de Latour croit qu'à partir de cette époque l'auteur de l'*Ode à Bussy* se reposa vingt ans. Cela est bien possible : il est difficile de marquer pourtant à quel moment de sa carrière Racan n'a rien fait, car il était d'humeur à ne rien faire durant toute sa vie. Pendant qu'il ne faisait rien, il fit les psaumes, les *Psaumes de Racan*, comme il veut qu'on les nomme ; et il a bien raison. Il y met du sien, plus d'effort que de verve, plus de fermeté que d'inspiration, malgré sa paresse. Les psaumes sont, à bien dire et comme le remarque finement M. de Latour, plutôt un exercice de la langue qu'un monument de la poésie. Racan, comme poëte sacré, a eu le sort de Lefranc de Pompignan. On n'y « touche » plus guère. Et quant au reste, excepté deux ou trois pièces d'un style supérieur, on ne le lit plus.

Qu'on lise ses lettres inédites. Ce sont d'agréables confidences, un peu étudiées de forme, sincères par le fond, une sorte de demi-jour jeté sur sa vie et qui éclaire doucement son âme. Racan n'était pas un esprit fort. On connaît ces vers qu'il adressait à madame Desloges, et qui ont été si longtemps et si faussement attribués à Malherbe lui-même. Il s'agissait du *Bouclier de la foy*,

un livre protestant, qu'avait publié le ministre Dumoulin. Racan, le renvoyant à madame Desloges, lui disait :

. . . .
. . . .
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles.
Pour moi, comme une humble brebis,
Je vais où mon pasteur me range,
Et n'ay jamais aimé le change
Que des femmes et des habits.

Nous retrouvons dans les lettres inédites (lettre X, à Chapelain) plus d'une trace de cet humble et honnête esprit de subordination chrétienne. Peut-être aussi Racan y trouvait-il le compte de sa douce paresse. « Le paradis estoit ouvert plus de quinze cents ans devant que Jansenius et Molina vinssent au monde, écrit-il. Puisque l'on s'estoit bien passé jusqu'à présent de savoir ces diverses opinions de la grâce, l'on s'en passeroit bien encore... » Tel était Racan : un cœur très-soumis, une foi naïve, un esprit dépourvu d'invention, non d'originalité, inculte et gracieux, ignorant et fécond, familier avec élégance, imitateur ingénieux, novateur nonchalant, qui semble dans une de ses lettres, celle qu'il écrit à l'abbé Ménage, *touchant la poésie dragmatique* (*sic*), un des ancêtres de nos romantiques par la nouveauté un peu étrange de ses théories sur le théâtre, mais qui n'en est pas moins, tout compte fait et si faible que soit sa part dans l'œuvre commune, un des précurseurs classés du grand siècle, le plus humble peut-être, mais non le moins remarqué parmi les bons.

II

(Voir la page 227.)

Les études qu'on va lire se composent par extraits de trois articles insérés autrefois dans la *Revue de Paris* (nos des 1er février, 1er avril et 1er mai 1830). C'est à ces études que je fais allusion au début de mon second article sur *Horace et ses trois traducteurs*. Elles ont, comme on le voit, plus de trente ans de date. Pourtant je n'y change rien ; non parce que j'approuve tout dans cet essai d'histoire littéraire, je serais tenté plutôt de demander pardon au public pour les défauts qu'il y trouvera ; mais, quel qu'il soit, cet écrit était le produit d'une recherche sérieuse et d'une impression sincère ; je le donne pour ce qu'il vaut.

La seule remarque que je veuille faire, c'est que ces études avaient précédé de beaucoup la plupart des travaux plus étendus, plus approfondis et plus complets qui ont honoré la critique et l'histoire littéraire depuis vingt-cinq ans, travaux qui auraient pu m'aider, me guider et m'épargner peut-être plus d'un faux pas. Ce n'est qu'à ce titre que je réclame cette sorte de priorité, sans m'en prévaloir.

I

HORACE ET AUGUSTE.

Le poëte Horace se promenait un jour, par une belle matinée d'automne, dans son jardin de Tibur, rêvant de Virgile qui

venait de mourir à Parthénope, et tout entier à de tristes pensées, lorsqu'un esclave l'interrompit en lui présentant un message. Horace le reçut avec une mauvaise humeur très-marquée; mais, ayant reconnu le sphinx de Mécène sur un nœud de fil d'argent qui entourait une feuille d'*augusta regia*, il s'empressa de briser le cachet, ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Octave César-Auguste, prince du sénat, consul perpétuel, tribun à vie, à Mécène, chevalier, préfet de Rome, salut :

« Autrefois je pouvais suffire tout seul à ma correspondance familière; mais aujourd'hui je suis trop accablé d'affaires et d'infirmités. Je désire donc attacher à ma personne notre excellent poëte Horace, afin qu'il m'aide à écrire mes lettres. Ne le retiens pas, et permets-lui de préférer ma table à la tienne. — Adieu, que le ciel te conserve[1]. »

Mécène n'avait rien ajouté à ce billet, tracé tout entier de la main d'Auguste. Horace, étonné d'abord, approuva bientôt après cette réserve délicate qui lui laissait toute sa liberté. L'esclave attendait immobile; le poëte lui fit signe de le suivre dans l'*atrium*, lui remit quelques lignes pour son maître, et le congédia. Le soir, Mécène fit connaître à l'empereur la réponse venue de Tibur. C'était un refus.

Les motifs de cette résolution si subite et si prompte, Horace ne les écrivit pas à Mécène. Il s'excusa sur sa santé, qui était fort bonne. Il allégua son goût pour la solitude et les champs, lui qui n'aimait guère la campagne qu'en homme du monde, en épicurien, pour qui la nature avait besoin d'être animée par les bruyantes joies d'un *cœtus*, ou le sourire si doux de Lalagé. Le séjour de Rome n'était pas fait non plus pour alarmer sa conscience; il y revenait sans cesse, ramené par le soin de ses affaires et de ses plaisirs; à Tibur il pensait à Rome,

Romæ Tibur amen ventosus, Tibure Romam!

S'il refusa, était-ce donc paresse, cette paresse de poëte, une de ses passions, un de ses vœux? — Je ne sais, mais en lisant la vie d'Horace j'y vois qu'il avait été commis au trésor public; qu'il avait fait ensuite un plus dur métier, s'il est possible, celui de composer des vers pour vivre. Or, quelle apparence qu'après un tel

[1] Suétone, *Vie d'Horace.*

apprentissage il eût reculé devant une charge de secrétaire, douce sinécure, honorable ennui qu'aurait charmé la faveur du prince; car enfin Auguste lui offrait les petites entrées. N'était-ce donc rien? Un jour Racine ne se trouva-t-il pas très-honoré d'ensevelir son génie dans une charge d'historiographe?

Dira-t-on que le poëte romain craignit pour sa liberté? Le caractère d'Auguste ne permettait pas ce soupçon : maître indulgent et facile, poëte lui-même, il aimait Horace, l'avait comblé de biens, et, si l'on en croit Suétone, le traitait d'une façon plus que familière. Fils d'un simple chevalier, il trouvait plaisir à se moquer de ces patriciens d'ancienne date dont l'orgueil avait survécu à leur ruine politique; et dans son intimité il préféra toujours des camarades à des courtisans : *Horatius noster*, écrivait-il à Mécène. Aux brouillards près, les petits soupers de Postdam peuvent donner quelque idée de ceux du *Palatium*. Avec ses amis et ses philosophes, Auguste, c'était Frédéric, moins le tabac et les mignons.

J'ai entendu souvent reprocher à Horace d'avoir loué son bienfaiteur; pour les critiques et pour Voltaire lui-même, c'est là un thème inépuisable. Je ne sais, pour moi, si sa mémoire n'aurait pas été plus atteinte par le reproche contraire. Mais alors, comment la reconnaissance qui lui inspira tant d'ingénieuses apologies ne sut-elle lui dicter cette fois qu'un refus?

Pour expliquer cette apparente contradiction, il nous est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Horace[1] appartenait à peine à la bourgeoisie par sa naissance. Son père, affranchi de Pompée, avait exercé quelque temps la charge d'huissier aux ventes publiques; mais, doué d'un sens exquis, il comprit que l'éducation devenait plus que jamais une chance de fortune, dans ce mouvement de bas en haut qui poussait, comme on dirait aujourd'hui, la démocratie aux affaires; et il s'appliqua à diriger l'instruction de son fils avec une ardeur et une sollicitude qui ne furent pas perdues. Horace en profita, et s'il se moqua dans la suite de quelques ridicules méthodes du temps, s'il conserva rancune à la férule d'Orbilius et aux vers martelés d'Andronic, la reconnaissance du fils égala les bienfaits

[1] Il naquit à Venouse, l'an de Rome 689. Ce jour-là, deux hommes d'une grande influence dans les destinées d'Horace et de Rome, Brutus et Mécène, eurent quatre ans; Octave n'était pas né.

du père; elle est devenue célèbre. A vingt ans, ayant été envoyé à Athènes pour y étudier la philosophie, il se lia d'amitié avec les fils de nobles familles, Messala, Varus, Bibulus, Cicéron lui-même, et beaucoup d'autres qu'attirait en Grèce la durable supériorité de ses écoles philosophiques.

On aimerait à décrire cette vie de jeunes gens d'un si grand nom, ces mœurs de Rome se mêlant aux mœurs de la Grèce, dans cette Athènes fière et servile, enthousiaste et frivole, qui presqu'au même temps élevait des statues à Brutus et s'attelait au char de Cléopâtre; on voudrait suivre dans leurs entretiens, dans leurs plaisirs, dans leurs rêveries épicuriennes ou stoïques, cette colonie d'étudiants réunis par de nobles amitiés sur cette terre vaincue et respectée, si tranquilles quand déjà se trament les complots qui vont encore changer la face du monde. La mort de César interrompit ces loisirs. Brutus fugitif vint à Athènes, et offrit des grades militaires à tous ces fils de famille que leur naissance, leur jeunesse et leurs études attachaient à son parti. Horace fut entraîné comme eux; et, ayant reçu le commandement d'une légion [1], l'intrépide élève d'Orbilius prépara son âme à une guerre civile.

Cette épreuve d'une pénible attente dura deux ans, jusqu'à cette longue et meurtrière bataille de Philippes, où plus de deux cent mille soldats furent aux prises. Ce fut le dernier et triste effort de la république expirante. Horace combattit dans les rangs et aux côtés de Brutus; mais après la défaite de l'armée républicaine, quand Messala et Brutus lui-même eurent lâché pied, Horace suivit leur fuite précipitée, et jeta son bouclier qui l'embarrassait.

Quelques écrivains ont conclu de cette circonstance qu'Horace manqua de courage, sans songer qu'ils enveloppaient dans le même reproche les plus belles renommées militaires de cette époque. Je ne veux tenir aucun compte de cette accusation vraiment étrange, écho lointain de préventions contemporaines, répété depuis des siècles par une singulière partialité des critiques contre un des plus beaux génies de l'antiquité [2].

[1] *Cùm mihi pareret legio romana tribuno.*

[2] Les commentateurs accusent Horace sur la foi d'un de ses vers; et, chose inouïe en bonne justice, quand toutes les preuves leur manquent d'ailleurs, ils invoquent son témoignage contre lui-même. Qu'on lise donc la septième ode du livre second, où se trouve cet aveu prétendu de poltronnerie. Horace

On connaît les suites de la bataille de Philippes. Brutus ne voulut point survivre à sa défaite; mais un grand nombre de ses principaux lieutenants, Bibulus, son beau-fils, Messala, son jeune et intrépide ami, plus de quatorze mille hommes avec lui se rendirent aux triumvirs. Plus tard, à Actium, Messala combat pour Octave et dit au vainqueur d'Antoine, avec une noble liberté : « Octave, il est dans ma destinée d'être toujours dans le meilleur parti. »

Horace suivit l'exemple de ses compagnons d'armes; comme cet athlète de Virgile, il avait déposé le ceste et renonçait au pugilat. Une loi d'amnistie lui rouvrit les portes de sa patrie. Il était nu, dépouillé; il osa faire des vers[1] : ces premiers vers sont presque tous des pensées philosophiques ou des chansons à boire, ou des stances d'amour, parfois quelques boutades satiriques; rien qui annonce un parti pris. On sent que l'auteur, poëte du premier coup, flotte encore entre ses souvenirs et son intérêt, qu'il hésite à prendre couleur, qu'il subit un noviciat dans la Rome nouvelle.

Cependant un emploi qu'Horace obtint au trésor public lui permit d'attendre la protection de Mécène, que lui préparait Virgile. Un moment, il craignit d'avoir échoué : républicain de la veille, admis auprès du ministre favori, il se présenta gauchement[2], balbutia quelques paroles embarrassées; et il ne semblait pas avoir laissé une idée bien favorable de sa personne, lorsqu'au bout de quelques mois Mécène le nomma de ses amis, et obtint pour lui, de la bienveillance d'Auguste, la restitution de ses revenus confisqués et la propriété d'un petit domaine dans la Sa-

adresse à Varus, son ami, qui arrive de l'exil, une lettre de félicitations et de touchants souvenirs : « Nous étions ensemble à la bataille de Philippes, ensemble dans la déroute. » Quoi! le poëte, pour complimenter son compagnon d'armes, se plaît à le confondre avec lui dans un aveu de lâcheté! Dira-t-on qu'il a blâmé lui-même l'abandon qu'ils firent de leurs boucliers, *relicta non bene parmula?* Ce n'est là qu'une saillie poétique qu'il ne faut pas prendre à la lettre. « Sparte nous eût condamnés, » semble-t-il dire. En effet, la coutume de Sparte les eût flétris, et combien d'autres avec eux! Mais, à Rome, aucune superstition n'attachait le soldat à son bouclier, et la fuite, après une bataille perdue par le courage contre la force, *cùm fracta virtus*, la fuite était de droit commun. « Reviens dessus ou dessous, » c'était là une de ces maximes d'héroïsme suranné qui pouvait, au temps d'Horace, exciter le sourire d'un poëte et même d'un soldat.

[1] *Paupertas impulit audax...*

[2] *Satires*, I, VI.

binie. Une étroite amitié s'établit dès lors entre le poëte et le ministre; et, si ce n'est que l'un devait tout à l'autre, le protecteur et le protégé vécurent ensemble sur le pied d'une égalité parfaite : Mécène dîne chez Horace, Horace écrit à Mécène de petits billets tendres et familiers

Un plus grand bienfait du favori, ce fut l'influence qu'il eut dans la destinée poétique d'Horace; il le donna au monde dont le poëte se tenait éloigné, il l'introduisit dans cette société que renouvelait une main habile et puissante, où l'ordre remplaçait la liberté, et qui, se composant pour l'obéissance après les périls d'une longue anarchie, renfermait alors plus de ridicules que de vices; les vices de l'empire n'étaient pas nés. Ce fut donc un bonheur pour Horace que Mécène ait adouci et subjugué cette verve qui, abandonnée à elle-même, eût donné peut-être à Rome un Juvénal soixante ans trop tôt. Horace avait commencé par le stoïcisme et l'opposition; en cela sans doute il ne suivait pas la pente naturelle de son esprit; mais qui peut dire où se fût arrêtée cette tendance aigrie par le besoin, développée par le malheur? Mécène préserva Rome d'un déclamateur et lui donna un poëte; il rendit Horace à sa nature douce et facile, à cet instinct d'observation railleuse, à cette quiétude, à cette mesure où il trouva le bonheur, et qui ne fut pourtant pas exempte de dignité. C'est merveille, en effet, de voir comment Horace sut s'accommoder à sa nouvelle fortune, sans pénibles efforts, sans lâches concessions; comment il prit sa part de cette félicité à laquelle Auguste appelait le monde sans renier d'anciens et respectables engagements; comment il reçut ses bienfaits sans accepter son joug; en un mot, comment cette jeunesse si impétueuse, ces débuts d'un soldat, ces luttes d'un républicain contre des armées, puis contre des besoins, puis contre des séductions, aboutirent un jour à l'éclectisme; car l'éclectisme, je veux dire la liberté raisonnable, indulgente et curieuse de l'esprit, c'est Horace tout entier.

Nous ne dirons rien de plus de la vie d'Horace; sa vie, ce sont ses œuvres; la faveur de Mécène a fixé sa fortune, sa modération la dérobe aux désirs ambitieux. En effet, qu'il accompagne au congrès politique de Brindes le plénipotentiaire d'Octave, il n'y a guère là pour lui que le sujet d'une piquante relation[1] dans laquelle il n'est question ni du ministre ni du congrès. Que ce fils

[1] *Satires*, I, v.

d'un affranchi soit admis dans le rang des chevaliers, que Mécène le montre à la multitude assis à ses côtés; c'est là une de ces faveurs qu'Horace ne sait pas prendre au sérieux : « Je vais être maintenant le dernier parmi les premiers, » dira-t-il à ses amis qui le félicitent. Enfin, qu'Auguste, parvenu au faîte du pouvoir, lui offre sa maison, son intimité, sa confiance, nous savons que, s'il refuse, ce n'est point en haine du prince, ni pour des motifs frivoles; c'est peut-être qu'il veut rester neutre entre la république et l'empire. Dans cette position qu'il a prise, hors de l'atteinte des événements politiques, sa vie devient toute littéraire; elle n'appartient plus à l'histoire, mais à la critique. Nous connaissons à peu près l'homme, c'est le moment de donner une idée du poëte.

Une question est à faire :

Cet homme si longtemps mêlé aux passions politiques de son pays; cet étudiant du Portique, devenu soldat; ce tribun amnistié, devenu commis, puis favori d'un puissant personnage, et qui refuse d'être commensal de l'empereur; cet écrivain à physionomie insaisissable; ce protée de la poésie, tour à tour austère comme la Rome de Fabricius et enjoué comme la Rome d'Auguste, satirique ingénu ou rusé, libertin de bon ton ou d'humeur cynique, moraliste indulgent ou sévère, pour lequel ni le cœur humain ne semble avoir de nobles affections qu'il ne partage, ni la société de ridicules et d'hypocrisies qu'il ne démasque; cet homme si bon, si compatissant; cet ennemi si âpre et si implacable[1], dont la plume flatte ou brûle, caresse ou flétrit; Horace, en un mot, était-il vraiment un poëte?

Laissons-le répondre lui-même : « Je ne suis pas du nombre de ceux que j'appelle des poëtes, car ce n'est point assez pour mériter ce nom de mettre un vers sur ses pieds; un style tel que le mien, simple et presque familier, n'est nullement de la poésie. Un poëte, c'est celui qui a reçu le feu du ciel pour animer son génie, et dont la bouche ne fait entendre que des paroles divines[2]. »

Cet arrêt semble-t-il sévère? Juvénal va confirmer le jugement d'Horace contre lui-même : « Que faut-il pour former le grand poëte, le poëte qui marche hors des routes frayées, et dont le

[1] Horace se laissa entraîner quelquefois, par des haines personnelles, dans des invectives où se retrouve cette verve de jeunesse que domptèrent Mécène et le temps. Nous y reviendrons.

[2] *Satires*, I, IV.

vers soit marqué au coin d'une heureuse originalité, le poëte tel que je ne saurais le peindre, mais tel que je le sens? C'est un esprit exempt de soucis et de contradictions, amant de la retraite, et qui puisse à loisir boire aux sources d'Aonie[1]. » Je pourrais multiplier les citations; on verrait quel cercle étroit les anciens avaient tracé autour de la poésie. On avait commencé par ne voir dans les enfants de la Muse que les interprètes des dieux, des hommes divins;

Sic honor et nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit...

On s'accoutuma à n'appeler poëtes que ceux qui semblaient le mieux préserver cet héritage d'inspiration mystique des atteintes du monde et du souffle des passions humaines : les lyriques, les faiseurs de dithyrambes furent des poëtes, quand il n'y eut plus de prophètes ni d'oracles. « Le génie poétique, disait-il, vous le demandez aux dieux! et votre âme est restée livrée à des soins vulgaires, et la poésie n'est pas votre unique tourment[2]!... »

Horace, que son génie tourmente moins que sa maîtresse, qui mit tant de poésie dans un simple billet, et pour qui semble avoir été trouvée cette comparaison devenue banale de la vie à un banquet; Horace n'est pas un de ces solitaires inspirés, véritables demi-dieux de la lyre. Pour être juste envers lui et lui donner rang, il faut étendre les limites de l'ancienne poétique, et à côté de ces chantres de la solitude, voués aux mélodieuses rêveries, placer les poëtes d'observation, ceux qui se mêlent au mouvement et au bruit de leur siècle, qui en sont les peintres ingénieux ou sublimes; en un mot, en regard des poëtes rêveurs, il faut donner place aux poëtes penseurs.

Les uns ne semblent vivre que pour le monde idéal qu'ils se sont créé; et dans la profondeur de leur âme, dans l'isolement de leur retraite, ils trouvent des chants inspirés (*nec vox hominem sonat*) qu'admire pourtant le monde profane. La société a plus d'un écho qui se plaît à répéter ces accents de la solitude. Les autres, les poëtes penseurs, ne puisent leurs inspirations que dans cette société même qui s'agite sous leurs yeux. Leur voca-

[1] Juvénal, satire VII. Voyez la nouvelle et excellente édition donnée par M. Pierrot. (Cette note, on le voit, était écrite comme le reste de cette étude en 1830. Mais le temps n'y pouvait rien changer, si ce n'est la nouveauté.)
[2] Juvénal, satire VII.

tion à eux n'est pas de creuser au fond de leur âme jusqu'à y trouver des abîmes, mais de reproduire sous une riche enveloppe des vérités palpables, des réalités pleines de vie, des sentiments qui ont cours, ou des idées qui règnent encore par la puissance du souvenir.

... Ceux-là, comme Gilbert, à quinze ans demandent des pinceaux! et si le monde, ignorant de leur mission, les repousse d'abord rudement, si la misère les tue, ils lèguent pourtant à la postérité des tableaux pleins de vie et où leur siècle même finit par se reconnaître en les admirant.

Je ne fais qu'indiquer ici ce parallèle; combien d'autres noms s'offriraient encore sous ma plume! De nos jours on verrait un poëte de tendre mélancolie, de religieuse méditation, atteindre à toute la renommée littéraire du talent, et une sorte de respect intimider la critique devant son génie; tandis qu'une gloire plus populaire semblerait réservée au poëte qui, mêlé à toutes nos fortunes si diverses, aurait chanté les victoires de nos soldats patriotes [1], pleuré nos discordes et nos revers, souri à nos libertés naissantes et partagé la lutte commune, avec une âme capable d'aimer, de comprendre et de reproduire son siècle!

Ce noble lot fut celui d'Horace. Le siècle dans lequel il vécut était particulièrement propre à seconder le penchant qui le portait à jouer un tel rôle. Il parut à une de ces époques de crise sociale qui font à elles seules, pour ainsi dire, les frais de la poésie. Le sol sur lequel il naquit venait d'être ébranlé par les querelles de Marius et de Sylla; il avait trois ans quand la conjuration de Catilina fut étouffée; son enfance vit les pompes décevantes du premier triumvirat et les populaires exploits de César. Le trépas de Crassus, la bataille de Pharsale, l'assassinat de Pompée en Égypte, le suicide de Caton que vengea deux ans plus tard le poignard de Brutus, furent les spectacles de sa jeunesse. Arrivé à l'âge où il prit parti lui-même dans ces redoutables débats, voyez à quels hommes son destin le lie! Ce sont les derniers grands hommes de la république, aux prises avec l'inflexible nécessité

[1] On voit assez que cette étude, à la fois incomplète et surabondante, a été écrite il y a longtemps et qu'elle se ressent des idées et des admirations d'un autre âge, celui d'avant la révolution de 1830... Je ne les désavoue pas, mais je les ai modifiées et expliquées ailleurs, dans des essais de critique plus raisonnée et plus mûre. — Voir notamment les articles sur le poëte Béranger dans mes *Dernières Études historiques et littéraires*, t. II, p. 250.

d'un ordre nouveau; triste et fatale lutte que le courage livre à la force, où la vertu succombe et se renie, et dont le terme est un blasphème et un suicide! Échappé aux guerres civiles, Horace reprit son rôle qui était d'observer plutôt que d'agir. C'était alors la fortune d'Octave qui attirait les regards, Octave que Marc-Antoine calomniait, et que l'histoire a peut-être rabaissé injustement. Bientôt après, la victoire d'Actium ouvrit le siècle d'Auguste. On ne se figure pas assez quelle fut alors l'attitude étrange à la fois et douloureuse de cette société païenne, désabusée de ses dieux, fatiguée de ses libertés incertaines, et qui transportait, comme d'un accord unanime, au jeune héros qui la sauvait toutes les forces de cette constitution désormais impuissante par elle-même, tous les attributs de cette Providence qui l'avait mal protégée!

Serus in cœlum redeas; diùque
Lætus intersis populo Quirini!

Sous d'autres rapports encore, cette époque se présentait avec un caractère peut-être unique dans l'histoire, qu'Horace ne soupçonna pas, et dont nous retrouvons cependant, au milieu de ses idées toutes païennes, de profondes et curieuses traces. Cette fière liberté républicaine, fondée sur l'esclavage et le mépris du travail, venait de succomber; au même instant naissait le Christ, messager d'humbles vertus, qui allait revendiquer la liberté pour tous, et fonder une société nouvelle sur le respect du droit! Le temps où vécut Horace peut donc sembler comme l'aurore de ces doctrines nouvelles dont le triomphe, préparé de si loin par la constitution vicieuse de l'ancien monde, allait pourtant subir encore plusieurs siècles de retard, à travers des persécutions lâches et atroces. La liberté du monde était à ce prix!

Horace, destiné à peindre cette grande époque par quelques-uns de ses côtés les plus saillants (c'est à cela que se borne presque toujours la mission du poëte), Horace ayant reçu de son siècle en quelque sorte l'inspiration du spectacle, il nous resterait à chercher ce qu'il lui donna par son génie propre. Il est certain qu'il était doué de toutes les qualités qui prédestinent un poëte à cette mission : une sensibilité vive, une sérieuse ardeur de patriotisme, une sagacité rare à pénétrer dans les ressorts cachés des événements ou à en saisir le côté poétique et passionné, un instinct dé-

licat de cette dignité qui consiste dans la mesure, une finesse d'esprit supérieure, un cœur d'homme, une âme de poëte. Il avait étudié avec succès la philosophie grecque, et il avait des principes dans un siècle qui en manquait. Il avait hérité de son père le bon sens; ce fut presque son seul patrimoine. Il dut aux leçons du Portique cette noblesse qui ne manqua jamais ni à son caractère ni à son esprit. Jeune, il s'était ému de pitié pour une noble cause; poëte bourgeois, il connaissait le peuple; poëte favori, il avait vu la cour; indépendant par essence, il n'avait donné de gages ni aux coteries, ni aux puissants; il n'en avait reçu que de l'amitié.

C'est ainsi que sa vocation de poëte se trouvait marquée par une réunion singulière de qualités éminentes et de circonstances favorables; de cet accord résulta son génie. Supposez de moins quelques-uns de ces éléments de son talent poétique, vous exposez tout le reste. Faites, par hypothèse, qu'il n'ait jamais connu Brutus; essayez de l'isoler au milieu du mouvement des guerres civiles; enlevez-lui cette rude école et ne lui laissez qu'un spectacle; qu'arrive-t-il? vous en faites un poëte de cabinet; vous remplacez par une pitié de commande une sympathie réelle; Horace ne s'écriera plus :

Audiet cives acuisse ferrum
Quo graves Persæ melius perirent;
Audiet pugnas, vitio parentum
Rara juventus!

Si, fatigué d'entendre louer le maître de Rome et son ministre, vous voulez fermer à l'éloge la bouche du poëte; voyons, essayez encore! ôtez-lui la protection de Mécène, le sourire d'Auguste; qui sait? d'un hardi penseur vous faites peut-être un rêveur timide, l'homme du monde disparaît dans le solitaire. Si, l'exilant des salons du favori et de sa table somptueuse, vous le confinez dans quelque coin de campagne où le bruit du monde n'arrive plus jusqu'à lui, où trouvera-t-il cette verve de peintre et toute cette originalité si vive qu'il puise si abondamment dans le mouvant spectacle de la vie sociale?

C'est ainsi que les flatteries trop prodiguées à quelques puissants par Voltaire servaient indirectement sa gloire en assurant une sorte d'inviolabilité à son génie. Horace fit payer aux vices de Rome quelques louanges, sans doute excessives, qu'il accorda à

Auguste et qu'il voulut faire oublier, à force de vérité, dans ses satires.

Tel fut Horace; nous avons essayé de le mettre en scène entre Auguste et son ministre; maintenant il faudrait le voir à l'œuvre, comme poëte, et chercher le reflet des idées, des sentiments et des mœurs de son époque, dans chacun des genres nombreux où il a exercé son génie.

II

LE SIÈCLE D'HORACE.

Après la bataille d'Actium et la conquête de l'Égypte, la république romaine appartient à Auguste; elle reçoit sa loi et prend une forme sous sa main. A ne consulter que les apparences, il semble alors qu'un seul esprit anime ce vaste ensemble; l'ordre y règne en maître absolu, et l'ordre a toujours un faux semblant d'unité. Quel est cet immense édifice, aux proportions graves et magnifiques, asile d'une paix inviolable, au sommet duquel réside la majesté d'un roi, presque d'un dieu? C'est l'empire romain, tel qu'une première vue le découvre à distance sous le prestige même de sa grandeur; tel est le point de vue où s'est placé Virgile:

Jam pridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos[1]...

Renfermé dans son âme tendre et soumise, Virgile ne voulut que célébrer une révolution glorieuse et inespérée; pour lui, l'empire, c'était Auguste. Horace y regarda de plus près; il eut le bonheur de comprendre son siècle et le courage de le juger. Il découvrit, sous l'éclat de ces formes décevantes, tout ce mélange confus de mœurs anciennes et nouvelles qui composait le fond même de la société; le siècle lui apparut avec ses passions bonnes et mauvaises, ses comédiens et ses philosophes, ses libertins et ses flatteurs, son goût effréné des plaisirs, ses coteries littéraires, ses

[1] *Géorgiques*, I.

souvenirs de poétique nationalité, son irremédiable corruption. Aussi, au lieu de s'arrêter d'aise devant les merveilles de cette renaissance que chantait Virgile,

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo!

il se mit à parcourir, « la lampe de Venouse à la main, » tous les détours de ce labyrinthe où s'agitait encore émue la société romaine, où tant de grands noms n'étaient plus prononcés que pour mémoire, où tant de marionnettes [1] dansaient sous la toge, où tant de masques brillants couvraient d'odieuses ou ridicules difformités. La variété qu'on remarque dans les poésies d'Horace tient à la multitude même des tableaux qui s'y reflètent, avec toute la diversité primitive de leurs couleurs. L'unité manque aux passions du siècle; pourquoi la chercher dans la peinture qu'en a laissée le poëte? Elle manque à ses œuvres; elle est partout dans son génie.

Mécène dînait un jour avec quelques parasites de ses amis chez Nasidiénus, un riche de ce temps-là. Tout à coup une tapisserie qu'on avait suspendue sur leurs têtes se détache avec un grand bruit, tombe au milieu des plats et les couvre d'un nuage de poussière... Le premier mouvement fut celui de la peur; mais, voyant qu'il n'était arrivé de mal à personne, les convives reprirent leurs places. Pour Nasidiénus, il était resté sur son lit, la tête dans ses deux mains, pleurant comme s'il eût perdu un fils unique. « Il pleurerait encore, ajoute Horace qui raconte cette anecdote, si ses amis n'avaient relevé son courage par des maximes: O fortune! s'écriait l'un, déesse cruelle, comme tu te joues de nos projets! — Voilà bien, disait un autre, notre misérable condition sur cette terre! Jamais notre gloire n'égale nos efforts! Mais il en est de celui qui donne à dîner comme d'un général d'armée : ce sont les revers qui font éclater son mérite, la prospérité étouffe le génie. » C'est ainsi qu'on parvint à consoler le triste amphitryon; sa douleur était sincère; la chute d'une tapisserie avait arraché de sérieuses larmes à ce Romain.

Nasidiénus est le type burlesque du caractère romain à cette

[1] *Duceris ut nervis alienis mobile lignum.*
Picard a fait une pièce dont M. Villemain, dans sa spirituelle et noble réponse à M. Arnault, attribue l'inspiration à ce vers d'Horace. La pièce a pour titre *les Marionnettes*.

époque; vraie caricature, si l'on s'arrête à la forme; portrait d'histoire, pour le fond. Il y avait alors à Rome plus d'un Nasidiénus. A la place de cette énergie qui avait conquis le monde et qui s'était ravivée dans la violence même des guerres civiles, une incroyable mollesse s'était emparée des âmes; *luxuria incubuit*. C'est le trait distinctif de toute physionomie d'homme au temps d'Auguste. Une fois la république abattue, cette grave altération devenait inévitable dans les mœurs. Chez cette nation sitôt déchue, après les poses héroïques sous la toge, on devait avoir les larmes et les grimaces d'un peuple de sybarites et de courtisans.

Ne dissimulons rien: ce fut la démocratie qui éleva le trône d'Octave, mais une démocratie que sa corruption précoce rendait propre à servir d'instrument, entre des mains habiles ou perverses, pour tromper, quand ce fut Octave; pour détruire, quand vint le tour de Néron. Aussi le siècle d'Auguste qui, pour le genre humain, semble commencer une ère d'affranchissement, n'est plus, pour l'empire romain lui-même, que le premier pas d'une décadence.

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem [1].

Ces vers, qui, pris dans un sens général, sembleraient le démenti de la perfectibilité humaine, appliqués à la Rome de l'empire, ne sont pas seulement vrais pour le présent, mais prophétiques.

L'affaiblissement des âmes et sa conséquence fatale, la corruption des mœurs, tels sont les premiers symptômes qui se découvrent alors au sein de la société romaine. Auguste, qui n'aimait la corruption que dans la politique, fit beaucoup de lois très-sages pour opposer une digue aux désordres de son siècle; il y échoua en partie; le peuple, si soumis sur tout le reste, éluda ses règlements à force d'astuce, ou les combattit par des résistances ouvertes. Un jour, au milieu d'un spectacle, les chevaliers romains demandèrent à grands cris l'abolition d'une loi favorable à la moralité du mariage. Auguste était pré-

[1] Nos pères valaient moins que nos aïeux; nous sommes plus vicieux que nos pères; nos enfants auront plus de vices que nous.

sent. Suétone ne dit pas quelle fut sa contenance pendant cette scène ridicule. Quoi qu'il en soit, l'empereur ne répondit rien, mais, ayant aperçu près de lui les enfants de Germanicus, il les appela; ceux-ci se jetèrent les uns dans ses bras, les autres dans ceux de leur père; alors Auguste les montra à la multitude, donnant à entendre par ses regards et par ses gestes que l'exemple du jeune prince méritait bien d'être suivi [1]. L'émotion fut grande parmi le peuple; on applaudit l'empereur comme un comédien qui eût bien joué son rôle; mais, malgré le succès de la pièce, sa loi resta sans force contre la fureur des divorces, la passion du célibat, et l'audace toujours croissante des adultères.

Horace ne se piquait pas d'une grande sévérité dans sa vie privée; il aimait les jolies filles, et composait des vers fort tendres pour Ligurinus,

Sed cur heu! Ligurine, cur
Manat rara meas lacryma per genas?...

Cependant, au milieu de cet entraînement qui précipitait les mœurs, une destinée bizarre l'arrêta sur le penchant de la corruption générale; il fut malheureux en amour... Il était petit, assez mal fait, d'une constitution délicate, d'un embonpoint précoce; ses cheveux blanchirent avant le temps; aussi, malgré la finesse et la vivacité de son esprit, il ne paraît pas que ses succès poétiques lui furent d'un grand secours auprès des femmes; les Romaines de ce temps-là lisaient ses vers et repoussaient ses vœux. Toute sa poésie érotique s'exhale en soupirs et en larmes; il ne sait guère adresser à ses maîtresses que des railleries amères ou de plaintives élégies. A l'une, il reproche la foi violée; à l'autre, la constance de sa rigueur; il implore les pardons de Tyndaris; il immole une victime pour fléchir Glycère; Chloé le fuit; à Lydie, qui le méprise, il prédit une vieillesse hâtive et abandonnée; il dénonce les parjures de Barine, la fierté de Lycé, l'inconstance de Néæra.

« O Lycé, si tu buvais aux sources lointaines du Tanaïs, si tu

[1] Auguste ne pouvait citer son exemple; il avait été trop malheureux comme père; on connaît les désordres auxquels s'abandonnèrent les deux Julies. Aussi, toutes les fois qu'on lui parlait de ses filles, il s'écriait en citant un vers d'Homère :

Heureux qui vit sans prendre femme, et qui meurt sans avoir eu d'enfants!

étais l'épouse d'un barbare, tu gémirais cependant de me voir étendu devant ta porte inflexible, exposé à toute la fureur des aquilons.

« Entends-tu les vents déchaînés qui ébranlent ta riante demeure et mugissent dans ton verger? l'air est pur; la neige s'est durcie sous l'haleine glacée des hivers.

« Quitte cette fierté qui éloigne les amours; il est fragile le lien que nous attachons à la roue de la fortune! Une fille de la belle Étrurie ne doit pas ressembler à Pénélope, le désespoir de ses amants [1]... »

C'est sur ce ton de poésie décente et noble qu'Horace composait, en général, ses chants d'amour. Son exquise politesse est empreinte jusque dans sa fureur; à travers sa fierté blessée, la délicatesse de son style décèle l'urbanité de son esprit. Entre tous les satiriques, Horace est le seul qui n'ait pas écrit de satire contre les femmes; il donnait là un bon exemple, trop peu suivi. Quant à deux ou trois odes grossières qu'il composa avec une pensée de vengeance, et dans lesquelles la chaleur mordante de l'invective est à peine supérieure au cynisme du langage, ce sont œuvres de jeunesse, inspirations de colère, débauches d'imagination malade, qui n'appartiennent ni à son âme ni à son génie.

Auguste avait porté une loi contre les adultères, *Lex Julia de adulteriis et pudicitia*. Horace se mit en tête de la défendre; la seconde satire du livre premier, *In mœchos*, ne semble qu'un exposé des motifs de la loi impériale. Ces motifs sont curieux; ils en disent sur l'époque beaucoup plus que de longs discours. Le poëte se garde bien, pour appuyer la législation, d'invoquer la morale; l'adultère est un fléau pour les familles, peut-être... — mais, avant tout, c'est une occasion de périls pour les amants; c'est donc quelque chose de bien plus grave. « L'un, dit-il, est obligé de sauter par une fenêtre; l'autre est battu de verges jusqu'à la mort; celui-ci n'échappe aux poursuites du mari que pour tomber entre les mains des brigands; celui-là ne rachète sa vie qu'à prix d'or; quelques-uns ont été prostitués à de vils esclaves; il en est d'autres!... Tout le monde rit de leur malheur, excepté Galba [2].

[1] *Odes*, III, x.
[2] C'était un célèbre jurisconsulte de l'époque, fameux par ses intrigues, et qui apparemment avait éprouvé quelque avanie de cette sorte. On raconte de

« J'aime le plaisir à moins de frais, ajoute Horace; je préfère une simple esclave à l'ambitieuse matrone; alors je n'ai pas à craindre un mari qui arrive des champs à l'improviste, une porte qu'on enfonce, un chien qui aboie, les clameurs de toute une maison, une femme qui s'échappe, pâle et tremblante, en déplorant son crime et son malheur, et la prison qui l'attend, et sa dot qu'elle va perdre; je ne suis pas obligé de fuir moi-même, ma tunique en désordre et les pieds nus, pour sauver ma bourse, mon honneur, peut-être ma vie... Oh! qu'il est triste d'être surpris de la sorte, n'est-ce pas ton avis, Fabius? »

Voilà quelles apologies restaient à la morale chez ce peuple qui, cinq siècles auparavant, avait arraché du flanc de Lucrèce un poignard sanglant pour s'en faire une arme de liberté! C'est aussi qu'il ne reste plus qu'une passion à cette société vieillie avant l'âge, une passion sérieuse et profonde en dépit de son objet, la passion du plaisir.

Qu'on se rappelle le spectacle que présenta Paris, délivré du gouvernement de la Terreur. Le sol semblait tout à coup raffermi; les salons se remplissaient de femmes brillantes, pressées de jouir de ces premiers jours sereins. On eut alors « la jeunesse dorée, » les tuniques à la grecque, les nœuds de rubans à la chaussure; des modes bizarres signalèrent le réveil de l'esprit français; les théâtres s'ouvrirent, et une sorte de fureur enthousiaste accueillit les premières et mélodieuses roulades du chanteur Garat... — Une disposition presque semblable dans son principe éclata parmi les Romains après les guerres civiles; à Paris c'était une ivresse; à Rome, une sorte de calcul sembla présider à la recherche du plaisir; on y mit de la suite et du soin; on s'en occupa comme de la seule affaire importante qui fût laissée à l'activité des esprits; une société toute épicurienne remplaça cette race qui avait autrefois sucé le lait de la louve... Les croyances religieuses venaient de s'éteindre en partie; la politique ne trouvait qu'indifférence au fond des âmes; la gloire des armées répandues dans le monde romain n'excitait plus que ce genre de curiosité qui s'attache au récit de lointains exploits. Auguste,

lui que, lorsqu'il savait sa femme avec Mécène, il faisait semblant de dormir; et qu'un valet ayant pris ce moment pour le voler, il se réveilla et lui dit: « Mon ami, je ne dors pas pour tout le monde. » C'est ce que Juvénal, qui est plaisant cette fois, appelait: *vigilanti stertere naso*.

d'ailleurs, favorisait ce goût de divertissement universel, et les richesses des nations, fruit de tant de conquêtes, concentrées à Rome de tous les coins de la terre, avaient multiplié les occasions et les moyens de le satisfaire.

« Voici des jours de fête, ô Romains ! César gouverne le monde; je ne crains plus ni la discorde, ni les morts violentes. Esclave! des parfums, des couronnes, une bouteille de ce bon vin qui date de la guerre des Marses ! va dire à Néæra, la chanteuse, de tresser sa blonde chevelure... » C'est là, du temps d'Auguste, le vœu qui retentit de toutes parts à Rome, et qu'Horace n'a fait que traduire en beaux vers. Il était lui-même un amant passionné du plaisir; mais la délicatesse de son âme y mettait plus de choix; un épicuréisme élégant et raffiné, une supériorité d'esprit frondeur le préservaient d'une sensualité vulgaire; sa philosophie le maintenait dans la mesure en mêlant à ses affections les plus mondaines d'austères et tendres pensées de mort,

Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor!

la noblesse des sentiments et des souvenirs, les regrets de la liberté, les touchants retours vers la patrie. Pour tout dire, Horace n'est jamais fade ni précieux; dans le plus grand abandon de sa plume, son génie procède encore de ces belles époques qui ont précédé l'établissement de l'empire. On sent battre un cœur généreux sous les plis de cette robe de fête; on voit que cette main qui tient la lyre a su manier un glaive, que ces couronnes de fleurs couvrent une tête pensante; que ces yeux, mouillés de larmes d'amour, ont pleuré pour de plus nobles infortunes! Aussi, tout en partageant les goûts et trop souvent les vices de son siècle, Horace conserve-t-il une entière liberté pour les juger.

Il est un de ces travers surtout qu'il a couvert d'un ridicule indélébile; je veux parler de la gourmandise. C'était alors à Rome, comme on sait, une grande affaire que l'ordonnance d'un festin; et la fureur avec laquelle on prodiguait l'argent pour étaler un vain luxe de gastronomie pourrait nous sembler une inconcevable folie si des écrivains dignes de foi, et Horace en particulier, ne l'attestaient suffisamment. Un riche, nommé Apicius (le deuxième du nom), dépensait à faire bonne chère deux millions et demi de

notre monnaie; et réduit à 500,000 francs de rentes annuelles, obligé de retrancher quelque chose à la somptuosité de sa table, il se laissait mourir de faim, faute de pouvoir supporter une telle honte. Le fils d'un comédien fit dissoudre dans du vinaigre une perle magnifique, détachée de l'oreille de sa maîtresse, afin de se procurer le plaisir d'avaler d'un seul coup un million de sesterces. Les enfants de Quintus Arius se faisaient servir à table des salmis de rossignols. La plupart de ces folies s'exécutaient fort sérieusement; la gourmandise avait ses lois; Apicius en avait rédigé le code dans un ouvrage *ex professo* de la plus haute gravité. C'était comme une religion qui avait ses commandements, ses prédicateurs et ses fanatiques; on discutait avec un grand sang-froid toutes les importantes questions qui se rattachaient à la science[1], celles-ci par exemple : « Un loup marin est-il de meilleur goût pris en pleine mer, ou à l'embouchure du Tibre, ou dans le fleuve même entre les ponts? — Les huîtres du lac Lucrin sont-elles plus délicates que celles de Brindes? — Est-ce avant le frai qu'une lamproie est le plus friande? — Doit-on servir le hérisson de mer dans sa coquille, et les pigeons sans la culotte? — Les foies d'oie gagnent-ils à être farcis de figues? — Quel est le goût des pommes cueillies au déclin de la lune? — Quand on est à jeun, vaut-il mieux prendre du falerne mêlé de miel que boire du vin recuit, etc., etc. [2]?

Horace, en signalant ces ridicules, s'attaquait à partie forte; aussi les Catius du temps ne lui pardonnaient-ils pas tant de hardiesses; ils le poursuivirent de calomnies, contre lesquelles notre poëte fut trop heureux de pouvoir opposer le témoignage de sa vie. Il est curieux de l'entendre lui-même nous initier aux plus petits détails de ses habitudes de chaque jour :

« Nobles sénateurs, ne suis-je pas plus heureux que vous? Je vais seul où je veux. Je me promène le soir sur le marché, ou dans l'enceinte du cirque, prêtant l'oreille aux charlatans et aux diseurs de bonne aventure; ensuite je rentre chez moi pour y souper avec des poireaux, des pois chiches et quelques beignets; trois esclaves me servent à table; sur un buffet de marbre blanc

[1] Voir dans Montaigne, liv. I, chap. LI, le discours de l'ancien maître d'hôtel du cardinal Caraffa; c'est un modèle du genre qui ne surpasse pourtant pas l'antiquité.

[2] Horace, *passim*.

sont placées deux bouteilles, avec un verre, une aiguière et sa cuvette, le vase aux libations, le vase de terre de Campanie. Après mon repas, je vais dormir, sans me tourmenter l'esprit de mon réveil du lendemain; car je n'ai que faire d'aller tourner de bonne heure autour de la statue de Marsyas, qui s'impatiente en voyant les airs que se donne le jeune Novius. Je reste au lit jusqu'à dix heures; après quoi je me promène, ou bien, pour passer le temps, je lis ou compose des vers; puis je me frotte d'huile, non pas de celle que Natta, le vieil avare, dérobe à ses lampes. Pendant les grandes chaleurs, je vais au bain me reposer des fatigues du jour. Je dîne légèrement, autant qu'il le faut pour attendre sans peine le repas du soir, et je me tiens ensuite chez moi dans un doux loisir.

« Telle est la vie de ceux que ne tourmente pas la triste ambition; voilà comment je charme tous mes instants, plus heureux cent fois que si mon aïeul, mon père et mon oncle avaient eu en main tous les trésors de l'empire. »

Il faut l'avouer, cette peinture de la vie d'Horace est loin de donner une idée exacte de tous ses goûts. Horace n'était pas homme à se renfermer étroitement dans ses habitudes; il en sortait souvent pour aller se réjouir avec des amis, ou s'abandonner au cours de quelque orageuse et douce passion. — Je ne pense pas non plus qu'il fût très-fidèle au menu de son dîner; Mécène avait un excellent cuisinier de Sicile, et nous savons que, plus d'une fois, Horace oublia ses pois chiches et ses beignets pour l'oiseau de Phase, les chevreaux d'Ambracie et les fines huîtres de Rutupia, qu'on allait chercher à si grands frais sur les côtes de la Grande-Bretagne. La citation précédente témoigne au moins de cette simplicité qui était au fond de sa nature; si la règle n'était pas inflexible, elle existait cependant; grâce à elle, le plaisir renaissait toujours à propos; il gagnait du prix par la privation même; c'était là une délicatesse de plus, et comme un raffinement dans une vie voluptueuse.

Je ne cherche point les contrastes, mais il en est un qui me frappe dans l'époque qui nous occupe.

Au fond de cette frivolité du peuple romain, dont nous venons de montrer quelques vagues reflets, il est impossible de ne point remarquer de tristes pensées qui s'y mêlent encore, une sorte de fond mélancolique qui, par instants, se découvre sous la brillante

légèreté des formes nouvelles. Sur cette physionomie si mobile, un œil attentif pouvait remarquer, au travers de la joie qu'inspirait une paix inattendue, le ressentiment des malheurs passés et les dernières souffrances d'un patriotisme expirant. Tandis qu'attachés au présent, sans foi dans l'avenir, sans religieuses espérances, les sujets d'Auguste ne semblaient vivre que pour le plaisir, le souvenir de la république vivait peut-être au fond des âmes, mêlant quelques graves soucis à tous ces soins d'ambition vulgaire et de joyeuse sensualité. Presque tous les écrivains distingués de l'époque portent trace de cette disposition. Auguste, qui l'eût redoutée vingt ans plus tôt, aujourd'hui s'associait à ces sentiments avec une adresse infinie et les caressait en toute rencontre; car, ou ils se taisaient devant son pouvoir, ou ils ne savaient s'exhaler qu'en phrases stériles et en larmes impuissantes.

C'est pourtant à cette source qu'il fallait puiser la poésie lyrique sous peine de s'isoler dans de froides méditations, et d'échanger une sérieuse vocation de poëte national contre les solitaires jouissances d'un rêveur. Horace ne manqua ni à son siècle ni à sa mission; il fut le poëte lyrique des dernières émotions républicaines.

Nous ne concevons guère la poésie lyrique que dans ces conditions et sous cette forme; elle doit être la voix d'une époque, ou elle n'est rien. L'âme d'un grand peuple, quelque dégénéré qu'on le suppose, échappe toujours par quelque côté à sa corruption même; tout ce qu'il conserve de passion et de sentiments élevés peut se résumer en poésie. Aux époques de décadence, c'est l'enthousiasme du regret qui développe en lui le principe lyrique; comme au temps de révolution progressive, le lyrisme éclate dans l'épreuve du péril et dans l'éclosion du progrès. Ainsi se forme, au sommet d'une nation, une sorte de spiritualisme social qui a ses apôtres et ses docteurs, ses poëtes et ses philosophes. Il y a quelquefois plus de poésie lyrique dans une page de M. Cousin que dans les plus belles odes de Rousseau [1].

Et c'est trop peu dire; Rousseau était un versificateur habile, mais il n'avait reçu ni du ciel ni des hommes mission de poëte lyrique. Son siècle se refusait à ce genre d'inspiration; il se vouait

[1] Voyez son *Introduction à l'histoire de la philosophie*, cours de 1828. (J'écrivais cette page en 1830. Je n'y retranche rien aujourd'hui.)

à détruire tout ce qui restait du passé, mais lentement, avec une patience de sage; dans ce travail de démolition, il fallut bien que la poésie reçût la loi de l'esprit philosophique, à moins de lui être contraire; or il fallait un grand poëte pour faire de l'opposition à la philosophie; J. B. Rousseau avait essayé la lutte; pour y réussir, le cœur et le génie lui manquaient.

La Révolution fit éclore en France la poésie lyrique. Quand la réforme politique, qui avait versé des flots d'encre, fut contrainte à prendre le glaive pour se défendre, et qu'au lieu de philosophes elle eut des soldats; lorsque, entourée de périls, menacée dans son existence, elle fit appel à toutes les ressources de la force et de l'esprit; s'il ne lui vint que des poëtes médiocres, elle leur inspira de belles poésies, belles de verve, d'à-propos, de colère et de l'enthousiasme qui les accueillait, belles de cette musique harmonieuse qui les traduisait pour nos paysans et nos bataillons. La lyre était devenue une puissance; elle levait des armées et gagnait des victoires [1].

Entre les mains d'Horace, sous la domination paisible d'Auguste, la lyre ne pouvait plus être un instrument d'attaque et de défense; elle était un écho mélodieux et vibrant des sentiments qui avaient survécu à la ruine des institutions. Le style de la poésie lyrique est merveilleux pour servir d'expression à ces regrets d'un peuple déchu; il n'est pas blessant, il emprunte son autorité et sa force à des images religieuses; il a le privilége des allusions, la mythologie est son patrimoine éternel; s'il a recours, pour émouvoir les hommes, aux passions humaines, il semble qu'il en allume le feu dans le ciel. Horace connut l'enthousiasme et s'y abandonna, c'est le secret de sa haute fortune lyrique; mais l'enthousiasme n'arrive jusqu'à l'âme qu'au prix du détachement momentané de ses faiblesses; le génie d'Horace, qui vit par l'abandon même dans ses autres poésies, s'épure dans l'ode, grandit, prend une allure décidée et une voix fière.

Odi profanum vulgus et arceo,
Favete linguis; carmina non prius

[1] Nous aurions aujourd'hui (en 1862), et surtout après avoir lu le beau traité de M. Villemain *sur la poésie lyrique*, bien des objections à nos propres pensées d'autrefois; et aussi ne ferions-nous pas si bon marché de la rêverie et de la *méditation*, considérées comme inspiration du lyrisme. M. de Lamartine n'a pas surpassé Horace; mais qui oserait lui comparer Rouget de l'Isle?

Audita, musarum sacerdos,
Virginibus puerisque canto!...

C'est en effet une loi pour le poëte lyrique de modifier non-seulement son langage, mais son âme; il faut que la vertu lui vienne comme une inspiration poétique; autrement, expliquez pourquoi l'irréligieux, le sceptique Horace domine de si haut son siècle, étant vicieux comme lui, et semble commander les sentiments mêmes auxquels il prête sa voix? C'est que sa voix s'est faite austère comme son sujet; c'est que son génie s'est transformé par une intime et mystérieuse métamorphose; en un mot, c'est qu'il est inspiré.

Cherchons maintenant, à l'aide de ces lumières, à expliquer plusieurs contradictions qui se rencontrent dans les œuvres du poëte, et que, faute d'avoir analysé suffisamment son génie, on a imputé à l'inconséquence de ses doctrines. Qu'Horace écrivant une épître, de sang-froid, l'âme reposée, parle de lui-même avec modestie, rien de plus simple assurément. Nous avons cité un exemple de cette abnégation du génie dans notre article précédent; la spirituelle épître qu'il adresse à son livre [1] en est un modèle encore plus achevé et plus frappant; mais l'inspiration lyrique vient le saisir; il cède, il s'abandonne; son enthousiasme lui révèle sa gloire, alors il s'écrie : « J'ai élevé un monument qui durera plus que l'airain! » Voici un contraste plus remarquable encore; partout ailleurs, quand il attaque la corruption de son siècle, c'est sur un ton de raillerie facile et presque indulgente; dans l'ode, c'est avec l'indignation de la vertu, avec l'accent de la douleur [2]. Horace avait donc compris l'importance de sa mission lyrique; aussi les Romains furent-ils émus, transportés par cette voix austère et brillante qui, retentissant au milieu de leurs fêtes, réveillait leurs douleurs, maudissait leurs discordes, gourmandait leurs vices, déifiait l'homme juste dans une apothéose sublime, chantait le trépas de Caton et le dévouement de Régulus, et essayait d'entretenir au fond des cœurs le culte de la vieille république et l'amour de Rome nouvelle :

Alme sol, curru nitido diem qui
Promis et celas aliusque et idem

[1] Epîtres, 1, 20.
[2] Voyez particulièrement l'ode 6 du liv. III.

Nasceris, possis nihil urbe Roma
Visere majus!

Le nombre même de ces odes politiques, dont plusieurs sont les fidèles échos de quelque événement contemporain, nous met dans l'impuissance d'en donner une idée exacte à nos lecteurs, et nous rend un choix difficile entre tant de chefs-d'œuvre. Essayons pourtant de ranimer un instant les passions qui inspiraient parfois ces sublimes compositions et les sentiments qui les accueillaient à leur naissance. Choisissons entre beaucoup d'autres cette célèbre *prophétie de Nérée*[1], qui a tant exercé le génie subtil des commentateurs et dont le sens allégorique nous semble, à nous, d'une évidence assez certaine.

C'était à l'époque où, Antoine ayant répudié Octavie, on apprit à Rome qu'il venait aussi de reconnaître Cléopâtre pour son épouse légitime, et de nommer rois des rois les enfants qu'il avait eus de cette courtisane couronnée. Le peuple fut indigné; la guerre s'alluma. Octave, pressé de se délivrer d'un rival dangereux, parut se donner pourtant le mérite de défendre une cause nationale, comme le témoignent ces vers de Virgile:

Hinc Augustus agens Italos in prælia Cesar,
Cum patribus, populoque penatibus et magnis Dis;
Hinc ope barbarica variisque Antonius armis,
Victor ab auroræ populis et littore rubro,
Ægyptum, viresque orientis et ultima secum
Bactra vehit, sequiturque, nefas! Ægyptia conjux[2].

Octave était parti; Antoine avait quitté l'Égypte; déjà sa flotte cinglait à pleines voiles vers l'Épire; en ce moment parut la *prophétie de Nérée.*

Pour apprécier l'effet que dut produire cet appel tout lyrique aux passions de l'époque, transportons-nous un instant par la pensée dans le cirque de Flaminius; le peuple y est rassemblé depuis le milieu du jour; la chaleur est extrême, mais d'immenses toiles étendues sur les têtes les défendent de l'ardeur du soleil[3] et des tubes cachés dans des figures de marbre répandent de délicieux parfums sur les spectateurs[4]. Cependant des gladia-

[1] *Vaticinium Nerei, de Excidio Trojæ*, Odes, I, xv.
[2] Virgile, *Ænéide*, VIII.
[3] Juvénal, sat. 4.
[4] Lucain, IX.

teurs combattent, sont déchirés, meurent dans l'arène; une curiosité vive, passionnée, inquiète s'attache à leur agonie, depuis le *podium*, où brille la pourpre des sénateurs sur des bancs garnis de coussins précieux, jusque sur les gradins de pierre où se presse et s'agite la multitude, semblable à une mer qui mugit :

Garganum mugire putes nemus aut mare Tuscum[1].

Dans un des intervalles de repos (*diludia*) accordé aux gladiateurs, supposons qu'un chanteur, Tigellius, par exemple, le riche, le fastueux Tigellius, contre lequel Horace n'a pas encore écrit sa troisième satire, se lève tout à coup au milieu de l'assemblée; sa voix, chère au peuple, se fait entendre; une musique harmonieuse et lente l'accompagne; le plus profond silence règne dans cette immense multitude, il chante:

« Tandis que le berger perfide de l'Ida, au mépris d'une sainte hospitalité, entraînait Hélène sur les mers, tout à coup Nérée suspendit le souffle des vents rapides pour annoncer au ravisseur ses destins funestes... »

Après ce début, le chanteur s'arrête, comme pour exprimer ce poétique effet des vents tout à coup suspendus par une main divine; ce début solennel, cette antique fable du berger ravisseur qui couvre une allusion aux événements du jour, ont vivement frappé l'auditoire, qui se recueille pour saisir le reste.

Tigellius continue:

« C'est sous de malheureux auspices que tu conduis à Pergame celle que la Grèce viendra reprendre avec toutes ses armées. La Grèce a juré de rompre les nœuds de ton hymen sacrilége, elle brisera le vieux sceptre de Priam! »

Cette strophe est à peine terminée, que les applaudissements éclatent avec fureur dans toute la vaste étendue de l'amphithéâtre.

« Antoine! Antoine! » ce nom semble voler sur toutes les bouches. Quelques visages pâles protestent cependant par le silence contre l'émotion générale, car tous les partisans d'Antoine ne sont pas sous ses drapeaux.

[1] Horace, *Épitres*, II, I. (Je n'ai pas besoin d'avertir mes lecteurs qu'ils ne doivent pas prendre à la lettre toute cette mise en scène de la *prophétie de Nérée*. C'était pour moi, à l'époque où je l'ai écrite, une sorte de jeu d'esprit sur un fond sérieux et vrai.)

« Dieux, de quelle sueur sont trempés les coursiers et les hommes ! Que de funérailles tu prépares aux enfants de Dardanus ! — Déjà Pallas apprête son casque, son égide, son char et sa fureur !... »

Cris d'enthousiasme. Pallas, c'est la sagesse armée du glaive, c'est la prudence d'Octave qui sauvera la république ! Octave est maître de sa colère ; il prépare sa fureur, comme une arme qu'il manie à son gré. — Cette allusion, si ingénieuse et si hardie dans la précision de sa forme, ne pouvait échapper à la finesse du peuple romain.

« C'est en vain que, fier de l'appui de Vénus, tu étaleras ta chevelure parfumée ; en vain tu charmeras les femmes par la mollesse de tes chants ; en vain éviteras-tu, caché au fond de ta retraite voluptueuse, les javelots terribles, les flèches aiguës du Crétois et le terrible Ajax acharné à te poursuivre... Un jour viendra, trop tard, hélas ! où tes cheveux adultères seront traînés dans la poussière ! »

Octave, avant de quitter Rome, avait entretenu le peuple de la lâcheté d'Antoine, qui, ensorcelé par une enchanteresse, lui laissait le soin de diriger toutes les affaires de son parti. Il avait dit que l'eunuque Mardion, la coiffeuse de Cléopâtre, et sa dame d'atour seraient les véritables chefs de la guerre contre les Romains. Quel ne dut pas être l'effet de ces vers du poëte, qui reproduisaient en quelque sorte la harangue du général ?

On sait la conduite d'Antoine à la bataille d'Actium : il prit la fuite avec sa maîtresse. On sait aussi quelle mort sans honneur l'attendait à Alexandrie. Ces prédictions poétiques, qui devaient être si pleinement confirmées, avaient sans doute, à cette époque, un caractère particulier de grandeur. Il semble qu'une douleur muette dut les accueillir dans une assemblée romaine. Antoine avait été longtemps l'idole du peuple et des soldats ; ce pronostic si ferme et si menaçant d'une mort inévitable devait exciter la pitié du sein même de la colère.

C'est ainsi que du milieu des passions contemporaines Horace s'élevait avec son génie vers de sublimes inspirations, renfermant quelquefois l'histoire dans la poésie, comme une noble peinture dans un cadre magnifique. Une telle ode, à Rome, en l'absence d'Octave, dans l'incertitude des partis, c'était bien plus que de la poésie, c'était une bataille gagnée.

III

DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA CRITIQUE DANS LES POÉSIES D'HORACE.

Nous avons cherché à juger dans Horace l'homme et le poëte; essayons de l'étudier comme philosophe et comme critique.

Ce serait une statistique assez difficile à dresser que celle des opinions philosophiques qui se partageaient les esprits au temps où vécut Horace. Depuis l'époque où Lucullus, grand seigneur dans une république, et philosophe au sein du luxe, avait donné l'éveil à l'inquiète curiosité de son âge par ses riches collections d'ouvrages grecs, on avait vu se former un nombre infini d'écoles diverses nées de la double influence de sa fortune et de son exemple. Rien de spontané ni d'original n'était pourtant sorti de ces efforts; on s'en était tenu à l'imitation. Entraînés par la rapide succession des événements politiques, qui en ce moment n'intéressaient pas moins que le monde entier, tous ces philosophes de fraîche date, épris de passion pour les sectes helléniques, les étudiaient sans goût et se décidaient sans avoir choisi[1]. L'esprit philosophique ainsi comprimé par l'esprit politique et rabaissé jusqu'à n'être qu'une mode, se maintint cependant par sa frivolité même durant les dernières années de la république et survécut à la ruine des institutions. Une ère brillante semblait alors s'ouvrir pour la philosophie : les loisirs et la sécurité d'une longue paix, ce détachement des affaires qu'encourageait la politique d'Auguste, par-dessus tout ce besoin profond de doctrines nouvelles qui travaillait la société vieillie, tout semblait favoriser son essor. L'occasion était belle de « philosopher » avec aise et d'échapper enfin au troupeau des imitateurs (*imitatores, servum pecus !*); mais les Romains étaient bien le peuple le moins fait pour les spéculations philosophiques; tout leur engouement resta stérile, et c'est avec raison qu'on a pu dire de leurs efforts en ce genre pendant l'époque qui nous occupe, que, loin d'avoir

[1] Chacun prit une secte et personne ne choisit. (Condillac.)

découvert une vérité, ils n'avaient pas seulement découvert une erreur nouvelle.

Au milieu de cette disette d'hommes et d'idées, la philosophie se réfugia dans les vers d'un poëte; ce poëte fut Horace. Nous l'avons vu philosophe, et à peu près stoïcien, au début de sa carrière: c'est qu'alors il ne connaissait le monde que dans les livres. Une plus longue expérience modifia ses idées et calma son enthousiasme. Détaché de Zénon, l'éclectisme fut le terme où le bon sens d'Horace s'arrêta; la force des choses n'y poussait pas moins son siècle; le poëte fut encore cette fois et presqu'à lui seul l'interprète des opinions contemporaines.

Il ne faut donc chercher nulle part dans les poésies d'Horace un système bien arrêté d'idées philosophiques. Son indépendance répugnait à l'esprit de système auquel n'avait pas échappé Lucrèce. Le scepticisme hardi et soutenu de l'auteur du poëme de la *Nature* s'accordait sans doute avec le découragement des âmes. Leur mollesse s'accommodait mieux peut-être de cette philosophie insouciante du favori de Mécène, qui, d'allure légère et vive, se prenait tour à tour à toutes les vérités, les répandant sans efforts et sans fatigue dans d'intarissables entretiens.

Comment suivre, en ses écarts d'imagination inconstante et versatile, cette philosophie qui prend ainsi toutes les formes, qui sait descendre de l'inspiration d'un dithyrambe à la familiarité d'une causerie? Où trouver le lien qui nous conduise, l'unité qui nous signale un philosophe? L'éclectisme n'est pas le droit d'allier tous les contraires et d'abandonner la raison au gré de tous les caprices de l'esprit. Cette unité pourtant, cherchons-la par l'analyse; la tâche n'est ni simple ni facile; il faut l'essayer.

De même que les odes d'Horace appartiennent plus particulièrement par l'âge du poëte à sa jeunesse, par le sujet à l'histoire de l'ancienne république, nous trouvons, dans l'examen de la partie philosophique de ses œuvres, que les satires furent composées avec une intention de publicité, tandis que la plupart des épîtres, nées de l'occasion, devaient rester inconnues; les unes donnent plus l'idée de l'auteur, les autres trahissent mieux l'homme.

De là une différence essentielle : les satires écrites en vue de la société et pour elle s'adressent plutôt à la vie publique; dans les

épîtres il y a un plus grand nombre de préceptes qui ne regardent que la vie privée[1].

Horace écrivit pour la vie publique; est-ce à dire que le poëte a jeté un regard audacieux sur la constitution même de la société, et porté dans la philosophie politique les lumières d'une raison indépendante? Non certes, il n'a pas eu ce courage; Auguste ne l'eût pas permis. Il n'y a pas un mot dans tout son livre qui ait trait au gouvernement de l'État. Si quelques pensées hardies, échappées à l'enthousiasme lyrique apparaissent çà et là dans les odes avec un faux semblant de liberté civique[2], il faut y regarder de plus près; on s'apercevra qu'elles sont enchâssées dans l'éloge du pouvoir qui avait sauvé la patrie et qui était à lui seul toute la constitution. Horace s'élève-t-il contre la corruption de son siècle? C'est pour en imputer le crime aux guerres civiles qui ont désolé l'Italie. Il ne parle de l'armée romaine que sur le ton d'une admiration craintive et respectueuse, exaltant ses exploits, exagérant à plaisir, par une sorte de flatterie toute nouvelle à Rome, le nombre et l'importance de ses ennemis; on devine, à l'entendre, que l'influence politique a passé du Forum dans le camp des prétoriens et qu'aucune puissance dans l'État ne peut plus balancer la force du glaive dans les mains de l'empereur. Horace évitait ainsi de compromettre sa philosophie en la mêlant aux intérêts politiques de son temps. Il y a bien, dans une de ses satires, quelques vers mordants contre la noblesse[3]: ce sont à peu près les seuls qu'il ait écrits contre elle. Horace y mit de la générosité; il avait à se plaindre de l'impertinence des patriciens, jaloux de sa faveur, et qui avaient essayé plusieurs fois sur lui l'effet de leurs mépris. Le poëte qui pouvait les accabler, les épargna pourtant, et il fit bien; déchue de son pouvoir et n'ayant conservé que son orgueil, cette noblesse méritait plus de pitié que de colère.

[1] J'aurais beaucoup à reprendre dans tout ce passage, si j'y voulais changer aujourd'hui quelque chose (1862).

[2] Comme dans l'ode *à la Fortune*, I, xxxv.

Purpurei metuunt tyranni,
Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam, neu populus frequens
Ad arma cessantes, ad arma
Concitet, imperiumque frangat!

[3] *Sat.*, I, vi.

Horace fit preuve de la même circonspection en parlant du peuple. Peut-être éprouva-t-il pour lui la même compassion. Comme corps politique, le peuple avait disparu de la scène; il n'était plus représenté que dans les camps. Horace le raille cependant de cette légèreté servile et frivole qu'il apportait dans les comices d'élection, vain simulacre de liberté dont Auguste amusait ses loisirs. « Peuple stupide, s'écrie-t-il, qui accorde les « honneurs à qui le mérite le moins, qui s'attache à un vain « bruit de renommée et se laisse éblouir par l'éclat des titres et « des images [1] ! » Même réserve dans les questions religieuses : Horace les élude. Quoique bien franchement sceptique, son dégoût pour les mensonges du polythéisme n'éclate jamais au grand jour : il se trahit plutôt par des allusions indirectes; il se cache dans une plaisanterie, dans un bon mot, il se glisse dans un récit [2], tout simplement et comme sans songer à mal. C'est, à quelques égards, la manière de Voltaire, quand il croit prudent de s'imposer des ménagements envers les préjugés qu'il attaque; il n'enfonce pas le poignard; le sang ne jaillit pas, mais le coup porte.

Malgré tout, la philosophie, dans Horace, ne touche guère à la politique ni à la religion; elle n'a d'engagement avec aucune secte; elle est moins spéculative que pratique; son caractère, c'est d'être, pour ainsi dire, une philosophie sociale; son unité, si elle en a, c'est la foi dans le principe de sociabilité, l'amour de l'humanité, la « philanthropie, » pour tout dire; le mot est moderne; Horace aurait pu l'inventer. Cette inspiration si nouvelle et pourtant si évidente dans les œuvres du philosophe, semble, il est vrai, à la première vue, d'un accord difficile avec la vocation du satirique. Presque toujours, une secrète colère contre les hommes, l'ambition déçue, la vanité trompée, une âme insociable, ardente de vengeance, affamée de bruit, ont été les muses de la satire, depuis Archiloque jusqu'à Gilbert :

[1] *Sat.*, I, VI.

[2] « Nous arrivâmes ensuite à Gnatie; le peuple nous amusa beaucoup en voulant nous persuader que l'encens y brûle de lui-même, sur un autel sans feu... Qu'un juif ajoute foi à cette fable; pour moi, je n'y crois point. Je sais que les dieux vivent là-haut bien tranquilles, et que si la nature opère quelque merveille, ils ne se donnent pas la peine d'y mettre la main du haut du ciel. » (*Sat.*, I, V.)

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Horace n'éprouve point ces fureurs; pour écrire des satires, il ne cesse pas d'être homme du monde. Son âme est calme en présence des vices qu'il attaque; c'est le sourire sur les lèvres, avec une verve d'intarissable raillerie, sans indignation, sans éclats de voix, sans provocations offensantes, qu'il signale les désordres que la société a le plus d'intérêt à voir détruire : l'avarice, l'usure, l'adultère, la superstition, l'intempérance, la captation en matière de testaments, la calomnie, ce poison noir, comme il l'appelle, cette rouille funeste qui flétrit la vertu jusque dans le sein de l'amitié. « Non jamais, dit-il, ma plume n'attaquera un homme vivant; elle me protégera, mais comme une bonne épée qu'on laisse dans le fourreau. Pourquoi la tirerais-je, si les brigands me laissent passer? O Jupiter, mon père et mon roi! périsse mon glaive, que la rouille le consume! Je ne veux que la paix! Mais si quelqu'un m'échauffe la bile (que le ciel l'en préserve), je le prédis, il pleurera; et son nom tristement fameux, sera chansonné par toute la ville. »

Dans quel but Horace avait-il écrit des satires, puisque aucun sentiment de haine ou de vengeance n'avait allumé sa verve? Il le dit lui-même : il voulut répéter pour ses concitoyens l'expérience qu'il avait faite autrefois à son profit, sous la direction de son père. Il voulut qu'ils fussent instruits par des exemples, comme il l'avait été lui-même; et il déroula sous leurs yeux ces nombreux portraits, d'une touche si exacte et si fine, dans lesquels chacun pût se reconnaître avec ses ridicules et ses vices. Est-il en effet un seul de nos défauts qui n'ait sa place dans cette curieuse galerie?

Auguste, fondateur d'une dynastie, avait senti le besoin de l'appuyer sur l'ordre dans l'État et sur quelque réforme dans les mœurs, non sans se dire peut-être que leur corruption même était une garantie de sa durée. Aussi, tandis qu'il faisait brûler d'un seul coup plus de deux mille volumes de superstitions [1], il encourageait cette morale nouvelle, sceptique et tranchante, qui réveillait les sens assoupis des voluptueux, flattait leur goût blasé, mais tempérait en même temps, par la crainte du ridicule,

[1] Suétone.

la fougue de leurs passions mondaines. Horace eut tout le succès que pouvaient assurer à sa philosophie la protection du prince dans un siècle de servitude, et l'opportunité même de ses préceptes au sein d'une société en dissolution. Il prêchait l'ordre après les troubles qui avaient tout bouleversé, la modération après l'excès, la concorde après la guerre civile, la douce et bienfaisante philanthropie après l'impitoyable fureur des proscriptions. Dans le stoïcisme, qui avait encore ses enthousiastes et ses fanfarons, il attaquait son insociable sévérité, ce niveau qu'il faisait peser sur toutes nos fautes, cet inflexible arrêt qui déclare toutes nos erreurs égales et punissables au même chef. Cicéron, admirateur zélé du Portique, s'indignait, de son temps, contre cette doctrine inhumaine; Horace en fit justice[1], comme de bien d'autres. Il devint à la mode: c'était beaucoup chez un peuple frivole. On vit alors des *aretalogues* (diseurs de morale) parcourir les rues en récitant ses maximes et celles des philosophes grecs. Auguste les admit à ses repas; les nobles se firent un devoir de l'imiter, et bientôt il fut du plus mauvais ton de sortir de table sans avoir au préalable écouté un petit sermon philosophique[2].

Sérieuse ou comique, cette disposition, devenue générale, signalait un besoin des esprits, qui appelaient et pressentaient tout ensemble une réforme dans l'ordre moral. Horace ne devait pas être le prédicateur de cette réforme; à Dieu ne plaise que nous lui donnions une telle place dans la reconnaissance du genre humain! Sa philosophie, née d'une époque critique, dans un siècle de passage et d'anarchie constituée, est restée critique et transitoire comme lui; elle a pu quelque temps opposer une digue au mal, par la seule force de l'esprit de sociabilité qui est son principe; mais là se bornait sa tâche. Pour fonder la réforme, pour briser les entraves qui enveloppaient l'humanité dans le système romain, il fallait une main plus puissante que celle d'Horace.

[1] « Mon ami, dans l'ivresse, a taché un coussin ou fait tomber un plat sculpté par Évandre; ou bien pressé par la faim, il a pris un poulet qu'on avait placé devant moi, et pour cela je l'en aimerais moins? Que ferais-je donc s'il m'avait volé, s'il avait trahi mon secret, s'il me refusait un dépôt? » (*Sat.*, liv. I, III.)

« Ils ne mettent point de différence entre celui qui a tué un coq sans nécessité et celui qui a égorgé son père. » (Cic. *Tuscul.*)

[2] Suétone.

Fallait-il un Dieu? C'était une loi du drame chez les anciens : un Dieu y paraissait parfois pour dénouer une intrigue compliquée. Est-ce aussi une loi du drame que joue l'humanité dans l'histoire?

Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Tel était pourtant le besoin de réforme morale qui tourmentait alors le monde païen que déjà, même avant la naissance du Christ, les esprits semblent s'ouvrir d'eux-mêmes aux croyances et aux préceptes de sa religion future[1]. Cet élan de spontanéité vers les idées chrétiennes est si sensible dans plusieurs écrivains du temps, et dans Horace en particulier, que de pieux critiques, effrayés de trouver dans des écrits profanes le germe de quelques vérités réputées divines, sont tombés dans de notables absurdités pour avoir voulu expliquer, conformément au dogme, cette prescience de la philosophie païenne[2]. Quoi qu'il en soit de leurs scrupules, d'incontestables symptômes avaient précédé l'établissement de la doctrine évangélique. La morale tendait à sortir

[1] M. Sainte-Beuve a très-bien exprimé, selon nous, dans les vers suivants, ce malaise moral de tout un peuple tombé dans le scepticisme, et qui fait effort pour en sortir.

Au temps des empereurs, quand les dieux adultères,
Impuissants à garder leur culte et leurs mystères,
Pâlissaient, se taisaient sur l'autel ébranlé,
Devant le dieu nouveau dont on avait parlé;
En ces jours de ruine et d'immense anarchie,
Et d'espoir renaissant pour la terre affranchie,
Beaucoup d'esprits, honteux de croire et d'adorer,
Avides, inquiets, malades d'ignorer,
De tous lieux, de tous rangs, avec ou sans richesse,
S'en allaient par le monde et cherchaient la sagesse.
. . . .
Platon les guide en vain dans ces cavernes sombres;
En vain de Pythagore ils consultent les nombres:
La science les fuit, etc., etc.

(Citation faite en 1830.)

[2] « Horace dit quelque part qu'il aime le doux sourire et le doux parler de Lalagé (c'était sa maîtresse). Le P. Hardouin prétend que Lalagé n'est autre que la religion chrétienne; ce qui est beaucoup plus moral. Une autre fois, à propos de l'*Ode* 20 du livre II, toute pleine de ces prédictions de poétique immortalité dont Horace n'était point avare pour lui-même, le respectable commentateur suppose que c'est le chant d'adieux de quelque dévot, l'hymne d'un pénitent qui va se faire moine. — Le P. Hardouin disait aussi que les *Odes* d'Horace avaient été composées par des bénédictins. Si l'on se récriait sur l'étrangeté de pareilles opinions : « Croyez-vous, répondait-il, que toute ma vie je me serai levé à trois heures du matin pour penser comme tout le monde? »

des anciennes voies et commençait à tenir compte de l'homme où il n'existait plus de citoyens. Le polythéisme, réduit à n'être plus qu'une risible décoration sur un théâtre où se pressaient de nouveaux acteurs, prêts à jouer un nouveau rôle, perdu dans l'opinion des penseurs, n'avait pas même conservé l'estime des poëtes. Enfin une foule de maximes qui n'appartenaient pas à la religion déchue, et que plus tard la religion nouvelle devait proclamer par la voix simple et touchante de ses apôtres, se trouvaient comme traduites par avance dans les entretiens du philosophe et dans les chants de la poésie :

Quanto quisque sibi plura negaverit,
A dis plura feret [1].

N'est-ce pas, dans un style plus élevé, la traduction de ce verset de saint Matthieu : *Qui autem se exaltaverit humiliabitur, et qui se humiliaverit exaltabitur* [2]. Et ailleurs, n'est-ce pas un sentiment de charité toute chrétienne qui a inspiré ces beaux vers? Horace gourmande un dissipateur :

Ergo
Quod superest non est melius quo insumere possis?
Cur eget indignus quisquam, te divite? Quare
Templa ruunt antiqua deûm? Cur, improbe, caræ
Non aliquid patriæ tanto emetiris acervo [3]?

On connaît le fameux précepte de Jésus-Christ : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. Pourquoi dire à ton frère : Permets que j'ôte une paille de ton œil, lorsqu'il y a une poutre dans le tien? »

« Un véritable ami, dit Horace, doit mettre dans la balance mes qualités, bonnes ou mauvaises; et si les vertus l'emportent, qu'il se décide en ma faveur; je suis prêt à l'aimer aux mêmes conditions. Tu as une loupe, je ne l'aperçois pas; ne regarde

[1] Plus on s'imposera de privations, plus on devra attendre de la bonté des dieux. (*Odes*, III, XVI.)

[2] Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.

[3] Quoi! ne peux-tu faire un meilleur usage de ton superflu? Pourquoi, riche comme tu l'es, souffres-tu qu'il y ait un seul homme de bien dans l'indigence? Pourquoi les temples antiques de nos dieux tombent-ils en ruines? Pourquoi, malheureux, ne point réserver pour ton pays une faible part de tant de richesses? (*Sat.*, II, II.)

donc pas mes poireaux; tu demandes grâce pour tes défauts, fais-moi donc grâce pour les miens[1]. »

Je voudrais pouvoir citer la septième satire du livre second. L'esprit nouveau, l'esprit chrétien y domine avec éclat. Horace introduit son esclave et lui permet de parler en toute liberté : c'est le mois des Saturnales. Dave, d'abord timide, s'enhardit peu à peu. Il déroule alors, avec la malice d'un valet de comédie, toute la liste des défauts de son maître; il les oppose aux siens sans se flatter; mais cette comparaison est toute à son avantage. Horace se fâche; il demande une pierre, un bâton, pour chasser l'esclave; c'est le seul argument qu'il trouve contre de si bonnes raisons. — Suivant nous, cette satire si piquante, prise dans une philosophie si neuve et si hardie, est tout entière dirigée contre l'esclavage; mais Horace plaidait une cause que le christianisme seul pouvait gagner; et pendant des siècles encore, le bâton devait être la seule réponse des maîtres aux requêtes de leurs esclaves.

Nous pourrions prolonger ce parallèle; nous verrions Horace faisant, à certains jours et à la manière des chrétiens, une sorte d'examen de conscience[2]; recommandant en toute rencontre l'humilité, la résignation, la bienfaisance, le respect et l'amour de l'humanité, toutes vertus nouvelles, pour ainsi dire, que Rome guerrière et conquérante avait comme étouffées dans une nationalité étroite, et dont le Christ devait bientôt revendiquer l'usage au profit du monde entier. Mais terminons plutôt cette rapide analyse. Nous avons voulu présenter à nos lecteurs moins une démonstration qu'une esquisse. Dans un sujet si grave, c'est tout ce que comportent les bornes d'une simple étude. Il nous reste à parler de la critique dans les poésies d'Horace.

Il y avait autrefois à Argos un homme de qualité qui s'en allait s'asseoir tout seul et battre des mains au théâtre, comme s'il eût assisté à la représentation d'une belle tragédie; c'était sa manie; du reste, s'acquittant avec soin de tous ses devoirs, bon voisin, hôte aimable, mari dévoué, maître indulgent, qui n'entrait pas en fureur pour une bouteille décoiffée par son esclave, et qui savait éviter, comme un homme du meilleur sens, les puits ouverts et les précipices. — A force de dépenses et de

[1] Horace, *Sat.*, I, III.
[2] *Sat.*, I, IV.

soins, ses parents vinrent à bout de le guérir; plusieurs doses d'ellébore pur le remirent dans son bon sens; rendu à lui-même : « O mes amis, s'écria-t-il, vous m'avez perdu en voulant me sauver; vous avez arraché de mon âme la douce erreur qui me charmait. »

Horace, qui raconte spirituellement cette anecdote dans une de ses épîtres, semblait signaler ainsi les inconvénients de la critique littéraire, à laquelle son génie le vouait pour l'instruction de son siècle et des âges à venir. Et lui aussi, il devait guérir bien des manies de bel-esprit, détruire bien des illusions d'amour-propre, attaquer dans leur orgueil égoïste, troubler dans leurs jouissances solitaires bien des coteries éprises de chimères, de sots auteurs et de mauvais goût,

Queis sic extorta voluptas
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

Cette mission délicate, il la remplit avec zèle et succès; voyons dans quelles circonstances et par quels moyens.

Le temple de Janus venait d'être fermé, et les esprits, si longtemps agités de soucis politiques, s'étaient à peine reposés dans le loisir d'une vie plus tranquille, que maîtres de leur activité, ils se prirent de belle passion pour la poésie. Il n'y avait là rien que de fort louable; mais un fol engouement égara leurs efforts, et fit dégénérer une disposition si noble jusqu'à n'être qu'un excès ridicule, une véritable « métromanie. » Les enfants, les vieillards, ne s'asseyaient plus à table que couronnés de lierre, et dictaient des vers en soupant. Instruits ou non[1], à tout hasard on composait des poëmes; un déluge de vers inondait la ville et la campagne... On conçoit sans peine les conséquences de cette invasion de l'esprit poétique : il naquit quelques grands poëtes, mais en dehors de ce mouvement tout factice; la grande et belle poésie, la saine littérature du siècle d'Auguste n'appartenaient à aucune école; elles furent tout individuelles, comme le génie. En même temps qu'elles, sous le même ciel où s'accomplissait dans la dignité et le calme leur utile destinée, mille sectes littéraires se formaient, s'agitaient dans la confusion des systèmes,

[1] *... Pueri patresque severi*
Fronde comas vincti cœnant et carmina dictant...
Scribimus indocti doctique poemata passim.
(*Ép.*, II, I.)

avides de briller à force d'extravagance, et cherchant quelquefois l'originalité jusque dans la dépravation des habitudes sociales. On vit alors les *poëtes ivrognes*, sous l'invocation du vieux Cratinus[1]. Il semblait que Bacchus les eût enrôlés parmi les faunes et les satyres. Horace reproche eux Muses, dont l'haleine était autrefois si douce, de sentir le vin dès le point du jour[2]. — D'autres avaient grand soin de ne se couper ni les ongles ni la barbe; ils laissaient croître leurs cheveux, vivaient en solitaires, n'allaient pas au bain; tout cela pour se donner des airs de poëtes. « Oh! dit Horace, j'ai grand tort de me purger tous les printemps; personne ne ferait de meilleurs vers que moi[3]! » On eut aussi les *camarades*, espèce de prôneurs ridicules et importuns, qui faisaient entre eux commerce de louanges, et raffinaient sur le compérage des charlatans de place[4]. On eut le despotisme de ces coteries implacables qui inspiraient à Horace des craintes si plaisantes[5]. On eut les *classiques*, ces admirateurs exclusifs du passé, qui avaient besoin de consulter leur livre de dates pour avoir une opinion et qui n'estimaient un auteur que sur certificat de ses obsèques[6]. — Enfin il ne manqua pas non plus de *romantiques*, à l'esprit vif et entreprenant, quelquefois heureux dans leur audace, mais ennemis de la correction, et qui pensaient que les ratures déshonorent un écrivain,

..... Et feliciter audet
Sed turpem putat inscite metuitque lituram.

Auguste chercha un remède à cette anarchie; car il prétendait

[1] C'était un poëte comique de l'ancienne Grèce, grand amateur de bon vin. Aristophane, dans une de ses comédies, le représente mourant de chagrin à la vue d'un tonneau qui s'était ouvert et de tout le vin répandu.

[2] *Ép.*, I, XIX.

[3] *Art poétique.*

[4] Il y avait à Rome deux frères, l'un jurisconsulte et l'autre rhéteur, qu se passaient tour à tour l'encensoir : Tu es un Gracchus, disait l'avocat; — et toi, mon frère, un second Mucius. Le même accord de vanité règne aujourd'hui entre nos poëtes. Je fais des *Odes*, autant de merveilles! Mon voisin compose des élégies, ce sont des ouvrages burinés par les neuf Muses! A son avis, je suis un Alcée; c'est le nom que j'emporte. Et lui, que sera-t-il? un Callimaque. S'il n'est pas satisfait, qu'il soit un Mimnerme: ce nom-là sera peut-être de son goût. (*Ép.*, II, II.)

[5] *Ép.*, I, XIX.

[6] *Ép.*, II, I.

tout régler, même la poésie. C'est une manie qui ne réussit pas toujours aux despotes; témoin cette poésie bâtarde et factice qu'encourageait Napoléon. Auguste pourtant était homme de goût; il avait écrit un grand nombre d'ouvrages en prose, il excellait dans l'éloquence politique; il avait même rédigé un code poétique, dont, avec un peu moins de modestie, il aurait pu faire une loi de l'empire. Quelques vers admirables qu'il consacra à la défense de l'Énéide après la mort de Virgile, témoignent à la fois de la noblesse de ses sentiments et de l'élévation poétique de son style. Il voulut aussi composer une tragédie; mais l'entreprise n'ayant pas réussi, il passa l'éponge sur ses tablettes. Ses courtisans lui demandèrent, quelques jours après, ce que devenait son Ajax : « Mon Ajax, répondit-il, s'est précipité sur une éponge. »

Eh bien! cet orateur éprouvé, ce poëte ingénieux, cet homme d'esprit, conçut un jour la plus mauvaise pensée qui puisse germer au cerveau d'un législateur : il osa concevoir et il enfanta la censure. Une commission littéraire de cinq juges, sous la présidence de Metius Tarpa[1], fut instituée dans le temple d'Apollon, où l'empereur avait fondé une riche bibliothèque; Auguste l'investit d'un droit de censure illimité sur les ouvrages nouveaux, dont elle empêchait la publication quand les auteurs ne lui plaisaient pas. Plus tard (c'est l'opinion du savant Marcile), ce comité s'accrut de plusieurs membres, dont le nombre fut porté successivement jusqu'à vingt, les plus renommés d'entre les écrivains de Rome. La commission de censure s'éleva dès lors à toute la dignité aristocratique d'une académie. Les poëtes restèrent soumis à ses jugements; mais elle leur prodigua les encouragements et les récompenses. La littérature n'en fut pas plus libre; mais elle avait sa chambre haute, au lieu d'un bureau de ministère. C'était un honneur et un progrès.

Horace fut de l'académie[2]. Son génie comme poëte lui avait ouvert les portes de la bibliothèque palatine; son érudition comme helléniste, son goût comme critique, firent de lui une des lumières de ce corps savant. On ne peut mettre en doute que son *Art poétique* ne soit le plus beau monument qu'un homme

[1] *Quæ nec in æde sonent certantia, judice Tarpâ.* (*Sat.*, I, x.)
[2] C'est encore l'avis de Théodore Marcile.

ait jamais élevé à la critique littéraire, autant par le nombre et la variété des préceptes, par la justesse profonde des aperçus, que par leur nouveauté, leur précision et leur hardiesse. Il n'est pourtant pas d'ouvrage qui ait été plus mal jugé ; les uns se sont refusés à lui laisser son véritable titre dont l'authenticité est attestée par Quintilien lui-même, et n'ont voulu voir qu'une épître familière dans ce traité si ferme, si lucide et si complet ; d'autres lui ont reproché je ne sais quelle parenté avec les écrits de Démocrite et de Néoptolème ; un plus grand nombre encore ont été choqués par un défaut apparent de liaison, comme si cette liberté d'allure, ces grâces de diction rapide, ces transitions brusquées, ces mouvements imprévus de style qui remplacent les formes pédantesques des scoliastes de l'école grecque, n'étaient pas un charme de plus dans un ouvrage de didactique ; Voltaire enfin qui a élevé si haut le génie d'Horace dans une épître, et qui partout ailleurs se plaît à le rabaisser en détail[1], Voltaire ose lui faire un reproche de n'avoir pas écrit son *Art poétique* dans le style de Virgile, et il couronne une si judicieuse critique en immolant le poëte latin à Boileau ! C'était faire acte de bon compatriote et de mauvais juge.

Pris dans son ensemble, l'*Art poétique* d'Horace nous semble le code éternel et l'inépuisable mine du bon goût ; à le considérer dans ses détails, il peut aussi donner matière à quelques curieux rapprochements avec la tendance actuelle de nos doctrines littéraires[2]. Si le « romantisme, » comme on le nomme, n'est que l'appel à la liberté en littérature, rien n'est vieux comme le romantisme. Horace, en plein siècle d'Auguste, combattait pour la réforme que nous recommençons aujourd'hui. Pas plus que nous il n'est partisan des unités : « J'aime un poëte, dit-il, qui m'irrite, qui m'apaise, qui me remplit de terreurs imaginaires ; c'est une sorte d'enchantement ; je suis à Thèbes, et un moment après je me trouve à Athènes. » — Ailleurs il blâme l'interminable longueur des expositions dramatiques : « N'allez pas me raconter la guerre de Troie en commençant par les œufs de Léda ; courez droit au fait, et entraînez votre auditoire au milieu des événements, comme s'ils lui étaient parfaitement connus. » — Le mélange des tons, ce sujet de tant de litiges entre les criti-

[1] Voyez *Candide*, la préface du *Triumvirat*, le *Dictionnaire philosophique*, etc.
[2] Écrit en 1830, qu'on ne l'oublie pas.

ques modernes, Horace le conseille franchement : « Quelquefois la comédie doit élever la voix : Chrémès en colère accable son fils d'invectives sanglantes; de même le style tragique s'abaisse dans la douleur. Quand Télèphe et Pélée sont tous les deux bannis et misérables, s'ils veulent me toucher par le récit de leur malheur, il faut qu'ils renoncent aux phrases pompeuses et aux termes ampoulés. » — Horace n'aime pas que l'action se passe en récit : « Ce qu'on met sous les yeux du spectateur agit plus fortement sur son âme; il a plus de foi dans ce qu'il voit lui-même. Cependant il y a des événements qui doivent se passer hors de la scène, et qu'on viendra raconter ensuite. Voulez-vous que Medée égorge ses enfants sous les yeux du public? Que l'horrible Atrée fasse cuire des entrailles humaines devant la foule assemblée?... » — La question du néologisme, cette question éternellement neuve, et toujours controversée, voyez avec quelle réserve pleine de bon sens le critique romain l'a posée : « Les ouvrages des hommes sont comme eux sujets à la mort; est-il donc possible que les mots conservent toujours leur grâce et leur éclat? Il y en a qui sont tombés en désuétude et qui renaîtront; d'autres, qui sont en honneur aujourd'hui, tomberont à leur tour si l'usage le veut; l'usage est le juge, le souverain, le régulateur du langage. »

Telle fut la critique dans Horace : vive et patiente, ingénieuse et profonde, libre d'allures et sage dans ses hardiesses, sans engagements pris, sans froides réserves d'amour-propre, sans rêves d'école, sans pédanterie académique; c'est l'éclectisme transporté dans la critique; c'est l'esprit d'observation substitué à l'esprit de système; c'est le romantisme épuré par le goût. Aussi ne sommes-nous pas tenté, à l'exemple de quelques scoliastes, d'attribuer l'*Art poétique* à la sagesse réunie de l'académie palatine, dont Horace n'aurait fait, suivant eux, que rassembler les arrêts dans une sorte de répertoire officiel. Nous ne croyons pas qu'une société de vingt juges eût pu composer un si bon ouvrage, avec un ensemble si parfait, dans un tel esprit de liberté; et nous osons penser aussi qu'en fait de critique il peut sortir plus de lumière des méditations solitaires d'un homme de goût que des délibérations d'une académie, si savante qu'elle soit.

Horace changea-t-il le goût de son siècle? Malheureusement ni la critique, ni la censure, ni l'académie elle-même n'y pouvaient

rien. La littérature suivit le torrent qui entraînait tout, institutions et mœurs; et la décadence commença dans les ouvrages des poëtes et dans le goût du public [1] presque au même temps où le génie de quelques grands hommes portait si haut la gloire littéraire des Romains. Horace, placé au premier rang dans le cortége des écrivains célèbres qui composaient la société d'Auguste, fut aussi du petit nombre de ceux qui essayèrent de combattre les progrès du mauvais goût; il prêchait d'exemple; son exemple fut perdu; mais son livre est resté, comme la peinture vivante d'une grande époque. Nous avons essayé de le faire connaître à nos lecteurs. Quelque imparfaite qu'ait été notre ébauche, quoique pressé de choisir entre tant de chefs-d'œuvre du même auteur, nous n'ayons pu rendre compte ni de sa poésie épistolaire, si justement admirée, ni de son style, qui demanderait à lui seul un traité spécial, notre analyse aura du moins fait ressortir le rapport intime qui exista entre le poëte et son siècle, la sympathie qui les anima l'un pour l'autre, en dépit même de cette supériorité que le génie d'Horace lui assurait sur tous ses contemporains. C'est que ce génie si puissant, ce bon sens railleur, cette verve de satire et de moquerie couvraient un fonds d'inépuisable bonté; de cette même plume qui châtiait le vice, Horace, nous l'avons vu, implorait la pitié pour les malheureux, immortalisait son père, exaltait ses amis, célébrait toutes les vertus de la paix, et déjà revendiquait les droits de l'humanité. Horace méritait d'être aimé; c'est là le plus beau commentaire de son génie.

[1] Cette dépravation de goût se trahissait surtout au théâtre. « Au milieu d'une pièce, dit Horace, le peuple demande des ours et des gladiateurs. On préfère aux plaisirs de l'esprit de frivoles spectacles qui ne flattent que les yeux. Quelle joie pour Démocrite, s'il voyait la foule stupéfaite et la bouche béante devant une girafe ou un éléphant blanc! Certainement un tel peuple serait pour lui la plus amusante des comédies, et il ne manquerait pas de penser en lui-même que les écrivains de notre époque sont comme ce rustre qui racontait des histoires à son âne sourd. Car y a-t-il des voix assez puissantes pour se faire entendre dans nos théâtres? C'est une mer qui mugit... Qu'a dit cet acteur? — Mais rien. — Pourquoi donc ces applaudissements? — C'est qu'il a une robe de pourpre violette. » (*Ép.* II, 1.)

Voilà encore une citation que je ne regrette pas, aujourd'hui, d'avoir faite il y a trente ans. Elle n'a pas vieilli.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE.

LE ROMAN FRANÇAIS.

QUATRIÈME PARTIE.

MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

